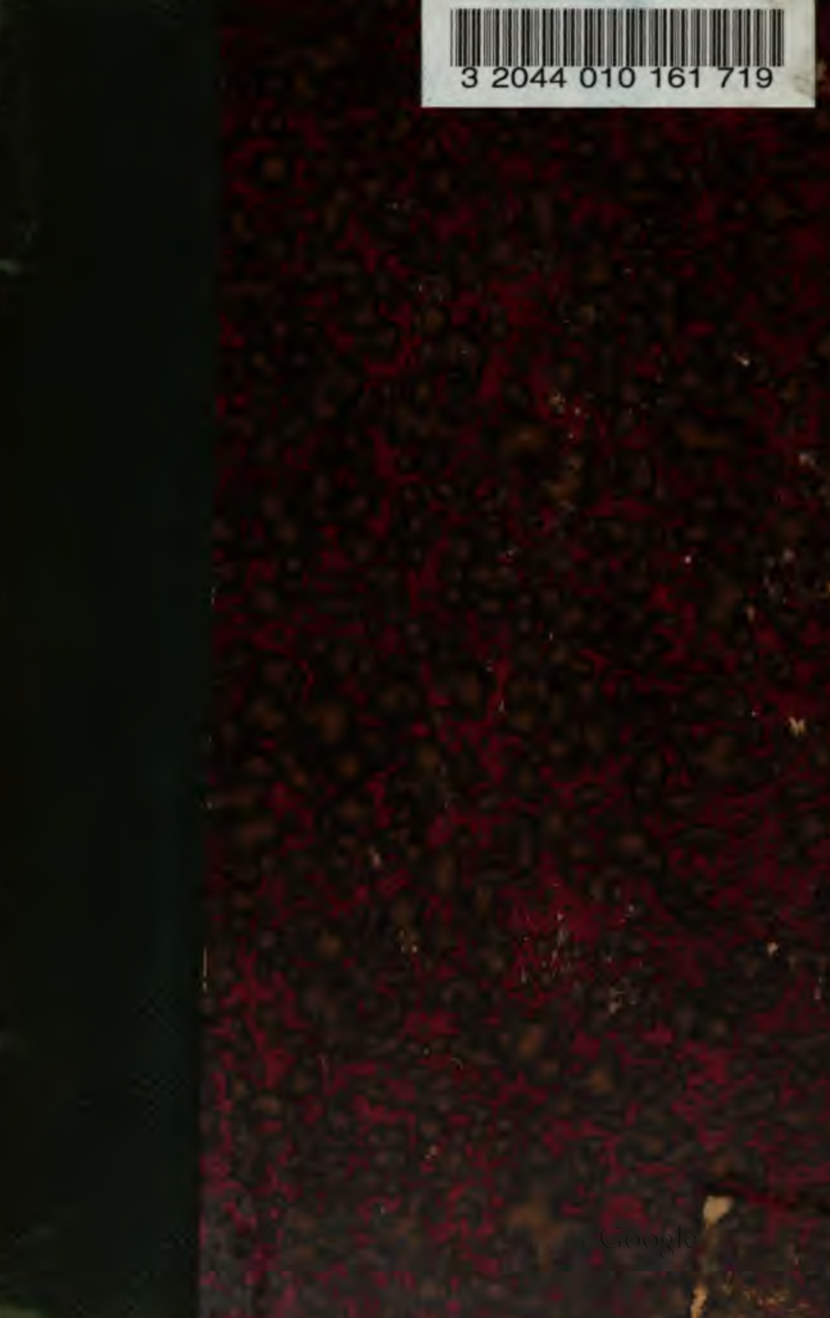



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

LES NOUVEAUX

JACOBINS

PAR

EUGÈNE LOUDUN

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DE SÈVRES, 15

E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français

1869

Prof. Dunbar.

> Le Mystère répond à des difficultés qui sont dans toutes les existences : rejetez-le, et le monde est une énigme.
>
> (Napoléon Ier.)

Ce livre a pour but de montrer les tendances des doctrines matérialistes répandues aujourd'hui en Europe, les effets déjà produits, la fin où elles doivent arriver.

Une révolution se prépare dont voici les principes : Il n'y a de Dieu que l'homme ; le monde est éternel ; la vie de la terre est tout.

De là ces conséquences logiques : destruction de la société fondée par le christianisme, justification de la sensualité, intronisation de la force, et asservissement des petits.

La société verra si elle veut accepter cette décadence, cet esclavage et cet avilissement.

On n'est pas allé tout de suite aux extrêmes. Des sophistes et des rhéteurs ont posé les prémisses ; de plus hardis ont tiré les conclusions ; maintenant, ils en réclament l'immédiate réalisation.

Ces cris de haine, ces rugissements de fureur qu'on entend dans les clubs, ces négations de toute règle et de tout droit, ces blasphèmes, qui seront inscrits sur les drapeaux de la révolution future, ne sont pas les cris d'une bête née d'hier. Depuis longtemps elle existe, elle se remue, elle glapit, elle gronde dans les livres, les cours, les conférences, les discours de théoriciens, philosophes, professeurs, publicistes et savants. Aujourd'hui, les démagogues arrachent les phrases élégantes qui, comme un vêtement, cachaient à demi le monstre, et le font voir au monde, nu, hérissé, avec ses yeux étincelants et ses longues dents blanches ; — et le monde s'épouvante ! Qu'il le sache : ce monstre, il n'appartient pas à ces hommes inconnus qui le tiennent au bout d'une chaîne et menacent de le lâcher. Il est la propriété de grands et d'illustres que le monde admire, qu'il a acclamés, couronnés et applaudis. Ceux qui élèvent si fort la voix dans les carrefours ne sont que les montreurs de la bête ; ceux qui l'ont conçue, engendrée, dressée et élevée, en sont les maîtres et les pères.

Ils disent qu'un nouvel esprit a soufflé, que le monde n'a plus la foi, qu'ils expriment les idées et

les espérances de l'humanité. L'esprit qui souffle est un vent d'insubordination et d'envie ; ce qu'ils expriment ce sont les divagations de leurs rêves ; le monde qui n'a plus la foi se compose de ceux dont ils excitent les cupidités. La masse résiste encore, chrétienne par ses traditions et ses œuvres ; ces doctrines, elles sont prêchées par une minorité peu nombreuse. Mais qui ne sait comme facilement s'imposent les minorités ! Elles ont plus de force que les majorités, parce que les minorités sont actives, et les majorités passives ; les minorités poussent, et les majorités se laissent pousser. La France n'était pas républicaine en 1789, en 1791 même ; deux ans après, elle l'était, ou croyait l'être.

Imminente est la catastrophe finale, résultat d'un empoisonnement continu. Elle ne peut être évitée, que si ceux à qui est déléguée la direction des peuples sont réveillés par le sentiment de ce devoir : *Garder en santé l'âme de leurs sujets,* devoir non moins sacré que de défendre leur corps et leur vie. Une société ne se tient debout que lorsqu'est appliquée cette parole célèbre : « que les méchants tremblent, et que les bons se rassurent [1] ! »

[1] Voy. la note 1, à la fin du volume.

LES

NOUVEAUX JACOBINS

CHAPITRE PREMIER

LES GIRONDINS

Dans les temps de révolution, où les principes religieux et moraux sont attaqués par des ennemis qui annoncent hautement l'intention de renverser l'ordre social, il se rencontre toujours des hommes timides, aussi révolutionnaires au fond que les plus radicaux, mais qui s'effrayent des conséquences, et voudraient qu'on n'appliquât pas complétement les théories dont ils ont eux-mêmes posé les fondements. Tels certains Réformateurs au siècle de Luther, les Politiques sous la Ligue, et, plus près de nous, ces Girondins qui, voyant

les Montagnards près de dominer, s'inquiétaient et faisaient des ouvertures aux Constitutionnels et à la Royauté, prétendant que les uns et les autres avaient les mêmes intérêts, et qu'il se fallait unir pour conjurer le danger commun.

Ces révolutionnaires mitigés existent aussi de notre temps, et, de même qu'en le désignant du doigt, on disait d'un orateur parlementaire de la monarchie de Juillet : « Je vous connais : il y a quarante ans vous vous nommiez Péthion ! » on peut signaler d'illogiques rhéteurs qui donnent volontiers un coup de pic à l'édifice du Christianisme, puis reculent épouvantés, craignant d'être écrasés sous les ruines, et qui ne sont autres que les *Girondins de la philosophie.*

Les Doctrinaires. — La scène, dans la première partie de ce siècle, était occupée par un homme qui arpentait à cheval le monde, changeant de place les rois et les nations ; comme Charlemagne, ne logeant dans sa capitale qu'en passant, et concentrant sur lui tous les regards qui le suivaient de l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord, et se demandaient ce qu'il allait ôter ici et mettre là. A ce conquérant, pour faire son œuvre au dehors, il fallait la paix au dedans : il avait rappelé les prêtres dans la chaire, et leur avait dit : Prêchez ! enseignez ! le peuple, je le sais, vous écoutera, obéira et se taira !

Et quelques-uns, continuant à railler, discuter et chicaner, il leur avait jeté un de ces coups d'œil volontaires et irrités sous lequel baissait le front les Jacobins mêmes; les *Idéologues* s'étaient, à pas sourds, retirés doucement, voyant qu'il n'y avait pas de place pour eux, et s'étaient allés installer, pour disserter et refaire le monde à leur aise, dans les fauteuils d'un salon au bord du Léman.

Mais quand l'homme à cheval fut tombé par terre, ils reparurent, professeurs, pédagogues, métaphysiciens, apportant, fruit de leur sagesse, un moyen assuré de rétablir sur une base inébranlable l'univers vacillant : les Siéyès théoriciens ont toujours une constitution toute prête. Ils avaient pénétré le mécanisme des sociétés : la société, disaient-ils, est une balance ; dans un des plateaux il y a l'*autorité*, les devoirs ; dans l'autre, la *liberté*, les droits. L'autorité, la religion sont *utiles* ; mais la liberté, l'examen sont *nécessaires* ; l'autorité est envahissante, il faut la tenir en bride ; la liberté est fortifiante, il faut la développer. Aux professeurs donc de se tenir au point central de la balance, en la faisant alternativement osciller à droite et à gauche, en pesant tour à tour sur l'un et l'autre plateau, mais bien plus sur le plateau de la liberté. En deux mots, ils prétendaient continuer la Révolution, sans tomber dans l'athéisme et l'anarchie.

Ce système, à la fois politique et philosophique, ils le

nommaient le *juste milieu*, et eux-mêmes *doctrinaires*, du mot *doctes*, savants, hommes qui savent sauver le genre humain.

On les reconnaît aux caractères extérieurs suivants : ils parlent sententieusement, lentement, sans verve, sans passion, sans flamme ; ils appellent cela un *style sobre.* Dénués d'imagination ils n'ont jamais porté une idée assez puissamment pour qu'elle prenne une figure, preuve animée de la force de la pensée ; (voyez les vrais penseurs, Bossuet, Pascal : leur style est tout imagé, vivant.) On les lit ; à la première page on dit : c'est bien ; — à la deuxième, aussi peut-être ; à la troisième, l'esprit court ailleurs, il n'est plus retenu, intéressé : leur parole monotone distille un ennui sous lequel vous vous sentez vous en aller sans pouvoir mourir. Ce ne serait pas un supplice à dédaigner qu'un tête-à-tête avec un doctrinaire.

C'est une compagnie d'hommes sans couleur, ou plutôt ils ont tous la même couleur, terne, morne, la teinte grise ; on ne peut les distinguer l'un de l'autre. Mais ils sont doués d'une faculté singulière : ils parlent longtemps, infatigablement, et, ne cessant de parler, ils obligent à les écouter ; à force de peser, ils se sont imposés.

Le premier qui s'empara de la parole est un Protes-

tant ; il prêche. Avez-vous remarqué que la préoccupation première des protestants, c'est *la prédication ?* Il semble que ce soit le but unique de la religion : dans leurs séminaires, il s'agit avant tout de former un jeune homme à *faire un sermon* ; vous rencontrez un ministre, il vous dira qu'il « va monter en chaire ; » la principale partie du culte, pour eux, est un discours. Entrez dans leurs temples : le pasteur, (chez certaines sectes il n'a pas de robe, il est vêtu d'un habit noir) debout devant une sorte de bureau élevé de trois ou quatre marches, en face d'un auditoire de messieurs et de dames assis sur des bancs, scande sa phrase, cherche ses mots, s'écoute parler, comme dans un cours d'éloquence ou de philosophie ; si vous n'aviez lu sur la façade : *Culte évangélique* ou *méthodique,* vous vous croiriez à la Faculté des lettres. C'est ce qui explique la tendance des États protestants à devenir des gouvernements représentatifs : la forme de l'examen, la discussion, a été portée de la religion dans la politique. Cherchons, dit un pasteur, « *pourquoi* l'on refuse à notre Église le pouvoir d'aimer ; *pourquoi* on l'accuse de manquer d'abnégation...... de cette foi qui opère par la charité, accusation trop fondée..... *pourquoi* nous péchons par l'esprit de sacrifice[1] ? » etc. Le député d'une Chambre se propose

[1] Voy. les comptes rendus de l'*Œuvre des Diaconesses*, 1854-1860.



aussi « *d'examiner* pour quelles causes le gouvernement marche mal... » de *rechercher* « les fautes du Cabinet. » Tous deux sont poussés par le même principe, le droit de chacun d'être juge de tout, de tout passer au crible, l'orgueil de l'homme qui se complaît en ses opinions, et, sûr de ses raisonnements, se charme de parlementer.

La prédication dans le temple (presque toujours polémique contre le Catholicisme), et le discours dans la Chambre (presque toujours attaque contre les ministres), c'est la résistance à l'autorité. Le gouvernement représentatif est inhérent au protestantisme ; l'un et l'autre, forme moyenne et transitoire, digue instable, toujours vacillante, toujours menacée, et tôt ou tard emportée par le torrent des esprits et des partis absolus : car rien ne tient qui est discuté.

Des hommes qui ne considéraient que l'action du moment ont pris M. Guizot pour un conservateur. M. Guizot était un *révolutionnaire,* plus dangereux que ceux qui se nommaient eux-mêmes révolutionnaires : car il connaissait mieux les principes, et les résultats qu'on en pouvait espérer.

C'était un révolutionnaire inconséquent, comme tous les rationalistes : il avait trop de lumières pour ne pas voir les excès d'une théorie, et il les condamnait quand

il les rencontrait, — pour ignorer les faits contraires à sa cause, et il les exposait en passant ; et ce mélange d'éloges et de blâme, cette apparence d'équité dans les jugements semblaient le propre d'un esprit consciencieux, d'une raison droite, l'expression même de la vérité. Il ne fallait pourtant pas beaucoup de peine pour découvrir dans cette prétendue raison de nombreuses inconséquences, et, sous cette impartialité, un parti pris et une passion d'autant plus violente qu'elle se cachait davantage. Ces concessions n'étaient que des ménagements : devant lui marchait un fantôme, son principe, qui le tirait, quand il ne le suivait pas de bon gré, et qui le menait au même point que les vrais révolutionnaires, à l'anarchie : « la résultante de son cours (de tous ses écrits,) tend à exclure l'autorité[1]. »

Quels sont ses principes ? il le déclare tout d'abord, et à chaque instant il le répète : le point de départ, c'est « l'indépendance de la raison individuelle[2], » et toutes

[1] L'abbé Maynard, *Bibliograph. cathol.*

[2] *Hist. de la Civil. en Europe :* c'est l'œuvre capitale de M. Guizot ; il a reproduit dans tous ses livres la doctrine qu'il professait à la Sorbonne en 1828. Rendons cependant justice à M. Guizot; plus tard il a dit : « La morale et la religion sont nécessairement liées... Que tel homme connaisse et respecte la morale en restant étranger à la religion, cela se peut, cela se voit ; mais ce ne sont là que des états exceptionnels de l'esprit, des abstractions scientifiques. » (*Méditations relig. sur l'essence du Christianisme* 7e médit.). Ce n'est pas une rétractation complète : la religion peut être *liée* à la morale sans la *précéder* : mais il faut tenir compte de l'intention.

ses conséquences : en *religion:* à chacun d'examiner sa foi ; il n'y a pas qu'une seule vérité, qu'une vraie religion, « la foi unique est une *chimère;* » en *politique*, le progrès indéfini : « la société est dans un état de progression continue...; » en *morale:* on a émis de nos jours le principe de la *morale* indépendante ; ce principe, lui, avant les athées de 1868, il l'avait posé dès 1828 : « *Il est, je crois, évident aujourd'hui que la morale existe indépendamment des idées religieuses.* » — Les Saint-Simoniens eux-mêmes, ont protesté : Reconnaît-il en lui, ont-ils dit, l'obligation de fuir le mal, de faire le bien, le Sauvage qui tue son vieux père et le mange pour lui épargner les maux de la décrépitude[1] ?

Après les principes, les applications : ce qu'il admire, c'est tout ce qu'admirent les révolutionnaires : la *Réforme*, la *Renaissance*, le *dix-huitième siècle*, la *Révolution*. La Réforme, « une grande tentative d'*affranchissement* de la pensée humaine, une *insurrection* de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel, » et il ajoute, après quarante ans de réflexion : « Je suis protestant : l'expérience de la vie et l'étude de l'histoire m'ont affermi dans le Protestantisme... m'ont confirmé les immenses services rendus par la Ré-

[1] Voy. la polémique de l'*Opinion nationale* avec l'*Avenir national* et le *Temps*, juillet 1865.

forme [1]. » — La Renaissance, renouvellement de l'antiquité « supérieure à l'Europe du quatorzième et du quinzième siècle, sous le rapport politique, philosophique, littéraire. » — Le dix-huitième siècle, « un des plus grands siècles de l'histoire, celui peut-être qui a *rendu les plus grands services* à l'humanité. » Fils de ce siècle, il s'honore de lui témoigner « un respect reconnaissant [2]. » — La Révolution enfin, qui a assuré « la *libre* manifestation de toutes les forces de l'homme,... le *libre examen* réellement et au profit de tous, etc. »

Ce principe de l'indépendance de l'homme est si entier qu'il le force à louer même la *féodalité*, les *barbares*, parce que la féodalité et les barbares étaient les adversaires naturels du pouvoir *spirituel*. Ces barbares, dont il connaît les vices ; ces seigneurs « sans loi, sans frein, » ont pourtant une grande qualité : « le goût de l'*indépendance individuelle*. » La féodalité est « le développement de l'*individualité*, de l'énergie personnelle des Barbares ; » le régime féodal « a rendu ce service à l'humanité de montrer sans cesse aux hommes la volonté *individuelle* se déployant dans toute son énergie ;... il a eu une influence *salutaire* sur le développement intérieur de l'individu... L'Église rencontra la

[1] *L'Église et la Société chrétiennes*, 2

[2] *Discours de réception à l'Acad. franç.*

fierté et la résistance de la noblesse féodale, qui se regarda toujours comme *indépendante* et *supérieure* à elle... C'est un immense service que la féodalité laïque a rendu à l'Europe. »

La liberté individuelle, l'*insurrection* contre le pouvoir *spirituel*, voilà la pensée qui le domine, lui fait décerner des couronnes ou dicter des arrêts de condamnation. L'ennemi, c'est l'autorité spirituelle, et l'autorité spirituelle, c'est l'Église : de là ces coups répétés contre l'Église. L'Église, il est vrai, défendit le Christianisme contre la dissolution de l'Empire et les Barbares, et *sauva la société*. Elle fut l'interprète de la *justice* et de la *vérité*, la *seule* société régulièrement *organisée* ; procédant plus qu'aucun gouvernement par la *discussion* et la délibération, elle s'interposa entre les maîtres et les sujets, défendit le *droit* des peuples contre la pure force matérielle à laquelle le monde était livré ; elle tâcha d'inspirer aux puissances du monde des sentiments plus doux, plus de justice dans leurs relations avec les faibles ; elle entretint la vie *morale*, des sentiments et des espérances d'un ordre élevé ; dans son gouvernement, ce qui éclate de toutes parts, c'est l'exercice de la *raison* et de la *liberté* ; son esprit a fécondé le mouvement *intellectuel* ; elle établit, dans la législation, l'*égale* valeur des hommes devant les lois ; le principe de la Royauté, qu'elle posa, est *élevé*, moral, salutaire ;

loin de rester stationnaire, elle a constamment marché, elle a une histoire variée et *progressive* [1].

Il reconnaît tous ces mérites, mais, quand il s'agit de conclure, ces éminents services sont oubliés : l'avocat général vient de parler toute une audience pour l'Église, il conclut contre : l'Église, en dernier résultat, a *dénié* les droits de la raison individuelle ; le sentiment de l'indépendance individuelle était inconnu à l'Église comme à l'antiquité ; c'est un lieu commun historique, et ce lieu commun est fondé, que, depuis le seizième siècle, le Catholicisme a été, en général, *hostile à la liberté* [2] ; si la société chrétienne est enfin arrivée à la liberté, ce n'est pas par son propre effort et sa propre vertu,... c'est la société *laïque* qui lui a imposé la *justice* et la liberté ; *imposé* est bien le mot : car, même le droit des gens, l'Église ne le reconnaissait pas ; s'il règne dans le monde, c'est à la Réforme qu'on le doit. Le développement de l'homme, le *progrès intérieur de l'individu,* l'Église s'en inquiétait peu. — Mais « cet effort moral par lequel elle tâchait d'inspirer des *sentiments plus doux*, plus de *justice*, d'entretenir des sentiments d'un ordre *élevé,* » qu'est-ce donc, sinon le

[1] Voy. *Hist. de la Civil. en Europe*, *passim*. On ne cite ici que les grands traits ; on montrerait, s'il était nécessaire, les témoignages sans nombre de M. Guizot relatifs à l'influence morale de l'Église.

[2] *L'Égl. et la Soc. chrét.*, ch. x.



développement de l'homme et le *progrès intérieur*? l'indignation saisit en présence de telles négations! — Les rois, qui empiétaient sur l'autorité spirituelle, doivent être approuvés, car de cette résistance sortirent des doctrines, le Gallicanisme, le Jansénisme, résultats *féconds* et puissants. La Réforme bannit la religion de la politique, la *religion sortit* du gouvernement de la société, elle fit la Révolution: « l'influence de la révolution religieuse venait à peine de cesser, que celle de la révolution philosophique commença; » et la Révolution, il se déclare pour elle ouvertement: « Appelé à prononcer dans sa cause comme ministère public, c'est *en sa faveur* que je donnerais mes conclusions [1]. »

C'est là, en effet, le seul objet important: les faits, cela coule, cela passe, on les oublie; mais les conclusions demeurent: voilà la doctrine, ce qui reste dans l'esprit, ce qui éduque les âmes et forme les générations à secouer le joug du pouvoir spirituel, et à s'insurger pour revendiquer « le libre exercice de la raison! »

Révolutionnaires, reconnaissez-vous un des vôtres? Vous voulez la *liberté illimitée?* Il proclame l'indépen

[1] Voy. *Hist. de la Civil. en Europe.*

dance absolue de la pensée[1]. » Le *gouvernement de l'homme par lui-même?* « L'homme trouve en lui les lois de sa conduite. » La *République?* « Le régime où le pouvoir exécutif est mis dans l'impossibilité permanente de gouverner contre le vœu du parlement, c'est la souveraineté du peuple[2]. » La *démocratie universelle?* « Le monde progresse indéfiniment. » Ce protestant — comprenez-vous la force de ce mot? cet homme qui *proteste* contre l'autorité, — a planté les jalons de la voie ; il sait par où l'on arrive au but que vous vous proposez, il indique les passages favorables et ceux qu'il faut éviter : suivez-le, vous ne vous égarerez pas !

Ce résultat, il l'a déjà vu : c'est sous son gouvernement, et tandis qu'il allait, la tête haute, devant lui, que cette jeunesse instruite par ses leçons, un jour se

[1] Et ses élèves parlent comme lui, avec plus d'énergie encore : « Utile ou non, dit M. Agénor de Gasparin, (*Réhabilitation de l'établissement de* 1830), la *subordination* est un *crime* contre l'homme, un *attentat* contre le plan divin. »

[2] L'abbé Maynard, *Bibliog. cath.* M. Maynard, je saisis l'occasion de le dire, pour la science, la méthode, la sûreté de jugement, la netteté du style, le sens littéraire, est un des premiers écrivains critiques de ce temps. Quand la poussière soulevée par la camaraderie autour de quelques personnages sera tombée, on s'étonnera de ne trouver que des figures de plâtre; et des hommes tenus à l'écart de la lumière et de la célébrité, apparaîtront comme des bustes de marbre, nobles, éclatants et solides : on les placera sur des piédestaux, et ils n'en seront plus enlevés. Un de ceux-là sera l'auteur de la *Réfutation des Provinciales*, et l'historien de *saint Vincent de Paul.*

rua dans les places et les palais, et en un *tour de main* jeta dehors la royauté, ses ministres, ses professeurs et lui-même, surpris, ébloui et orgueilleux encore de ne pas comprendre, tout en roulant dans ce tas de chiffons balayés !

L'ÉCLECTISME. — Le prédicateur calviniste avait donné les axiomes, un autre docteur s'était réservé la rédaction de la charte. Celui-ci est un professeur à la voix sonore, avec de longs gestes et quelque peu d'emphase ; il ne parle que d'un ton pompeux et dramatique; s'il revient d'Allemagne : « Je vous apporte une grande nouvelle : j'ai découvert un homme de génie [1] ! « Il ressemble aux rois de théâtre : il marche à grands pas, il relève la tête, il tonne.

Il commence par une préface ; tout long discours a un exorde : Notre siècle inaugure le règne de la philosophie! Le professeur a porté de si rudes coups au sensualisme, qu'il n'est plus à craindre : il importe seulement de se garder de la religion, de la tenir à l'écart. — Il entend l'objection : On ne peut se passer de la religion ! — C'est aussi son avis : la religion a son rôle dans les masses, elle est leur philosophie, « la philosophie de l'esprit humain. » Quant à nous, qui ne sommes pas du peuple,

[1] C'est son mot sur Hégel : « Je l'annonçai partout, je le prophétisai ! »

qui formons l'élite de l'humanité, « à un petit nombre, » il est donné « d'aller plus loin » ; mais nous accordons notre respect à la religion, « nous l'entourons de vénération [1] ! » Si même on pouvait espérer de rencontrer un « Christianisme éclairé, » il serait étonné de se trouver d'accord avec la philosophie sur des points dont il ne se doute pas : le surnaturel, l'inspiration prophétique, les anges, les miracles, par exemple. Le Christianisme a des *anges ?* Certainement ! Socrate n'avait-il pas son démon ? « Ne vous moquez pas du bon ange et des visions de la Mère Madeleine de Saint-Joseph ! » Prenez-garde ! Vous seriez obligé de rire « du démon de Socrate ! » Le *surnaturel* n'est qu'une question de mots : « l'humanité n'est-elle pas spontanée, c'est-à-dire *inspirée ?*... toutes les vérités ne lui sont-elles pas *révélées* par le souffle divin qui est *en elle ?* » La philosophie croit à l'intuition : qu'est-ce que l'*intuition ?* une illumination de l'esprit ; « l'imagination s'échauffe, » et devient le « foyer » de tout ce qui semble extraordinaire, « de l'*inspiration* des prophètes, des *miracles !* » Ayez « un grand cœur », et vous aurez, comme sainte Thérèse, « des visions, des extases ; vous ferez même des miracles [2] ! »

[1] Cousin, *Cours de* 1829. Ce livre, comme l'*Histoire de la Civilisation en Europe*, pour M. Guizot, résume la doctrine de M. Cousin ; il le déclare, du reste, lui-même.

[2] Voy. *Jacqueline Pascal*; *Madame de Longueville*; *Du Vrai, du Beau, du Bon*; *Fragments philosophiques*, préface.



Mais la religion veut dominer le monde par des sacrements, des mystères, un culte, « une dévotion pusillanime ! » Si on la laissait faire, elle absorberait tout : ne prétend-elle pas que c'est sur elle que repose la morale, et, par conséquent, la société ? Comme si M. Guizot n'avait pas prouvé que la *morale est indépendante de la religion !* Et, en effet, loin que la morale repose sur la religion, c'est précisément le contraire : « la religion est, *tout au plus*, le sommet, et non la base de la morale. » Elle est, d'ailleurs, dans l'impuissance de se suffire à elle-même : elle émet quelques principes justes ; mais que cela est obscur, indéterminé ! Combien la philosophie est autrement nette et solide ! « Lumière de toutes les lumières, autorité des autorités, intelligence absolue, explication absolue de toutes choses, » elle n'hésite pas, elle ne doute pas, — depuis Descartes ! Écoutez les philosophes, voilà de véritables révélateurs ! Descartes jette un regard sur l'homme, et, tout de suite, il nous apprend que, *jusqu'à lui,* les passions, ce sujet immortel, « avaient été à peine effleurées. Ce que les anciens en ont enseigné est si peu de chose, qu'il est obligé d'écrire en même façon que s'il traitait d'une matière que *personne* n'eût touchée[1]. » Wolf, avec la même assurance : « Il ne s'est trouvé *personne*, que je sache, qui ait connu une *seule*

[1] Descartes, *les Passions de l'âme*, 1. Voy. aussi le début du *Discours de la Méthode*.

proposition doctrinale *jusqu'à présent.* » — Moi, à mon tour, je vous apporte une philosophie, « une théodicée nouvelle, » non pas erronée comme toutes celles que vous connaissez, mais « la vraie théodicée ! » car rien n'est de moi : j'ai « emprunté à toutes les croyances leurs communs principes, » et je l'offre pour en faire le fondement de la politique, de la morale, de la société, de la religion ! Oui, de la religion même : les vérités éternelles, si vagues pour elle, je les éclaire, je les fortifie, je les lui rends « entourées de lumière, élevées au-dessus de toute incertitude, placées à l'abri de toute attaque, » inébranlables désormais[1].

L'assemblée des docteurs ayant applaudi à ce modeste préambule, M. Cousin continue et achève de s'expliquer : J'avais depuis longtemps remarqué une grande vérité : c'est qu'il n'y a pas de vérité, — absolument parlant ; personne n'a tout à fait raison, et personne ne se trompe tout à fait. Ainsi des philosophies : le point de vue de chacune « n'est pas faux, il est seulement incomplet. » D'après cette observation, j'ai inventé un système très-simple : il consiste *à ne rien inventer !* Je me suis mis

[1] Et : « La philosophie se contente de tendre doucement la main au Christianisme, et de l'aider à s'élever plus haut encore. » *Cours* de 1828, 2e leçon. « Ce Cours, disait M. Rendu dans un rapport confidentiel adressé au Ministre, a besoin d'une haute, franche et *sérieuse surveillance.* »



en route, m'annonçant comme « l'ami commun de toutes les écoles, apportant des paroles de paix, animé de l'esprit de conciliation, » prenant partout des idées, avec le dessein arrêté de n'avoir moi-même aucune idée, de me garder de toute originalité ; je m'en « fais gloire, c'est le signe de la vraie philosophie [1] ? » Nulle peine ne m'a coûté : j'ai commenté, traduit, édité Platon et Proclus, Descartes et Reid, Pascal, Hégel et Kant ! Je n'ai même pas reculé à pénétrer dans quelques couvents de Carmélites, et j'y ai découvert plus d'une aimable et sage pécheresse repentie ! Mais c'est en mes voyages d'Allemagne que j'ai recueilli le plus, trouvé des hommes admirables: le grand Fichte ! le grand Schelling ! le grand Jacobi ! le grand Hégel surtout ! Je lui ai dédié un de mes livres, à lui et à Schelling : *Amicis et magistris philosophiæ præsentis ducibus ! Aux maîtres de la philosophie !* Vous ne connaissez pas Hégel ! Ignorance déplorable pour la France ! C'est le plus profond des philosophes ! si profond, qu'il disait en mourant n'avoir été compris que d'un de ses élèves, — un seul [2], et encore

[1] Ce mot et quelques autres que l'on trouvera plus loin, sont empruntés à une étude anonyme très-originale publiée en 1859, sous ce titre : *M. Cousin* (l'auteur est M. J. Wallon) et dans laquelle, en paraissant adresser à M. Cousin les compliments les plus flatteurs, on en fait la critique la plus vive, l'exécution la plus impitoyable. C'est comme un souverain qui étranglerait son ministre en lui passant au cou un cordon de commandeur.

[2] M. Michelet, de Berlin.

doutait-il qu'il l'eût bien entendu ! Il m'a inspiré cette définition si claire de Dieu : « En tout et partout Dieu revient en quelque sorte à lui-même dans la conscience de l'homme, dont il constitue indirectement le mécanisme et la triplicité phénoménale par le reflet de son propre mouvement et de la triplicité substantielle, dont il est l'identité absolue [1]. » Ce grand philosophe refait en ce moment toute la philosophie de fond en comble. Vous en trouverez de nombreux fragments dans la mienne que que j'ai nommée l'*Éclectisme*, c'est-à-dire le choix, le miel de toutes les écoles, et qui concorde parfaitement avec le système politique de M. Guizot : l'Éclectisme est le Juste-Milieu de la philosophie !

Et il étale son système : les curieux qui y regardent y trouvent de tout, en effet, comme dans une balle de colporteur, mais personne n'y trouve ce qu'il cherche ; on a beau fureter longtemps, bouleverser sa pacotille, la mettre sens dessus dessous : tout ce qui tombe sous la main, on le connaît, on l'a ; mais ce qu'on désire, ce qu'on voudrait posséder, manque. Et, alors, s'élève une réclamation universelle : Vous ne nous satisfaites sur rien, vous ne répondez à aucune de nos questions. Nous vous demandons ce qu'est l'*homme ?* L'homme, nous faites-vous

[1] *Fragments philos.*, préface, édit. 1826.

répondre par un Allemand, Tiédemann, c'est l'*indéfini !* c'est-à-dire que vous n'avez pas encore défini l'homme !

Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut penser des Allemands et de leur pays, qu'on appelle la *docte Allemagne* parce qu'elle entasse dans d'interminables tomes l'amas confus de ses rêveries enfumées et d'une science non digérée. Dès qu'un docteur a conquis, dans les universités, un certain nombre de grades et lu un certain nombre de livres, il se met en devoir d'ajouter à ces livres un livre de son propre cru : or, rien de plus aisé que de faire des combinaisons avec tous les matériaux accumulés dans son cerveau et les imaginations qui traversent son esprit : il n'y a qu'à tourner un peu le kaléïdoscope, voilà une image inattendue. Tous ces philosophes Allemands marchent à la suite l'un de l'autre comme une bande d'enfants qui se tiennent par leur veste ; quand le chef de file disparaît, un autre aussitôt prend sa place ; seulement, si le premier allait à gauche, le suivant va à droite ; l'un avait dit : Dieu, c'est le monde ! l'autre dit : l'homme est Dieu ! toujours l'opposé ou l'exagération de la parole précédente. Parfois même, à peu d'années de distance, un docteur se réfute et soutient les deux thèses contraires[1]. Il a fallu le trouble que pro-

[1] Comme M. Strauss, qui, dans sa nouvelle *Vie de Jésus*, a complétement transformé son système : Jésus, cette fois, n'est pas un mythe, il a réellement existé.



duisent les révolutions pour que l'esprit français si net, si lucide et si logique, se soit arrêté devant ces tréteaux de la foire philosophique où se succèdent, avec une grotesque vélocité, une nuée de pédants qui se bousculent l'un l'autre et se jettent mutuellement dans le panier quand ils ont fait leur parade et leur culbute. Après les avoir écoutés quarante ans, nous ne sommes encore arrivés qu'à comprendre qu'ils ne se comprennent pas!

C'est le vulgaire des philosophes, dites-vous, qui mérite peut-être cette condamnation ; mais les grands, les forts, Kant, Fichte, Hégel! — Les grands, les forts! Tous ces systèmes de philosophes allemands, scepticisme absolu, idéalisme absolu, panthéisme absolu, n'ont rien de réel. Pour les composer, les suivre, les comprendre, il faut s'abstraire de la vie humaine, se considérer comme une pure intelligence qui vole non dans le bleu, mais dans le noir. Ce n'est qu'un jeu de l'esprit, un casse-tête. On s'y met à ses heures, on se dit: Travaillons à mon système! comme on dit: Faisons une partie d'échecs! Le jeu d'échecs est une distraction, ce n'est pas un acte de la vie! « Je ne sais, dit un de vos disciples, ce que je dois le plus admirer, soit de l'excès d'*extravagance* où peut s'emporter l'esprit humain, soit de l'étonnante *fécondité* de ses ressources [1]. » Il voit Fichte poser

[1] Em. Saisset, *Essai de philos. relig.*, 7e étude.



le *moi* comme seul principe, se créer *lui-même*, créer la *nature*, créer *Dieu*. Cela lui semble extravagant, il le raille : « Il est clair que Fichte accomplissait là un fameux tour de force ! » — Mais, un instant après, il le prend au sérieux, il croit que c'est à son système que Fichte devait « son noble stoïcisme, sa passion pour la liberté, le rôle généreux qu'il a rempli, etc ! » C'est que lui aussi est un professeur d'échecs, il s'émerveille de la force du joueur qu'il observe ; il ne connaissait pas tel coup, et il s'exclame. — Comme s'il y avait des coups nouveaux ! tous ont été faits, dans l'Inde ou ailleurs. Mais nous, auditeurs, qui attendons une parole utile et pratique, nous disons simplement et sans phrases : *Cela est fou !* Cela est fou, et celui qui dresse ces systèmes insensés serait fou lui-même, et il faudrait l'enfermer s'il vivait et pensait toujours conformément à son système; mais il s'en garde, il ne pense ainsi qu'à certains moments, et c'est pourquoi l'on peut le laisser en liberté : il fait sa partie d'échecs !

Après l'homme, nous vous demandons ce qu'est l'*âme ?* Vous nous renvoyez à Descartes. Certes, Descartes a trouvé une vraie nouveauté, cette « certaine petite glande du cerveau » qui, dit-il, est le principal siége de l'âme. Il la décrit si particulièrement qu'on dirait qu'il l'a vue : elle est « fort petite, située dans le milieu de la substance du

cerveau, suspendue au-dessus du conduit par lequel les esprits des cavités antérieures ont communication avec ceux de la postérieure »,... de telle sorte que « ses moindres mouvements peuvent changer le cours de ces esprits, et réciproquement le cours des esprits changer les mouvements de la glande [1]. »

Il a aussi vu comment opère l'âme qui a son siége dans cette petite glande au milieu du cerveau : la petite glande est extrêmement sensible, et si bien suspendue « qu'elle s'émeut à la moindre impression des objets extérieurs ou de l'âme qui est assise en elle, de sorte que l'âme participe à ses mouvements. »

Cela est fort ingénieux — et fantastique ! Voulons-nous savoir encore ce que sont les combats des passions ? toujours la glande : si les « esprits, qui ne sont que des corps [2], poussent la glande pour causer en l'âme le désir de quelque chose, » et que « l'âme repousse la glande, par la volonté qu'elle a de fuir la même chose, » alors il y a combat. C'est ce qui explique, comme le dit un de ses disciples, Gassendi, l'*antipathie* du mouton pour le loup: « Il y a des corpuscules qui émanent du loup, et, frappant les yeux du mouton, les blessent cruellement; » et alors le mouton prend sa course et se sauve, s'il peut.

[1] Descartes, *Des Passions de l'âme*, art. 81.

[2] *Ib.*, 147. Nous apprenons ici ce que sont ces *esprits* ; ce ne sont que des *corps*.



Règle générale : « la cause dernière et la plus prochaine » des passions de l'âme « n'est autre que l'agitation dont les esprits meuvent la petite glande qui est au milieu du cerveau. » En d'autres termes, c'est une *action matérielle*, s'exerçant sur une *substance matérielle* ; l'action est extérieure, la substance est intérieure, mais l'une et l'autre ne sont que de la *matière*[1].

Et vous dites avoir ruiné le sensualisme ! Il n'est pas de doctrine plus matérielle ; les matérialistes sont d'accord avec vous et Descartes : il n'y a qu'à chercher la petite glande — et Descartes dit où elle est ; en la comprimant ou la laissant libre, on montrera l'homme pensant ou ne pensant pas : l'âme n'est que matière, c'est-à-dire, n'est qu'un mot.

Et la *destinée de cette âme* après la mort ? C'est Platon, cette fois, qu'il faut écouter : vous commentez Platon. « La philosophie démontre qu'il y a dans l'âme un principe qui ne peut périr ; mais, que ce principe reparaisse dans un autre monde avec les mêmes facultés que dans celui-ci, *qu'il y porte les conséquences des bonnes et des mauvaises actions qu'il a pu commettre*, c'est là une

[1] « Le spiritualisme étroit qui nous vient de Descartes, a dit M. Tissot, dans son livre de l'*Animisme*, pourrait bien impliquer, à son insu, un matérialisme véritable. » *A son insu !* Alors, que faut-il penser de ce fondateur de la philosophie moderne, s'il ne savait où il allait ?



probabilité sublime, qu'autorisent et consacrent le *vœu* secret du cœur et l'*assentiment* universel des peuples [1]. » Il est *probable*, le cœur *désire*, on *convient généralement*, etc., voilà toute la certitude que vous nous donnez ! L'immortalité de l'âme, la rémunération des bons et des méchants, ne sont pour vous, philosophe du dix-neuvième siècle, pas plus sûres que pour les païens !

Et de même d'une quantité de questions : l'origine de la société ? « ténèbres ! » — Le Sauvage est-il l'homme primitif ou dégradé ? « hypothèses [2] ! » — Le monde a-t-il été créé, ou est-il éternel ? vous vous taisez, faisant signe à vos disciples de répondre. L'un, Em. Saisset, se penche sur le problème : nous le suivons le long de cinquante mortelles pages ; il ne s'en tire pas, il balbutie sans parvenir à épeler même les premières lettres de l'alphabet divin ; il cite Pascal, il cite les découvertes des sciences modernes : « un tel a découvert tant de soleils ;

[1] Traduct. de Platon, argument du *Phédon*. De même, un autre Girondin, qui n'ose dire nettement qu'il n'y a pas de vie après la mort, l'insinue dans cette phrase académique : « Nous avons tourné le problème, et au milieu même des signes d'une dissolution imminente, nous nous sommes *heureusement persuadé*, non sans de grands avantages pour l'ordre social, que cette dissolution n'atteint que notre corps et laisse intact le droit de notre personne morale à l'immortalité. » M. Prévost-Paradol, *La France nouvelle*, III, 2. C'est le trait le plus remarquable de ce livre qui pose si fièrement les plus redoutables questions, et qui les résoud, à la stupéfaction du lecteur, par cette unique panacée : *le peuplement de l'Algérie*.

[2] Id. *Du Vrai*, etc., 11e leç.

tel autre tant de millions d'animalcules[1]; » — comme si la découverte de dix ou de dix milliards de soleils donnait la raison de l'existence du premier soleil ! — Un autre nous annonce tranquillement que la question « est *insoluble,* » et il en est si convaincu qu'il ne se lasse pas de le redire : « C'est un problème qui reste insondable à la raison,... une difficulté invincible,... si grave qu'elle doit être plutôt écartée que résolue[2]. » — Quoi ! à la multitude humaine qui vient vous trouver vous n'avez rien à répondre que : On ne peut le savoir; ne vous en occupez pas ! Et vous vous imaginez qu'elle se contentera de cette réponse !

Et ce n'est pas seulement la foule que vous ne satisfaites pas, c'est vous-même. Vous indiquez le moyen de résoudre la difficulté, la *Révélation* ; mais vous ne vous déclarez ni pour ni contre, vous n'osez dire nettement : la Révélation n'existe pas ! car vous nieriez ainsi toute religion, puisqu'il n'en est pas une qui ne prétende être fondée sur une révélation, sans quoi elle ne serait pas une religion. Et, d'un autre côté, vous n'osez dire : la révélation existe ! parce que, du coup, la philosophie prend une place secondaire, et revient à l'état qu'elle occupait dans le moyen-âge, d'auxiliaire de la théologie, *ancilla theologiæ* ; et votre orgueil ne veut pas *subir* les comman-

[1] *Essai de philos. relig.*
[2] J. Simon, *la Religion naturelle*, IIe partie.

dements de la religion ! — Mais cet orgueil si haut se soumet à de bien autres humiliations qu'à plier sous Dieu : vous ne pouvez expliquer les importants problèmes que se pose la raison humaine, vous êtes obligé de l'avouer au monde, et vous consentez à rester dans l'ignorance ! et vous vous dites un philosophe, un amant de la sagesse, un poursuivant de la vérité ! et vous acceptez qu'elle fuie sans cesse devant vous, qu'elle vous échappe, se dérobe dans la nuit ! et vous dites froidement : « Je ne peux pas ! » — Pauvre amant ! et amoureux transi ! Non, vous n'aimez pas la vérité ; vous jouez la passion, mais vous n'en avez pas dans le cœur ! Si vous aimiez, vous feriez comme tous les amoureux, vous passeriez par-dessus les obstacles, vous n'écouteriez pas la seule voix de la raison, vous seriez *déraisonnable !* — Déraisonnable, c'est-à-dire que vous vous livreriez aux ailes de cet enthousiasme qui a un nom particulier, la foi, et la foi est aussi naturelle à l'homme que la passion : la passion triomphe de ce que ne peut la raison, et la foi explique ce que ne peut la raison. C'est ainsi que la raison s'allie à la foi : être ainsi déraisonnable, c'est le comble de la raison !

Quant à vous, qui avez ouvert ce vaste magasin de bric-à-brac, nous ne savons qui vous êtes, déiste, panthéiste, ou chrétien ? et vous même ne le savez pas. En

vous « sont condensés, fondus, sublimés, quatre Allemands, trois Écossais[1]. » Pourquoi sur votre enseigne vous désignez-vous comme spiritualiste ? Ce serait plutôt le contraire : vous faites d'éloquentes tirades sur l'art, vous prodiguez les grands mots de *type*, *idéal*, *beau*, etc.; puis, comme en passant : tout cela, ajoutez-vous, ce ne sont que des mots : l'art, au fond, n'est qu'un instrument de plaisir, « il n'a pas pour but de nous rendre meilleur et de nous élever à Dieu[2], » il ne sert qu'à nous charmer et nous amuser ! — Mais c'est la théorie de *l'art pour l'art !* vous êtes donc de l'école du caprice, de la fantaisie, de l'école de ceux qu'on appelle *réalistes*, de M. Courbet et de M. Manet.

Vous montrez avec un geste d'enthousiasme, si vous le rencontrez, un stoïcien, un janséniste, un saint même : « Inclinons-nous avec respect devant Épictète, Pascal, madame Angélique Arnauld, d'autres encore, sublimes exemplaires de tout ce que peut l'âme humaine[3], » mettons un genou en terre ! Mais, quand ils sont un peu loin, vous haussez légèrement les épaules, vous souriez de leur austérité et de leur maigreur : Quelle religion ! « la religion de la douleur supprime l'humanité ! » Je sais, moi, une règle plus sûre et plus facile : loin de dédaigner

[1] *M. Cousin*, brochure citée plus haut.
[2] *Du Vrai*, etc., 8e leç.
[3] *Jacqueline Pascal.*

la terre, « demeurons-y, *exerçons nos sens*, sachons nous aimer noblement nous-mêmes! » Si j'ai un conseil à vous donner, c'est « d'éviter la douleur autant que vous le pourrez, de fuir le malheur, de rechercher le bonheur, et de *bien entendre votre intérêt* [1]. » Chacun pour soi ! c'était la morale des anciens, la vraie, celle de Cicéron le premier : Il est bon de philosopher, disait cet esprit avisé, mais il est bon aussi de bien vivre ; connaissons la sagesse, « mais agissons en politique, *vivendum autem civiliter !* » Aussi ne passe-t-il pas une belle dame du dix-septième siècle [2], que vous ne vous mettiez à sa suite, et vous venez après, les yeux tout brillants et le teint animé, nous raconter toutes ses beautés, sa chevelure, sa taille, ses bras, ses épaules, son cou, son sein, etc.; rien ne vous a échappé!

Réaliste et *Épicurien*, voilà ce que vous êtes, comme tous ceux qui ne croient à rien. C'est pour abuser le monde que vous avez pris les titres de *philosophe* et *d'éclectique :* vous n'êtes pas philosophe, puisque vous n'avez d'idée arrêtée sur aucun des sujets les plus importants, et vous ne récuserez pas cette sentence, elle est de vous : « Si la philosophie est incapable d'arriver à la connaissance de Dieu, elle est impuissante : car, si elle ne

[1] *Du Vrai*, etc. 10e leç.

[2] Mesdames *de Longueville*, *de Sablé*, *de Chevreuse*, *de Hautefort*.

possède pas Dieu, elle ne possède rien [1]. » Vous n'êtes pas éclectique, puisque « on ne peut choisir ce qui est vrai sans connaissance du vrai. » En vain vous avez « caressé tous les partis, afin de vous les concilier ; » toujours incertain, « vous tenant dans un vague prudent et dans des régions, non pas élevées, mais insaisissables, » ne donnant « que des à peu près [2], » changeant selon le vent du jour, vous êtes « exclu de tous les camps et renié de tous les partis ! » On vous a reconnu ce que vous êtes, « un écrivain qui s'est occupé de philosophie [3], » pour, s'en faire « un instrument de fortune [4], » *animale gloriæ*, comme dit saint Jérôme, *et auræ popularis venale mancipium !*

Le vrai nom de votre éclectisme, c'est en langue vulgaire, *stérilité*. Vous n'étiez pas assez riche pour vivre de votre propre fonds, et votre indigence est attestée par le métier que vous avez embrassé : vous vous êtes mis en quête, demandant l'aumône à toutes les portes, ne refusant rien, n'excluant rien, mais n'apportant rien. Courir sur la surface de toutes les écoles, c'est voler, ce n'est pas fonder ! Vous ne jurez par personne, mais vous ne faites jurer personne ! Vous n'êtes pas un philosophe ; vous êtes,

[1] *Du Vrai*, etc., 17e leç.
[2] M. Sainte-Beuve, préface des *Maximes* de la Rochefoucauld.
[3] Mot de M. Renan.
[4] *M. Cousin.*

tout au plus, un pélerin de la philosophie, de l'ordre des mendiants !

Et l'on ne s'en tint pas là : nulle part ne fut plus éclatante la vanité de la philosophie : au dix-septième siècle, Descartes, faisant table rase de tout, avait élevé, à ce qu'il croyait, un monument que le dix-huitième siècle renversa de fond en comble ; au dix-neuvième, M. Cousin, comme un entrepreneur qui ne travaille qu'avec l'argent des autres, avait eu l'idée d'employer les pierres qui pouvaient servir, en y joignant quelques autres pillées çà et là. Il traverse le canal, passe à Edimbourg, et en ramène une charretée de lourds blocs pris à la maison de Reid ; puis, sautant par-dessus le Rhin, monte jusqu'à Kœnigsberg et rapporte une hottée du sable de Kant ; il avait, d'ailleurs, en réserve quelques colonnes cannelées du temple de Platon, une ou deux assises de l'ancien logis de Descartes, même des regrattures d'Aristote. Avec tout cela, dit-il, je vais élever la maison de la vraie philosophie : il y aura de tous les styles et de toutes les époques, chacun s'y logera à sa guise. La maison est bâtie : telles, dans les quartiers en démolition, ces baraques faites de débris de toute provenance, portes, fenêtres, escaliers, restes d'hôtels et de maisons, de boutiques et de masures, avec cet écriteau : *matériaux à vendre*, *bois à brûler*. A peine la maison était-elle achevée, le toit penche en avant,

les murs se crevassent; il n'y a qu'un cri: elle est inhabitable, elle ne peut abriter personne, elle ne fait qu'encombrer le sol! Et, en effet, c'est une maison vide: à travers les brèches, on n'aperçoit, à l'intérieur... rien. — Je me trompe, on aperçoit la figure triste, insipide, fade et ennuyée d'un de vos pauvres élèves assis sur les gravats tombés du plafond, et vivant là, les yeux fixes, immobile (est-ce la vie?), depuis on ne sait combien de temps, comme un batracien dans un mur.

On comprend que les enfants, les Taine, les About, etc., se soient amusés à lancer des pierres contre cette masure, et l'aient démolie. Quand ils seront un peu plus grands, il n'est pas impossible qu'ils prétendent aussi construire quelque édifice philosophique; mais, on peut le prédire, ce ne sera pas un monument: ce sera un châlet, une villa, ou un *vide bouteilles*, expression de la philosophie de la fin de ce siècle.

L'INCERTITUDE. — Les deux *bâtisses* doctrinaire et éclectique n'étaient plus que des décombres; mais, presque aussitôt, apparurent quelques hommes qui, par la physionomie, la tournure et le costume, avaient un air de famille avec les savants assemblés pour donner une constitution au monde. La tête rejetée en arrière, la poitrine effacée, satisfaits d'eux-mêmes, c'étaient des Académiciens.

L'un d'eux expliqua très-clairement que la philosophie éclectique s'était écroulée, parce qu'elle n'avait rien de défini : il eût fallu enseigner d'abord aux hommes ce qui est incontestable, *certain*, ce qu'ils doivent, par conséquent, croire; or, lui, le savait, et, si on le voulait, le révèlerait. Il avait la gravité d'un prophète de l'ancienne loi : les docteurs firent cercle pour l'écouter.

Si vous entendiez un homme s'écrier : « Le matérialisme n'inspire plus que le mépris et le dégoût; de son propre mouvement, il s'est retiré de la métaphysique pour se renfermer dans les amphithéâtres de médecine, et ceux-là mêmes qui le conservent dans la théorie de l'homme, n'osent plus le reconnaître comme une explication suffisante [1]. » Ne diriez-vous pas? Voilà un spiritualiste! — Et s'il ajoutait : « Le sentiment et l'imagination ne tiennent pas une moindre place dans l'existence du genre humain que l'intelligence. » Ce philosophe voit nettement le *véritable ordre des facultés* de l'homme! — Et si encore : « Il est bien permis à quelques natures d'élite d'aimer, de comprendre la vérité sous sa forme la plus austère, de la chercher dans le monde abstrait des idées; mais chez la majorité des hommes, la raison ne se sépare pas de l'imagination et

[1] Cette citation et les suivantes sont extraites du livre *de la Certitude*, rapport à l'Académie des sciences morales, par M. Ad. Franck.



du sentiment. » N'est-ce pas là une déclaration formelle de *l'insuffisance de la raison?* — Bien plus, si le philosophe insiste : « L'homme est une créature si mobile et si faible, tant de ténèbres se mêlent à sa lumière, tant de viles nécessités et de passions ignobles amènent à chaque instant dans ses facultés le trouble et l'abaissement, qu'il ne peut ni se confier ni croire à lui-même, je veux dire à lui seul. » C'est un disciple de Pascal, il parle de la *faiblesse de l'homme* avec l'énergie et la conviction de son maître. — Mais voit-il bien les conséquences d'un tel principe? Certainement; cet homme est un esprit vigoureux, sans nuages autour du cerveau : ne l'entendez-vous pas rappeler « qu'il n'y a jamais eu chez les Grecs quelque chose qu'on puisse appeler une religion constituée, c'est-à-dire des dogmes *invariables*, une théologie, une morale, une législation dont on fait remonter *l'origine jusqu'à Dieu*? leur mythologie est une invention tout à fait libre de la poésie et de l'art; ce sont les poètes qui en sont les auteurs, non les prêtres, les *prophètes*. » Et, s'il vous le rappelle, c'est pour établir la *Révélation* comme l'indispensable loi de toute religion.

Et ici vous vous arrêtez. Ce philosophe n'est pas matérialiste, il n'est pas panthéiste, il croit à la révélation. Qu'est-il donc? Écoutez : « Il faut que la vérité se fasse chair vivante, *Et verbum caro factum est.* » Ce mot le

décèle : il croit au dogme de l'*Incarnation*, c'est un chrétien ! Plaise à Dieu que l'erreur de l'hérésie n'ait pas offusqué une vue si claire ! — Non, rassurez-vous ; c'est un défenseur de la tradition et de l'autorité : « Le principe de l'*autorité* est aussi nécessaire au genre humain que celui de la liberté. » Très-bien ! — « Il faut une tradition, une *autorité constituée*, de laquelle dépende l'unité de la société spirituelle, et qui occupe la même place que le gouvernement dans la société civile. » — Un gouvernement spirituel, c'est l'*Église !* — « Il faut une autorité *extérieure,* immuable, *infaillible*, représentant la raison et la conscience de l'humanité. » — Une autorité infailible, c'est la *Papauté !* C'est un catholique !

Vous vous trompez : cet homme n'est ni catholique ni chrétien ; c'est un philosophe et un juif.

Il ne vous a pas tout dit. Il vient de démontrer l'insuffisance de la raison, la puissance du sentiment, la nécessité de l'autorité, d'un gouvernement spirituel et d'une religion révélée. Voici maintenant d'autres propositions : La raison : « la seule puissance qui se reconnaisse aujourd'hui comme *légitime*, et dans laquelle réside véritablement la *souveraineté*, c'est la *raison.* » — L'imagination et le sentiment : « *l'imagination a fait son temps*, comme la *souveraineté*, » et aussi, « les

manifestations de l'imagination, l'éloquence et la poésie. » — L'autorité : vous avez vu comment de la même corde il a étranglé *l'autorité* et l'imagination. — La Révélation : « il y a des lois qui président à la *commune destinée des religions*, un ordre dans lequel se développe, *malgré la diversité des symboles*, la foi unique, la religion universelle du genre humain; » c'est-à-dire égalité de toutes les religions. — Le Christianisme : « la foi dans la Providence, *l'espérance d'une autre vie*, le sentiment du devoir, *l'amour* universel de *tous les hommes*, ne se développent pas exclusivement dans un *culte particulier ;* » c'est-à-dire négation du Christianisme.

Mais comment expliquer ces affirmations opposées? C'est qu'il y a au fond du cœur de ce docteur quelque chose qu'il ne dit pas : son esprit est trop lucide pour ne pas être pénétré des rayons de vérité qui jaillissent du Christianisme; avec cette vive intelligence et ce génie métaphysique qui distinguent éminemment la race juive, il discerne les principes et la puissante organisation spirituelle de la religion. Mais, d'autre part, le philosophe se révolte : si c'est la vérité, il faut se rendre, abandonner son peuple et suivre le Christ! Et alors il ressaisit sa petite idole de la raison, et, la présentant au monde : « Voilà la seule règle et la seule loi! » Il sacrifie à la philosophie la conviction qui le presse.

Et la preuve, c'est que, pour s'affermir et se tenir

debout, il est obligé de renverser ce qui le gêne, de tronquer les faits : « L'espérance d'une autre vie se trouve dans tous les cultes. » Ne sait-il pas, ce que reconnaît à côté de lui un autre académicien, « qu'il est des religions où manque le dogme de la vie future [1] ? » — « L'amour universel de tous les hommes. » L'a-t-il vu hors du Christianisme ? dans la religion de Mahomet qui consacre l'inimitié des hommes ? dans le Boudhisme qui établit des castes, dont la dernière, les Parias, est ravalée au niveau des animaux immondes ? dans l'Antiquité dont le code social se résume par ce mot d'Aristote : « Il est plus *beau* de se *venger* de ses ennemis que de se réconcilier : car la justice veut qu'on rende la pareille, et la justice c'est le bien. » Non, il sait que le Christianisme *seul* impose aux hommes la loi de *s'aimer* : aussi le Christianisme seul le préoccupe-t-il, et son soin le plus attentif est d'atténuer la radicale révolution qu'il a faite dans le monde. Comme par mégarde, il le confond parmi d'autres sectes philosophiques ; le Christianisme n'a plus qu'une part dans « le grand mouvement d'idées qui éclata un siècle *avant* et trois siècles après l'ère moderne..... le mouvement de l'École d'Alexandrie et des Pères de l'Église, d'Apollonius de Tyane et de Philon. »

[1] J. Simon, *la Religion naturelle*. « Il n'y a pas d'immortalité de l'âme dans la religion de Confucius, » avait déjà dit Montesquieu, *Espr. des lois*, l. XXIV, ch. 19.

Et peut-il croire que les Pères, et l'École d'Alexandrie même, sans le Christianisme eussent jamais existé?

Enfin, entre ces vérités primordiales qu'il trouve dans tous les cultes, il en est une dont il ne parle pas, l'*amour de Dieu.* C'est qu'il sait bien aussi que la même réponse lui serait faite : que « l'homme est un esprit qui n'aime pas Dieu, et le chrétien un homme qui aime Dieu [1], » et, comme dit Pascal, « qu'aucune religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer! » Ces faits, ces vérités, il les connaît, ou il les ignore : s'il les connaît, il les dissimule; s'il les ignore, il ressemble aux sceptiques qu'il raille, aux éclectiques, à tous ces philosophes dont parle saint Paul, « qui apprennent toujours et ne parviennent jamais à connaître la vérité, *semper discentes, nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* [2]. » Et il fait un traité sur la *Certitude!* On demande de quoi il est assuré : sur la certitude il n'a que des incertitudes !

La religion naturelle. — Le philosophe juif était accompagné d'un autre académicien : ce n'est pas un prophète, c'est ce solitaire que nous avons découvert sous les ruines de M. Cousin. Vous connaissez ces figures effacées, qui ressemblent à tout le monde : teint blafard, lèvres blanches, discoureurs atones dont l'abondante

[1] Lacordaire.
[2] II, *Timoth.*, III, 7.



parole sur tous les sujets s'écoule avec une gélatineuse fluidité, sortes de Robespierre qui deviennent des personnages, quand les Mirabeau sont disparus de la scène, morts ou silencieux. Celui-ci écrit de gros livres sur la philosophie, l'économie politique, la religion, avec un titre pompeux, *la Religion Naturelle*, *le Devoir*, *la Liberté*, etc. On veut savoir ce que c'est, et l'on trouve une thèse froide, sèche, monotone, sans grâce, sans rien qui vous arrête, qui vous distraie, qui appuie l'esprit, — une plaine uniforme. Il démontre toujours : sa dissertation est complète, tout y est, le commencement, le milieu et la fin ; il y manque seulement une chose, la vie. Il ne vous ébranle pas, il ne vous persuade pas, vous continuez à être ce que vous étiez, à penser ce que vous pensiez ; c'est comme s'il n'avait pas écrit.

Ce Brahme, qui ressemble à tous les Brahmes, s'imagine pourtant penser, parce qu'il vague dans des rêveries nébuleuses. Il croit au progrès sur la terre : « Déjà les haines nationales ne sont plus qu'un préjugé vieilli, » — quand les races réveillées se lèvent l'une contre l'autre et commencent des luttes où s'useront plusieurs générations ; — « l'intolérance ressemble désormais à de la folie, » — quand il est des pays où l'on prohibe sous les peines les plus sévères tout changement de religion ; — « l'esprit de paix remplace partout les héroïques fureurs de la guerre, » — quand, dans le

nouveau et l'ancien monde, la guerre implacable et plus sanglante que jamais engraisse la terre d'hommes égorgés par milliers [1]. Bien plus, il croit avoir des idées. Il faut à l'homme une religion, il l'apporte.

C'est un homme raisonnable : il admet l'existence de Dieu, la providence, l'immortalité de l'âme, la vie future; mais il ne va pas plus loin, ces vérités lui suffisent et doivent suffire au monde. Et le culte? car une religion, quelle qu'elle soit, n'est pas la philosophie, et, dit Voltaire, « pas de religion sans prière. » Il admet la nécessité d'un culte : « Nous avons besoin de prier ; » c'est une obligation, non-seulement pour l'homme, mais pour la société, pour l'État : « Quoi ! pas un mot de Dieu dans les actes du pouvoir public ! » — Et à quelle religion emprunte-t-il un culte ? Il passe en revue les diverses religions : les religions de l'Asie, « religions panthéistes, matérialistes, fatalistes ! » elles ne croient pas à une autre vie, il les repousse. — Le Protestantisme, « tendance de la religion positive à se rapprocher de la religion naturelle, » est incomplet : « On connaît mal les hommes quand on compte uniquement sur la force de leur raison et qu'on s'abstient de parler à leur imagination et à leur cœur ; » il le dédaigne. — Mais une religion, le Catholicisme, attire son attention : il examine soigneusement ses

[1] Voy. J Simon, *la Religion naturelle*. Les citations qui suivent sont tirées du même ouvrage.



dogmes, ses mystères, ses cérémonies, ses sacrements; et, en face de ce système fortement lié, de cette doctrine, de ce culte, qui prend l'homme au berceau, qui le suit pas à pas dans toute sa vie, consacre ses principales actions et le conduit jusqu'à la tombe, au passage où l'âme quitte le corps et s'élève vers Dieu, il s'arrête. Il y a là tout ce qui est utile à l'homme; l'homme veut savoir le but de son existence : « Ce but est exprimé par les paroles que l'Église enseigne aux petits enfants et dont la sublimité arrache des larmes. » — Comment se garder dans l'innocence qui nous méritera l'éternité de bonheur? « Par la solitude, en s'appliquant à l'anéantissement des passions. » — Quels lieux rapprochent l'âme de Dieu? « Il est difficile, dans une chapelle catholique, de ne pas se souvenir de Dieu; partout ailleurs on l'oublie. » — Connaissance de Dieu, de l'âme, de la fin de notre être, de la loi morale, la religion catholique répond à tout; et alors un cri d'admiration jaillit de ses lèvres, et, avec une chaleur qui ne lui est pas habituelle : « Il n'y a jamais eu, depuis que le monde est monde, de religion comparable à la religion chrétienne!... Le Catholicisme peut être justement appelé l'idéal d'une religion positive! »

Il vient de démontrer la nécessité d'un culte, c'est donc le Catholicisme qu'il faut embrasser? — Non! non!

il s'en faut bien garder ! pratiquer son culte, « prendre part à ses prières ! » ne sommes-nous pas des philosophes ? On voit le vulgaire, « des hommes qui n'ont pas la foi, faire baptiser leurs enfants, bénir leur mariage, et, à l'heure de la mort, réclamer les prières de l'Église. » Il veut bien « ne pas qualifier sévèrement une telle conduite ; mais, si l'on peut être indulgent pour les hommes, il n'y a pas à se tromper sur les principes : cette conduite équivoque constitue une désertion formelle des principes ; il y a à la fois *faute grave* contre la morale ordinaire et contre la morale religieuse ! » Puis, cette religion a des pratiques dignes de pitié, des prêtres astreints au célibat et des moines. Qu'est-ce que cet homme à tête rasée et les pieds nus, qui passe, les mains jointes, le long du mur, « cet homme inutile qui enfouit sa force, cette âme qui, faite pour l'humanité, s'isole de l'humanité ? » Lui, qui raisonnait tout à l'heure avec tant de calme, perd le sang-froid ; il s'emporte, il est enflammé d'indignation, non pas contre le vice, la corruption, le crime ; voilà un plus grand coupable, ce religieux : « L'homme pervers, l'impie, celui qui souille son corps et son âme par l'assouvissement de honteuses passions, le violateur de la justice divine et humaine, » sans doute cet homme sera damné ; mais l'homme qui « vit dans la solitude, qui se contente de ne pas faillir, s'applique à l'anéantissement des passions, et cherche, comme dans

une mort anticipée, une innocence imbécile, celui-là, celui-là aussi est *réprouvé*[1] ! » — Enfin la religion chrétienne n'affirme-t-elle pas « qu'il est un principe supérieur à la raison, la Révélation ? » Ce mot dit tout ; c'est ce que la philosophie n'acceptera jamais !

Le Lama se tourne alors vers le peuple : Je vous offre, moi, une religion aisée, sans dogmes, sans mystères, sans sacrements, et dont vous réglerez les conditions vous-mêmes. Vous êtes trop *raisonnables* pour « passer un seul jour sans mettre votre âme en présence de Dieu,... sans vous imposer l'obligation de prier Dieu à des heures déterminées d'avance, » — comme font tous les philosophes ; — vous avez assez de *dévotion* pour vous réunir et prier en commun, « pieuse coutume conservée par quelques familles patriarcales, » — qui, vous le savez, ne sont pas chrétiennes ; — vous connaissez trop votre « *devoir* » pour ne pas saisir toutes les occasions de prier Dieu, par exemple, « en parlant en public, de mêler à vos discours quelques mots de reconnaissance pour l'auteur de tout bien, si c'est possible ; » — nos orateurs, nos professeurs n'y manquent pas : au milieu

[1] Les mêmes idées ont été exprimées par M. Cousin, dans plusieurs de ses livres, particulièrement dans *Jacqueline Pascal* : « Quoi ! tant et de si riches facultés pour n'en faire aucun usage ! demeurer solitaire parmi ses semblables ! ce monde a été mis devant lui pour qu'il en détourne les yeux ? il n'est pas possible de l'admettre ! »

d'une harangue au Parlement ou d'une leçon au Collége de France, vous entendez leurs exclamations et leurs soupirs d'amour divin ! — Vous voudrez, tant le sentiment religieux vous presse, « qu'il y ait de solennelles actions de grâces rendues à la Providence au nom du peuple entier par ceux qui peuvent parler en son nom ; » — comme on vit Robespierre, à la tête de la Convention, venir proclamer l'Être Suprême, un bouquet à la main, et mettre le feu au mannequin du Fanatisme, et, plus récemment, de jeunes vierges vêtues de blanc, et des sacrificateurs couronnés de lierre, conduire dans le Champ-de-Mars des bœufs aux cornes dorées !

Voilà la Religion, la *Religion Naturelle.* Il ne reste, pour la compléter, qu'à déterminer son culte, — et ses monuments, — et leur forme, — et leur usage, — et ses symboles, — et ses signes : car je veux « qu'il y ait des monuments publics sur nos places ! » Le signe, ce ne sera ni la croix du Christ, ni votre symbole, vénérable Pierre Leroux, « le triangle égalitaire, ou le cylindre surmonté du cône et couronné de la sphère [1] ! » Les philosophes le cherchent ! Que le monde attende encore un peu de temps, ils le trouveront ; ils méditent courbés sous le sentiment du devoir : car ils savent que c'est à

[1] Proposé par M. Pierre Leroux dans son *Projet de Constitution*, en 1848

eux qu'il appartient de donner aux peuples « des directions et des conseils, » d'enseigner, d'instruire, de former et de gouverner l'humanité !

Et il se met à l'œuvre : tous les Chinois font du commerce, le Bonze ouvre une école, une vaste école en planches, tendue de grandes toiles où l'on voit toutes sortes de monstres, meurtres, empoisonnements, tremblements de terre, coups de pistolet, représentés avec des couleurs vives et éclatantes par les peintres d'enseignes les plus renommés, romanciers, feuilletonistes, chroniqueurs ; et les cymbales retentissent, et les trombonnes déchirent les airs : le peuple s'attroupe devant, et le Chinois, de sa baguette, désigne les plus émouvants tableaux : ce n'est pas cher ! tout le monde peut entrer ! deux sous [1] !

Beaucoup ne le reconnaissent pas sur ces tréteaux. Une fois la foule entrée, il reprend sa longue robe ; en le voyant marcher dans la rue, sérieux, raide, empesé, on est saisi de respect : les arguments de ce Derviche sont très-forts et méritent grande considération ! disent les hommes de poids, les mentons lourds. D'autres l'admirent avec des yeux naïfs : rien n'impose aux pauvres humains qui n'ont pas le temps de penser, comme le ton solennel et la voix grave des Prudhommes.

[1] On sait que M. Jules Simon a été, plusieurs années, directeur du *Journal pour tous*.

Mais il est réservé à un bien plus haut triomphe : la multitude délibère, son livre passe de main en main, elle ne comprend pas ; mais le Lama qui l'a dicté n'est-il pas digne d'être intrônisé Boudha-Vivant, instituteur du monde ? Tous les révélateurs de religion sont législateurs. — Quelques-uns, les plus jeunes, sans expérience, le trouvent un peu triste : signe favorable ! il a la physionomie qu'il faut pour une palingénésie Boudhique ! Le Bonze se soumet, cède son école, et est élu *Chaberon, Talé-Lama* [1]. Dès lors, transmigré à une nature supérieure, il n'a plus à s'occuper de culte et de symbole ; immobile sur son autel, comptant entre ses doigts des broches et des bobines, il reçoit les adorations des mortels : à d'autres Fakirs de rédiger le cathéchisme de la Religion Naturelle !

L'INDIFFÉRENCE. — Tandis que s'opérait la merveilleuse métempsycose de son collègue, un autre Académicien écoutait en ricanant, courbé en deux, dans son coin, comme un singe qui épluche une noix. Mais, à un certain mot qu'il attrappe au vol, *gouverner l'humanité*, il tressaille : il y a là un rôle à remplir. Il se redresse à demi, et embrassant l'assemblée d'un coup d'œil circulaire, ouvre la bouche ; un murmure flatteur s'élève :

[1] Voir sur ces dignités lamaïques, le *Voyage en Tartarie et au Thibet* de M. Huc.



c'est le parleur disert par excellence ! Il commence par une de ces phrases à trois périodes qui font se pâmer d'une douce aise l'auditoire habituel des séances académiques : « Dans l'ingénieux voyage que l'on vient d'accomplir à travers le monde de la métaphysique et des diverses formes de religion où s'est joué l'esprit humain, il a remarqué, malgré de légères traces d'une afféterie qui n'est pas sans grâce, des aperçus d'un piquant intérêt, et dont on pourrait utilement conseiller l'application prompte et fréquente. On a invité à poursuivre la découverte des vérités éternelles : honorable souci d'une intelligence qui ne se satisfait pas de ses propres dons ! » Le régent de l'Académie approuve une entreprise aussi louable que généreuse, il sait même un moyen d'en accélérer la réussite : « que l'on appelle en cette enceinte ces explorateurs d'un idéal qui luit sans cesse devant eux ; qu'ils soient encouragés par la présence de maîtres illustres, mieux encore, excités par des récompenses que se disputera une noble émulation ; qu'on leur décerne, comme dans les gymnases et les jeux antiques, des couronnes et des prix ! »

Ce sera ici le lieu d'appliquer le principe de l'indépenpendance de l'homme, de donner satisfaction « à cette jalousie de liberté religieuse dont s'honore notre temps[1] ! »

[1] Cette citation et les suivantes sont extraites du rapport de M. Villemain à l'Académie française, août 1865.

On ne s'occupera pas des opinions; catholiques, protestants, panthéistes, sceptiques, athées, tous seront admis : « Tolérance générale ! » — Ne peut-on proclamer que le Czar a des vertus, même quand il entre à la tête d'une armée dans Paris ? — On n'examinera pas ce que l'élève, le candidat a voulu dire, mais comment il a dit, non à quel but il marche, mais s'il marche d'un pas ferme et élégant : « lui reconnaissons-nous du talent ? » nous lui adjugerons un prix. Qu'il nous égare dans d'épaisses ténèbres, dans d'inextricables forêts : « On n'a pas à l'accuser ! » Il a mis dans son œuvre ce qu'il a cru y devoir mettre : l'esprit « n'a pas seulement droit au travail, mais *à l'erreur !* » droit à l'erreur, droit inaliénable, imprescriptible, « inattaquable, » excellent pour fonder solidement une société !

Lui, il se charge de décerner les prix : dès sa jeunesse, il s'est habitué à peser des mots dans une balance ; doué d'un esprit aiguisé, il devine du premier coup le joli, le délicat, le curieux, l'*élégant :* son oreille saisit tout de suite la cadence harmonieuse des périodes ; il est plus propre que personne à orner quelque objet que ce soit, il a pour cela un petit nombre de phrases toutes faites, polies, vernissées, en papier doré.

Il est accepté, on le conduit à la place d'honneur : il se met aussitôt à inspecter les marchandises amoncelées

sur son comptoir ; il les palpe, il les goûte, il les flaire. Il y a des produits de toutes sortes, sucreries, piments, acides, sels, poisons, fadeurs, etc. ; il ne s'inquiète que de la forme, de l'odeur, de la couleur. Il les range, les étiquette, les prend un à un pour les montrer au public, et les débite avec un geste libre, un air de tête engageant, une parole aisée : Ceci, dit-il, « est une *élégante* exposition de philosophie spiritualiste, » (*l'Idée de Dieu*, de M. Caro), le prix en est de 2,500 francs. « *Près de ce travail*, l'Académie place » une autre leçon de philosophie (*la Morale sous l'empire romain* de M. Martha) : rien de plus agréable que « ces vues de l'esprit » qui ne vous donnent *aucune idée* précise des choses, « *qui plaisent plus qu'elles ne démontrent* ; » cela ne prouve rien, mais c'est charmant ; c'est de la « philosophie tempérée par une modération *élégante !* » Le prix en est le même que pour l'objet précédent, 2,500 francs. — « *Dans un orde différent*, s'offre » un ouvrage d'histoire (*la Cité antique*, de M Fustel dè Coulanges) : vous y voyez cette société païenne essentiellement religieuse — si religieuse que tout y était Dieu excepté Dieu même, dit Bossuet — « *plus religieuse encore que civile* ; » — qui avait, par l'institution de l'esclavage, attaché jusqu'à vingt mille esclaves à une famille, de sorte qu'elle n'était que « *la famille agrandie*, » et qui, — grâce au despotisme de l'État, à

l'ostracisme, à l'asservissement de la femme, — jouissait « *d'une liberté plus vraie, plus personnelle qu'on ne suppose !* » Un livre qui démontre de telles vérités est cher : il vaut 2,500 francs ! — « *Près de cette œuvre,* l'Académie place » une autre histoire (*l'Histoire d'Espagne*, de M. Rosseew Saint-Hilaire). L'auteur, tandis qu'il le composait, de catholique s'est fait protestant ; elle ne saurait donc être qu'impartiale, « *d'une éloquente sincérité :* » elle a un prix exceptionnel, un prix que nous autres, professeurs de rhétorique, nous nommons « *prix de haute littérature !* »

Et, puisque nous avons la main sur les produits protestants, nous vous en étalerons plusieurs autres : nous « *vous les désignons avec confiance* » parmi ceux que « la Compagnie a dû préférer », et que nous vous engageons à choisir : « *Dans un sujet* presque analogue, » la vie de deux victimes de l'Inquisition et de la Cour de Rome, et une apologie de Calvin. — Nous vous recommandons surtout celle-ci : on a reproché à l'illustre réformateur quelques actions sévères, on cite Gruet, Perrin, Servet, Servet qu'il fit brûler vif : ce sont les fanatiques qui parlent ainsi. Le fabricant qui nous fournit ses lettres montre Calvin sous un tout autre jour : « *Il supprime en l'oubliant* » ce qui pourrait lui nuire ; « nul ne saurait le regretter ! » il ne reste plus, en faveur de Calvin, que « *de graves et bien honorables*

témoignages. » Voilà ce qui s'appelle « *rendre justice* » aux gens ! « Ce travail respire un sentiment d'*équité* dans le zèle. » Il a également un prix exceptionnel: « un prix de haute littérature ! »

Et il continue, appelant successivement l'attention du public arrêté devant son comptoir, sur vingt objets divers : de petits jouets pour amuser les enfants, des instruments d'une forme rare, des *bibelots*, des riens : « une analyse de *curieuse* lecture » (*Histoire de la Comédie primitive,* de M. Ed. Duméril) ; un tableau où l'on voit Epictète, Dion Chrysostome, Marc-Aurèle, « *curieuse* époque de l'histoire (les *Antonins,* de M. Fr. de Champagny) ; une œuvre d'érudition, *curieusement* originale ; » etc. Et, à la vente de ce bric-à-brac, il s'anime, il s'échauffe, il enfle sa voix et étend sa phrase en rondes périodes : « *Près de cet ouvrage* l'Académie place une œuvre moins précise et moins sévèrement ordonnée, mais d'une influence heureuse et d'un art habile, dans un grand sujet ! »

L'auditoire écoute, ne saisit pas bien clairement et admire.

Il conclut par une péroraison *élégante ;* il n'a choqué personne, il a eu des mots aimables pour le Christianisme, les Révolutionnaires sont contents, leur justification a été proclamée par le *droit à l'erreur.* La foule ne se possède plus ; enveloppée par les gazes flottantes

de cette rhétorique, elle bat des mains. Le marchand s'épanouit : baumes, médicaments, odeurs malsaines, poisons, il a tout écoulé. Il annonce une prochaine vente, dans les mêmes conditions : il fera encore un rapport, comme Barrère à la Convention, — pomponné, anacréontique et sentant le jasmin.

La science des Religions. — Il aura un succès plus grand que celui auquel il tendait, ce rhéteur irréfléchi. On voit déjà, symptôme infaillible d'émeutes, les chroniqueurs apparaître dans la rue et des groupes se former autour d'eux. — On compte deux espèces de chroniqueurs : le chroniqueur commun et le chroniqueur sournois. Le premier, candide, naïf, aussi avide d'accueillir les nouvelles que de les répandre, semble avoir la bouche toujours pleine ; il avance la langue entre ses dents et fait claquer ses lèvres ; il ne choisit pas, il ne contrôle pas, il accepte tout ce qu'on lui verse dans l'oreille, de quelque provenance que ce soit, des États-Unis ou de la Gascogne ; il croit tout et répète tout sans réfléchir : c'est celui qu'on nomme vulgairement *gobe-mouches ;* il se fait parfois moquer de lui, mais, en général, est inoffensif.

Le second, sujet inachevé, est un embryon de *savant*, un fœtus venu au jour avant terme, assez fort pour vivre, mais qui reste toute sa vie à l'état d'incomplète ébauche. Demi-chimiste, demi-physicien, demi-naturaliste, on

l'emploie dans les laboratoires pour les manipulations grossières, les essais des corps peu connus et des composés nouveaux ; les chimistes l'appellent *préparateur.* Celui-ci est dangereux : gonflé d'une haine cachée, il se croit supérieur à ses maîtres, et passe de longues heures à chercher une substance, une idée, qui un jour doit éclater, semer le sol de ruines et le venger ! Il parle posément, prépare ses récits, calcule la portée de ses mots, insinue insidieusement en ses auditeurs le fiel dont il est imprégné, et, par son accent convaincu, sait exciter l'indignation et les colères qui font crier aux armes et précipitent aux révolutions.

Le chroniqueur de la principale usine où s'élaborent les produits destinés à faire sauter en l'air la religion, n'est, à proprement parler, ni de la première ni de la deuxième espèce des nouvellistes ; il tient de l'une et de l'autre : à la fois expansif et concentré, crédule et bilieux. Tout échauffé des voyages qu'il a faits en des pays et des poèmes inexplorés, il débarque, s'élance comme un tourbillon, et, sans plus attendre, s'adresse aux premiers qu'il rencontre. Il annonce une nouvelle du plus haut intérêt, une science qu'on vient d'inventer : la *science des religions !* Jusqu'ici, le monde avait négligé de s'occuper de cet important sujet ; on s'y est mis enfin, on recompose la suite et l'ordre des faits : « Le

siècle ne s'achèvera pas sans que cette *science* soit définitivement établie [1] ! » Déjà elle a fait les découvertes les plus inattendues; après des fouilles opiniâtres, elle a apporté à la lumière et exposé aux regards du monde entier, d'abord, ces trois choses extraordinaires : 1° Que « l'*idée de Dieu* est *la plus grande* que l'homme puisse avoir », et que, « parmi les conceptions de l'esprit humain, il n'en est pas qui soit *plus élevée* ni plus métaphysique que l'idée de Dieu ! » — S'en était-on jamais douté? 2° Qu'il n'y a pas de religion sans prière; Voltaire et d'autres l'avaient dit; mais ce qu'ils n'ont pas dit, c'est que « la *science* n'a pas rencontré jusqu'ici une seule religion où la *prière* ne soit présentée comme un *acte religieux, essentiel !* » — Sans la science des religions, l'humanité restait sur ce point pour toujours dans les ténèbres. 3° Que les religions périssent quand on ne les pratique plus. — Ceci, au premier aspect, semble moins nouveau, mais écoutez la suite : on ne les pratique plus, — quand on n'en a plus le temps ! Et, en effet : « quand leur vie ne laisse plus aux hommes, *pour* vaquer au culte, que le peu d'instants qu'ils ont *pour* se livrer au repos, » pour le spectacle, les courses, le lansquenet, les soupers et les bals de l'opéra; « quand

[1] Voyez, pour les citations qui vont suivre, les articles publiés par M. Em. Burnouf dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre: *La Science des Religions*, *Un Essai d'histoire religieuse*, etc.

elle se complique » de cours à faire dans une Faculté, de leçons à préparer, et d'articles à rédiger pour la *Revue des Deux-Mondes*, « les rites obligatoires *eux-mêmes*, peu à peu, sont abandonnés par les hommes ! » — Les femmes « ont plus de loisirs ; » cependant elles sont soumises à la même loi : « quand les nécessités de la vie courante les ont atteintes à leur tour, » qu'elles sont obligées de passer la *saison* aux eaux, de tenir séance chez leur couturière et chez Worth, d'écrire des romans et de danser le cotillon, on les voit, « elles aussi, se retirer du culte public, et les rites semblent n'avoir plus de raison d'être ! » Alors, « quand le nombre de ceux qui les suivaient s'est réduit à rien, la religion a péri. » — Quelle « solution lumineuse ! » On ne trouvera rien à répliquer !

Mais la *science* ne s'en est pas tenue là ; ces premiers succès ont stimulé son ardeur : ma correspondance d'Angleterre de ce matin me donne avis de bien d'autres merveilles. Vous ne savez pas ce qu'on vient de découvrir? Que le Christianisme n'a pas été fondé par Jésus-Christ ! — Ah ! Et par qui donc? — Par Zoroastre, c'est-à-dire 700 ans avant Jésus-Christ, du temps de la captivité de Babylone. Non ! je me trompe ! 1,900 ans, puisque « Zoroastre vivait du temps d'Abraham, » — ou d'Hystaspe, — ou « au treizième siècle : » on ne sait pas au juste ; peu importe ! Ce qui est sûr, c'est que Zoroastre

inventa le Christianisme, « *la doctrine tout entière!* » tout s'y trouve : les dogmes, « la fraternité, la charité, l'abstinence, même l'Eucharistie! » tout, vous dis-je, « *Il n'y manque que Jésus!* »

Tout cela était ignoré : « En Judée, en Syrie, en Perse, en Égypte, » des milliers, des millions d'hommes « connaissaient la doctrine. » Comment n'ont-ils pas changé le monde? on ne se l'explique pas; mais le fait n'en est pas moins « incontestable. » — Je me trompe encore : ce qui explique tout, c'est que « la doctrine était secrète. » Les adeptes formaient une association, une sorte de loge franc-maçonnique : « Jésus en était! » Et c'est ainsi « qu'elle devint le fond de la société. » — Vous voyez qu'il n'y a pas lieu de faire tant de bruit de l'établissement du Christianisme : Jésus a été un disciple de Zoroastre, « *un promulgateur,* » rien de plus!

La preuve? dites-vous; la preuve, c'est que la doctrine ne fut révélée « qu'*après la destruction de Jérusalem* et la dispersion de ses habitants. » Pierre alors, « forcé de fuir, transporta son Église à Rome, et cet évènement changea la face des choses. » — Pardon, se permet de dire un auditeur, la prise de Jérusalem eut lieu en 70, et saint Pierre fut martyrisé *six ans auparavant*, en 64, sous Néron : il ne peut être allé à Rome six ans après sa mort. Ce serait un miracle : croyez-vous donc aux miracles? — C'est égal; mais j'oublie un

point : j'ai dit à tort que la doctrine fut révélée à Rome du temps de saint Pierre ; c'est bien plus tard, « en 170, quand fut publié l'Évangile de saint Jean. » — On a donc découvert que l'Évangile de saint Jean n'a été rédigé qu'en 170? — Non, mais on « le tenait en réserve : c'est une habitude de l'Église » de tout cacher, vous ne l'ignorez pas. Jésus n'avait pas agi autrement : il avait évité de divulguer la doctrine ; il « la cacha toute sa vie, » de même que le haut grade qu'il avait dans cette franc-maçonnerie, le grade de *Fils de Dieu ;* il ne voulait pas le faire connaître, « *il ne l'avoua qu'au dernier moment, presque malgré lui, et encore en termes équivoques !* » Seulement, comme il ne fallait pas laisser périr la doctrine, — à la fin, un jour, il prit à part « trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, » — les emmena loin de toute habitation, — dans un désert, et, — à voix basse, « leur révéla le secret ! »

Eux, se retirèrent et le gardèrent dans leur cœur : aussi « les premiers progrès du Christianisme ne furent pas dus aux apôtres ; » ils ne le pouvaient pas, ils ne savaient rien ! — Il n'y en avait qu'un qui savait : car, je me le rappelle maintenant, ce n'est pas à trois que Jésus révéla le secret ; « il ne le dit entièrement qu'à Jean ! » On ne sait comment Paul, qui n'était pas pourtant l'un des trois, et « qui ne connaissait pas Jean, » alla « le crier sur les toits. » Vous jugez du scandale !

de là vient la soumission de Pierre à Paul. — Ne vous étonnez pas! Pierre se soumit, puisqu'il « reconnut qu'il avait eu tort. » — Et l'on dira encore que saint Pierre est le chef de l'Église! Saint Pierre n'avait aucune importance : « il ne croyait qu'à la royauté *matérielle* de Jésus; l'*idéal lui était entièrement inconnu!* » Paul, lui, prêchait partout cette monarchie idéale [1] : voyez son *Épître aux Hébreux!* Ah! mais non! j'oubliais que l'*Épître aux Hébreux* n'est pas de lui! elle « est d'un certain Apollon, d'Alexandrie! » on le sait positivement. Dès lors, que devient saint Paul, je vous le demande? et saint Pierre, par conséquent? et le Pape? et l'Église?

J'aurais encore beaucoup d'autres nouvelles à vous conter, si j'avais le temps; d'un seul coup j'en ai appris une quantité : ainsi, Adam n'a jamais existé! Mais si! je voulais dire « qu'il n'a pas été le premier homme; » car « il y avait d'autres hommes et d'autres femmes de son temps. » Vous n'avez qu'à ouvrir « la Genèse : » c'est un livre inconnu, très-curieux, on ne l'avait jamais lu avant aujourd'hui. Et savez-vous ce qu'était Adam? Adam, « c'était Zoroastre! » — Quel homme, ce Zoroastre! à la fois précurseur de Jésus-Christ, inventeur

[1] Selon M. Ch. Lambert, au contraire, (Voy. l'*Immortalité selon le Christ*,) le fond de la doctrine de saint Paul est tout terrestre, « l'*attente de la royauté d'Israël, non dans le Ciel, mais sur la terre.* » Voilà comment les libres penseurs s'accordent entre eux.



du Christianisme, et Adam! Cependant, peut-être aussi, Zoroastre est-il un mythe, « un symbole? » dans ce cas, je ne sais trop ce que serait Adam. Tout cela est très-sûr, très-certain, on n'en saurait douter, « ces faits sont bien acquis! » Voilà « *la trace retrouvée des dogmes du Christianisme.* » Et à qui le devons-nous? à la *science!* « la *science* marche aujourd'hui *à coup sûr* dans les sentiers qui conduisent à la vérité! »

Le groupe, au centre duquel pérore le chroniqueur, l'écoute sans exprimer le moindre doute. Une ou deux voix inconnues à peine osent par-dessus les têtes jeter quelques timides objections. Le nouvelliste fronce le sourcil, et, se tournant du côté des interrupteurs : Ce que l'on dit là-bas « n'est pas du ressort de la *science!* » Qui a parlé? ce n'est pas un *savant :* il se serait exprimé autrement. On connaît les nouvelles que j'apporte? on ignore quelle *science* il faut pour les connaître : une *science* immense, profonde, des efforts, des recherches, des investigations infinies! On cite les récits des livres mosaïques? Dans ces récits « il n'y a rien de précis ni de *scientifique;* ils ne peuvent entrer dans le domaine de la *science!* » — Les traditions du Rig-Véda, de l'Avesta, Hésiode? « il n'y a pas de raison *scientifique* d'adopter l'une plus que l'autre; la *science* est disposée à les accueillir toutes également, » mais à la condition qu'elles

« seront *scientifiquement* interprétées. » — Quoi encore? « les mythes d'Abel, de Caïn, d'Abraham, du *serpent* tentateur, « de toutes les légendes où *cet animal* a pris sa place? » on ne se doute pas quelle question *scientifique* on aborde : « ce récit est lié à la légende de l'Éden ! » J'entends dire qu'on le sait; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que, « avant d'établir de telles assimilations, il faut que la *science* ait résolu séparément le problème des temps primitifs ! » Et ce n'est pas à de pauvres pygmées, à de petits myrmidons de Chrétiens qu'il appartient de remuer ces grosses pièces et de soulever de tels poids !

Ce bourdonnement assourdissant, ce cliquetis de mots bruyants : *science*, *scientifique*, *scientifiquement,* que le nouvelliste fait sonner sans cesse, comme un mulet ses grelots, à la fin impatiente. — Qui êtes-vous donc, Monsieur, pour parler si haut ? Tout à l'heure je vous écoutais dans un autre groupe ; vous faisiez bon marché de ces prétendues découvertes de la *science* et des savants : « il faut bien le reconnaître, disiez-vous, les *affirmations* des savants sont souvent *hasardées* [1] ; » ils ont beau « interroger les grandes civilisations, » la Chine, l'Égypte, les Sémites, les Aryans, « il n'est pas

[1] Voyez les mêmes articles.

un seul de ces peuples dont la *science puisse* dire qu'elle est en état de découvrir historiquement ses *origines religieuses :* » — les Chinois ? « à leur égard, la question peut *à peine* être posée ; » — l'Égypte ? « il n'est pas probable que la *science* parvienne *jamais* à résoudre le problème de ses origines ; » — les Sémites (c'est, dans l'idiome des *savants,* le nom des Israélites) ? « on ne peut espérer trouver l'origine première dans leur Bible ; » — les Aryans? « la notion de Dieu, dans le Rig-Véda, leur livre sacré, est entourée de toute la lumière qui *manque à la plupart* des autres textes sacrés ; » toutefois, « le Rig-Véda ne nous fait pas assister à la *naissance* de cette notion. » En résumé, « pour tous les peuples le commencement nous *échappe*,... et si la *science* veut remonter plus haut, il lui faut d'*autres moyens* d'investigations ; elle est *encore loin* de ce terme ! »

Ce sont là des formules germaniques ; parlons français : cela veut dire, en langue vulgaire, *la science ne sait pas !*

Du reste, qu'entendez-vous par la *science?* la géométrie, l'algèbre, la physique, l'astronomie, la chimie, la médecine, le droit, l'archéologie, la géologie, l'ethnographie, l'histoire? tout cela ce sont des sciences, les possédez-vous toutes ? — Non, votre science se réduit à un seul point, les langues, et, parmi les langues,

à une seule, l'*indien* Vous savez l'indien (le savez-vous vraiment? comprendriez-vous un brahme qui débarquerait demain à Marseille?) Et, parce que vous savez l'indien, — supposons-le, — vous vous imaginez être savant! Faut-il l'avouer? ce procédé n'est pas *scientifique*. Vos récits « gagneraient en *valeur scientifique*, » en n'employant pas ces longues expressions : *science, scientifique, scientifiquement!* Cela s'appelle d'un nom très-connu parmi les hommes, — du *jargon*; et c'est tellement du jargon que vous vous y empêtrez et ne pouvez vous en tirer : « la *science* constate *que* si la croyance *en* un Dieu est un des deux éléments trouvés *par* elle *dans* toute religion, il n'importe pas, pour *qu*'une religion se forme et dure, *que* l'on ait de ce Dieu une idée très-haute. » C'est un vrai patois! Vous avez négligé d'apprendre une *science*, la science de la *grammaire!*

Le chroniqueur n'en attend pas davantage; comme les spirites, il n'aime pas ceux qui veulent examiner et voir. — C'est un sceptique! dit-il en s'en allant. Ah! ces chrétiens! il faut qu'ils disparaissent! — Il court, s'étreignant la poitrine. Ce n'est plus le gobe-mouches crédule et naïf; c'est le sournois, l'appariteur taciturne, en dessous, qui, ses maîtres une fois partis du laboratoire, se met à manipuler tout seul des poudres et des gaz dé-

tonnants, et croit posséder un agent de destruction d'une force irrésistible. Si vous le suiviez, vous l'entendriez raconter l'*Histoire de l'homme qui a inventé Dieu*, la découverte de la *Source des religions*, la *Parabole de la graine de figuier*, qui démontre l'inutilité de Dieu. — La découverte de la *Source des religions* s'est faite tout récemment, presque en même temps que celle du Nil; l'une et l'autre n'avaient rien de mystérieux, il suffisait d'un peu d'observation. Des montagnes descendent les fleuves, de certaines nations découlent les religions; dans un pays de plaines, pas de fontaines; chez une quantité de races, pas de sens religieux, « elles en sont incapables : tous les faits *scientifiques* recueillis jusqu'à ce jour tendent vers cette conclusion. » Mais allez plus loin, dans un terrain bien disposé, montagneux : vous voyez « la religion prendre naissance, » sourdre de terre, s'échapper en un mince filet, grossir, s'étendre et couvrir même les terrains les plus arides; « voilà l'origine des religions ! »

L'histoire de l'*homme qui invente Dieu* est plus curieuse encore. Un jour, un homme, « plein du sentiment de la nature, croit voir » une forme inconnue, « un être caché; » et, comme il est fort « *réfléchi*, d'une riche imagination, et tourmenté du besoin d'expliquer, » il lui vient une idée très-ingénieuse : il invente Dieu, il découvre Dieu, il le tire « du milieu des choses, » comme il découvrirait le magnétisme et l'électricité. Le reste va

de soi : l'idée se propage, « *se fait peu à peu*, » et, au bout de quelques milliers de siècles, se rencontre partout ; Dieu se trouve introduit dans le monde. C'est une des belles découvertes de la science : « *la conception de Dieu* » est une idée jaillie du cerveau d'un homme, « *une idée individuelle !* » Sans cet homme, sans ce grand inventeur, — le nom en est resté inconnu, — jamais le genre humain n'eût imaginé qu'il y eût un Dieu !

Mais attendez ! voici la plus grande découverte, conséquence de celle-là : puisque Dieu est une idée inventée par un homme, Dieu n'est plus nécessaire ; et, chose admirable ! c'est une objection qui a amené cette dernière découverte. — Comment, se disait-on, l'idée de Dieu aurait-elle eu un commencement, « sans quelque chose de réel ? » Ce problème, « l'histoire ne le résout pas, ni les grands monuments sacrés. » — Un homme qui, j'ose le dire, n'est pas une intelligence ordinaire, a fait tomber la difficulté d'un mot : Vous croyez que, « *entre rien et quelque chose, il y a un abîme* infranchissable ? » — Cette opinion est généralement admise. — C'est une erreur, « tous ceux qui fréquentent les mathématiciens savent le contraire... *toute chose commence par rien ;* c'est la grande *loi* de la nature, une de ces lois qui président au développement de toutes choses, et auxquelles *l'humanité et les religions sont assujetties*, et cette loi s'applique ici dans toute sa rigueur. » Remarquez, en

effet, comme « le *rien* qui précède la naissance d'une chose est suivi *sans intervalle* d'un commencement qui n'est presque *rien.* » Exemple : la racine du figuier qui soulève des assises énormes ; cette racine, d'où vient-elle ? d'une graine apportée par le vent. Or, cette graine, « c'est le presque rien, » et ce presque rien, en croissant, a soulevé des milliers de kilogrammes : donc « la force du figuier est une *force vivante,* » donc « la vie physiologique agit de cette manière, et *la vie spirituelle suit la même loi ;* » il n'y a rien entre rien et quelque chose ; donc le néant peut créer, donc on peut aisément se passer de Dieu !

Quoi de plus mathématique et de plus évident ! Aussi je suis fier de cette découverte : — cette parabole du figuier, c'est moi qui l'ai inventée [1] !

Cette fois, il est content : il va vous quitter, il a encore quelque chose à ajouter, il vous tire à part, et, se haussant vers votre oreille : Je vais vous dire ce que je ne dis pas à tout le monde, parce qu'il faut être réservé, garder les apparences. On a fait une découverte bien

[1] On ne réfute pas de tels contes : d'où vient la graine du figuier ? qui l'a faite ? Il reste toujours à montrer la première chose, le *commencement de tout.* Vous avez beau prétendre qu'il n'y a rien entre rien et quelque chose, prouvez le : faites quelque chose avec rien, *un grain de poussière.* Tant que vous ne l'aurez pas fait, vous disserterez sur les causes secondes, c'est-à-dire attesterez que vous ne savez pas.

plus étrange : ce Jésus dont on vante le caractère (même M. Renan), ce n'était rien moins que ce qu'on pense ; il était fort prudent, d'une prudence qui allait jusqu'à un degré que je n'ose qualifier. Jugez-en : il était « plus *prudent* que ses apôtres ! » et ses apôtres, on les connait, ils étaient « *trop prudents* », c'est-à-dire des lâches! Qu'était donc leur maître, plus prudent que ces hommes *trop* prudents ? Il faut employer l'expression d'un grand poëte vis-à-vis de Bossuet[1] !

Ainsi, en quelques instants et à petits coups, il vous a insuflé le doute de toutes croyances, le dédain de la révélation, de la tradition, le mépris de la religion, du Christ, de Dieu, l'athéisme.

Car c'est là le fond de la pensée de ce *savant ;* seulement elle est enveloppée dans cinq cents phrases entortillées. C'est l'athéisme, mais l'athéisme qui prend des tournures hypocrites et n'ose s'avouer franchement. Il fait comme Épicure, dont Cicéron dit : « *Deos re tollit, oratione relinquit* il nie Dieu réellement, en laissant le nom dans le discours. » Aperçoit-il dans vos yeux un nuage ? il s'arrête ; — ne croyez pas qu'il soit un ennemi systématique de la religion, il n'y a aucun intérêt : « ceux qui font la *science* des religions ne recherchent pas leur avantage personnel, ils cherchent la vérité, » et,

[1] « Bossuet était fort *pleutre !* » V. Hugo, *les Chansons des Rues et des Bois.*



quand ils la trouvent, ils la montrent, c'est leur devoir : « la *science* n'est pas agressive, elle ne fuit pas le divin, elle n'examine pas la valeur des religions. » — Seulement, elle les suppose toutes des mythes, des légendes et des inventions, toutes également fausses ! Elle n'est pas responsable, si, de tout ce qu'elle vous a appris, vous tirez logiquement cette conclusion dernière : ***il n'y a pas de Dieu !***

LES SNOBS [1]. — Et c'est celle que l'on tire : les révoltés contre la religion et la société, le droit et le devoir, s'élancent aux tribunes et jettent, au milieu des applaudissements, les négations radicales, absolues, universelles, et leurs paroles palpitent soulevées, comme les voiles des vaisseaux, par un esprit qui souffle du dehors, violent, révolutionnaire, destructeur.

Alors les Girondins s'émeuvent : un philosophe modéré, qui a passé sa vie à préconiser l'excellence de la philosophie, un de ceux qui ont composé le manuel où apprennent leur *théorie* les soldats de l'armée antichrétienne, tout-à-coup, dans son cabinet, est réveillé de ses spéculations par des clameurs furibondes, et tressaille à des voix inattendues : « Renversons le Christianisme ! à bas l'Église ! plus de surnaturel ! » criaient

[1] Voir le livre de Tackeray qui porte ce titre.



avec ensemble des bandes embrigadées. Ce n'est pas cela qui l'effraie ; mais des hommes à poumons plus vigoureux : « Pas de Dieu ! pas d'immortalité de l'âme ! le paradis sur la terre ! l'homme est Dieu ! » Voilà les cris qui, par-dessus l'acclamation générale, éclataient accueillis par des *bravos !* Le philosophe, étonné et troublé, s'élança à sa fenêtre : Vous vous trompez, citoyens ! ce n'est plus la religion que vous attaquez ! c'est la philosophie, « la plus belle et la plus haute occupation de l'intelligence, à qui l'humanité est redevable de tous ses progrès ! » Arrêtez ! « sans la philosophie, point de morale, d'ordre, de lois, de société [1] ! »

Sa petite voix se perdit daus l'immense rumeur de ces Barbares ameutés ; on ne daigna même pas lui répondre. Le docteur, cette fois, eut comme une vision de la vérité : la grande forteresse de l'Église couvrait la petite citadelle de la philosophie ; l'une prise, les assaillants passeraient par delà et enlèveraient l'autre à la course, sans coup férir ; l'Église emportée, non-seulement tombait le Catholicisme, mais le Christianisme, non-seulement le Christianisme, mais la philosophie elle-même ! Il ne s'abusait pas ; il eut peur, et, après un moment de réflexion, il se décida à une grande démarche. Il revêtit sa robe à hermines, sa chausse four-

[1] Voy. Barthélémy Saint-Hilaire, ***Mahomet et le Coran***, **Introduction, ainsi que pour tous les passages qui vont suivre.**



rée et sa toque galonnée, et s'en alla chercher ses confrères les académiciens et professeurs, M. Cousin, M. Villemain, M. Guizot, M. de Rémusat, etc., et leur exposa le danger de la philosophie : Vous, M. Cousin, qui, autrefois déjà, « tiriez votre chapeau au Christianisme, » et qui, depuis, avez redoublé de politesses et de prévenances, si bien que des âmes candides croient que vous n'êtes pas éloigné de faire vos Pâques, vous viendrez avec nous ? — Partons ! dit M. Cousin : je ne suis pas ennemi des évêques, j'irai volontiers les voir ! C'est cette « *détestable* philosophie allemande, ses *extravagants* systèmes de métaphysique, » qui ont fait tout le mal ! allons défendre « la grande foi du genre humain ! » le Christianisme est « la plus sainte incomparablement des religions ! » il est bon de le garder « tant qu'il restera une âme à qui ne suffit pas la philosophie[1] ! » — Et vous, M. Guizot, vous êtes protestant, mais si peu que beaucoup de protestants vous renient ; vous avez soutenu le pouvoir temporel du Pape, vous êtes déjà compromis. — J'irai, dit M. Guizot, et je parlerai ; je viens de méditer sur ce sujet, « il faut que les chrétiens le sachent, je les en avertis : il n'y a que deux partis, le Panthéisme et le Christianisme[2] ! » — Oui, c'est ce que dit tout

[1] Voy. Cousin, *Madame de Longueville*, *Madame de Sablé*, *Études sur Pascal*.

[2] Guizot, *l'Église et la Société chrétienne*.

le monde. M. Villemain, sur l'assurance qu'on lui donne qu'il ne s'agit pas de défendre les Jésuites, déclare qu'il accompagnera M. Barthélemy Saint-Hilaire ; et M. de Rémusat, qu'ayant toujours été doctrinaire, il n'abandonnera pas ses amis. L'ambassade, semblable à celle décrite dans l'Iliade par Homère, se dirige vers la porte de l'Église.

C'est M. Barthélemy Saint-Hilaire qui s'était chargé de porter la parole ; il prit un air modeste et pénétré, et, d'une voix humble, avec un geste de bonne compagnie : Je suis député de la philosophie ; vous la connaissez, c'est une puissance qui a des vues peu ambitieuses ; « elle n'est, comme elle se définit elle-même, que le simple désir de savoir. » — « Son office est de chercher, *indagare*, plutôt que de deviner, » ajoute M. Guizot[1]. — Je viens vous trouver en son nom : vous voyez quels périls vous menacent, ou plutôt menacent à la fois la philosophie et la religion. En présence de l'ennemi commun, pourquoi nous combattre ? Pour moi, je ne vous suis pas hostile : je sais tout ce que vous valez, je vous estime, vous honore, vous respecte, je suis même disposé à publier vos louanges. D'abord, je vous admire parce que « vous avez le bonheur d'être chrétiens ; » c'est-à-dire appartenant à une religion « propre aux races

[1] *Méditat. sur l'essence de la Religion chrétienne*, IV.

supérieures, qui a tant de conformité avec la raison la plus sévère et la plus délicate, » — et qui est « avant tout et éminemment une doctrine *spiritualiste!* » (On sourit, à la porte de l'Église, des qualités que veut bien reconnaître à la religion le député de la philosophie). Aussi, je l'avoue franchement, « je me sens porté à tenir du Christianisme le plus grand compte! » (Nouveau sourire qui semble dire : Vous êtes bien bon!) Quel édifice religieux, en effet, a élevé le Christianisme! « il n'en est pas d'égal au monde! » — « Il n'est pas au pouvoir de la pensée de concevoir une religion *plus parfaite!* » s'exclame M. Cousin [1]. — Ses assises de granit défient les hommes et le temps! Et, au contraire, combien sont faibles les incrédules! combien inintelligents! « En attaquant le Christianisme, ils ne le comprennent pas! » Quoi de plus court que la science dont se vante « cette école nouvelle qui s'intitule la *Critique*, et dont le nom serait plutôt le *scepticisme!* » Ces fameux critiques qui parlent de la religion « d'un ton si ironique, » sont emportés par une rage aveugle; ils ne pensent qu'à détruire, ils déraisonnent : « c'est une *aberration* que proposer d'abolir le Christianisme; ils ne font pas acte de philosophie, mais d'*inhumanité!* » Ce sont des fous et des sauvages!

[1] *Du Vrai, du Beau, du Bien*, 10e leç.

Aussi vous ne vous en inquiétez pas : vous avez subi bien d'autres épreuves, triomphé d'adversaires bien autrement forts ! On est inébranlable quand on sait, comme vous, « que l'on possède la vérité ! » Moi, qui ai scruté à fond les origines du Christianisme, je sais ce qu'il en faut penser, et « je ne crois pas qu'il ait beaucoup à craindre des plus audacieuses exégèses ! » Il existe depuis dix-neuf siècles, et il voit derrière lui les ruines de toutes les hérésies et les tombeaux de tous les incrédules. « *Il peut se flatter désormais de vivre autant que le genre humain !* » — Oui, s'écrie M. Cousin dans un mouvement d'enthousiasme, « le Christianisme est inépuisable ! ou bien toute religion périra, ou le Christianisme durera [1] ! »

On conçoit l'étonnement à ce discours ; malgré quelques dissonances, dont il n'a peut-être pas tout à fait conscience, le député de la philosophie a parlé en chrétien. Cependant, on lui adresse quelques questions : Vous avez représenté le rôle de la philosophie comme très-modeste ; elle prétend d'ordinaire à une mission plus haute, elle s'annonce comme l'institutrice du genre humain, comme destinée « à donner au peuple le catéchisme de Saint-Lambert et de Volney au lieu du catéchisme de Meaux. »

[1] Voy. Cousin, *ibid.*

Or, c'est la « négation même de la religion. » — Vous vous méprenez ! répond avec feu le député : nous renions ces matérialistes, ces athées, « ces sophistes qui réduisent tout à la *morale tirée tout entière de l'homme,* qui suppriment la notion de Dieu, de la Providence !... Ce qu'ils font n'est pas de la philosophie, mais une *entreprise politique ;* » ce ne sont pas des philosophes, mais des démocrates, des révolutionnaires, des socialistes !

Nous sommes heureux, répond-on à M. le représentant de la philosophie, d'une déclaration si explicite : la religion a toujours estimé, aimé la philosophie ; puisque vous êtes si bien préparé, voici notre main, venez, entrez dans l'Église.

Mais, ici, le philosophe se rejette en arrière, et, levant un peu la tête, avec un juste sentiment de sa dignité, d'un ton froid et gourmé : Vous ne m'avez pas compris ; vous vous faites une fausse idée de la philosophie : « la philosophie est indépendante et ne relève de personne ! » Vous voulez que je m'astreigne à un culte ; je ne saurais y consentir. Le culte, « bienfaisant pour le peuple, » n'est pas fait pour le philosophe ! Mon Dieu ! pour vous être agréable, par sympathie pour vous, je condescendrais volontiers, un jour, à entrer dans l'Église : « cet acte de religion », je le sais, ne pourrait nuire à mes sentiments religieux, « *diminuer* mon adoration de Dieu. » Il en

serait comme d'un géant qui consentirait à monter sur une estrade où se tient la foule : il ne verrait pas moins loin ! Mais un philosophe ne doit pas s'abaisser à de telles concessions. « Je ne blâme pas le culte », mais je m'en « passe ! » A quoi bon le culte ? à me « rappeler à des pensées religieuses ? » je n'en ai pas besoin ! ma vie est toute spirituelle, tout extatique, la pureté même ; « les idées élevées ne me manquent jamais ! » La matière n'a sur moi aucune action ! Si vous suiviez mes journées ! Je suis constamment absorbé en Dieu ! jamais « une négligence, » jamais « un oubli ! » je ne pèche même pas par « omission ! » Vous vantez vos saints ! vous ne connaissez pas les philosophes : si vous les connaissiez, vous n'auriez pas la pensée de les comparer ! Le « sage ! » le philosophe ! Par cela seul que je suis philosophe, je suis « supérieur au saint ! »

Laissez donc là le culte et « ses puérilités, » et comprenez notre situation réciproque : nous allons tous deux au même but, mais nous ne marchons pas dans le même chemin ; de temps en temps, à travers les branches, nous nous apercevons : je vous suivrai de l'œil, je vous encouragerai ! La philosophie, « qui ne s'adresse qu'à la raison », est « la plus grande force » qu'il y ait au monde : avec elle, on ne court qu'un risque insignifiant, — de se tromper : « ses seuls dangers se *réduisent à l'erreur* ; » elle poursuit la solution des grands problèmes, « *elle ne*

l'atteint jamais pleinement »; mais « il suffit qu'un philosophe ait, dans sa vie, » entrevu *quelques* lueurs, niées, il est vrai, par d'autres philosophes, « et communiqué son explication au monde, pour que ce soit le salut de l'humanité. » Voilà son œuvre, « supérieure », comme vous le voyez, « à celle de la religion ! » Ce n'est donc pas une alliance que nous vous proposons : on ne s'allie qu'avec ses égaux. Seulement, comme vous êtes, sur quelques points, « d'accord avec la philosophie, » qu'il est certaines vérités que vous admettez comme elle, — ce n'est pas tout ce qu'on pourrait désirer, mais c'est déjà un bon mouvement, — vous méritez par là notre protection et notre appui : si nous ne vous défendons pas, « nous ne nous joindrons pas à vos ennemis. » Ainsi donc, confiance, respect et soumission à la philosophie, « à qui vous devez tant ! » et souvenez-vous que, tant que vous serez avec elle, vous serez forts, probes, honnêtes, et assurés de ne pas périr : « le Christianisme est aujourd'hui philosophique : *de là sa force, ses bienfaits, sa durée !* »

On sait, sans qu'il soit besoin de le dire, quelle dut être la réponse de la religion.

Le député de la philosophie se redressa hautain, indigné : Ah ! vous refusez ! vous ne voulez pas « vous contenter de ce demi-acquiescement ! » C'était pourtant « un

hommage » auquel vous ne deviez pas vous attendre ! et, au lieu de nous remercier, vous fermez les oreilles aux « conseils de ceux qui s'intéressent le plus à vous ! » Nous eussions dû le prévoir : de tout temps, vous avez méconnu la philosophie, vous l'avez « persécutée ! » vous vous êtes montrés « ingrats des services qu'elle vous rendait, — même avec saint Thomas ! » Vous voudriez continuer à asservir la raison ; mais le temps de « ces ambitions perturbatrices » est passé ! La raison est majeure ! Que pouvez-vous ? qui êtes-vous ? l'ignorance, la nullité même ! « Tous les pas que vous faites », même dans la théologie, « dans ces matières supérieures dont vous voulez vous faire un domaine exclusif, » c'est à nous, « à la philosophie que vous les devez ! » car nous nous sommes montrés magnanimes ; de ce que vous étiez « injustes, ça été un motif de plus pour que nous ne vous imitions pas ! » — Votre morale, dites-vous ? que produit-elle, votre morale ? Les peuples barbares sont barbares à perpétuité : « ils reçoivent ces instincts de la nature, et ces instincts sont permanents, *irrésistibles !* » D'ailleurs, toutes les religions sont morales. « Qu'importe la diversité des symboles ? La religion est-elle dans les formules[1] ? » « L'humanité ne peut se contenter d'un seul dogme[2] ; » toutes se valent et méritent respect, même le

[1] E. Saisset, *Philosophie religieuse.*
[2] Ch. de Rémusat, *Revue des Deux Mondes*, septembre 1865.

Brahmanisme ! le Brahmanisme est vieux, c'est « une sorte d'athéisme, » mais ce n'en est pas moins « une des religions les plus *vénérables* de l'antiquité[1] ! »

Vous n'êtes, du reste, que la religion ; et qu'est-ce qu'une religion ? une institution « variable, » qui naît, croît et disparaît « avec les latitudes et les temps, comme les sociétés, les races et les gouvernements[2]. » Et le Christianisme n'échappe pas à cette loi : pourquoi avez-vous pu vous établir dans le monde, grandir, prospérer ? parce que vous avez paru « *à un certain moment* de l'Empire romain, » parmi des races à qui votre doctrine convenait, et « qui seules l'ont propagée. » Un peu plus tôt, dans un autre milieu, « à l'Orient au lieu de l'Occident, » il vous était « *impossible* de vous développer, » c'en était fait de vous ! — Et, de même que tout ce qui commence, vous finirez ! Allez ! incorrigibles orgueilleux ! vous avez l'entêtement de la décrépitude ! périssez, vous l'aurez voulu ! Moi, je me retourne du côté où est la force et la vie, vers la formidable armée qui vous enveloppe ; je m'allierai à eux ! Vous saurez qui vous avez outragé ! J'aiderai à vous détruire, je construirai une machine de guerre qui vous renversera ! je vais écrire la *Vie de Mahomet !*

1 Id., *ibid.*

2 Même opinion exprimée presque dans les mêmes termes, par Em. Saisset.



Le député avait parlé au nom des libres penseurs, mais il n'avait pas tout dit : debout, près de lui, se tenait un homme que nous n'avions pas d'abord remarqué, parce qu'il ne porte pas le costume des philosophes ; ce n'en est pas un, en effet, mais il est leur ami. Il y a les *amis des philosophes*, comme il y a les *amis des artistes :* il admire la philosophie et les professeurs de philosophie avec un enthousiasme juvénil et naïf ; en toute occasion, il les loue, il les défend ; on ne saurait trop les honorer, les combler, leur donner. Il confond parfois les systèmes ensemble, mais c'est un parleur conciliant, à figure ouverte et aimable ; les disputes l'affligent, les ruptures et les gros mots : il prend les gens par les mains et veut à toute force les leur mettre l'une dans l'autre, il est toujours prêt à proposer le *baiser Lamourette.* Tout le temps que parlait M. B. Saint-Hilaire, il ne cessait d'abaisser son menton sur sa poitrine en signe d'approbation : la revendication des droits de la philosophie l'avait particulièrement satisfait, mais la conclusion le chagrinait : Il est fâcheux, dit-il, que l'on en soit venu aux expressions dures, on pourrait s'entendre. Mon ami a fort bien expliqué que la philosophie devait « avoir une indépendance absolue, » — car « la philosophie ne représente pas la vérité absolue. » Mais « la religion aussi, œuvre collective des peuples, ne représente pas

plus que la philosophie la vérité absolue[1] ; » — elle doit donc être également indépendante. De là, un privilége précieux, commun aux philosophes et aux révélateurs de religion. Vous connaissez le sentiment de Voltaire et de Montesquieu sur « *la fraude pieuse ;* » on peut « faire quelque place à cette opinion : — *accommoder* les idées que l'on croit utiles aux préjugés, est un *artifice* que la politique s'est rarement reproché, et que les meilleures intentions peuvent faire trouver *innocent, louable même,* à des philosophes tout *aussi bien qu'à des prêtres.* » Voyez Mahomet, dont M. Barthélemy Saint-Hilaire vous a menacé d'écrire la vie : il était certainement de bonne foi ; « il a porté, dans son rôle de révélateur, la vertu indispensable, la *sincérité ;* » et pourtant, « ce *serait* peut-être beaucoup *s'avancer* que de le déclarer *incapable de fourberie* et d'hypocrisie. » Qu'importe ! le condamnerons-nous pour si peu? « Ils sont *rares* ceux qui, pensant avoir pour eux la vérité, ne se sentent pas *autorisés à mentir* pour elle ! » Récemment, l'ingénieux M. Villemain proclamait un nouveau droit, le *droit à l'erreur ;* moi, j'en propose un plus utile à tous : le *droit à l'imposture !* Rien, dès lors, de plus aisé qu'une alliance entre la religion et la philosophie ; il y aura un sous-entendu : vous parlerez de la sincérité du Christ,

[1] Voy. Ch. de Rémusat, *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1865, ainsi que pour les citations suivantes.



de sa divinité même ; nous ne protesterons pas, nous saurons ce que cela veut dire. Je suis de l'avis de Platon et de M. Renan : « *Tromper* les hommes à bonne intention, n'est pas *décidément* regardé comme un moyen défendu [1] ! »

M. de Rémusat n'avait sans doute pas réfléchi à ce qu'il venait de dire : car, lorsqu'on lui fit remarquer que sa théorie était étrange et vraiment peu *philosophique ;* que les païens, Platon, Voltaire, Montesquieu, M. Renan, pouvaient se demander « si *décidément* il est permis de tromper les hommes ; » mais que, depuis la venue de Jésus-Christ, il a été *décidé* qu'il n'est pas *permis de mentir*, même à bonne intention ; que, loin qu'ils soient *rares* ceux qui, « pensant avoir la vérité, ne se croient pas autorisés à mentir pour elle, » — depuis le Christianisme aussi, *ceux qui ont la vérité ne mentent pas*, *et ceux qui mentent n'ont pas la vérité :* axiôme si clair qu'il semble une naïveté. — A ces simples observations, M. de Rémusat rougit, balbutia quelques mots d'excuse, et on l'entendit, en s'en allant avec M. Barthélemy Saint-Hilaire, lui adresser quelques mots où le doute se mêlait au blâme et où se révélait un trouble intérieur.

[1] De même le protestant F.-A. Wolf affirme qu'il n'y a rien de *répréhensible* à *arranger* les Livres saints, au moyen de commentaires *convenables* et qui ne choquent pas la *raison particulière*, dans l'*intérêt* de la masse. Voyez J. de Maistre, *Du Pape*, liv. III, ch. III, § 2.



Il lui reprochait notamment ses vivacités à l'égard de la religion, sa raideur ; les attaques contre le Christianisme lui semblaient « pour le moins inopportunes, » fâcheuses et inutiles. Votre M. Renan même, à qui vous trouvez un « talent si éclatant, » me paraît, à moi, « très-téméraire : » car, enfin, toutes « ces critiques de la religion accumulées dans des livres récents » ne prouvent rien : pas d'argumentation sérieuse, « pas de véritable science, pas d'idées ! » Ces gens-là « tiennent moins à penser qu'à savoir ce que le monde a pensé. » S'il faut vous donner nettement mon avis, la religion « mérite estime et vénération ! » Je suis souvent tourmenté de « ses affirmations si précises, des solutions qu'elle donne à tous les problèmes ; » la miner pour la renverser n'est « ni juste, ni prudent. » Vous le savez le premier : les libres penseurs affectent beaucoup de confiance et de fierté ; mais, à voir comme ils sont sans cesse préoccupés des querelles religieuses, on sent bien qu'ils n'ont pas la certitude ; or, « en religion, savoir, c'est croire, et qui ne croit rien, ne sait rien [1]. » Pour mon compte, « je trouve très-heureux ceux qui croient [2] ! »

C'est un honnête sentiment qui inspirait M. de Rémusat quand il parlait ainsi, et qui, s'il n'y résiste pas, l'arrachera à ses doutes, à ses inquiétudes, et le rendra

[1] Ventura, *Raison phil. et Raison cathol.*, ch. I.
[2] Ch. de Rémusat, *Revue des Deux Mondes*, septembre 1865.

digne de voir la vérité tout entière : le moderne Girondin peut-être un jour se convertira, comme Isnard.

L'ORGUEIL PHILOSOPHIQUE. — Les doctrines que l'on vient d'entendre ne sont pas nées en notre siècle ; on les trouve chez les Girondins de tous les temps. Ce philosophe, M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui n'était pas du parti des socialistes en 1848, monta à la tribune après la bataille de juin, pour accuser, concurremment avec les socialistes, le général Cavaignac d'avoir excédé ses pouvoirs. Cavaignac avait sauvé l'État, mais il ne l'avait pas fait comme M. Barthélemy Saint-Hilaire le jugeait *convenable*. — Vergniaud, pendant la Révolution, n'aurait pas voulu qu'on tuât le roi ; mais quelques jours avant le 10 août, il accumulait contre lui ces accusations de *perfidie*, d'*hypocrisie*, de *parjure* et de *trahison*, qui le devaient conduire à la mort. — Thouret, sous le coup du couteau (il fut guillotiné), faisait ses conditions à Dieu : « La religion, dit-il, ne consiste que dans l'hommage que chaque homme *trouve convenable* de rendre à la Divinité [1]. » Ce malheureux, en prison au Luxembourg, *escalier de la Liberté*, glorifie encore la Révolution, et assaille avec fureur tout ce qui est autorité, hiérarchie, hérédité, la religion surtout : *Préjugés* ! dit-il, et lui-même est plein de préjugés !

[1] Voy. *Révolutions du gouvernement français.*

Tels sont ces prétendus hommes raisonnables, qui s'affichent modérés, parce qu'ils n'ont pas de passion ; suffisants et vulgaires écrivains, qui ne produisent que des commentaires de commentaires ; humbles orgueilleux, tour à tour flatteurs et impertinents, qui se dressent d'autant plus haut qu'ils affectent de temps en temps de se baisser ; myopes à qui échappent les horizons lointains, et qui ne voient le torrent que lorsqu'il va les emporter, les déchirer et les briser !

Leur raison répond à tout : souvent ils ne comprennent pas, mais ils n'avouent pas leur ignorance ; s'ils n'expliquent pas un fait nouveau, ils lui donnent un nom, les voilà contents : ils ont mis quelque chose d'eux dans cette catastrophe ; Dieu n'y sera pour rien.

Ce qui coûte le plus à l'homme, c'est de se soumettre à une puissance supérieure. Je ne sais pas, dit-il, comment cela s'est fait ; mais *ce n'est pas un miracle*, la *science* l'expliquera ! Les livres de géologie affirment que les montagnes, ayant été formées par des bouleversements qui confondirent les terres et les mers, il se peut que de nouveaux cataclysmes bouleversent encore la terre. De même qu'à l'apparition de la chaîne immense des Andes, le fond des océans sera soulevé, les montagnes se renverseront dans les mers comblées, et, par un déluge sans exception et sans retour, le genre humain disparaîtra. Eh bien ! dans

ce moment même, si Dieu, pour cette fin du monde, agit avec une lenteur qui donne à l'homme le temps de suivre la marche de la catastrophe, non, cette fois dernière, l'homme ne comprendra pas, et ne verra pas que la main de Dieu pousse ces océans et ces montagnes : les académies se réuniront, les *savants* expliqueront que tel épouvantable cataclysme, qui aura anéanti l'Asie et la moitié de l'Afrique, a pour cause tel mouvement de l'Océan Indien ou Pacifique ; le lendemain s'effacera l'Amérique, d'autres *savants* en donneront encore l'explication ; le surlendemain l'Europe, une partie de la France sombreront, comme un vaisseau dans une tempête ; l'homme ne se rendra pas encore ; et, quand Paris, pris entre deux forces contraires, comme un insecte entre deux étaux, sera broyé, — il se trouvera un *savant* qui, une montagne à deux pouces de sa tête, le gouffre sans fond à ses pieds, *expliquera* ce choc des éléments. Qu'a-t-il besoin de Dieu ? Il sait qu'il meurt, comme dit Pascal, mais il sait bien plus : il sait la *cause scientifique* de sa mort !

Nous avons laissé toutes sortes d'animaux destructeurs et rongeurs miner, bouleverser le sol, s'introduire dans la maison : la taupe aveugle a creusé devant elle sous la partie la plus solide du terrain ; à sa suite, les mulots ont pratiqué un inextricable dédale de galeries croisées

en tous sens, ne laissant pour support que de frêles piliers sans consistance ; d'autres rongeurs, belettes, marmottes, lapins, fouillant partout, ont criblé le sol de terriers et de trous où se glissent des reptiles et des vipères ; et, à la surface de la terre, des fourmis ont élevé des monticules sablonneux qu'un coup de pied fait écrouler et réduit en poussière. Les chiens de garde même, attachés à la porte de la maison, n'en ont pas défendu l'entrée : elle n'a pas tardé à être infestée d'insectes immondes, chenilles, bourdons, cousins, moustiques, punaises puantes, araignées hideuses, hantée par une armée de bêtes malfaisantes, rats dévorant tout, les provisions, les vêtements, les récoltes, les semences, singes mettant en pièces tous les objets qu'ils saisissent et les jetant par la fenêtre, termites creusant jusqu'aux poutres du toit et aux solives des plafonds !

Et l'on s'étonne, quand quelque renard échappé de sa tanière, et courant la nuit après sa proie, défonce çà et là ce sol crevassé, à peine recouvert d'une mince couche intacte, et met à jour des excavations cachées comme des catacombes sous une ville ! quand un sanglier poursuivi et effaré vient heurter de sa tête la clôture, et qu'au choc tombe un pan de la muraille lézardée, laissant une brèche ouverte aux voleurs ! — Imprudents et insensés ! êtes-vous donc sourds et aveugles ? ne voyiez-vous pas les traces des bêtes qui vous avaient envahis, leurs toiles,

leurs piéges, leurs excréments? n'entendiez-vous pas leurs dents et leurs tarières? que ne veilliez-vous? que ne les combattiez-vous comme les ennemis acharnés de votre bien-être et de votre repos? que n'employiez-vous à les chasser ou à les détruire, les forces et le génie dont Dieu a doté l'homme pour la conservation de son corps, de son âme et de sa vie!

Ces premières déprédations vous effraient, — et les bruits sourds et les secousses, et les blocs de pierre qui tombent de la voûte!

Ce n'est que le commencement! — Après les Girondins, les Jacobins! ce sera un autre tremblement, un autre ébranlement, quand la bande des bêtes féroces, tigres, ours, panthères, jaguars et hyènes, sortant des jungles et des forêts où vous entendez leurs hurlements, arrivera comme une trombe, hérissés, enflammés, furieux, affamés, et se ruera sur les hommes, les champs, les maisons. Alors, sous leurs bonds cèdera partout le sol et s'ouvriront les abîmes; à leur course emportée s'écrouleront les barrières et les murailles, — et, quand ils auront passé, il ne restera que des débris amoncelés, des cavernes et des ossements!

CHAPITRE II

LES JACOBINS

Il y a cette différence entre les Girondins et les Jacobins, que les Girondins s'accommodaient de la société; seulement ils prétendaient la diriger, ils ruinaient modérément; s'ils allaient trop loin, s'ils détruisaient un monument important, c'était souvent sans préméditation, leur principe *(principium*, le commencement) les y avait obligés. Les Jacobins, eux, ne veulent plus de l'antique cité, ils imaginent de construire une ville toute neuve et sur un plan nouveau.

LA BANDE NOIRE. — Les voilà arrivés les démolisseurs! ils se dispersent partout, ils se prennent à tout, ils renversent tout, ils défoncent tout. Ils sont de toute provenance et de toute race : Anglais, Allemands, Français, Italiens, Belges, Suisses.

Les Anglais ne reculent devant aucune fatigue ; durs, impitoyables, mais conservant encore une certaine tenue, ils travaillent en habit noir et en cravate blanche; ils prennent les objets un à un, méthodiquement, et les déposent proprement à terre, comme avec respect.

Les Italiens, peu nombreux, se font remarquer par leur sournoiserie et la violence de leurs gestes : ils empruntent volontiers les outils des autres, ou leur laissent faire leur besogne; ils ne disent presque rien, ils poussent quelques cris, mais avec une colère pâle, des yeux ardents, et d'un accent, d'un ton qui fait frissonner. Ce sont des gens furieux en dedans, et qu'on sent capables de tout; ceux qui vont à côté d'eux en ont peur.

Sous le nom de *Belges,* on désigne non des Belges, mais des *Condottiere* de tous les pays, qui se sont donné rendez-vous en Belgique, et de là, derrière ce rempart, lancent au dehors toutes sortes d'engins destructeurs, quartiers de rocs qui défoncent, torches enflammées, feux grégeois inextinguibles, jets d'encre intoxiquée, même d'infects résidus, en sûreté, sans courir de risques.

Les Français, une bande étrangement mêlée : gamins tapageurs, cuistres gourmés, libertins caducs, hommes de lettres qui cherchent un sujet; quelques gens malins qui pensent qu'il se trouvera bien dans cette ruine un

coin préservé où ils se caseront; d'autres, naïfs, à qui l'on a dit que l'on va conquérir le monde, la terre promise, l'Eldorado, et qui le croient; çà et là, des somnambules qui parlent et marchent quoique endormis, et disent et font les plus singulières bizarreries, et qui se nomment *Français* à tort, car, s'ils sont nés en France, ils ont été conçus en Allemagne. Cette cohue française est la troupe la plus bruyante, — pas très-méchante, — mais la plus active, la plus destructive, la plus criarde, dont la voix porte le plus loin, par dessus tous les autres, celle que par conséquent tout le monde entend le mieux, ce qui fait que tout le monde va du côté où elle va.

Les Suisses ne se distinguent des Français que parce qu'ils parlent lentement, et embellissent la langue française de tournures genévoises.

Les Allemands, brutaux et lourds, ressemblent à des paysans dans un jardin peuplé de statues et de colonnes, qui donnent un coup de pied ici, un coup de coude là, renversent un beau vase, marchent sur des mosaïques précieuses, les frappent de leurs bâtons ferrés, et, pour voir par la fenêtre, cassent les vitraux éclatants; ils semblent dire : A quoi bon tout cela? encore ceci à bas! et cela! et ils s'avancent tranquillement au milieu des ruines, heurtant tout sans suite, sans logique, sans émotion, comme s'ils ne savaient ce qu'ils font. Ils ne le savent pas, en effet, et ce n'est pas étonnant : touchez-

les; sentez-vous cette froideur glacée? C'est-celle de la mort; ce ne sont pas des hommes vivants, ce sont des cadavres galvanisés! On leur a infusé de l'électricité; ils se sont redressés et vont à droite, à gauche, par bonds, par sauts, par enjambées, en piétinant, mais ils ne sentent rien; ils se remuent, ils ne vivent pas. N'attendez aucune pitié, aucun respect de ces cadavres, ils iront ainsi, aveugles et impassibles, jusqu'à ce qu'ils s'affaissent et tombent, masse inerte, tout de leur long à terre. Mais ils auront fait des trous énormes sous leurs calcaneums sans chair, et renversé de bien grandes pierres d'un coup de leurs têtes fêlées!

Il y a là des gens de tous rangs, des académiciens et des brochuriers, des députés et des professeurs, des ministres, des sénateurs, des rats de bibliothèques, des savants à lunettes, rapés, huileux, courbés sur de gros volumes d'où ils tirent des mots et des lignes, comme les carriers des pierres d'un puits.

Ils ont toutes sortes d'instruments, livres, conférences, cours, circulaires, manuels, harangues de tribune, dictionnaires; ils emploient toutes les formes des langues : discours, allocutions, conversations, dialogues, en prose, en vers, en français, en latin, en tudesque, en patois.

Tous à l'envi sont occupés à démolir, c'est un immense abatis : on entend des écroulements de tous côtés; temples, hôtels, palais, taudis, des pans entiers

tombent avec fracas : le toit qui protège, les poutres qui soutiennent, les fenêtres qui éclairent, les portes par où l'on circule, tout cela est précipité d'en haut, et bondit sur le pavé. Tout ce qui est dedans, les meubles et ustensiles qui servent à s'asseoir, à travailler, à se reposer, à s'instruire, à se fortifier, ils le jettent dehors. Ils descendent de plus en plus, les voilà à la base, aux fondements; on les découvre au fond, avec des pics arrachant les assises, brisant le mortier, enlevant à pleines charrettes moellons brisés, fers tordus, briques, jusqu'au sable et à la poussière; ils ne s'en vont que lorsque la place est tout à fait nue, un désert plat et aride, une solitude blanchie et pâle !

Venez, circulez parmi ces démolitions : on ne peut tout montrer, tout examiner, tout nommer; mais écoutez l'inventaire résumé de ces ruines et de ces débris, c'est comme une table mortuaire.

Les démolisseurs. — Un homme pâle et impassible, d'abord, un Italien, monte sur une pierre, et, tous le regardant et l'écoutant, il laisse tomber peu de mots, mesurés, à petits coups, mais qui portent : Révolution radicale, absolue : « la conception du *ciel* a changé, la théorie de la *vie* est incomplète, la conception de la loi *morale* est inférieure ! la solution de l'éternel problème des rapports de l'*homme* avec *Dieu* est rejetée par le

cœur, l'intelligence, la conscience et la tradition de l'humanité ![1] » — Oui, affirmons le principe nouveau! dit un pédagogue allemand : nous le pouvons, « nos croyances sont appuyées sur des faits[2] ! » — Bravo ! crie un jeune français, « tout est matière, organisme et force ![3] » cela nous suffit !

Ils courent tous aussitôt à l'édifice culminant, à Dieu: *A bas Dieu!* Les Français n'approchent pas très-près ; intimidés, ils lancent des lazzis : Dieu décrépit ! « cette vieille hypothèse est bien peu en harmonie avec la science moderne[4] ! » Un Dieu ! Est-ce qu'il « y a dans l'univers une intelligence supérieure à celle de l'homme? Pour moi, ce n'est pas mon avis[5]. » Dieu ! tu ne peux être « ni créateur, ni régulateur, ni bon, ni juste, ni puissant[6], » tout le monde le sait, « donc tu n'es pas! »

Mais les Allemands, dédaigneux de ces plaisanteries, s'avancent résolument, rudement: Allons! à bas! « L'idée d'un *esprit organisateur* et *indépendant* est en contradiction avec toute expérience, une invention absurde qui ne supporte pas l'examen[7]. » Tout à l'heure, une fois

[1] Mazzini, *Revue de Westminster*, 1867.
[2] Moleschott, *Discours d'inauguration du cours de physique à l'Université de Zurich*, 1866.
[3] *La Libre Pensée*, novembre 1866.
[4] Dr Naquet.
[5] Renan, *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860.
[6] Statuts de la loge des *Libres Penseurs*.
[7] Buchner, *Force et Matière*.

démoli, « il sera aussi ridicule de croire à Dieu qu'aujourd'hui aux fantômes [1] ! » — Concluons donc, s'écrie un brutal paysan, gaulois et logicien : « L'*homme* est *tout* désormais, la *divinité* plus *rien* [2] ! » à bas Dieu !

Un Anglais, d'un ton froid, fait observer que la « théorie de Darwin fournit un argument solide et décisif contre l'intervention de toute autre cause que les causes secondaires dans la production des phénomènes de l'univers [3]. » — Ce gentlemen veut dire, ajoute un Français doucereux, que la création est parfaitement inutile ; tout naît tout seul : « Un certain jour, en vertu des lois naturelles, l'*être pensant* apparut [4], » c'est très-simple : plus de *création !*

Ici, exclamations des gamins : l'*être pensant !* qu'entendez-vous par là ? l'homme pensant ! roi, « centre de la création vivante [5] ! » Employer de telles expressions « actuellement ! » qui le prétend, qui l'a dit ? L'homme, « il s'est persuadé, à tort ou à raison, qu'il est plus parfait que les autres animaux [6] ! » — A tort, monsieur ! c'est un vaniteux, un orgueilleux, « un *parvenu* qui s'est fait

[1] Lichtemberg.
[2] Proudhon, *De la Justice dans l'Église et la Révolution.*
[3] Huxley, *De la place de l'Homme dans la nature.*
[4] Renan, *Études religieuses.*
[5] *La Libre Pensee*, 1860.
[6] Coudereau, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1866.

une généalogie et qui a fini par y croire [1] ! » A bas le noble, l'aristocrate ! « L'homme n'est qu'un *objet d'histoire naturelle*, comme les autres animaux, plus compliqué [2], » voilà tout. Plus de *genre* humain !

Et alors, tous, coup sur coup : ainsi, homme, « expression zoologique, » « ton *âme* est une *chimère* [3], » une pure fiction ! « Qui voudrait le récuser ferait preuve d'une aberration d'esprit sans nom [4] ! » — « Ta *pensée* n'est qu'un *mouvement de la matière* [5], analogue à la production de la chaleur et de l'électricité [6] : sans feu point de chaleur, « sans phosphore point de pensée [7] ! » Non-seulement tu n'es donc pas maître de tes actions, mais tu es esclave de toute force extérieure ! Ce que tu appelles ta *volonté*, ta puissance, ta conscience, ta liberté, ne peuvent pas exister ! ce n'est qu'une « *apparence*, un non-sens [8] ! » Qu'il ne soit plus question d'*âme*, de *pensée*, de *conscience*, de *liberté* et de *volonté !*

A ce moment, ils aperçoivent la religion à genoux, les mains jointes et les regards au ciel : cette vue les met

[1] Broca, *ibid.*
[2] Coudereau, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1867.
[3] *Revue du Progrès*, janvier 1864.
[4] *Ibid.*, nov. 1863.
[5] Moleschott, *De la circulation de la vie.*
[6] Dally, *Société d'anthropologie.*
[7] Moleschott, *ibid.*
[8] Voy. Taine, *Les Philosophes français*, et les auteurs ci-dessus cités.

hors d'eux-mêmes, ils deviennent furieux, le paysan particulièrement ; il s'est élancé sur elle et la tient à la gorge : il l'invective violemment ; dans sa colère les injures abondent, intarissables, sans suite, sans raison : la religion a tous les défauts, elle n'a rien de bon ; ses vices mêmes augmentent à mesure qu'il les énumère : Religion, tu nuis à tout ! « à *l'intelligence*, — tu ne lui es pas utile, — tu lui es inutile, — tu ne peux que la fausser [1] ! » (On entend un écho, — l'écho ne pense pas, — qui répète d'une grosse voix : « La religion, obstacle principal au développement intellectuel et social, au perfectionnement de la civilisation [2] ! ») — « Tu nuis à la *morale*, — tu lui es étrangère, — tu n'en a pas, — tu ne peux pas en avoir une, — tu la détruis, — ton existence est une période d'immoralité ! » — Tu nuis à la *justice*, tu n'en « possèdes pas la notion, — tu la méprises, — tu la violes, — tu protèges le crime, — tu ne peux sincèrement en souhaiter la fin ! » — L'*homme*, qu'en fais-tu? « Un sournois, — un hypocrite, — un ennemi du genre humain, » — un sauvage! — Tu n'es donc que « le mal, une peste, ou une folie! » (L'écho : « une déviation mentale, une dégénération des facultés, ») l'imbécillité, l'idiotisme!

Et puis, ajoute un jeune gars, vous nous empêchez de nous amuser, vous « retirez l'homme de la vie natu-

[1] Proudhon, *De la Justice, etc.*
[2] Coudereau, *Société d'anthropologie.*



relle ! » Avec vous, plus « de vie des sens » et de plaisirs [1] ! — Oh ! oui, nous amuser ! s'écrie un vieux, user de « nos facultés naturelles ! Que de temps nous avons perdu ! » C'est pour cela que je t'en veux, misérable religion, « *anti-nature*, » qui as si longtemps « réprimé les élans de la chair ! » O « haleine d'avenir, ô puissance, ô invincible résurrection de la vie naturelle ! » ô souffle de Satan ! tu maudissais Satan, parce qu'il était la lumière (*Lucifer*)! mais, « le jour est venu où se lève son aurore, et où il t'éclipse heureusement [2] ! » — Oui ! s'écrie le paysan, « viens, Satan ! le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine [3]! » — Je jure, je promets de ne faire de ma vie aucun acte religieux [4] ! » crie un docteur, plus de religion ! « Noyons-la dans la boue [5] ! »

Mais les Allemands : Paix ! ce n'est pas la peine de tant s'échauffer ; ces Français ne peuvent parler de Dieu, même pour dire qu'il n'y en a pas, sans se passionner. Il suffit de dire tranquillement : « Il n'est pas de science possible avec la religion, avec elle on reste en arrière [6]. » (Et l'écho : « C'est un temps d'arrêt dans la marche du pro-

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise* 1.
[2] Michelet, *La Sorcière*.
[3] Proudhon, *ibid*,
[4] Dr Naquet, *Lettre à Victor Hugo, produite dans le procès Accolas, etc.*, décembre 1867.
[5] Edgar Quinet.
[6] Virchow.

grès! »)—Une religion, « *quelle qu'elle soit*, » est donc fâcheuse! « on ne voit aucune raison pour la conserver [1]. » « Le Dieu — Humanité de Feuerbach est une dernière superstition dont il faut se débarrasser [2] ! » Nous nous déclarons *athées !* « L'athéisme et le *matérialisme* sont la *conséquence* des sublimes *principes de* 89 [3] ! » — Eh! messieurs ! que dites-vous là ? Athées ! il ne faut même pas se dire athées ! « L'athéisme est encore un sentiment religieux ! » Il n'est pas besoin de lutter contre la religion, « oubliez-là [4] ! » Ne vous en occupez pas, même pour lui cracher au visage ; laissez-la toute seule dans le désert, elle mourra de faim !

La place est nette : Dieu, création, âme, pensée, liberté, volonté, religion, ont été balayés, enlevés, jetés aux égoûts. Ils vont bâtir maintenant.

Les architectes. — Ils frappent du pied la *terre :* Vous voyez bien ce sol, disent-ils, et ce qui est au dessus, l'*air*, et ce que vous appelez le *ciel*, et tout ce que vous ne voyez pas, ce qui forme le monde, l'*univers ;* c'est la *matière*. « Cette matière, elle est tout, elle emplit tout, elle est *infinie* [5], » — cela est prouvé par l'astronomie.—

[1] Schopenhaüer.
[2] Max Stirner.
[3] *Statuts de la Commune révolutionnaire* (affaire Accolas).
[4] Arnold Ruge.
[5] Huxley. Les passages entre guillemets sont empruntés aux

Vous avez beau la triturer, la modifier, lui donner toutes sortes de formes, elle existe toujours, vous ne pouvez la détruire, — « cela est prouvé par la physique [1]. » Puisqu'elle ne peut périr, elle vivra donc toujours, elle a donc toujours vécu, « elle est donc *éternelle* [2], » — cela est prouvé par la métaphysique.

Premier point acquis, nous avons des fondements inébranlables, nous tenons une vérité : la *matière*, — c'est-à-dire, l'eau, l'air, la terre, les plantes, les pierres, etc., — « est la *seule* chose qui existe et qui soit *réelle* [3]. »

En second lieu, ne voyez-vous pas que la terre produit? Elle a donc une force, elle est donc puissante. La force est « sa propriété inséparable [4]. » D'ailleurs, du moment où elle est éternelle, elle doit être toute *puissante ;* elle a la puissance comme cause et comme effet, puisqu'elle produit la puissance et qu'elle la reçoit ; ce qui, soit dit en passant, permet de poser cet axiôme évidemment irréfutable : « *La cause ne diffère pas de l'effet* [5]. »

La matière est *éternelle,* toute *puissante,* vous allez

auteurs nommés, mais les propositions appartiennent à tous également, ainsi que les suivantes.

[1] Schopenhaüer.

[2] Moleschott.

[3] Littré.

[4] Buchner.

[5] Taine, etc., après Hégel.

en voir tout sortir : elle a toutes les vertus, et en premier lieu l'*intelligence;* elle a une intelligence qui choisit, qui juge ; aussi « s'est-elle dotée de lois [1], » de *lois éternelles* comme elle ; et ainsi, sans qu'il soit besoin d'insister, est anéantie à jamais la possibilité, l'idée même du miracle, — le miracle et toutes les religions, — cela est prouvé par la statique : « Qu'est-ce que vivre ? une forme particulière de la mécanique [2]. »

Une de ces lois est la création : de la nature, de l'air, de la matière se dégagent *spontanément* toutes choses ; c'est une production, une *génération* de toutes formes, de toute espèce, incessante, indéfinie, des étoiles, planètes, terre, plantes, de tous les animaux, les petits d'abord, puis les grands, et l'homme [3]. L'homme est une

[1] Buchner.

[2] Virchow, *Congrès des naturalistes allemands*, 1865.

[3] Schopenhaüer et Moleschott, etc. Jusqu'à une pauvre femme qu'ils ont abusée, et qui, sans les comprendre, les traduit dans le style le plus laborieux : (Voy George Sand, *Evenor et Leucippe.)* « Au sein du puissant univers, la *rencontre* des nuées cométaires (qui avait mis ces nuées en mouvement ?) *engendra* (par quelle force ?) un corps brûlant qui roula *aussitôt* (la preuve ?) dans les abîmes du ciel, obéissant aux *lois* qu'il *rencontra* (voilà deux rencontres prodigieuses ; les nuées se rencontrent, on ne sait comment, et elles rencontrent des lois ; pourquoi tant de hasard, quand le mot de Dieu seul suffit ?), lois *éternelles* dont les *accidents* les plus *formidables* (cela signifie les *miracles)* à nos yeux ne sont que les conséquences nécessaires d'un ordre préétabli, *infini, éternel dans son ensemble.* » C'est-à-dire, car tout le monde ne saisit pas ce galimatias, il n'y a pas de Dieu, et la matière est éternelle, est Dieu. C'est le vieux système de Lucrèce, qui, du moins, l'exposait en beaux vers.

émanation de la nature, il pousse à côté des plantes, il issit du sol, concurremment avec les autres bêtes, « il a les mêmes *germes*, il est leur *parent* [1], » — cela est prouvé par la chimie !

Nous pouvons nous arrêter un peu ici ; nous sommes hommes, la question nous intéresse. Demandons nous ce qu'est l'homme. — Un être assez étrange, et en apparence contradictoire, le plus vil dans son passé, — le plus impuissant dans son présent — et Dieu dans son avenir.

Et pourtant, ces états se comprennent très-bien ; premier état : il dérive du singe, — cela est prouvé par l'histoire naturelle, par la loi de sélection [2]. « Le chef des singes est le meilleur *étalon* de ses états ; il y a sélection continue, c'est-à-dire séparation des produits les plus parfaits, et, par suite, progrès [3]. » Des singes il naît des singes perfectionnés qui les quittent et font bande à part ; ce sont les hommes : mais, singes et hommes « forment la même famille [4]. » — Quoi ! messieurs, quelques-uns de vous font la moue : « M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire ne peut consentir à être le cousin d'un singe ! » Et pourquoi ? qu'a « d'humiliant cette gé-

[1] Moleschott.
[2] Darwin, Pouchet, Vogt, Huxley, etc.
[3] Coudereau, *Société d'anthrop.*, avril 1867.
[4] *Ibid.*

néalogie [1] ? » Les singes valent bien les hommes, « il y en a même qui sont plus intelligents que certains hommes, les orangs-outangs le sont plus que les habitants de Van-Diemen [2] ! »

A ce premier moment, avouons que les hommes étaient de dégoûtantes, abominables et horribles bêtes. « Nous pouvons nous les figurer : un animal fangeux, repoussant, une bête féroce ou hébétée, » hurlant, grognant, gémissant, sanglotant, « avec des gloussements et des cris inarticulés [3]. » Et quelles mœurs ! quels instincts ! « Nous ne savons plus aujourd'hui ce que c'est que la nature, le fond de l'homme naturel : c'étaient des impulsions irrésistibles, des appétits, des convoitises aveugles ; les subites et extrêmes décisions se confondent en lui avec le désir ; à peine imaginée, la chose est faite ; il voit une femme, tout d'un coup sa gorge se serre, il a chaud dans le dos, il lui court sus [4] ! » Et pourtant quelle femme, sa hideuse femelle ! ils chassent ensemble, ils s'enfoncent dans les terriers, ils grimpent sur les arbres, ils déchirent les animaux et sucent leur

[1] Broca, *Soc. d'anthrop.*

[2] *Revue du Progrès* et *Soc. d'anthrop.* Et pourtant, de leur propre aveu, il y a une distance immense entre le singe le plus avancé et l'homme le plus *déprimé* : les rapports du cerveau sont représentés par ces chiffres : Indo-Européen 20, Hottentot 15, Orang-outang 3. (*Bulletin de la Soc. d'anthropol.*)

[3] Charnay, *Revue des Cours publics*, mars 1866.

[4] Taine, *Hist. de la littérat. anglaise*.

sang ! Et, si le gibier manque, savez-vous ce qui arrive ? l'homme se jette sur elle, et « la mange ! » Cela se conçoit, il faut bien vivre, l'homme est le plus fort, et « plus on est fort, plus on dévore [1] ! » Naturellement, sa première proie, ce fut sa femme.

Certainement, ce début n'est pas beau, surtout si nous considérons qu'il a duré des milliers, des millions d'années.

L'homme, cependant, n'a pas à se plaindre : la nature qui l'a formé ne l'abandonne pas ; elle lui apprend tout, elle lui « révèle » tout : par ses yeux qui regardent, son oreille qui entend, sa bouche qui goûte, son nez qui sent, ses pieds et ses mains qui touchent, il connaît tout : « toute *vérité* vient des *sens* [2], » — mais à une condition, c'est qu'il se laisse entièrement mener comme un enfant, comme un esclave ; il est issu de la nature, il dépend donc de la nature, il est lié à elle, elle l'emporte, elle l'entraîne, « tous ses actes proviennent de la nature [3], » « il faut qu'il cède à son tourbillon [4] ! » Et qu'il n'aille pas vouloir faire ceci ou cela, sous prétexte qu'il

[1] Charnay. Les matérialistes ne sont pas d'accord sur l'origine simienne de l'homme. « Cette thèse, s'écrie M. Victor Meunier (*Opinion Nationale*, 25 août 1868), cette ineptie, est l'apanage de la fausse science. » Soit ! ceux qui la soutiennent, et l'on a vu leurs noms, ont cependant la prétention de représenter la *vraie* science.

[2] Moleschott.

[3] Taine, *ibid. Introd.*

[4] Schopenhaüer.

a une *âme,* une *pensée* : « l'âme ! mais jamais on ne l'a vue [1]. » La pensée ! c'est tout simplement « une fonction du système nerveux [2], » ce qui passe sur le cerveau : le cerveau est « un miroir où se reflètent les choses, la page sur laquelle s'inscrivent les faits [3] » ; « en fin de compte, ce n'est qu'un effet mécanique [4] ». « Des images, des représentations des objets, — voilà tout l'homme en raccourci [5] ! »

C'est la deuxième phase, la phase actuelle : nous ne pensons pas, nous n'avons pas de volonté. — Vous croyez peut-être qu'ainsi nous sommes bien faibles et bien impuissants ; c'est une erreur. Cet être impuissant va précisément et forcément devenir Dieu : « la *divinisation* de l'homme, c'est sa *destinée* [6] ! » Continuez à déduire : l'homme, en suivant la nature qui le conduit, éprouve tour à tour tous les effets et toutes les impressions, il expérimente, il apprend incessamment ; c'est ce qu'on nomme la philosophie, « c'est à cela qu'elle se réduit ». Or, il arrivera un moment où il aura tout vu, classé tous les faits, énuméré « toutes les propriétés de la matière qui frappent ses sens », où il aura pénétré

[1] Schopenhaüer.
[2] Littré et Ch. Robin, *Dict. de Médecine.*
[3] Moleschott.
[4] Virchow.
[5] Taine.
[6] Proudhon.

l'essence des choses; alors « il possèdera la sicence », il *saura tout* [1].

Et qu'est-ce qu'un être qui sait tout? C'est un être tout-puissant; et qu'est-ce qu'un être tout-puissant? C'est Dieu! C'est ainsi que l'homme deviendra Dieu, rien n'est plus certain! Et tous, se pressant de dire leur mot : Oui! l'homme deviendra Dieu, il « est en train de se faire! un jour *homme* et *Dieu* seront le *même mot* [2]! » — Un jour! mais ce jour est proche, nous y touchons: s'il est nécessaire « que l'*homme* s'avoue à lui-même qu'il *est* cet *absolu* si longtemps évoqué sous le nom de *Dieu*, on peut dire qu'à cette heure la condition est remplie [3]! » — Nous sommes souverainement intelligents, et « l'*intelligence* que l'*homme* possède est *coégale* à celle de *Dieu* [4]! » — Nous sommes forts, munis de toutes les puissances qui peuvent accomplir nos désirs, et disposés à nous en servir [5]! » — « Nous sentons Dieu et dans la nature et en nous [6]. » — N'attendons pas davantage et proclamons-le immédiatement : « le Dieu du vieux monde s'en va, se fond à vue d'œil! » le Dieu qui dans l'*homme* s'appelle *humanité*, « voilà le *vrai Dieu*, » « seul

[1] Moleschott.
[2] Renan, *Revue des Deux-Mondes*, 1863.
[3] Proudhon.
[4] Joë Smith.
[5] Taine.
[6] Enfantin, lettre à Barrault, 1832.

saint, profond et respectable[1] ! » — Chacun à soi-même est son Dieu[2]. — *Extincto Deo, successit humanitas*[3] !

Les momies. — A suivre ces docteurs exposant tour à tour leurs systèmes mornes, en un langage plat, froid et pesant, il semble marcher, dans une salle de dissection, le long de tables de marbre sur lesquelles sont étendus des cadavres glacés, sans mouvement, aux nerfs coupés et au sang figé. On frissonne d'horreur, on a comme un haut-le-corps, et l'on s'enfuit.

Mais non! n'entendez-vous pas une voix harmonieuse, un jeune homme, qui, on le voit à ses gestes, à son accent, à ses élans, est ravi par l'enthousiasme? Il n'y a pas seulement ici des anatomistes, il y a aussi des poètes! Ne souriez pas : les poètes ne sont pas des philosophes, mais la poésie est la fée de la philosophie; elle l'orne de paillettes et de draperies : aussitôt ce squelette, ces os secs prennent une forme vivante. Ainsi pour ces systèmes que l'on qualifie de *dogmes nouveaux :* les vers du poète leur donnent une apparence de vie, et je les

[1] Charles Dolfus.

[2] Max Stirner.

[3] Aug. Comte. « L'adorateur se modèle lui-même sur ce qu'il adore », disent les Arabes. « Aussi, selon la remarque de l'écrivain qui cite ce proverbe (Palgrave, *Voyage dans l'Arabie centrale)*, le Christianisme pouvait se résumer par ces mots : un Dieu qui s'est fait homme pour transformer l'homme en Dieu. — Aujourd'hui, l'homme se fait Dieu pour transformer Dieu en l'homme.

reconnais! oui, ce sont eux, je les ai vus! ce sont de vieux dogmes, les dogmes païens morts il y a deux ou trois mille ans, à Athènes et à Rome! On me les montrait déjà au collége, ces antiques momies emmaillotées de bandelettes, déposées sous quelque pyramide, et qu'aujourd'hui l'on va voir à travers la vitrine d'un muséum!

Que dit ce poète : [1]

Dieu : ... « ... Dieu! c'est tout.....
« Et Dieu vit dans le tout et dans chaque parcelle
« Des vastes univers!
« La nature, voilà le Verbe,
« C'est la substance infinie,
« Une sous tous ses aspects,
« C'est l'éternelle lumière,
« L'éternelle activité,
« C'est l'esprit et la matière,
« C'est Dieu dans l'immensité!

La *nature,* la *matière* et l'*esprit* réunis, l'ensemble du monde, les forces de la matière, etc., — mais c'est « l'*Homéométrie* », la doctrine atomistique de Démocrite, de Leucippe, d'Épicure, de l'école d'Élée, de Xénophane, de Lucrèce et des Indiens, « une bien ancienne idée [2]! »

[1] Voyez *Les Dogmes nouveaux*, c'est le titre d'un volume de M. Eug. Nus, véritable catéchisme en vers de la philosophie matérialiste. Les autres poëtes panthéistes sont moins complets.
[2] Alf. Maury. *Progrès de la Chimie organique*.

Le bien et le mal :

« Dieu n'a jamais puni, Dieu ne peut pas maudire;
« Qui punit le méchant? le remords implacable. »

Certainement, ce Dieu, *être et chose*, ne peut maudire! Les stoïciens l'avaient bien vu; de là, leur dogme de la *punition par le remords;* autre nouveauté qu'on trouve dans Zénon et son école, dans Sénèque, dans Cicéron, etc.

La Providence :

« Cette loi qui régit dans l'ordre universel,
« C'est le code absolu, c'est la fatalité. »

Eh! n'est-ce pas le *destin* antique? le destin qui oblige les hommes et les dieux? la fatalité qui fait les crimes d'Oreste, d'Œdipe et de Phèdre? les jours *fastes* ou *néfastes*, etc.?

La Création spontanée : « Le chaos enfante.....
« Naissent de toutes parts les plantes tortueuses,
« Les monstres cuirassés,
« *Le dragon fabuleux et le sombre vampire.* »

Merveilleuse coïncidence avec Ovide et Hésiode! rien n'y manque, *chaos, monstres*, *dragons* fabuleux, — le mot y est, — fable, mythologie!

L'*Humanité-Dieu :* « Le bonheur est le but certain,
« Et les efforts humains gagneront sur la terre

« Le bonheur qu'on ne croit qu'aux cieux !
« Ç'en est fait, point acquis,
« Le *moi* s'est posé pour toujours, etc. ! »

Encore Lucrèce, et encore Cicéron ! — « Puisque l'esprit humain est éternel, pourquoi ne *connaîtrait-il* pas *toutes* choses [1] ? » murmurait jadis une momie romaine. — « Qui sait si la *science infinie* n'enfantera pas le pouvoir infini? » répète un collectionneur de momies [2]. Quoi donc ! ces anciennes âmes auraient-elles transmigré dans ces fureteurs de sépultures ? Non, mais à force de déchiffrer des hiéroglyphes, ils les ont apprises par cœur; parfois ils y perdent les yeux, mais non la mémoire : au sortir de ces Sérapéum et de ces tombeaux, ils redisent ce qu'ils ont entendu, et ils n'en ont pas conscience ; ils répètent des vieilleries, ils croient penser, et ils radotent.

LES BALLONS. — Cependant, il y a dans la ville que l'on construit de vraies nouveautés. Voyez ces hommes groupés autour de ballons à demi gonflés, qui vous appellent, vous arrêtent, et vous proposent de monter avec eux dans les airs : ils savent diriger leurs ballons, à ce qu'ils disent, et ils vous feront voir des merveilles !

On connaît plusieurs sortes de philosophes aéronautes: les *Religieux,* les plus nombreux, les plus concentrés, —

[1] Cicéron, *De la Divination*, I.
[2] Renan.



les ***Naturalistes,*** les plus ardents, — les ***Moralistes***, les plus indépendants, — les ***Amoureux*** qui croient être tout corps, — les ***Ethérés***, qui croient être tout esprit, les plus incurables.

Les religieux, exclusivement préoccupés de leur idée, ne vous abordent que pour vous parler de Dieu : ils ne plaisantent jamais, le sujet est trop grave ; ils vous prennent par le bras, et, vous regardant dans les yeux, d'un ton pénétré : Malheureux ! vous ne croyez pas à Dieu, vous niez Dieu ! mais, sachez donc qu'il y a non-seulement un Dieu, un Dieu Chef, mais beaucoup de Dieux, une infinité de Dieux ! Et ces dieux « ont un corps, » ainsi que vous et moi, des membres, et des organes très-puissants ! le Dieu Chef « est marié, les Dieux sont mariés, » ils ont tout un peuple de femmes ! le monde ne manquera donc jamais de Dieux [1] !

Quels êtres matériels, ces mormons ! s'écrie un homme à barbe noire, physionomie orientale, impassible : Dieu marié ! Dieu ayant des femmes ! comme si c'était nécessaire ! comme si c'était possible ! Dieu n'a pas besoin de femmes, puisqu'il est femme et homme à la fois, « *androgyne* », il ne va pas chercher en dehors de lui : il est geniteur et matrice, « père et mère; » voilà le vrai Dieu, c'est la perfection même [2] !

[1] Orson Pratt, théologien mormon. Voy. J. Remy, Bertrand, etc.
[2] Enfantin.

Mais le mormon, sans l'écouter : Jésus-Christ même... — Quoi ! faut-il croire à Jésus-Christ? — Comment donc ! Lui aussi est marié, et depuis longtemps : « sur la terre, il avait trois femmes; » aujourd'hui il en a un bien plus grand nombre, et de très-belles, et « il se promène dans le ciel avec elles, sur un char traîné par des *chevaux blancs* ! » croyez donc à Dieu ! — Celui-là est un évêque du *pape* Brigham Young; Brigham Young croit à Dieu polygame, et, pour mieux ressembler à son Dieu, il a cinquante-trois femmes.

Oui, croyez à Dieu, mon ami, dit un autre, un algébriste qui s'est fait ingénieur d'aérostats, — à Dieu et « à la Trinité ! » Ne vous exclamez pas : rien de plus vrai que la Trinité, elle existe si réellement qu'elle est visible, palpable, que vous vivez avec elle ! Traduisez en langue vulgaire le symbole « des philosophes de Nicée, » il y a « Dieu le père, la puissance physique, c'est l'*industrie;* Dieu le fils, l'intelligence, c'est la *science*; et Dieu le Saint-Esprit, la force morale, c'est l'*art.* » Voilà bien la Trinité, et, pour que vous n'en doutiez pas, « elle s'est incarnée en vous, vous en faites partie ; Jésus c'est l'humanité qui souffre, le peuple [1]. » Vous êtes peuple, vous êtes Jésus !

Tiré dans tous les sens par ces révélateurs, vous hési-

[1] Ch. Lambert, *De la Trinité*.

tez ; un pauvre homme aux yeux éteints entreprend de vous décider : il est impotent, enkilosé, incapable de marcher, mais il veut faire marcher les autres : — Vous avez peur de la religion ! c'est qu'on ne vous a pas dit ce qu'est la vraie religion. « Supposez une religion qui supprime le *prêtre*, — le *dogme*, — qui ne prétende pas posséder la *vérité* absolue, — et surtout la réduire en formules *obligatoires*, — et dites-moi en quoi elle vous blesse, pourquoi ne pas l'accepter[1] ! » — Ce n'est pas une religion ! lui crie un entrepreneur d'aérostats-monstres, et votre Dieu bonhomme ne peut « pousser aussi loin la tolérance, » il donnerait sa démission, il serait « déchu[2] ! » — Non ! ma religion est une religion républicaine, la religion de l'avenir, « une religion de liberté[3] ; » chacun en prend ce qu'il en veut !

Allégorie ! allégorie ! crie un autre, un ethnologue ; il a les orbites creux, de ses yeux sort un trait comme pour vous percer : — L'allégorie seule est vraie ! *Dieu c'est le vent* ! — Quoi ! le vent ? — Oui, écoutez : n'est-il pas démontré depuis longtemps que Jupiter est le jour, Junon l'air, Mercure le crépuscule, Vulcain la foudre, etc., preuve que le monde ancien n'adorait que la nature, la force toute

[1] P. Bataillard, *Bulletin de la Soc. d'anthrop.*, avril et août 1867.
[2] Coudereau, *ibid.*
[3] Bataillard, *ib.*

puissante du soleil? C'est bien, mais on s'est arrêté à mi-chemin : et les Sémites (les *Israélites*), pourquoi donc auraient-ils fait exception ? Ils ressemblaient à tous les peuples, leur religion ressemblait à toutes les religions ; tous les peuples adoraient le soleil, eux adoraient le vent. « Le Dieu suprême d'Israël ne fut pas *Zeus*, le jour, ce fut le *vent*, le grand agitateur, l'implacable esprit qui fait circuler le sable, qui déplace ou amoncelle la matière, enterre les monuments élevés par l'orgueil humain, foudroie et incendie, et qu'il faut prier à genoux, le front dans la poussière[1] ! » Jehovah c'est le vent ! rien de plus clair, rien ne résiste à cette proposition, tout est expliqué, le passé, la colonne qui marche en avant d'Israël, le passage de la Mer rouge, le Sinaï, la loi de Moïse, etc. *Jehovah c'est le vent !* on comprend le respect des Juifs, pendant leur captivité, pour la croyance de leurs pères, leur lutte désespérée contre Titus, leur refus de reconnaître le Messie dans Jésus-Christ, etc. *Jehovah c est le vent !* que ne ferait-on pas pour une telle foi ! On souffre l'exil, la mort, le martyre, les chaudières d'huile bouillante, on mange ses enfants ! et, au XIX[e] siècle, le juif d'Europe, d'Asie, d'Afrique, du monde entier, opiniâtre pèlerin, passe l'Océan, les montagnes et le désert pour venir à Jérusalem pleurer devant un pan de mur, débris du

[1] Em. Lamé, *Revue contemporaine*, avril 1862.

temple de Salomon, et se prosterner, et adorer Jehovah! car *Jehovah c'est le vent!* — Le Dieu des Juifs était le *vent;* — et les chrétiens? les chrétiens sortent des juifs, donc leur Dieu, le Dieu des chrétiens, c'est le *vent!*

Les aéronautes naturalistes sont tourmentés par un grand souci, savoir : si l'homme est intelligent. Ils s'assemblent pour en conférer; ils s'entendent assez bien d'abord : l'homme est fort au dessous des autres animaux; en fait d'intelligence, la première place appartient à la brute. Dans le principe, les animaux étaient bien plus avancés que l'homme, ce sont eux qui ont « introduit la civilisation dans le monde : les singes, les renards, les abeilles et les fourmis, depuis longtemps, possédaient une industrie, un art et des lois, une civilisation étendue, perfectionnée et éminente[1], quand l'homme croupissait encore dans les marais, et s'efforçait de se dégager de la boue.

Les aéronautes acquiescent à cette conclusion. Aujourd'hui, cependant, fait observer un personnage grave et sérieux, « l'homme est le plus civilisé des animaux. » — Il l'est devenu, mais par quels moyens? par une violation abominable de la justice! « Il a arrêté les animaux moins bien organisés, il les a empêchés de se perfectionner, et il s'est ainsi développé seul[2]; » c'est un acte

[1] *Soc. d'anthrop.*, 1868.
[2] Saint-Simon, *Gravitation universelle.*



indigne de tyrannie ! Mais, quand il disparaîtra, vous verrez comme un autre animal prendra vite sa place et se perfectionnera. — Quel animal ? — Ici vive discussion : C'est le singe ! — C'est le castor ! le castor « mérite évidemment cette place avant le singe [1], » le castor est architecte. — Et les termites, monsieur ! vous parlez d'architectes ! « Voyez-les ! quel génie de constructeurs, d'architectes, d'ingénieurs ! comparez leurs constructions aux petites excavations de nos Tourangeaux de la Loire ! combien est supérieur l'art de l'insecte [2] ! » — Un Tourangeau, répliquez-vous, dans un an ou dans dix ans, peut devenir un artiste, c'est-à-dire inventeur, et les termites n'inventent pas. — Les termites ! ils sont plus habiles, plus savants, et plus grands artistes que les constructeurs de cathédrales qu'on vante tant, et qui ne se tiennent debout « que soutenues par des béquilles ! » les termites « ont trouvé le grand, le *vrai* principe de l'*art* véritable, de l'art franc, courageux, qui, comptant sur soi et sur son calcul, ne demande pas secours aux appuis extérieurs, n'a pas besoin d'arcs-boutants, ni de contreforts [3] ! » —

[1] *Idem*.

[2] [3] Michelet, l'*Insecte*. De même, M. Michelet soutient que l'*art* des oiseaux « monte plus haut que la sphère de l'homme ; qu'ils ont une puissance de *cœur*, d'*art* et d'*inspiration* où l'homme n'a pas atteint, etc. » *(L'Oiseau)*. Il est vrai qu'il affirme « traduire *couramment* les causeries des oiseaux, les entendre jaser du beau temps, de la chasse, de nourriture rare, ou converser de leur prochain départ, enfin de toutes leurs petites affaires. »

Rude coup porté à l'architecture religieuse, irréfutable critique des cathédrales du moyen âge !

Non ! ni castors ! ni termites ! c'est le singe, vous dis-je ! s'écrie un des plus diserts : le singe aussi est constructeur et architecte, mais il est bien plus avancé que le castor et les termites : il pratique le gouvernement constitutionnel, il jouit du régime parlementaire : « les singes hurleurs de l'Amérique tiennent de *grandes assemblées*, et des *orateurs* y prononcent des *discours*[1]. » Au singe l'empire de la terre ! Tout le monde sait que le gouvernement parlementaire est le gouvernement de l'avenir !

Ne vous approchez pas des aéronautes moralistes : ils ont peut-être plus d'imagination que les autres, l'un soutenant que « les filles de joie, les *compagnonnes* qui suivaient l'armée des dix mille, *valaient bien* pour l'héroïsme, nos *sœurs de charité ;* » que « le café et le *cabaret* valent *mieux*, pour la civilisation, que la *maison de prière;* » que l'on qualifie injustement et fort à tort *Aspasie* de *courtisane*, vu que c'était « la dame de compagnie de *Périclès* »; que, si Virgile eut complété l'*Enéïde*, jamais on n'eût vu le Christianisme apparaître sur la terre : deux mille vers répartis entre les douze chants de

[1] Coudereau, *Bull. de la Soc. d'anthrop.*, juillet 1867.



l'*Enéide* eussent « rendu la sérénité aux âmes, apaisé tous les amours propres, et le Nazaréen devenait impossible [1]; » celui-ci affirmant qu'il n'y a pas que l'homme qui soit religieux, « que les animaux partagent ce sentiment avec lui [2]; » un autre, qui se prétend pape, s'appliquant très-gravement à dresser contre le mur de l'histoire une échelle faite de telle sorte que les hommes placés sur le plus haut échelon peuvent donner des coups de pied dans les profondeurs de la terre ! C'est ainsi que Louis XV, qui vivait en 1750, « a fait souffrir plus d'une fois Louis XIV et Henri IV, » morts en 1715 et 1610; et que Alexandre Borgia, en 1492, « a torturé Grégoire VII » décédé depuis trois cents ans: « les actions remontent [3], » dit-il; celles que nous faisons aujourd'hui tourmentent ou réjouissent les hommes morts il y a un siècle, dix siècles. — Mais prenez garde ! ces aéronautes n'ont pas réussi dans leurs entreprises, ils sont aigris et parfois dangereux : celui-ci darde sur vous ses yeux noirs, il vous fascinerait ! Et celui-là est brutal, il donne des coups de poing, on est souvent obligé de l'enfermer.

[1] Proudhon, *De la Justice dans la révol. et dans l'Église.*

[2] Vogt.

[3] Enfantin, *La Vie éternelle.* C'est, sans doute, d'après cette théorie qu'une héroïne de roman croit à « des *transmissions électriques*, après la mort, plus promptes et plus *étendues* que celles dont nos sens actuels disposent. » André Léo, *L'Idéal au village.*

L'ÉTHÉRÉ. — En voici un, au contraire, que vous pouvez entretenir en toute sécurité : c'est un éthéré paisible qui s'occupe spécialement de la vie à venir. Il parle posément, il ne s'emporte jamais ; il y a même assez de poésie dans ses contes de fées, il vaut la peine d'être écouté. Il a fait, comme sainte Thérèse : *il a brûlé le ciel, et éteint l'enfer*, le vieux ciel, et le vieil enfer ; mais il l'a remplacé par un autre ciel et un autre enfer, de son invention. Les romans les plus dramatiques, les comédies les plus animées n'ont pas plus de péripéties inattendues. Les philosophes l'emportent de beaucoup en invention sur les poëtes. Ceux-ci trouvent une fable, trop heureux s'ils parviennent à intéresser ; les philosophes en imaginent plusieurs, coup sur coup, et elles sont toujours attachantes. Celui-ci, comme s'il doutait de lui-même, avec une modestie recommandable, ne croit jamais avoir assez fait : à peine vous a-t-il présenté un plan, il vous en offre un autre, aussi neuf, aussi piquant, aussi habilement charpenté : ce n'est pas un ciel, c'est dix ciels, entre lesquels vous n'avez qu'à choisir [1].

Le monde, vous dit-il, est immortel ; l'homme ne meurt jamais ; la mort, il est vrai, vient briser son corps, mais son âme aussitôt pénètre dans un autre corps et continue la série de sa vie indéfinie.

[1] Voy. J. Reynaud, *Terre et Ciel*, pour les citations qui suivent.

Mais comment s'opère cette nouvelle prise de possession par l'âme d'une enveloppe matérielle? Par un moyen bien naturel : il existe dans l'éther « un *nuage germinateur*, » — il n'est personne qui ne comprenne ce qu'est un nuage germinateur; — l'âme « se précipite dans ce nuage, en met les molécules en mouvement, » et alors, « *à son commandement*, » — qui ne sait la puissance sans bornes de l'âme sur les nuages? — « la respiration éclate, et les *formes futures se décident.* » Rien de plus simple.

Il s'arrête ici un instant : Quel est ce nuage, se demande-t-il ? Quelle est sa condition ? sa forme ? dans quel milieu se rencontre-t-il ? Quelle est l'étendue des travaux qui restent à effectuer pour lui donner sa structure définitive? etc., etc. — Questions subtiles auxquelles il est aisé de répondre : « *Sur tous ces points, les lois de l'incarnation peuvent varier.* » — Cela est juste, et il n'y a pas un mot à dire. D'ailleurs, ne voyez-vous pas là « des *merveilles de puissance, d'art, et de soudaineté?* » Du moment où il s'agit d'*art*, la question est vidée ; il est clair, en effet, que l'âme, dégagée du corps, doit avoir au suprême degré le sentiment de l'*art* et composer son corps de nuages avec *art*.

Hésitez-vous, du reste, à adopter ce mode de formation ? En voici immédiatement un autre : Nous marchons et nous vivons au milieu des molécules des éléments ; « ces molécules nous suivent, attachés à notre

corps, » — il faudrait avoir peu d'attention pour ne pas s'en apercevoir, — « *comme la limaille de fer qui s'attache à l'aimant.* » Eh bien ! quand notre âme s'élance d'une *résidence à une autre*, elle n'a que deux opérations à faire : premièrement, secouer la limaille qui tient à elle, secondement, s'en attacher une nouvelle. Pour cela, le procédé ne présente aucune difficulté : « *comme elle commande aux éléments*, » elle les détourne de leur courant, elle les attire à elle, et — « *quand ces molécules sont groupées autour du point décisif pour sa destinée*, » — le corps paraît, il marche, il agit ; voilà un nouvel instrument trouvé. Lorsqu'il aura fini ce qu'il a à faire, il suffira à l'âme de recommencer : ayant réussi une première fois, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne réussisse pas une seconde, et ainsi jusqu'à l'infini.

Autre *travail* d'incarnation : supposez des « statues produites *comme les cristaux qui se précipitent d'un liquide;* » — ainsi qu'on vous le fait observer, — *rien ne paraît s'y opposer*, — et « ces statues *dans le milieu voulu;* » — vous ne sauriez chicaner sur ce point, et vous lui accorderez bien ce *milieu voulu*. Comment s'y comportent les âmes ? — Elles s'y abattent « *chacune à sa convenance.* » — Est-ce selon ce qu'il lui convient, ou selon ce qui lui convient, selon son choix, ou selon son utilité ? obéit-elle à la fatalité, ou supplée-t-elle Dieu ? Cela n'est pas suffisamment défini. — N'importe !

L'âme entre dans la statue, et « *elle n'a plus,* » — presque rien en vérité, — « *qu'à mettre le corps en mouvement.* » — Qui douterait qu'elle ne s'acquitte de cette petite fonction, créer le mouvement, c'est-à-dire la vie ? Une âme ne peut en être embarrassée, quand elle a déjà sa *statue* et le *milieu voulu !*

Ce moyen est sans doute tout à fait spirituel et « *spontané;* » en voici cependant un plus ingénieux encore. Il consiste dans un changement insensible des organes : par une transition lente, « la *mort se mariera* avec la renaissance; » les hommes — mais cela ne se rencontre que « dans *certains heureux quartiers,* » — se transfigureront peu à peu : le monde ébahi leur verra poindre—une queue, comme disait Fourier ?—non, la queue est ignoble, mais des ailes, que le philosophe appelle, en très-bons termes, des « *organes d'une nature plus relevée.* » A l'aide de ces ailes, qu'ils auront acquises « *par l'exercice même de leurs vertus ;* » — à la bonne heure, les coquins ne s'envoleront pas, on pourra toujours les arrêter !—quand elles seront arrivées à un degré suffisant de croissance, un beau jour, sans s'émouvoir, « *sans perdre un instant conscience d'eux-mêmes,* » — ils les déploieront « *aux yeux de la multitude enthousiasmée,* » — enthousiasmée, je le crois : que sont les ballons auprès de ces ailes ! — et s'en iront à la recherche d'un monde meilleur !

Attendez ! n'oublions pas ce détail : le saint ne s'en ira

pas seul; « il entrainera ses amis dans son ascension; » il ne veut pas s'ennuyer à écouter la « *messe magnifique* de l'Éternité, comme *cloué par la paralysie sur un fauteuil;* » il lui faut le mouvement et la compagnie : il a des ailes, il en accorde à ses amis, il les emmène avec lui en long cortége, et il se donne le bal dans l'éther, au milieu des étoiles, au rayonnement des soleils [1].

Mon imagination, s'écrie-t-il, *ne se refuse nullement à se représenter ce spectacle!* — Et la mienne non plus, quand il m'est arrivé de prendre du hachich : ce jour-là, pendant plusieurs heures, j'ai fait des rêves, j'ai assisté à des spectacles plus merveilleux encore que ceux du philosophe; j'ai été transporté dans l'infini des cieux : les terres et les mers tout à coup abaissées s'étaient enfoncées au dessous de moi à des millions de lieues; je nageais dans l'azur resplendissant d'une étincelante lumière : les astres, l'un vers l'autre portés, couraient, volaient, tournaient, se choquant, montant, descendant

[1] Ce sont pourtant de telles doctrines qui faisaient dire à un homme d'esprit, plus souvent porté à s'élancer en avant qu'à réfléchir : « Dites à Jean Reynaud que son livre *Ciel et Terre* est ma Bible, mon *Credo*, mon Décalogue. » (La *Vie politique en province, Lettres* de Bordillon.) Le jeune écrivain, M. Élie Sorin, qui a fait précéder ces lettres d'une introduction, où se révèle un observateur sagace et maître de soi, a eu raison, on le voit, de faire ses « *réserves* » sur les opinions de l'ancien commissaire général de la République à Angers, qu'il admire et qu'il juge.



sans relâche, plus rapides que le regard, plus instantanés que la pensée ; le monde des cieux et sa voûte immense, dans ses élévations à perte de vue et ses profondeurs, avec ses éclairs et ses ténèbres, et son incommensurable étendue, passait, s'allongeait, filait devant moi, comme une nappe sans fin qu'on eut détendue, comme une page illuminée d'étoiles qu'une invisible main eut déroulée.

Toutes ces merveilles, il suffisait à ma pensée de les évoquer pour les voir et les changer; à mon seul désir elles se renouvelaient incessamment. Que ne suis-je un saint panthéiste ! à un moment donné, et quand je serais monté aux sphères les plus hautes, ma mémoire éclaterait en milliers d'étincelles, et, éclairant toutes mes existences, me les ferait distinctement apercevoir, et celle de la terre, et celle du nuage, et celle de la statue, et celle des molécules, et celle des ailes, — comme ces fusées des feux d'artifice, — ces *flamboyants mobiles*, dit élégamment le philosophe, qui, parvenus dans les *sommités de leur trajectoire*, déploient soudain des feux inattendus !

Feu d'artifice, en effet, qui, après le plus éblouissant éclat, cesse tout à coup et sans retour, et le ciel et la terre, tout retombe dans le silence et en des ténèbres qui paraissent plus profondes qu'auparavant.

En lisant de pareilles rêveries débitées avec une gravité pompeuse, on se demande si cet homme parle sé-

rieusement : mais il n'y a pas à s'y tromper ; il a écrit un énorme tome pour développer ses théories ; il y croit, et il appuie sa foi sur la science : « l'astronomie, dit-il, est aujourd'hui souveraine de la théologie. » Comme les adolescents, comme les élèves de rhétorique, il s'abuse avec des mots, croyant penser sublimement, parce qu'il emploie des mots sublimes. Ce ne sont à chaque instant que *perfection de l'Homme*, *céleste essor*, *divine matrice de Dieu*, *magnificences du corps*, *mystères sacrés*, *pleine lumière de l'immortalité*, *merveilleuse guirlande des souvenirs*, etc. Il parle toujours aux nuages ; que les nuages lui répondent ! Il y a un mot dans la langue avec lequel le génie français juge ces sortes de gens : il dit qu'ils n'ont pas de bon sens !

Ce sont des fous, dites-vous. Il ne semble pas : les fous, on en rit, ou on les plaint ; ceux-ci, on les écoute, on les loue, on les applaudit, on se passionne pour leurs contes, on insulte ceux qui n'y croient pas, on jure par eux, on se met à leur suite, et ceux qui nous semblent les plus insensés, dans la nouvelle ville, sont les plus vénérés.

Les doctrines qui ont été dénoncées avec une indignation éloquente au sénat français, comme l'expression de la pensée d'un homme [1], ont fait rapidement une longue

[1] Par M. Rouland, en 1865.



route. Elles se trouvent « dans les livres sérieux et frivoles, chez les critiques et les savants, les poëtes et les romanciers, jusque dans la causerie légère des salons [1]. » Il y a des écoles où le matérialisme le plus absolu est enseigné par des professeurs que nomment, choisissent et paient les gouvernements. Dans un moment de violente tempête où il faut sauver le navire démâté et à demi-brisé, l'un de ceux que vous nommez des *fous* est investi d'une des fonctions les plus importantes, celle de suivre les oscillations de la boussole [2]. Un autre est appelé à donner des conseils dans la plus haute assemblée de sa nation [3]. Celui-ci, qui a fait dans ses ouvrages une franche déclaration de matérialisme, est sur le point d'être couronné par le corps littéraire le plus illustre du monde. Ces lettrés ne l'écartent pas immédiatement et sans mention, ils le discutent ; si on ne lui donne pas le prix, on a soin de louer son talent, et, comme dédommagement, on le charge d'enseigner aux futurs maîtres de l'art les lois éternelles du beau [4]. Celui-là, un professeur, émet si crûment les doctrines

[1] Saisset, *Études religieuses*.

[2] Jean Reynaud, nommé à la révolution de 1848, secrétaire général du ministère de l'Instruction publique.

[3] M. Virchow, membre du parlement d'Allemagne.

[4] M. H. Taine, professeur d'esthétique à l'École des beaux-arts. Voy. le rapport de M. Villemain à l'Académie française sur l'*Histoire de la littérature anglaise*.

d'athéisme, que ses compatriotes s'épouvantent et ferment son école : aussitôt une autre chaire lui est offerte en « ce pays de liberté, » où Strauss a été accueilli avec faveur « par des hommes vraiment intelligents [1]. » Et, quelque temps après, un ministre étranger s'empresse de l'attacher à l'université de son pays, glorieux de livrer au matérialisme un plus vaste théâtre, et un plus nombreux auditoire à la prédication du néant. Choix juste, digne de l'homme d'État qui, le premier, a appliqué le nouveau droit, le droit de la force, en ravissant à de petits princes leurs provinces et leurs couronnes, par cette seule raison qu'elles lui convenaient ! — Ces deux personnifications du génie du mal se sont reconnues sur le même chemin : le Vol a embrassé l'Athéisme [2] !

[1] Expression de Buchner.
[2] M. Moleschott, renvoyé d'*Heidelberg*, fut appelé à l'Université de *Zurich*, puis à celle de *Turin*, pour y occuper la chaire de physiologie expérimentale.

CHAPITRE III

LE PANTHÉISME

La nouvelle ville se construit : au milieu, sur une éminence qui la domine, se dresse le Capitole, où tout converge, où tout se relie, d'où partent toutes les voies, où l'on va prendre l'ordre : là règne l'*idée*. De ce monument qui touche les nues, le *monde éternel* est la base, *le bonheur sur la terre* la façade, *l'Homme-Dieu* le dôme, et le tout s'appelle le *panthéisme*.

Les habitants de la ville, cependant, regardent tranquillement les démolitions ; ils font des observations sur les quartiers qui successivement disparaissent : ce sera bientôt de notre côté, disent-ils, et ils attendent. Mais quelques-uns, plus attentifs, ont pénétré la pensée et le but de ces architectes ; ils croient devoir ne pas garder le silence, et éclairer ces honnêtes gens placides et confiants.

Le panthéisme spiritualiste. — De toutes parts s'écroulent les demeures de vos pères, où vous êtes nés, où vous avez passé votre vie, où vous espériez la finir. Une à une, elles s'effacent du sol ; vous en cherchez la place et ne la reconnaissez plus. Et vous restez inertes et paisibles ! Les entrepreneurs qui veulent persuader au propriétaire qu'ils ruineront, de leur laisser construire une maison neuve, ne lui parlent pas d'abord d'importants changements ; ils lui font croire que, s'ils creusent, c'est pour que les fondations soient plus solides, s'ils abattent, pour qu'on ait plus d'air, s'ils élèvent les étages, pour qu'on voie plus loin. Ainsi de ces philosophes : ils n'exposent pas à tous la doctrine dans sa nudité ; ce n'est qu'entre eux, ou à un petit nombre dont ils ont reconnu les aptitudes. Vis-à-vis de vous, esprits candides, ils dissimulent : ils insinuent les *idées* nouvelles sous les noms anciens ; c'est une tactique, vous continuez à entendre les mêmes mots, vous croyez que ce sont les mêmes choses.

Ils vous présentent un panthéisme prétendu spiritualiste : leurs discours sont pleins de Dieu : partout retentissent ces mots « l'*absolu*, l'*infini*, l'*immense*, qui n'habite pas le ciel, mais que la terre et les cieux habitent, l'*évolution de la vie divine*, l'*univers Dieu vivant*, etc.[1] ».

[1] Voyez l'exposition du panthéisme dans Saisset, *Essai de philosophie religieuse*, II, 6.



Ils reconnaissent aussi le Christ, ils commentent ses actes, ils donnent à ses paroles un sens symbolique : « Le Christ est l'expression d'un *progrès* de l'humanité, le *verbe* d'une des *phases* de la civilisation ; nous pouvons, nous devons tous devenir des Christ, etc. »

Ils ne nient pas l'*âme;* au contraire, tout a une âme, tout est âme : l'homme est une âme, le monde a une âme ; il y a même une âme universelle. Jamais on n'a tant parlé d'âme : les hommes tiennent, se sont-ils dit, à avoir une âme, une âme immortelle, il faut leur accorder l'âme.

Cette extrême bienveillance m'est suspecte, et moi, qui crois à mon âme, je les prie de m'expliquer la nature de l'âme dont ils me gratifient.

Ils entrent dans de longues dissertations qui se réduisent à ceci : l'univers est *éternel*, il vit par lui-même, en *vertu d'une force infinie*, *qui est en lui*, *qui est lui* ; cette force, appelez-la Dieu, âme immortelle, peu importe ; l'univers et cette force ne font qu'un, l'univers c'est Dieu. L'homme, né de cet univers, participe à cette force, à cette âme, à Dieu. Il est donc infini, éternel comme l'univers, comme Dieu. Il ne meurt donc pas, il change de forme ; son âme, partie de l'âme universelle, rentre dans l'âme générale, dans Dieu ; sorti de Dieu, il rentre dans Dieu.

Ceux qui ne réfléchissent pas, qui n'ont pas étudié,

étonnés, étourdis de ce bruit de mots qui se choquent : *Dieu âme universelle*, *homme-Dieu*, *monde-Dieu-humanité*, et d'autres : *humain être*, *nature naturante* et *nature naturée*, etc., disent : c'est le spiritualisme ! ils ne comprennent pas tout à fait, mais ils n'y contredisent pas ; plusieurs même s'avouent ingénument panthéistes.

Il vous faut détromper. Figurez-vous une boule d'eau en ébullition : de cette boule montent incessamment de petites bulles de vapeur qui sautent en l'air, y demeurent un instant et retombent dans la boule, pour recommencer à s'élever encore, à redescendre et à disparaître. Voilà l'univers des panthéistes : la boule d'eau c'est le monde, les bulles de vapeur sont les âmes des hommes qui sortent de cette boule et qui y rentrent. Je vois bien là l'univers, — je vois bien les hommes, — mais où est Dieu ? Ils auront beau disserter ; les bulles de vapeur ne sortiront, ne monteront, ne descendront que si la boule d'eau est en ébullition ; — et la *boule d'eau n'entrera en ébullition que s'il y a du feu dessous*. Ce feu c'est Dieu, ce feu ils ne l'ont pas, et vous vous imaginez que l'eau va bouillir !

Il n'y a là que le matérialisme, et le matérialisme le moins rationnel, qui prétend tout faire avec rien, et suppose le plus extraordinaire de tous les miracles, le miracle du

mouvement éternel, sans cause du mouvement! Il n'y a rien là que matière, et ce panthéisme prétendu spiritualiste n'est pas autre que l'athéisme! — Entendez-vous et comprenez-vous? ce sont les mots le plus souvent qui vous abusent et qui vous mènent! Eh bien, je vous dis le vrai nom de cette philosophie. Aveugles que vous êtes, vous vous laissez conduire en laisse par le *panthéisme*, tremblez! c'est l'*athéisme*! ce n'est pas un chien, c'est un loup!

Ils disent *Dieu*; c'est la *matière*; ils disent *infini*; c'est l'*athéisme*. Voilà les fondements qu'ils donnent à leur nouvelle construction.

Le bonheur. — Mais, disent-ils, nous bâtissons un édifice inébranlable, une ville éternelle, où vous jouirez d'une félicité inaltérable et complète. Ce que nous voulons, c'est vous donner le bonheur! — Ils vous trompent encore, ou ils se trompent; ils ne vous donneront pas le bonheur, ou ils ne savent ce qu'est le bonheur.

C'est le bonheur matériel, la satisfaction du corps qu'ils promettent, et celui-là même ils ne sauraient le procurer à tous.

La civilisation raffinée où ils vivent les abuse: ils ne voient que ce qui les entoure, ils ne jugent que d'après ce qui les touche; ils ne songent qu'à l'Europe, à la France, à Paris; ces esprits si larges se confinent dans

un étroit espace, ils n'embrassent pas l'univers. Cette destinée qu'ils annoncent à l'humanité, il faut cependant qu'elle s'applique à l'humanité tout entière. Qu'est l'Europe, cette petite partie de la terre, auprès des immenses régions occupées par des nations sauvages ou barbares ? Ces peuplades de l'Amérique et de l'Océanie, qui dévorent leurs prisonniers, ces tribus nègres de l'Afrique, qui les vendent, ces Touaregs du Sahara, qui vivent du pillage des caravanes, ces Chinois qui mentent, — « le mensonge comprend tous les vices » — pour gagner de l'argent; tous ces peuples chez qui le sens moral est atrophié, les compte-t-on pour rien ? En fait-on le fumier d'un petit nombre de nations privilégiées ? ou ira-t-on leur porter la doctrine nouvelle, les éclairer sur leurs véritables intérêts, et les convertir à l'idée de leur propre bonheur ?

Soit ! allez, philosophes, essayez sur eux l'effet de vos principes ; apprenez-leur ce qu'est réellement la vie, et la fin que doit se proposer l'homme, c'est-à-dire le bonheur sur la terre ! Ils vous écouteront peut-être, peut-être vous croiront-ils. Mais, quand vous leur aurez montré cette perspective de félicité terrestre, c'est sur les moyens de se la procurer que vous ne vous entendrez plus. Vous leur parlerez de fraternité, de paix, de concorde entre les hommes : ils vous répondront, les Pirates du désert, que, pour eux, le bonheur c'est de saisir au

passage de riches pèlerins pour les voler, — les Chinois, de trafiquer avec les Barbares d'Europe pour les tromper, — les Nègres du Bournou, de prendre beaucoup d'ennemis pour les échanger contre des verroteries ou de l'eau-de-vie, — et les Sauvages de la Polynésie, de les rôtir pour les manger. La terre est tout, rien après : ils n'ont que faire de vos préceptes ; vous levez leurs scrupules s'ils en ont encore, vous consacrez leur barbarie !

Oui, disent-ils, nous ne parviendrons pas immédiatement à les changer ; mais ces barbares monteront de degré en degré à un état plus élevé, supérieur même au nôtre, ils seront peut-être un jour les premiers dans la société nouvelle.

Peut-être ! et dans combien de temps cette transformation sera-t-elle accomplie ? Combien de siècles faudra-t-il pour qu'ils passent de la barbarie à la civilisation ? — Eh bien ! ce changement, nous chrétiens, nous l'obtenons, non pas après des milliers d'années, après la disparition de centaines de générations ; nous l'obtenons tout de suite, aujourd'hui même, et complet et radical. Nous allons trouver ce barbare, ce sauvage qui vole, qui trompe, qui tue ; nous lui disons qu'il ne doit ni tromper, ni voler, ni tuer, et pourquoi ? parce qu'il n'y a pas pour l'homme que le temps présent ; que l'homme ne vit pas que pour manger, boire, et jouir par tous ses sens ; qu'il est une vie par delà la mort, éternelle, où

un Dieu le récompense ou le punit selon qu'il a fait le bien ou le mal; nous le lui disons, non en notre nom, mais au nom de Dieu qui l'a révélé à l'homme; et ce barbare, ce sauvage, non-seulement nous écoute, mais est troublé; il croit et il change. Il change du jour au lendemain, il devient en un jour effectivement ce que vous supposez qu'il deviendra dans mille ans, un civilisé, un homme de paix, de charité; nous avons créé en lui,—ce qui est le but que se proposent toutes les philosophies, mais qu'atteint seule la religion, — *l'homme moral.* Nous lui donnons le seul bonheur qu'il soit possible à l'homme de chercher sur la terre,— d'imiter Dieu en faisant le bien.

Le panthéisme et la nature. — Mais il est bien d'autres questions auxquelles ils ne répondent pas. Changeront-ils les lois de la nature? renverseront-ils les éléments? suspendront-ils les tempêtes? refouleront-ils en ses profondeurs l'Océan, quand, de ses vagues qui roulent en se jouant les canons de fer, il secoue comme un grelot la barque où les matelots élèvent leurs bras et leurs cris aux cieux? Donneront-ils au Lapon de tièdes hivers et au Saharien de fraîches ombres? trouveront-ils un temps, un lieu, où la Peine, effroyable amante de l'homme, ne le vienne chercher et ne l'embrasse, malgré qu'il la fuie? Empêcheront-ils que le Travail, — dont ils

faussent le caractère, disant que ce n'est pas une souffrance, — de ses griffes, comme un monstre, n'oblige les hommes à tendre avec fatigue, avec effort, leurs nerfs et leurs muscles, et ne les plie en deux vers la terre? Iront-ils arracher l'or des ténèbres des mines avec des chants de fête et des chaînes de fleurs? C'est trop demander. Secourront-ils seulement le labeur qui semble le plus léger, et qui, pourtant, pèse comme un lourd poids attaché aux épaules de tous les hommes? Ils n'ont donc jamais connu cet instant qui suit le doux loisir, où, sommé par la nécessité de reprendre sa tâche, on hésite, on recule, on cherche des prétextes pour fuir, où, comme un guerrier, — et ce n'est pas toujours le moins brave, — qui sent tressaillir son cœur et frémir tout son être en entendant sonner la charge, on voudrait retarder le moment, parce que l'on sait qu'il faut affronter la bataille dont peut-être on ne reviendra pas! — Renverseront-ils, devenues inutiles et sans hôtes, ces vastes maisons de la souffrance où, sur des lits alignés, des misérables agonisent, s'agitent et se tournent convulsivement? Défricheront-ils le champ immense des morts, et le changeront-ils en un éden délicieux, parce que la Vieillesse et la Maladie n'oseront plus approcher de l'homme, et qu'ils auront supprimé la Mort?

Ceux qui assurent que nous sommes uniquement

faits pour la terre, et qu'ils nous y donneront le bonheur, quels sont-ils? Des hommes dans la force de la vie, des égoïstes, ou des savants. — On dira tout à l'heure ce que sont les savants. — Ces hommes si fiers de leur jeunesse, de leur vigueur, de leur intelligence, qui marchent, élargissant leurs épaules, appuyant fermement le pied à terre, et semblent dire : elle est à moi ! qui me peut résister ? je peux tout ! Je les attends à un certain moment de leur vie, quand leurs forces viendront à décroître, qu'ils seront ou sourds, ou paralytiques, ou aveugles, ou que leur estomac fonctionnera mal, ou qu'ils ne marcheront qu'appuyés sur le bras d'un enfant, ou qu'une catastrophe éclatera sur eux, comme un coup de foudre dans un ciel clair. Ce grand esprit si vif, si énergique à cette heure, il passe dans la rue, une poutre le frappe, le voilà imbécile, c'est irremédiable : on le fait manger, on le fait boire, on le gronde, on le met en pénitence, ce génie qu'admirait le monde !

Et quant à cet homme froid, méthodique, réfléchi, qui calcule tout, prévoit les événements, ne s'étonne d'aucun, ne se trouble jamais, et affirme que, si la plupart des hommes se plaignent de leur malheur, c'est leur faute, c'est qu'ils raisonnent mal, et ne savent pas arranger leur vie, — il a beau se dresser, comme un dur roc en pointe contre le ciel et en cap contre la mer, le malheur a des coups si violents, si rudes et si péné-

trants, qu'ils fendent, coupent et brisent cet inébranlable bloc. Supposez-le, — il en existe, — robuste, riche, puissant, entouré et fortifié d'une famille nombreuse. Que lui manque-t-il ? n'est-ce pas là le bonheur ? Le bonheur existe donc sur la terre ! Oui, — un jour un de ses enfants meurt : il fronce le sourcil, voilà un nuage ; mais il a d'autres enfants, il se console. Quelque temps après, un deuxième meurt encore : ébranlé un instant, il se raffermit et continue son chemin ; bientôt un troisième meurt aussi, il demeure stoïque, c'est un accident dans la vie ; puis un quatrième, un cinquième, un sixième, coup sur coup, sans relâche, en quelques années. Cet homme égoïste, qui vit pour ses plaisirs, son ambition, le pouvoir, qui vit pour vivre, s'est étourdi, ou plutôt il a porté ailleurs son attention, il s'est habitué à ces désastres, il s'est dit : le mal se lassera, beaucoup d'hommes n'ont qu'un enfant, il m'en reste deux, un fils et une fille, je n'ai pas à me plaindre, cela me suffit. Mais, voilà que le mal, le même qui a emporté les autres, attaque son fils, sa fille, sa fille pour qui il songeait à une riche union, son fils qui devait perpétuer son nom ; l'un et l'autre pâlissent, s'étiolent de jour en jour, se courbent comme pour rentrer plus facilement en terre. — Quoi donc, est-ce qu'eux aussi vont disparaître ? Moi qui vieillis, vais-je être abandonné à la fin de ma vie? Pour la première fois il commence à être

ému : il s'aperçoit que la maison est presque vide ; ce qui la meublait, la décorait, l'ornait, a été enlevé, le mouvement et la vie se sont retirés.

Encore un peu de temps, elle va être tout à fait silencieuse. Son fils meurt, et, effet commun d'un certain mal, sa femme, atteinte de la maladie qui a ravi ces enfants sortis de ses entrailles, meurt elle-même, elle qu'il pensait bien devoir rester avec lui, soutien, consolation, compagne au moins de ses derniers jours et de ses regrets. Il n'a plus que sa fille, une jeune fille de dix-huit ans, gracieuse comme ces frêles fleurs humaines destinées à être brisées par le vent de la mort. Il est là, vis-à-vis d'elle, examinant les progrès du mal, scrutant son attitude, sa démarche, épiant sa toux, surveillant la couleur de son visage, comptant ses heures de fièvre, écoutant son souffle, sa parole, son silence. — Quelquéfois il aperçoit un apaisement, une journée meilleure, et il se relève à cette lueur avec un avide espoir. Peut-être me trompé-je? peut-être la science ne voit-elle pas juste ? — il doute de la science alors ! — Peut-être n'est-ce qu'une crise de l'âge ? Il se rassérène, il fait encore des projets : c'est mon unique fille, supposons que je n'aie eu qu'elle ; nous vivrons ensemble, je verrai jouer ses enfants autour de moi, j'aurai encore du bonheur ! Car cet égoïste, comme un arbre dont les branches ont été brisées par la foudre, mais qui dresse son tronc

droit dans l'air, ne songe encore qu'à lui, et dans la vie de sa fille ne voit que son bonheur à lui-même.

Mais ce bonheur à quoi il se réduit, il ne l'aura même pas : à l'instant où il se plaît à ces illusions, la jeune fille, comme une légère vapeur qu'un rayon de soleil dissipe, s'enlève et s'évanouit. Il va, cet homme que rien n'ébranlait, seul de sa nombreuse famille, accompagner ce blanc cercueil au cimetière, suivi d'une foule épouvantée où pas un n'ose lui adresser une parole, tant on sent qu'un tel malheur passe la force de l'homme. Et désormais il ira dans la vie, muet, la tête penchée, ignorant le sourire, les yeux fixes, n'entendant plus rien, tout s'étant écroulé derrière lui, dans un désert où tombe la nuit.

Lui direz-vous maintenant, affirmera-t-il lui-même, que tout cela n'est rien, et que le bonheur est sur la terre ? — S'il le dit, tous les autres hommes sont-ils aussi stoïques? s'il le dit, c'est un monstre, et un monstre n'est pas de l'humanité.

Les contrariétés. — Mais il n'est pas besoin de susciter ces grandes luttes qui comptent comme des batailles dans la vie, formidables revers contre lesquels l'homme ne peut rien : il suffit de regarder l'homme *heureux*. Ses jours, presque sans exception, sont chargés de secrets ennuis qui l'oppriment, le lassent, le

blessent et laissent leur ineffaçable trace dans les plis de son front. Il n'est pas une journée où il ne soit obligé de faire ce qui ne lui plait pas : le souci, l'attente, l'insatisfaction, le vide ; l'absence, la présence, l'action, le repos s'imposant sans être désirés ; les soins mêmes de son corps, voilà le tissu dont est faite sa vie. Qui ne se dit : *cela m'ennuie!* Qui ne voudrait échapper à ces nécessités sans cesse renouvelées et auxquelles il faut se soumettre ? Qui ne sent en soi une résistance, une aspiration à s'arracher de ces petits liens dont est embarrassée notre âme, comme le Géant par les milliers de fils de Lilliput ? Niez la gêne que vous en ressentez, votre langue proteste contre vos dénégations ; ces liens, ces besoins, ces ennuis quotidiens, vous les appelez des *contrariétés*, et le mot est juste, ils vous *contrarient*, ils s'opposent au développement, à l'expansion de votre force, ils vous arrêtent en votre marche, ils vous obligent à lutter, ils vous ravissent la paix, ils vous empêchent d'être heureux.

On arrive à ce palais par une vaste place entourée d'autres magnifiques palais. La porte est un arc de triomphe décoré de statues, de colonnes et de sculptures de marbre et de bronze, et, devant cette porte se tiennent deux cavaliers le sabre au poing. On traverse une cour, une autre place, où se peuvent ranger dix mille hommes

en bataille. A la porte même du palais des gardes encore, et des laquais en livrée éclatante, et les suisses à la haute hallebarde. Ce n'est que le vestibule : un degré de cinquante marches monte devant vous ; vous passez entre deux rangs de valets brodés d'or, une atmosphère tiède vous environne, vous respirez les parfums des corbeilles de fleurs ; de riches tapis vous mènent sans bruit au haut de l'escalier. Là, des huissiers à chaîne d'argent, et, debout, devant les portes intérieures, deux grands gardes, le casque en tête, la poitrine couverte de cuirasses, statues vivantes, immobiles. Entrez : ce ne sont plus les vestibules, les antichambres et les laquais. En enfilades se suivent les salons ornés de chefs-d'œuvre des arts, les lustres resplendissants, les candélabres semblables à des canéphores, et, dans ces salons, les officiers, les écuyers, les aides de camp, les chambellans et les généraux, les maréchaux et les ministres, qui attendent, revêtus de brillants costumes, dorés sur la poitrine, à la taille, aux poignets, au collet, derrière le dos, étincelants de plaques et de décorations ; — puis, à une dernière porte enfin, porte fermée, deux gardes encore, l'épée à la main. — Quelle splendeur, quelle magnificence, quelle force, quelle richesse, quelle puissance devant laquelle tous ces hommes, jeunes et vieux, riches et grands, de talent, d'esprit, de génie, s'abaissent ! Quelles jouissances, quel enivrement d'une ambition si bien assou-

vie! — Cette porte s'ouvre, et — dans un salon, seul, est l'Empereur — avec ses soucis.

Le combat contre de puissants adversaires, hommes ou événements, a de la grandeur, et peut plaire à de nobles âmes qui y voient une image et un pressentiment de l'action éternelle. Mais une vie tout embarrassée de molles herbes qui se lient à vos membres et les enlacent, vous entravent et vous arrêtent, quand vous fendiez l'eau d'un bras vigoureux! — Ils ont de médiocres désirs, ceux qui se satisfont d'une vie remplie de ces luttes mesquines! S'ils jugent que le bonheur existe avec ces douleurs, ces peines, ces accidents, ces souffrances, ces maux, ces infirmités, ces impuissances, ces contrariétés, et la mort, qu'ils aillent, qu'ils embrassent cette terre nourrie de cadavres, qu'ils jouissent de ce présent joyeux! S'ils ne souhaitent rien, s'ils n'ont rien de plus à demander au Dieu père de tous les biens, ils attestent qu'ils ne sont pas dignes de comprendre et de dire ce qu'est le bonheur!

Le vrai malheur de l'homme. — Ce n'est pas parce qu'ils sont riches ou pauvres, puissants ou faibles, que les hommes sont malheureux. C'est parce qu'ils sont hommes, qu'ils ont un corps qui change et une âme qui espère. Regardez autour de vous quels sont les plus

misérables : ce ne sont pas ceux qui travaillent péniblement pour gagner le pain du jour. Ce sont ceux qui ont été blessés au cœur, et qui souffrent de douleurs souvent ignorées. Les revers de fortune, les échecs de position tiennent au corps, à l'esprit, aux passions qui varient et changent ; mais les misères réelles affectent l'âme : les premiers sont des accidents, ils passent ; les secondes persistent et demeurent ; ceux-là paraissent aux yeux du monde, parce qu'ils sont à la surface ; celles-ci s'enfoncent dans l'âme invisibles et cachées ; moins on les voit, plus elles s'attachent au fond et le torturent.

Et ce n'est pas une des moindres marques de l'immortalité de notre âme, que cette misère de l'âme à laquelle n'échappe aucun des hommes.

Que valent donc les projets de ces philosophes qui tendent à changer l'état social, dans le but de rendre l'homme heureux ? Que changeront-ils ? ce qui est le moindre de l'homme, sa position dans le monde, son vêtement, sa table, ou sa maison. Mais l'âme, que feront-ils pour elle, pour ce qui est la substance même de l'homme? Contre ses misères sont impuissants les progrès de la science, les découvertes de l'industrie et toutes les machines de la terre [1].

[1] « Ce n'est pas le malheur, c'est le bonheur qui est contre nature, » dit énergiquement un écrivain qui ne parle pas souvent avec tant de bon sens. Taine, *Vie et opinions de Nicolas Graindorge*.



Se comparant au Christianisme qui apparut au déclin de l'ancienne société, parfois ils prétendent aussi apporter une lumière nouvelle ; ils appellent aussi à eux les faibles et les petits, et leur promettent un heureux avenir. Mais, c'est ici la radicale différence d'eux et du Christianisme. Ils ne peuvent, tout au plus, que donner quelques biens de la terre à des nécessiteux matériels, et ce ne sont pas là les vrais misérables. Après, comme avant eux, la souffrance pèse sur l'homme, universelle et immortelle. Leurs bienfaits sont comme des avenues fraîches et ombreuses qui environnent et dissimulent l'abîme inévitable. L'homme s'y engage ; tout à coup, son pied manque, il y tombe sans préparation, sans secours, et désespéré.

Le Christianisme, au contraire, a réuni autour de lui les faibles et les souffrants pour les aider et les consoler; mais cette consolation il ne la leur a pas donnée dans le présent, il la leur a promise dans l'avenir. Il n'a pas trompé l'homme : il lui a montré son malheur complet, jusqu'au fond, sans lui rien cacher, et c'est de ce fond de misère, de cet abîme où il est descendu avec lui, qu'il lui a montré, au dessus de sa tête, le ciel.

De la fin de l'humanité. — Ils disent : *Il n'y a pas de vie à venir, après la terre.* — Alors qu'est-ce que l'homme? Il naît, il croît, il décroît et il meurt,

comme l'animal, comme la plante. Ce n'est pas là une *fin.*

Il reste à dire : *pourquoi* vit l'homme. Tous les êtres créés ont un but, une fin : cette fin, nous le voyons, c'est de servir à l'homme. Et l'homme, lui-même, n'aurait pas de fin ! Cela est impossible.

Si ! répondent-ils, il a une fin : de même que les animaux vivent pour lui, l'homme vit pour l'ensemble, pour l'humanité, et l'humanité est immortelle. Elle progresse sans cesse, et l'homme jouit de ses progrès ; dans mille ans, dans dix mille ans, dans un million d'années, l'humanité aura progressé encore; l'homme en jouira davantage, et plus elle avancera, plus il sera heureux. Et si l'homme, dans un million d'années, est plus heureux que l'homme d'aujourd'hui, il n'y a point d'injustice, parce que l'homme d'aujourd'hui est le même qui a vécu il y a dix mille ans, et qui vivra dans un million d'années, il se perpétue en passant d'un corps dans un autre; par ses enfants, il est le même homme, et l'homme de l'avenir profite de tous les travaux qu'il accomplit présentement.

C'est la métempsycose, de tout temps repoussée par le genre humain qu'elle ne satisfait pas. Qu'il soit admis, cependant, que l'homme est immortel et l'humanité immortelle : la question est reportée plus loin, mais c'est toujours la même question. Ce n'est plus : quelle est la fin de l'homme? mais, *quelle est la fin de l'humanité?*

L'humanité, l'ensemble des hommes, croîtra, se développera ; dans mille ans, elle aura fait des progrès, dans un million d'années davantage, et après ? Après, encore et toujours des progrès, et ainsi de suite, *indéfiniment !*

Indéfiniment des progrès, c'est-à-dire indéfiniment des efforts, toujours du mouvement, toujours de la peine, toujours de l'agitation, toujours courir, pas de bout à la carrière, jamais de repos, jamais de paix ! Et vous voulez que je m'en contente ! et vous appelez cela une *fin!* Ce n'est pas une fin ! Avoir une fin, c'est arriver à un but où l'on se repose, où l'on devient immobile, où l'on a la paix. Avoir une fin suppose deux choses : un point fixe, et, à ce point fixe, le repos de celui qui agit. Or, par la définition du *progrès*, par son nom même (*progressus*, marche en avant et indéfinie, sans fin), l'humanité n'a pas de fin, et, puisque l'homme est l'humanité, l'*homme* n'a pas de but, *n'a pas de fin ;* — ce qui est absurde, parce que c'est contraire à toutes les lois naturelles.

Voilà le dernier mot du panthéisme : ou il ignore quelle est la fin de l'homme, ou il donne à l'homme une fin fausse qui n'est pas une fin.

Le Christianisme, en une seule phrase, résout ce problème que se posent tous les hommes. Il est un Dieu immuable, éternel, voilà le point de départ ; à Dieu tend l'homme, voilà le but. Pourquoi êtes-vous créé et

mis au monde? A cette question nulle philosophie qui réponde nettement ou sache répondre. Mais le Christianisme : « Vous êtes créé et mis au monde pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et mériter la vie éternelle. » Je veux un but à ma vie, on me le montre, un but où je serai en paix, où je ne dirai pas : *après!* un but éternel, infini, Dieu! Je suis satisfait!

Comment les hommes qui se donnent le nom de *positifs*, qui ne veulent que le *précis* et le *certain*, préfèrent-ils vaguer dans le doute que d'accepter cette conclusion? Il n'y a rien de plus positif, de plus précis et de plus certain.

Plusieurs de ceux qui soutiennent ces systèmes sont convaincus et sincères. Mais il en est d'autres qui cèdent à un sentiment profond et qu'ils ne s'avouent pas : ils sont tourmentés par l'incessante pensée de l'avenir de leur âme. Ils ont peur : voilà pourquoi ils prennent tant de soin de se démontrer à eux-mêmes que cet avenir n'existe pas.

Le point où ils reviennent à chaque pas, c'est la confusion qui se doit faire de la substance individuelle et de la substance universelle. L'âme après la mort rentre dans le *grand tout*, l'âme s'absorbe dans l'*âme universelle*, l'âme va dans le *sein de Dieu*, etc.; c'est, sous toutes les formes, la même conclusion : ils ont eu soin d'expliquer ce qu'est *Dieu*. Ils sont tranquilles. Dieu

étant le monde, dont ils sont eux-mêmes partie, ce Dieu ne les pourra punir : ils ont mal fait, il se punirait lui-même ; et, d'ailleurs, le peu de mal qu'ils ont commis est perdu dans l'action universelle du monde.

Ainsi, ils ont, du coup, anéanti l'enfer ; il ne reste que le ciel, pour tous sans exception, puisque le ciel, c'est le monde même ; et, s'ils ne jouissent pas parfaitement de ce ciel, ils s'en consolent par la destruction absolue de l'enfer qui les menaçait.

Poursuivis par une crainte qu'ils dissimulent, ils se précipitent dans les champs de l'espace, ils volent dans l'éther incommensurable, et, n'en trouvant ni le bout ni le commencement, ils affectent de s'exclamer, disant : vous voyez bien que l'univers est infini, est éternel, et, s'il est éternel, que nous sommes déjà dans l'éternité ! Le ciel est ici, et aussi l'enfer ! ou plutôt il n'y a pas d'enfer ! il dépend de nous de jouir du ciel !

Ainsi ils se rassurent ; mais qu'on ne s'y trompe pas : ces théories ne sont que formes de conversation, textes de discours et de livres. Après qu'il a exposé son système, il reste quelque chose au fond du cœur de ce philosophe, qu'il ne peut ruiner, qu'il ne peut effacer, plus éternel que son monde, — la conscience même de ce qu'il est, et de ce qu'il fait ; — et l'on s'épouvante parfois des sombres pensées qui viennent courber sa tête et des indicibles effrois qui assaillent sa solitude !

CHAPITRE IV

LA SCIENCE

Voici une réunion de docteurs ; au milieu de l'exposition, longue, pesante, interminable d'une théorie, l'un d'eux jette négligemment ces mots : « puisqu'il n'y a dans le monde *que* la *matière...* » L'auditeur étranger dresse l'oreille et paraît surpris. Le premier savant regarde un second savant : c'est évident, dit l'autre, « l'hypothèse d'une chose *immatérielle* est entièrement contraire aux faits. » Le pauvre spectateur qui allait réclamer se rasseoit, tout honteux, qu'allait-il faire ? montrer sa profonde ignorance à des hommes qui ont tout étudié ! Mais ce n'est pas tout ; un troisième docteur vient appuyer : « en faveur de l'existence de l'*âme*, dit-il dédaigneusement, il ne peut pas être produit *même l'ombre* d'une preuve [1]. » C'est le coup d'assommoir : que répli-

[1] **Vogt, Buchner, Muller, etc.**

quer à cela ? l'auditeur est étourdi, il baisse la tête et ne bouge plus.

Le public, en présence de docteurs qui formulent ces propositions froidement, sans hésitation, qui s'entendent entre eux d'un seul mot, ne peut s'empêcher de se dire : ce sont des savants, moi je ne le suis pas ; s'ils le disent c'est qu'ils en sont sûrs, je n'ai qu'à me taire. — Eh ! bonnes gens, ils ne sont sûrs de rien ! « Ils n'en savent pas plus que vous et moi ! » comme disait la fameuse Laïs du XVII[e] siècle.

La science. — Qu'est-ce que la *science* ? C'est la synthèse, la vue de l'*ensemble* des choses. Autrefois, le nom de *savant* n'existait pas : on appelait Archimède un *géomètre*, Varron un *érudit*, mais non des *savants ;* ils ne possédaient qu'une partie de la science. Le savant, c'était l'amant de la sagesse, le *philosophe*, qui expliquait le monde, non avec des livres, des instruments et des expériences, mais par les raisons générales, — les seules vraies et immortelles. Moïse était un savant, quelques autres aussi, qui ont embrassé l'ensemble. Par cette observation, combien se restreint le nombre des savants ! Par la suivante, il n'y en a pour ainsi dire pas.

On ne saisit l'ensemble que par la connaissance des causes premières, des *principes*. Or, qui connaît les principes ? Ceux qu'on appelle communément *savants* sont

des curieux qui collectionnent des faits d'un certain ordre, des *spécialistes,* comme on dit aujourd'hui. Les phénomènes de la nature se comptent par millions, on a découvert les lois de quelques douzaines; celui qui connaît une ou deux de ces douzaines est un *savant:* il s'occupe d'une série, il l'analyse; l'*analyse* ne forme rien, le mot dit ce qu'elle est, elle dissèque. En vain prétendent-ils avoir découvert, le chimiste une nouvelle combinaison, le naturaliste une nouvelle classe d'animaux, ils ne sortent pas du détail : ce qu'il leur « plaît d'appeler *science,* n'est qu'une réunion de faits épars dont la synthèse est à trouver [1]. »

Lorsqu'on entend les *savants* allemands nier toutes les croyances et les traditions du genre humain — sur la terre, le ciel, les races, les langues, les facultés de l'homme, le corps, l'âme, la vie, etc., — on ne peut trop s'étonner : quoi ! ils ont donc étudié tout cela ! ils en savent donc assez pour avoir comparé le vrai et le faux, pour juger, accepter, rejeter en connaissance de cause? Ils sont donc à la fois naturalistes, astronomes, géologues, chimistes, antiquaires, philosophes, historiens ! — Eh bien, non ! l'acquisition des sciences est trop longue, et la vie trop courte pour qu'un homme puisse véritablement connaître toutes les sciences ; celui qui en possède une

[1] Dr Chauvet, *Principes de philos. médicale,* et *Observations* sur Buchner; *Science et Nature.*



seule ne le niera pas. Ils se vantent : ces savants universels sont des *Gascons*. On doit connaître ce mot, même en Allemagne.

Les plus encyclopédistes, Aristote, Leibnitz, Humbold, que savaient-ils ? Humbold était-il philosophe ? Leibnitz naturaliste ? Aristote astronome ? pouvait-il disserter sur l'art militaire, la musique, la mécanique ? était-il même physicien, lui qui, dit-on, se tua pour n'avoir pas compris la cause du courant de l'Euripe ? A plus forte raison, la plèbe des *savants :* la plupart ne connaissent qu'un tout petit côté des sciences, les araignées par exemple, ou les étoiles filantes, ou les champignons ; et, plus ils ont consacré de temps à étudier les champignons, les étoiles filantes, et les araignées, moins ils en ont donné à l'ensemble ; mieux ils savent les araignées, les champignons et les étoiles filantes, moins ils connaissent le reste de la création.

Et leur science même les diminue. Qu'est-ce qu'un mathématicien ? un homme qui n'entend rien à la poésie ; un archéologue, un helléniste, un hébraïsant, un numismate ? En dehors des antiquités grecques, romaines, de Ninive ou du Pérou, il ne fait pas de différence d'un Raphaël ou d'un Courbet. Un paléontologiste a moins de notions de littérature qu'un élève de rhétorique, et le membre de l'Académie des inscriptions, qui m'enseigne les vrais noms des nombreuses dynasties d'Égypte, ne

sait pas un mot de l'histoire de l'Europe, que dis-je, de la France, de son pays [1] ! A quelques-uns cette étude est fatale, elle les rend stupides ; j'en ai connu, ils étaient moins éloignés de la *bêterie*, comme dit Rabelais, que de l'esprit [2].

Ils sont parqués dans un coin où ils tournent et piétinent, comme des bestiaux dans un pré : ils allongent leur muffle par dessus les barrières de l'enclos ; au delà de cet horizon ils ne connaissent rien. Vous imaginez-vous les mineurs de l'Oural ou du Hartz prétendre que l'univers ressemble à leurs galeries sombres, parce qu'ils ne voient ni les vallées fraîches, ni les claires rivières, ni les hautes montagnes, ni la vaste mer, ni le soleil qui fait tout saillir et resplendir du feu de ses rayons !

S'il faut dire la vérité, voici la définition des *savants : Ceux qui savent une chose, et qui ignorent tout le reste* [3].

[1] Il est fâcheux pour les géologues qu'on soit obligé de constater souvent leur ignorance de l'histoire, même de l'histoire moderne ; cette connaissance leur servirait à comprendre beaucoup de faits qui leur paraissent inexplicables.

[2] « Être le premier sur un point, le dernier sur tous, a-t-on fort bien dit, telle est la loi de ces futiles ambitions. » J. Wallon, *M. Cousin*.

[3] « Les savants ne peuvent exceller aujourd'hui qu'en se renfermant dans une spécialité restreinte ; de là, phénomène analogue à celui qui résulte pour les artisans de l'extrême division du travail : l'homme se *rapetisse* sous certains rapports à mesure que le savant grandit. » (Le Play, *Réforme sociale*, Introduction, 2.



Ignorance des savants. — Et ce qu'ils savent, c'est le moins important. Ils connaissent les effets, non les causes. Les hommes qui vivent dans les champs, dans les bois, aux bords des mers, déclarent que, plus ils considèrent la nature, moins ils la comprennent : ils sont entourés de *mystères*, c'est le mot qu'ils emploient. Ils ont dit si souvent *comment*? et *pourquoi?* qu'ils ont la conscience que jamais ces problèmes ne seront résolus.

Oui,—mais les *savants* proprement dits?—Les *savants* ne parlent pas autrement : « De cet immense univers l'homme ne connaît presque rien, quoique croyant connaître tout [1]. » Ils ont inventé des axiomes, adopté des mots, *fini, indéfini, forces* [2], etc. Ce ne sont pas là les principes, ce sont les noms divers de l'ignorance humaine, des conventions auxquelles on se range ; c'est le seul moyen pour commencer à raisonner.

Cependant, aidés de ces béquilles, me feront-ils connaître les *principes*, les choses simples, le ciel, la terre, l'animal, l'homme, la vie, leur origine et leur fin? Les principes! Oh non! « il ne nous appartient pas de remonter aux causes premières, nous les ignorons [3]. »

[1] Flammarion, *Dieu dans la nature*, IV.

[2] Leibnitz se moque quelque part *(Recueil de pièces diverses de Leibnitz, Newton, Clarke*, etc.), « de ces qualités *occultes*, scolastiques, qui commencent à nous dévorer, sous le nom spécieux de FORCES, et qui nous ramèneront dans le royaume des ténèbres. »

[3] Le Play, *Réforme sociale*, 9. — « Le feu brûle, l'œuf contient

— Mais c'est ce qui m'intéresse le plus! qu'est-ce que des savants qui ne savent pas?

Malgré les découvertes dont on se vante, ce dont je suis émerveillé, ce n'est pas de ce que l'homme est parvenu à connaître, mais de tout ce qu'il ignore. Encore, si l'on avait l'espérance de connaître le reste un jour! Mais l'illusion n'est pas permise : venez voir s'avancer les *savants* l'un après l'autre, et convenir de leur ignorance, et les croyants, et les sceptiques, et ceux d'il y a deux cents ans, et ceux d'aujourd'hui ; bien plus, engager l'avenir, assurer que, s'ils ne savent pas, leurs successeurs ne sauront pas davantage, que ce sont des *secrets éternels!* Écoutez tout ce qu'ils ignorent.

Le monde physique. — « Pas plus aujourd'hui qu'il y a huit mille ans, nous n'avons de données exactes sur la *nature intime* des choses.... Nous appliquons la vapeur aux machines, l'électricité aux télégraphes, etc., mais qu'est-ce que l'*électricité* en elle-même? qu'est-ce que la *vapeur* et sa nature propre? Nous n'en savons rien [1]. » — La vapeur! l'électricité! dites aussi « la *contractibilité*, et la *chaleur*, et l'*activité* de la moëlle

l'oiseau, le soleil luit, le gland donne le chêne, nous voyons avec l'œil, nous entendons avec l'oreille, etc. Nous acceptons ces choses comme réelles. Qui les explique? Personne. Ce sont autant d'articles de foi qui s'imposent à notre raison contre notre raison. » Dr Bourdin, *Annuaire encyclopédique*, 8e année.

[1] Babinet, *Revue des Cours scientifiques*, 1865.

épinière[1] ! » — N'exagérons pas : « la science sait aujourd'hui ce que c'est que l'électricité, la chaleur, la lumière, et l'attraction ; elle les considère comme des effets des vibrations de l'éther, mais comment les considérera-t-elle demain[2] ? » — Demain ! « Je sais les lois, l'économie de l'*attraction*, mais ce que c'est, je ne saurais le dire, et *personne* ne le sait, ni ne le *saura* plus que moi[3] ! » Celui qui se permet de dire *personne* et *jamais*, c'est Newton !

Voici un naturaliste : « Si l'on demande, dit-il, *comment* et *pourquoi* tel agent produit telle modification, nous répondrons franchement, que nous *n'en savons rien ;* comment les plateaux d'Abyssinie noircissent à tel point, que d'Abadie vit son domestique changer de couleur en un mois, — il ne le reconnaissait plus ; comment l'Amérique du Nord maigrit et grandit l'Anglo-Saxon, nous ne savons rien de la *cause* de tout cela, nous savons que cela est[4]. »

Ce chimiste expose l'ingénieuse théorie des couleurs : il nous apprend qu'il n'y a pas de couleurs, à proprement parler ; qu'il n'y a que l'exclusion de plusieurs parties du prisme solaire, qu'une étoffe n'est pas teinte en rouge, mais enduite d'une substance qui absorbe toutes les

[1] **Vulpian,** ***Cours de physiol. comparée.***
[2] **Chauvet,** ***Nouveaux principes de philosophie médicale.***
[3] **Newton.**
[4] **Quatrefages,** ***Cours d'anthropologie,*** **1865.**

nuances de la lumière, excepté la nuance rouge qui apparaît; il rend incontestable cette démonstration qui fait de la couleur une qualité négative et non positive. Tout cela est bien observé, fermement déduit, nettement expliqué. Mais il ajoute « que les hommes ne voient pas tous les *mêmes* couleurs, que ce qui paraît *rouge* à l'un semble *vert* à l'autre. » Et cela est vrai : il détruit ainsi toute la force de sa théorie, puisque deux hommes ne s'entendent même pas sur ce simple résultat de l'existence d'un fait! Vous faites telle opération sur cette étoffe : vous l'avez rendue *bleue*, dit l'un, — non, *jaune*, dit l'autre. Quel est ce phénomène? d'où vient-il? comment l'expliquer? aucun *savant* ne le dit. Ce secret de l'œil qui décompose différemment, selon les hommes, le prisme solaire, est fermé à l'homme. Nul ne le sait, nul ne le comprend.

Quel *savant* donc démentira Diderot, quand il dit : « En physique il y a trois choses : le *phénomène*, les *suppositions* du physicien, et le calcul qui *résulte* de ces suppositions. » Un physicien veut calculer la courbe que fait un rayon de lumière en traversant l'atmosphère ; voici « les éléments *essentiels* qu'il ne fait pas *entrer en compte*, parce qu'ils lui sont *inconnus*, et dont il est *obligé de prendre son parti :* » la densité des couches de l'air, — la loi de réfraction, — la nature des corpuscules lumineux, — leur figure, etc. Cependant son

calcul se trouve juste, le rayon prend la courbe déterminée. Qu'est-ce que cela prouve? « Ou que ses suppositions se sont redressées, ou qu'elles sont exactes; mais lequel des deux? il l'*ignore*, voilà toute la certitude à laquelle il *peut arriver*[1]. » — S'il en est ainsi de l'explication des phénomènes naturels par les *savants*, quelle confiance, nous autres ignorants, devons-nous avoir en eux! Et eux-mêmes, comment peuvent-ils s'écouter disserter mutuellement sans se dire : il n'en *sait rien*, ni *moi non plus!* — Voilà pour les lois physiques.

« Jamais, dit Humbold, on ne parviendra à épuiser l'inépuisable richesse de la nature, et aucun savant ne pourra se vanter d'avoir embrassé la totalité des phénomènes[2]. » Soit! mais la *science* peut-elle me dire seulement ce qu'est ce sol sur lequel je marche? comment il a été formé?

Non! « Nous pouvons proclamer avec *certitude* (on va voir tout à l'heure cette certitude) quelles sont les substances qui composent le soleil et les étoiles fixes, mais nous ne saurions dire quels composés recèlent les couches de *notre propre globe*[3]. » En vain les géologues entassent

[1] *Lettre sur les aveugles*. Le même Diderot termine ainsi sa *Lettre sur les aveugles* : « Savons-nous ce que c'est que la *matière?* nullement. L'*esprit* et la *pensée?* encore moins. Le *mouvement*, l'*espace* et la *durée?* point du tout, etc. Nous ne savons donc presque rien.»

[2] *Cosmos*.

[3] L. Figuier, *L'Année scientifique*, 1863.

leurs systèmes : celui du feu est aussi plausible que celui de l'eau, ou ,pour mieux dire, aussi incertain. Selon Laplace, la terre est un soleil éteint, une étoile refroidie ; est-ce incontestable ? non, c'est une théorie, « une belle *théorie*, qui a un caractère frappant de probabilité, pleine de poésie et de grandeur, et aujourd'hui généralement adoptée [1]. » — Aujourd'hui, en 1863 ; mais aujourd'hui, en 1867, la théorie est fausse : on en a imaginé une autre, « une multitude d'autres. » Aujourd'hui, la géologie affirme que la surface du globe a été couverte d'une énorme masse de glace, « d'une couche de douze ou treize mille pieds d'épaisseur, » selon Agassiz qui, ayant examiné l'Europe et l'Amérique du nord et du sud, croit pouvoir l'assurer. Tous se sont évertués à expliquer ce phénomène : la terre a traversé un espace plus froid ; — des myriades d'astéroïdes ont voilé le soleil ; — le soleil s'est obscurci pendant quelque temps ; — les terres en s'échauffant ont fait le froid ; — cette couche n'était que partielle, etc., etc. [2] D'autres retournent à la théorie de la chaleur : « la température de la terre était fort élevée, et engendra alors des matières en grandes masses [3]. » D'où viennent ces variations ? les *savants* nous l'apprennent : de ce que « nos lois physiques sont

[1] L. Figuier, *Ib.*
[2] Voy. Contejean, *Revue des Cours scientif.*, mars 1867.
[3] Alf. Maury, *Des Progrès de la chimie organique.*

de simples *approximations* qui suffisent généralement, quand nous les appliquons entre les limites où elles ont été observées, mais qui peuvent devenir de plus en plus *fausses* en dehors de ces limites, » c'est-à-dire qu'on ne peut les appliquer « sûrement ni aux inductions sur l'avenir du monde, ni à son passé : » alors, « la science fait défaut, et l'imagination seule travaille[1]. »

Certes, la science fait défaut, dit un autre, et particulièrement « la noble science de la géologie aux témoignages de laquelle nous sommes beaucoup trop prompts à croire, en raison de l'extrême insuffisance de ses documents[2] ! » Et « nous déclarons, nous soussignés, au « nombre de plus de deux cents, qui étudions les scien- « ces naturelles, que les recherches de la vérité scienti- « fique ont été perverties de notre temps, en jetant des « doutes sur l'authenticité des saintes écritures, vu que « *les sciences physiques sont fort incomplètes*[3]. »

Est-ce tout ? non, un dernier *savant* accourt pour voter contre la science géologique, précisément un de ceux qui ont émis une théorie géologique : non, dit-il, « nul homme ne pourra dire sûrement : ces rocs, ces terrains, ces sables se sont agrégés ainsi, et ne peuvent l'avoir été autrement ; la preuve invincible ne lui appar-

[1] Collignon, *Exposé de la situation de la Mécanique*, rapport sur les progrès des arts et des sciences à l'Exposition de 1867.

[2] Darwin, *De l'Origine des espèces*, récapitulation et conclusion.

[3] *Actes de la Société royale de Londres*, 1861.



tient pas, et un second pourra toujours venir, et affirmer que c'est une autre force qui a agi ; car l'un et l'autre *ignoreront constamment* la puissance de cette force dans les premiers âges du monde, des effets qui se produisaient et des éléments où puisait la vie[1]. » — Ajoutez : « et des circonstances qui ont modifié le type unique de la grande famille du genre humain, » dit un savant auquel les autres ne répliquent pas, donnant à la démonstration comme un coup de massue qui l'enfonce et l'affermit[2].

On a prononcé le mot de *certitude* pour le ciel : le ciel ! « Que savons-nous de l'astronomie et des innombrables mondes *invisibles à tout jamais*, et jetés à des distances incommensurables ? s'écrie un astronome[3]. Placés sur un globe qui est parmi les mondes comme un *atome* dans un tourbillon de poussière, éclairés par un soleil à peine comparable à une étincelle de la voie lactée, laquelle à son tour se perd dans l'espace, que savons-nous sur cette complication *impénétrable* de mouvements, de distances, de poids, de volumes, depuis que nous observons avec tant d'ingénieuses dispositions ? presque rien. Et, *sans sortir de notre système solaire*, que savons-nous sur son mou-

[1] Alf. Maury, *L'Homme primitif*. M. Maury ne croit pas à la création.
[2] Humbold, *Vues des Cordillières*, introduction.
[3] Boillot, *L'Astronomie vulgarisée*.

vement à travers les constellations, sur sa position, sur sa valeur, son influence, sa constitution même? *presque rien.* »

Après les lois de Newton qui expliquent l'attraction des mondes [1], il reste ces mondes eux-mêmes à expliquer. Que sont-ils? pourquoi roulent-ils dans l'immensité des infinis? Cette incommensurable étendue qui est au dessus de ma tête, que j'appelle, près de la terre, *air*, et plus loin, dans le bleu, *ciel*, qui me dira où elle finit, et comment elle finit, et comment elle ne finit pas? Cet infini, comment n'a-t-il pas de bornes, et comment en aurait-il? comment comprendre l'un et l'autre, et, à plus forte raison, l'expliquer? Est-il un *savant* qui, avec ses instruments et ses calculs, arrive au bord de l'infini? De même qu'il y a un point de la terre qu'on ne peut dépasser (à une ou deux lieues de l'écorce, on ne pénètre plus, on ignore ce qu'il y a au delà), c'est le noir qu'il

[1] Elles ne l'expliquent plus : le système de Newton est aujourd'hui nié. Ce système de la gravitation ou attraction paraissait déjà à Leibnitz insuffisant pour expliquer les mouvements des astres. Depuis, on n'a cessé de le combattre, et un livre récent *(Nouvelle Théorie de l'univers*, par le Dr Rolande du Plan, 1862) déclare positivement que « la gravitation n'a aucune raison d'être, parce qu'elle n'*explique rien* et ne peut rien *expliquer*, attendu que son principe est *faux*. » La base de cette nouvelle théorie est l'*électricité* : « C'est une grande idée! dit un autre, les phénomènes du magnétisme terrestre tendent à la confirmer. » *(Cosmos*, 1er janvier 1864). Oui, jusqu'au moment où d'autres phénomènes tendront à l'infirmer.



aperçoit au fond des cieux. « La cause de la chaleur n'est point connue, dit un professeur, mais elle a donné lieu à un grand nombre de *savantes* hypothèses[1]. » Alliance monstrueuse de deux mots qui se repoussent ! *Hypothèse* veut dire ce que l'on imagine : si l'on *sait*, on ne fait pas d'hypothèses ; si l'on fait des hypothèses, c'est qu'on ne sait pas.

La formation de la terre, les lois physiques, les mondes célestes, les *savants* ignorent tout cela, ce sont de trop grands objets : mais sont-ils plus instruits dans les sciences spéciales, circonscrites à un petit nombre de faits ? Pas davantage. En médecine, que de points sur lesquels le praticien appuie en vain son regard ! Quelle est sa force contre le *cancer*, dont on a dit : nous ne savons ni ce que c'est, ni quelle en est la cause, ni comment le guérir ? — Qui n'a vu la *science* vis-à-vis d'une pauvre femme couchée, immobile depuis dix ans, quinze ans, par une maladie inconnue ? Les médecins se succédaient autour d'elle, essayaient tour à tour l'eau et le feu ; la maladie, enfoncée dans les profondeurs du corps, restait à l'abri de toutes les atteintes. — A-t-on trouvé encore un remède contre la *rage*, horrible mal où un misérable être humain, plein de vie, se sent entraîner

[1] Helmhotz.



dans la fosse par la main invisible de la mort, comme par la puissance irrésistible d'une machine qui saisit un homme, l'enlève, le livre aux engrenages et le broie entre leurs dents? Seulement dans la rage, c'est plus long: elle en dévore près de deux cents par an en France, selon la statistique, mesquin instrument de la *science* qui, elle, se tient inerte et inane. — Et la *morve* qui ne tue pas que des chevaux, qui pénètre sournoisement dans les veines de l'homme, y sommeille des années entières, sans signe d'existence, laissant le malheureux dans une entière sécurité; puis, quand, ainsi qu'une araignée, elle a étendu sa toile dans toute l'organisation, qu'elle tient l'homme à ses mille extrémités, — tout à coup elle se montre, effroyable immédiatement, attaquant les membres, l'intérieur, avec une violence qui déconcerte, trouble et désespère le médecin; dès le début, il s'avoue vaincu : c'est la morve. Une guérison, écrivait un docteur, est considérée dans la science comme un événement! Et tant d'autres maladies également inconnues, et incurables! Plus un médecin est instruit, plus il se devrait abîmer dans l'humilité, et prosterner devant ce Dieu qui a gardé tant de secrets.

Ils ne savent pas conserver le feu de la vie; ils ne savent pas davantage l'allumer : « la chimie ne le pourra jamais, la théorie des générations spontanées est

à jamais ruinée [1]; » et nul n'a encore répondu à la question de Buffon : *Comment un être produit il son semblable?* Mais ils savent du moins ce qui semble le plus simple, ce qu'est la *vie*.

La vie ! non ! non ! Apprenez « qu'on est encore dans l'incertitude sur le sens qu'il faut attacher à ce mot, au sujet duquel les hommes les plus éminents ont emis les opinions les plus diversement et souvent les plus diamétralement opposées [2]. » On a inventé successivement cinq systèmes: *physique*, *chimique*, *organiste*, *vitaliste* et *animiste*, et chacun de ces systèmes a produit plusieurs définitions. Il y a les définitions vagues, où le docteur sagace se garde bien de se compromettre : « la *vie* est la manière d'être des corps organisés, qui les distingue des corps bruts [3]; » cela ne dit rien, — ou « la *vie* est un ensemble de phénomènes qui se succèdent pendant un temps limité dans lès corps organisés [4]. » Mais le *sommeil* aussi est un ensemble de phénomènes qui se succèdent, etc.! — Il y a les définitions naïves : « la *vie* est le ressort qui meut les éléments du corps et les transporte sans cesse [5]. » Un *ressort* de quelle espèce? Les machines ont des ressorts, et elles

[1] Alf. Maury, *Progrès de la chimie organique.*
[2] Lacaze-Duthières, *Cours de zoologie.*
[3] Nysten.
[4] Richerand.
[5] Cuvier.

ne vivent pas. — Il y a les définitions gasconnes, qui promettent de vous mener à bonne fin et qui vous laissent à mi-route : « la *vie* est un ordre ou état de choses qui permettent dans un corps les mouvements organiques, et ces mouvements résultent de l'action d'une *cause* stimulante qui les excite [1]. » Oui, mais cette cause ? Ici apparaît la définition à raquettes : on se met deux, vis-à-vis, comme au volant : « Qu'est-ce que la *vie ?* « La vie est l'*effet* de la force vitale » dit l'un [2]. Bien ! Et qu'est-ce que la force vitale ? « La force (ou principe) vitale, répond l'autre, est la *cause* qui produit les phénomènes de la vie dans les corps humains [3]. » Réplique excellente, les joueurs sont forts ! Si l'une est la cause, l'autre est l'effet.

Il y a les définitions imaginaires, que le professeur donne à ses élèves, qui ne le doivent pas interrompre : la *vie* est « une *force* dont une fonction *spéciale* dans les êtres organisés garde le *dépôt* [4]. » Cherchez, jeunes gens ! — Celles-ci sont pourtant commodes en comparaison des transcendentales, où le *savant* applique le mot d'un spirituel prélat : « Quand un homme parle sans comprendre ce qu'il dit, et que ceux qui l'écoutent ne le peuvent com-

[1] Lamark.
[2] Chaussier.
[3] Barthez.
[4] Alf. Maury, *Progrès de la chimie organique.*

prendre, c'est de la philosophie [1]. » Ainsi : « la *chose* qui se *trouve* dans les êtres vivants et ne se trouve pas dans les morts, nous l'appelons *archée*, principe vital, comme les qualités inconnues des géomètres, X, Y, Z [2]. »

Il manquait la définition *négative* : elle revenait de droit au philosophe qui a le plus profondément écrit sur ce sujet, à l'auteur du livre qui a pour titre : *De la vie et de la mort*. En commençant son ouvrage, Bichat veut définir la vie, et sa définition n'est autre qu'une négation : « la *vie* est l'ensemble des *fonctions* qui *résistent* à la mort. » Il continue, afin de s'expliquer à lui-même cet ensemble de *fonctions*, et qu'aperçoit-il? les corps étrangers agissant sans cesse sur le corps vivant, tendant sans cesse à le détruire, et le corps vivant réagissant « par un *principe* qui est en lui. » Quel est ce principe? il ne le dit pas. Pour faire comprendre la vie, il est obligé de se mettre en dehors de la vie : il peint les objets extérieurs, il voit leur action ; quelque chose gêne cette action, donc il y a là une force : mais quelle est cette force? la réponse est derrière le rideau. Voilà à quoi aboutit la plus grande *science* [3].

[1] Mgr Darboy, archevêque de Paris.

[2] Barthez, *Éléments de la science de l'homme*.

[3] Ils ne savent ce qu'est la *vie* ; ils ne savent même pas ce qu'est le *sang* : « Le sang, élément principal de notre organisation, n'est encore qu'*imparfaitement connu*. » Dr F. Bricheteau, *Bulletin de Thérapeutique*, octobre 1868.

Les *savants*, parce qu'ils assistent aux vastes développements de l'industrie, parce que la vapeur permet à l'homme d'aller plus vite d'un point à un autre, que l'électricité transmet la parole de l'Europe à l'Australie ou à l'Amérique, que le soleil fixe une image sur un miroir, et que, bientôt peut-être, les ballons soulèveront un peu l'homme dans la brume qui enveloppe la terre, s'écrient que le progrès est indéfini, que la « science finira par tourner la position [1], » et que la nature sera forcée de laisser à nu ses mystères les plus secrets. Je n'en demande pas tant ; je ne demande à en connaître qu'un : qu'ils me disent *ce qu'est la vie*. Alors ils pourront annihiler la *mort*, qui est la destruction de la vie ; l'homme sera éternel, *la position sera tournée* [2] !

Mais il y a un tel trouble dans ces têtes, que l'ordre ne sera rétabli que par un cataclysme effroyable qui renversera, détruira, et anéantira cette *science* et ces *savants*, et leurs livres, et leurs machines et leurs systèmes !

Le monde moral. — Ils s'imaginent qu'ils arriveront

[1] V. Hugo, *Les Misérables*, t. VI.

[2] « Le nom de *Vie*, dit saint Thomas d'Aquin, I, 1, p. 18, signifie la substance à laquelle appartient, en vertu de sa nature, de se mouvoir elle-même, ou de se porter à quelque opération que ce soit. » Pour être vieille de cinq cents ans, cette définition n'est pas plus mauvaise que les précédentes.

à connaître par la *science*, aujourd'hui, ou d'ici à dix ans, des vérités de tous temps cachées à l'homme : ils exaltent « ces courageux chercheurs, dont la vie est dévouée au plus sérieux emploi de l'intelligence humaine, à la solution du *problème* de nos destinées, à la poursuite de cette grande *énigme,* » et ils s'étonnent que l'on n'ait rien trouvé « en ces derniers temps [1] ! »

Ils croient que l'on avance dans la connaissance des choses éternelles, comme dans celle des sciences physiques ou mathématiques. Un enfant commence par l'anatomie, passe à la botanique, puis à la zoologie, à la géologie, etc. ; il augmente la somme de ses connaissances, et enfin possède l'histoire naturelle. Il peut même découvrir quelque cryptogame, inventer une classification, déterminer des couches de terre, etc. Eux, pensent arriver de la même manière à découvrir l'*âme* ou l'absence de l'âme, *Dieu* ou l'absence de Dieu, la *volonté* ou la fatalité, etc., comme si cela dépendait de l'observation !

Problème ! énigme ! Qui ne voit que, comme cette énigme est donnée à deviner aux hommes depuis six mille ans, ou le mot en est trouvé, ou il ne le sera jamais ? Qui fera croire au monde qu'une vérité indispensable au monde ait été cachée au monde depuis la création, et

[1] Scherer, Renan, etc.



que ce sera, quelque philosophe de l'Université d'Heidelberg ou de Tubingue, qui, en la révélant, montrera la face d'un Dieu sous son bonnet de docteur? Tous les faits psychologiques ont été observés, et ce qui peut être connu l'est: le reste est rêverie ou puérilité! Les chercheurs d'or d'Australie ou de Californie, quand ils ont fouillé un champ, reconnaissant qu'il n'y a pas d'or, l'abandonnent et vont ailleurs. Les philosophes et les *savants* au contraire: ils s'obstinent à élever sans cesse des théories, des machines nouvelles au dessus d'un sol défoncé. Il semble voir des émigrants bretons ou auvergnats — les plus entêtés des hommes, dit-on, — aborder près d'un *placer* qui a été creusé, troué dans tous les sens, y courir, et se mettre à l'œuvre, s'imaginant y découvrir le bloc d'or tant désiré. Eh! pauvres gens! le bloc a été déterré depuis longtemps, ou il n'existe pas! Chaque coup de pioche, chaque système est du temps perdu: vous ne trouverez rien! vous n'aurez fait qu'un nouveau trou[1]!

Quelle suite innombrable d'autres choses inconnues La surface seule de notre petite planète, qui la connaît?

[1] « Tout le monde sait quels progrès ont fait les sciences; mais quand on cherchera dans ces sciences le *secret des destinées de l'homme*, on sera toujours désappointé. Chaque fois que Descartes a voulu chercher le fond des choses, il n'a jamais rien trouvé. » Babinet, *Revue des Cours scientifiques*, avril 1867.

Quel marin, ayant fait plusieurs fois le tour du monde, peut se flatter d'en avoir vu la millième partie? Il a voyagé toute sa vie, il a aperçu quelques points sous différentes latitudes; voilà tout. Et l'Histoire du monde, et son passé? qui sait réellement ce que furent tel et tel peuple? Quand on songe aux études immenses, aux efforts accumulés de travail qu'il a fallu à un Augustin Thierry pour apprécier seulement les premiers siècles de l'histoire de France, comprendre les ressorts de l'état social, saisir l'esprit de ses institutions, s'identifier, vivre avec ces temps relativement rapprochés — seule manière de savoir l'histoire, — on peut affirmer que personne, sans aucune exception, ne sait ce qu'était le passé. Ce que l'homme le plus *savant* en connaît est comme un grain de millet dans un grand tas. Qu'importe que l'on possède tout ou partie de ce grain de millet! C'est toujours la même ignorance [1].

Et la pensée? Le Vaillant raconte [2] qu'une chienne qu'il aimait étant disparue, on se mit à sa recherche, et

[1] Voyez, pour ne citer qu'un fait, ce que dit un homme compétent de l'histoire de l'Asie: « Il paraît bien démontré actuellement, qu'au delà du Sandrocottus des historiens d'Alexandre, toute date pour l'histoire de l'Inde est *conjecturale*; et cela ne nous porte qu'à *trois siècles avant notre ère*... Les traditions sont à un tel point *dépourvues* du caractère historique, qu'il est impossible d'en tirer aucun parti pour la chronologie. » Pictet, *Les Aryas primitifs*. — La science n'est qu'un point que grossit l'ignorance, dit une maxime arabe.

[2] *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*



qu'on la trouva au bout de deux jours, près d'une chaise qui était tombée de son chariot ; elle était demeurée là, sans bouger, pour garder ce meuble de son maître. Que s'était-il passé dans la tête de cet animal ? Elle s'était donc dit : cette chaise est tombée, — mon maître ne s'en est pas aperçu, — elle serait perdue si elle n'était surveillée, — il faut que je la garde. Mais, qu'est cela, sinon un raisonnement et, pour dire le vrai mot, un *syllogisme* ? Un chien raisonne donc, il pense ? Et si le chien pense, pourquoi pas le cheval ? pourquoi pas l'oiseau ? pourquoi pas l'insecte presque imperceptible, et ainsi de suite en descendant dans l'échelle des êtres ? Mais ces animaux de la mer, informes, gluants, massifs, que les flots déposent sur le rivage, que l'on coupe en plusieurs morceaux et qui vivent encore, où l'on ne distingue quasi rien que la vie, pensent donc aussi ? S'ils ne pensent pas, pourquoi ne pensent-ils pas ? s'ils pensent, qu'est-ce qui le prouve ? Qu'est-ce donc que la pensée, et quelle différence y a-t-il entre la pensée et l'instinct ?

Mais que dis-je ? la pensée ! Qui expliquera la conduite *morale* des animaux ? Une fourmi, après avoir tué un petit papillon vingt fois grand comme elle, le saisit avec ses mandibules et l'entraine vers la fourmilière. C'est dans un bois, parmi des herbes, des mousses, des plantes grimpantes, des feuilles séchées, un inextricable fouillis :

elle ne se trompe pas ; quoique éloignée, elle va droit devant elle, reconnaissant son chemin dans ces creux et ces monticules, qui sont pour elle aussi hauts et profonds que pour nous les vallées et les pics des montagnes. Seulement il n'y a pas de sentier tracé : elle en fait un elle-même et sans hésiter.

A un moment, un amas de feuilles l'arrête avec son fardeau. Comment passer ? elle tourne et retourne le papillon, le tire dans tous les sens, impossible. Après maints efforts, arrivent à elle deux ou trois autres fourmis : chacune se met à l'œuvre, l'une à droite, l'autre à gauche, cette autre derrière ; on pousse, on soulève, on retourne le papillon sens dessus dessous ; le passage est franchi, la route redevient facile. Aussitôt, les voisins auxiliaires s'éloignent, ils ne sont plus utiles, ils vont chacun à leur affaire. Cependant, comme l'opération a duré assez longtemps, elle a attiré l'attention des passants, — qui sait même, des voleurs. A peine la fourmi se remet-elle en route, elle est accostée par des officieux qui s'offrent à lui prêter secours ; ils se placent à côté d'elle, s'attellent à sa charge, — trop lourde pour une seule ; mais la fourmi ne se trompe pas sur les intentions de ces trop aimables aides : elle les reçoit brusquement, rudement même, d'un bon coup de dent (elle en a l'air du moins, j'ignore si elle a des dents) : je n'ai besoin de personne, qu'on me laisse tranquille !

Elle va ainsi d'un pas rapide, courant, roulant, dévalant le long des racines, grimpant les rampes escarpées, avec une énergie, une verve qui ne se lasse pas ; elle traîne après elle son papillon, comme un léger voiturin est emporté au grand trot par un solide et vigoureux percheron.

Autre incident : plus loin les feuilles amoncelées s'élèvent en si grand nombre, qu'elle est tout à fait arrêtée. Elle va, elle vient, elle essaie vingt passages ; il n'y en a pas de praticable. A ce moment, un spectateur, — non pas une fourmi, — un homme, veut lui rendre service : du bout d'une petite branche cassée, il écarte les feuilles, les disperse et ouvre la route. Mais, impression inattendue, ce qu'il a fait est juste le contraire de ce qu'il a voulu. A ce bruit insolite, la fourmi s'est effrayée : ce n'est pas un effet ordinaire, il y a là une puissance inconnue, par conséquent à redouter ! Un tourbillon de vent qui balaie des monceaux de neige dans une gorge devant un voyageur ; un ouragan qui abat, renverse et précipite dans les abîmes des torrents les sapins de cent pieds du haut de la montagne ; une trombe qui passe sur une vallée semée de villages et de maisons, rase tout et laisse le sol nu et désert, ne frappent pas davantage de terreur l'homme, qui comprend sa débilité et sa petitesse au choc de ces éléments, agents d'une puissance invisible et irrécusable. La fourmi s'enfuit, elle

s'enfonce dans la terre, elle disparaît laissant son fardeau, sa proie : qu'importe le papillon, provision de l'hiver ! avant tout, sauvons notre vie !

Le calme se fait pourtant, la tempête a été courte ; tout est redevenu paisible, les feuilles ne bougent plus, le sentier est libre, et au milieu gît le papillon étendu sur le dos, comme un dromadaire mort dans un désert. Mais la fourmi ne reparaît pas : son effroi a été trop grand ; le bouleversement qu'elle a entrevu plutôt que vu lui a paru si prodigieux, qu'elle s'est mise bien loin à l'écart. Elle va d'un autre côté, elle ne reviendra plus. — Non, plus elle, mais après quelques minutes, tout bruit ayant cessé, rien ne remuant, le passage des autres voyageurs de ce côté recommence : vingt, cent, mille fourmis se succèdent, se croisent, trottent dans le sentier nouveau sans trouble et d'un pas allègre, ne voyant dans le cataclysme qu'un résultat heureux, un large chemin ouvert. Seulement, à la rencontre du papillon établi sur la route, elles s'arrêtent, toutes s'en approchent, l'examinent, puis, après un coup d'œil rapide, s'éloignent, sans y toucher : pas une ne manifeste l'intention de s'emparer de cette marchandise abandonnée et de l'emporter ; toutes ont reconnu que ce papillon appartenait à quelqu'un : à un signe, une empreinte, une incision, que sais-je ? il a un maître, le maître a été obligé de laisser son bagage sur la route ; il n'en est pas

moins à lui, personne n'a le droit de se l'approprier. La multitude innombrable s'écoule, et le papillon reste au milieu du sentier, comme au pays des Touaregs, des ballots dans le désert, durant des mois, sans qu'aucune caravane passant à côté songe à les ravir, — jusqu'à ce que le propriétaire qui en sait la place, quand il aura le temps, quand la saison sera venue, quand il repassera, — le reprenne et l'emporte dans le coin d'une des cases de la populeuse cité.

Avez-vous reconnu dans ce récit les diverses facultés intellectuelles de ce petit insecte ? Esprit de *prévoyance*, elle amasse dans la saison fertile, pour le temps de la saison stérile ; — *association* ; — *compassion* qui porte à se secourir mutuellement ; — droit de *propriété*, elle n'admet pas qu'on le conteste ; — *connaissance* des effets naturels, elle a l'intuition que cette révolution des éléments a une cause supérieure ; — *respect* du bien d'autrui, plus de société si ce droit est violé ; — sans parler des combinaisons, des ruses, de la tactique qu'il a fallu employer pour vaincre un ennemi pourvu de ressources et d'armes spéciales, et tant d'autres facultés par lesquelles ce petit être assure sa conservation, sa subsistance, sa reproduction et sa vie.

Qui comprend quel travail se fait en cette tête microscopique ? Qui dira ce qui distingue cet instinct — de l'intelligence, cette conduite logique — du raisonnement,

cette équité instinctive — du sentiment du juste? O profondeur! O mystère! O inconnu! Ces problèmes que les *savants* des siècles passés n'ont pu expliquer, en est-il un qui osera dire qu'il l'expliquera dans l'avenir? l'homme ne sait réellement qu'une chose, et c'est par là qu'il est supérieur à la fourmi: il sait qu'il saura un jour!

Et lui-même, l'Homme, l'homme qui vit avec les hommes, qui est fait comme le reste des hommes, connaît-il ces hommes? Celui à côté de qui je vis tous les jours, qui me parle en me regardant, et que je regarde, je ne sais ce qu'il pense. Pas un portrait que je fasse de lui, qui soit vrai: je m'épuise à l'observer, j'énumère ses qualités et ses défauts, cet homme m'écoute et répond: *Ce n'est pas moi!* Il a en lui quelque chose d'innomé, d'insaisissable, qui fait qu'il diffère d'un autre, et que je ne peux ni voir, ni comprendre, ni exprimer. Et ses facultés? d'où vient qu'il est poète, mathématicien, philosophe, artiste? Les protubérances du cerveau ne répondent à rien; il n'y a pas que les philosophes qui aient la bosse de la *causalité*, et les poètes celle de l'*enthousiasme*. Il y a donc, en outre, une chose en lui qui n'est pas chez l'autre? Quelqu'un l'a-t-il vue et peut-il l'analyser?

Mais il y a plus: l'homme ne se connaît pas lui-même: *Connais toi toi-même!* disait la sagesse antique: est-ce

une dérision pour montrer le comble de la faiblesse humaine? Sais-je ce dont je suis capable en bien, en mal, en force, en intelligence? Ce que je vais penser tout à l'heure? Ce qui me pousse vers la matière? Pourquoi je suis brute souvent, et souvent esprit? D'où vient qu'un être intérieur soudain s'éveille et m'anime d'amour, de piété, de dévouement, d'abnégation? Ai-je ces mouvements quand je le veux? L'avocat d'Artois qui, en 1788, rimait des églogues amoureuses, le médecin qui écrivait des traités de physique et des livres de philosophie presque religieuse [1], le jeune homme qui laissait échapper le trop plein de ses vingt ans dans une lascive imitation de la *Pucelle*, savaient-ils que, trois ans après, ils demanderaient, celui-là avec haine, celui-ci avec rage, le troisième avec fanatisme, des milliers de têtes pour l'échafaud, et épouvanteraient les siècles des noms sanglants de Robespierre, Saint-Just et Marat?

Un philosophe explique plus tard que l'un agit par amour propre froissé, sa médiocrité ayant été dédaignée, l'autre par fureur des petits emplois où on l'avait maintenu, cet autre par mépris de l'espèce humaine, suite de l'esprit de débauche. Il l'explique plus tard, il ne l'eut

[1] Voy. *De l'Homme ou de l'influence de l'âme et du corps*, par Marat. J'ai vu un exemplaire de cet ouvrage sur les marges duquel Naigeon avait écrit les réflexions indignées que lui inspiraient les sentiments spiritualistes de Marat, et où il allait jusqu'à l'appeler *Capucin!*



pas probablement expliqué auparavant, et, à coup sûr, eux-mêmes ne s'expliquaient ni ne se connaissaient.

Conclusion. — Je ne connais pas ce qui est au dessus de moi, au dessous de moi, autour de moi ; je ne connais pas la matière, je ne connais pas l'esprit, je ne connais pas mes semblables, je ne me connais pas moi-même. Qu'est-ce donc que je connais ? les effets des choses, — quelques-uns des effets, — non les choses mêmes.

En face de cet universel mystère, ce qui m'étonne donc, c'est l'orgueil de l'homme de ce siècle : par ce qu'il découvre, il doit pressentir l'immensité qu'il a à découvrir. S'il était une fourmi, je comprendrais qu'il se satisfît de son petit horizon. Il est bien une fourmi en effet, mais une fourmi qui a la perception qu'au delà il y a un infini ; et il fait le fier, il hausse le front dans cet étroit espace, il se proclame Dieu ! Pauvre Dieu qui ne sait pas même ce qui est en lui, ce qui l'empêche de mourir, ce qui le fait vivre, et qui se résigne à demeurer à tout jamais dans l'ignorance des choses pour lesquelles, depuis le jour de la Création, l'Humanité palpite de désirs inassouvis !

Eh bien ! ma pensée à moi est si haute que je me crois digne de le savoir. Aucun homme n'a trouvé les lettres de l'alphabet de ces mystères ; c'est que ces lettres n'ont

pas été livrées à l'homme sur la terre. Mais ce noir où j'aboutis de toutes parts, c'est la région de lumière où il me sera donné de connaître, de voir et de saisir (*comprehendere*) le monde infini que pressent ma pensée! Et cette connaissance sera une jouissance infinie. Si l'on ne m'avait pas appris qu'il y a un être supérieur qui me la livrerait, j'imaginerais qu'il existe; il me faut un Dieu pour me satisfaire, et je ne me contente pas à moins que d'être face à face de Dieu qui lèvera le voile de l'Infini devant moi, et me dira: *Regarde!* et j'en aurai pour l'éternité à regarder!

O *savants!* ou du moins qui vous appelez *savants,* vous affirmez, vous avez l'air de *savoir*: au fond, vous n'avez que « des semblants de certitude [1]. » J'ai lu vos livres, je vous ai entendus: on vous pousse, vous n'apportez aucune preuve, le tout se borne à « une somme de probabilités, » selon le mot de Frédéric II, qui méritait le nom de Grand, ne fût-ce que parce qu'il jugeait à leur vraie valeur les philosophes et les savants. Toutes vos connaissances, vos expériences, vos études aboutissent à regretter la vie, et à avoir peur de la mort, comme Voltaire à qui son médecin disait : « Voilà donc le résultat de votre philosophie! » Et moi, qui, du moins, *sais*

[1] Campenella.



cela de vous, je vous dis : Arrière ! n'approchez pas de ce peuple, ne le fouillez pas! Ne lui enlevez pas ses moyens d'existence, ce qui le fait vivre, ses croyances ! Vous n'apportez rien, ne prenez rien ! Car, enfin, je vous rends encore cette justice, vous ne voulez sans doute pas que le synonyme de *savants* soit celui de *voleurs !*

Ils prétendent tout savoir, et se diriger, et diriger le monde ! Quand on amène les moutons à l'abattoir, la grande porte se ferme devant eux, et on n'ouvre qu'une petite porte, par laquelle on les fait passer un à un pour les compter. Et, alors, voici ce qu'on voit : les moutons se pressent et se poussent pour entrer ; les derniers courent autour du troupeau, et s'efforcent de gagner les premiers rangs, afin de pénétrer les premiers ; il y en a même qui grimpent sur les autres, et bondissent pour arriver plus vite ! — Ils ne savent pas qu'ils n'entrent que pour être égorgés.

La plupart des hommes, et les *savants* les premiers, sont comme ces moutons : ils s'épuisent en efforts, croyant arriver à la bergerie ou au pâturage, et ils heurtent en passant, sans le regarder, celui qui tient la porte ; et Lui sourit, car il n'y a que lui qui sache où ils vont !

CHAPITRE V

LE DOUTE

Les sommets. — Les lois physiques, le ciel, la terre, la vie, etc., ce qui constitue la *science*, ne sont que des choses secondaires, à fleur de terre, laissées à la disposition de tous; on peut, à son gré, y toucher ou les abandonner : on vit sans cela. Mais, par de là les murs de la cité, voyez-vous ces grands arbres sur de hauts sommets ? C'est là que sont les sources, de là que descend la vie, et là que l'on se repose de la vie. Aussi tous y portent les yeux; là sont les choses si essentielles à l'homme, qu'il faut qu'il les possède, les absorbe, s'en nourrisse et se les incorpore. Il ne s'en peut passer ; sans elles il ne peut pas vivre. C'est pourquoi on les appelle *capitales* : ce sont les questions de *Dieu*, de l'*âme*, de la *destinée* de l'homme, de l'*immortalité*, etc.

On dit que, dans la Cordillière des Andes, il est un passage si difficile que les plus hardis voyageurs ne le peuvent franchir sans guide. Ceux qui s'y aventurent seuls, bientôt s'égarent, ils ne distinguent plus le sentier unique qui mène au *port :* ils errent plusieurs jours, plusieurs semaines, parmi les forêts, les rocs et les ravines ; une brume épaisse les environne, ils sont perdus ; on ne les revoit plus.

De même en ces grandes questions : pour les atteindre et les saisir, il faut gravir une âpre montagne. Au pied est établie une société de guides sûrs, dévoués, inébranlables, qui, par tradition et par leurs pères, connaissent la montagne et ses défilés, et qui, à tout voyageur près de partir, offrent de le conduire, de le soutenir, de le porter, s'engagent à ne le quitter que lorsqu'il atteindra le but de son voyage.

Mais il est des voyageurs qui repoussent ces services : ils sont vigoureux, agiles, pourvus de munitions ; ils passeront !

En vain on leur rappelle les catastrophes des imprudents qui les ont précédés, et dont, depuis deux mille ans, la liste nécrologique est longue : on a entendu dans la nuit leurs cris, leurs exclamations de doute, leurs appels au secours, leurs sanglots, leurs désespoirs ; on a frémi à la pensée de leur agonie. Les voyageurs, les philosophes sourient : ceux-là étaient des ignorants ; mais nous, nous sommes des *savants!*

Ils partent : tout va bien dans les premières heures ; ils escaladent rapidement et allègrement les premiers échelons ; mais, à une certaine hauteur, ils s'engagent dans une gorge, et déjà ne jugent plus nettement quelle direction il faut prendre. C'est un effet des montagnes : le moindre buisson suffit pour désorienter, les objets semblent changer de place. Comme leurs devanciers, les philosophes païens, ils hésitent d'abord, sur la route à suivre. Il est utile d'établir une règle de vie, disent-ils ; la religion étant éliminée, « d'amener la philosophie à l'état de religion. » Mais comment ? quel culte ? quelles pratiques ? *quelle sanction ?* — « La conscience, l'opinion de nos semblables ! » — Mais, reprennent-ils aussitôt, « la conscience et l'opinion peuvent être insuffisantes. » — Cela est vrai : « *il est à croire alors* que Dieu y supplée dans l'ordre de ses décrets. »

Il est à croire, quoi de moins certain ! Ils réfléchissent. En ce moment, l'un d'eux se souvient d'avoir lu un itinéraire écrit sur les indications du chef des guides, et où le chemin est marqué très-clairement : ce livre s'appelle l'*Évangile.* A ce nom, s'élèvent mille questions et mille doutes : ce livre est-il authentique ? — qui l'a fait ? — qui l'a publié ? — qui l'a corrigé ? — qui l'a inspiré ? Ils disputent longuement, sans s'entendre et

sans conclure [1]. Laissez-là les évangiles, s'écrie en insistant celui qui a parlé le premier ; j'ai mieux que ce livre : le chef des guides, Jésus, je l'ai autrefois connu lui-même, je sais qui il est, et quel degré de confiance il mérite ! — Il disserte, on l'écoute : par sa marche onduleuse, ses mouvements félins, ses regards obliquement lancés, son éloquence satinée et lustrée, les auditeurs charmés demeurent suspendus et oublient.

Mais, quand il a fini, personne ne sait positivement ce qu'il doit penser, tant à des affirmations précises il a opposé coup sur coup des dénégations contraires. Jésus ! le Christ ! oh ! s'écrie-t-il, « ils sont excusables ceux qui l'ont proclamé Dieu ! Ils l'ont compris ! » Et comment compris? — Jésus « est la plus belle incarnation de Dieu dans la plus belle des formes, l'homme moral, réellement le *fils de Dieu*, le *fils de l'homme*, Dieu dans l'homme. » Jésus-Christ est Dieu ! il lui est dû un culte, un culte religieux : « Il faut, sans hésiter, l'adorer ! [2] »

Quelle foi ! quelle ardeur ! — Il s'arrête un instant : il reprend, — son enthousiasme est tombé, ses dispositions sont changées : J'ai dit *adorer ;* il est bon d'expliquer le sens du mot adorer : on *adore* tout ce qui vous représente, « tous ceux que l'humanité a choisis pour se

[1] Voy. Schérer, Réville, Renan, Michel Nicolas, etc. et les exégètes modernes de l'Allemagne.

[2] Renan, *Vie de Jésus*.



rappeler ce qu'elle est : voilà le Dieu vivant ! voilà celui qu'il faut *adorer !* »

Pourquoi, demandent ses auditeurs, le Christ est-il le seul homme que les hommes adorent ? on n'adore pas Mahomet.

S'il est le seul homme qu'on adore, n'est-il pas le seul en dehors de l'humanité ?

— Oui, il est le seul ! et cela est si vrai qu'il « ne sera remplacé que par un idéal supérieur, il est roi pour longtemps encore ; que dis-je, *son règne n'aura pas de fin !* » Et, comme inspiré : inclinez-vous, imitez moi ! « Je ne peux le regarder qu'à genoux devant lui ! »

Il ne se prosterne pas, pourtant; — d'un geste, au contraire, il contient, il arrête : attendez ! Regardons Jésus de plus près : Jésus, certes, est un *sage*, « un *prophète*, un maître admirable ; » il y a surtout un moment, la Passion, où « se montre avec beaucoup de grandeur le touchant et auguste patient du calvaire ! » Il n'était cependant pas sans taches ! — Et, repassant en détail les actes de Jésus, il remarque sa démarche, — son port, — son air, — sa taille, — il soulève ses vêtements : C'est dommage ! le nom qu'il a laissé est un nom sublime, mais on reconnait bien « du *limon* terrestre mêlé à cette grande âme ! » c'était « un thaumaturge, » un grand homme, mais enfin un homme, et encore un homme non exempt de tous reproches ; loin d'être le

type de la perfection, « il porte la trace des faiblesses humaines ! » Ainsi discourt cet esprit troublé, qui, dans la même harangue, dit *oui* et *non*, et sa phrase flasque et sans os flotte, oscille et se balance, forme incertaine de ses vagues opinions.

La route perdue. — Ce n'est pas lui qui met fin aux perplexités de ses compagnons : ils continuent à s'avancer, mais, après quelques pas, ils ne se peuvent abuser, ils sont égarés. A côté d'eux des rochers abrupts, en avant des précipices insondables. Ils retournent en arrière : un fouillis de plantes et d'arbustes épineux, enchevêtrés, imbrisables. Ils tâtent le terrain, ils sondent le sol, ils s'efforcent de s'élever avec le bâton de la *science* ; mais ils n'osent trop s'appuyer dessus, ils se souviennent combien il est faible. Et leur cerveau se trouble, le sang afflue à leurs tempes, la fièvre les secoue intérieurement. Ils se regardent avec des yeux stupéfaits, et s'interrogent ; avant d'aller plus loin : Examinons ! où sommes-nous ? d'où sommes-nous partis ? où allons-nous ? — Mais ils n'ont même plus l'idée, le souvenir du point de départ : l'homme.

« D'où vient-il ? Je ne sais.
« Ce mystère profond reste encore enfoui [1]. »

[1] Eug. Nus.

Cet oubli est grave : en se rappelant d'où l'on venait, on pouvait espérer se diriger. Ce qui est plus grave encore, c'est le doute du lieu où l'on va. Aussi nul ne demeure calme à cette question. Chacun a une réponse, une solution, et prétend qu'elle est la bonne : « J'imagine que l'humanité renaît et se perpétue comme une âme unique[1]. » — Je croirais plutôt à une métempsycose, dans laquelle l'être humain passerait de sphère en sphère[2]. — « Avenir illusoire ! vous sacrifiez la personnification de l'homme, et j'y tiens[3] ! » — Pour moi, j'attacherais peu d'importance à la perpétuité de mon individualité, j'ai « une soif ardente de la diffusion de mon être dans la nature entière[4] ! » Cent philosophes émettent cent opinions diverses : mais une preuve de ce qu'ils pensent, ils n'en ont pas; ce n'est pas une solution, c'est une opinion. L'un d'eux dit vrai : comment savoir où nous allons? « nous venons d'un état inconnu, nous rentrons dans un état inconnu. » Et le poète, qui n'a pas tout à fait conscience de ce qu'il dit :

« Les morts... où êtes-vous?
« Dans les globes qui peuplent l'espace ?
« Sur la terre de nouveau...?

[1] Pierre Leroux.
[2] Jean Reynaud.
[3] Bazard.
[4] Rodrigues, cité par Enfantin, *De la Science de l'homme*, 8.

« Esprits invisibles parmi nous ?

« Mystère ! je te cherche en vain[1] ! »

Ce chant, loin de les relever, les attriste : ils s'asseyent et gardent un silence morne.

Ils ne sont ranimés un instant que par l'arrivée d'un jeune vieillard aux idées un peu mêlées, un *innocent*, comme quelques-uns l'appellent, à qui ils ont permis de les suivre, qui a la douce manie des collections, et qui vague, et erre, et passe des heures, arrêté à examiner un insecte, ses allées et venues, ses luttes, ses ruses et ses amours. Il se présente à eux, tout souriant, les yeux brillants et vifs ; il tient entre ses doigts délicatement une chenille : Vous êtes soucieux de la question de votre avenir ! je l'ai, je le tiens, je vous l'apporte, le voici ! — Il a trouvé dans cette chenille une explication de son âme et de l'avenir de son âme : l'insecte se transforme, il est ver, larve, chrysalide, papillon ; en mourant, il donne la vie à un autre être, il manifeste ainsi son *impuissance à mourir !* dans l'embryon qu'il laisse, c'est lui qui vit, toujours le même en une nouvelle forme ; il est immortel ! La transformation de l'insecte explique la mort et la vie : « Plus de morts intermédiaires, ce semble ! une seule

[1] E. Nus.

vie, continue! le mystère antique a péri! L'homme a vu dans sa splendeur le secret des choses[1]! » Il en est de l'homme comme de l'insecte : il est le même que son père, que ses aïeux, que tous ceux qui l'ont précédé; et il est le même aussi que l'enfant qu'il engendre, il se perpétue en lui : il pense, il agit en lui, il exerce en lui les facultés qu'il avait en germes, et qu'il n'a pas appliquées dans une première existence, il se complète à l'infini! Là, le gai petit vieillard s'enfle, et jette un cri de triomphe : Voilà « la justice! voilà mon espérance » dans l'immortalité! « L'Égypte l'avait deviné, la science moderne l'a découvert et invinciblement démontré! » L'homme, sans fin dans le présent comme dans l'avenir, est immortel, — ou plutôt, pourquoi ne pas le dire, *Éternel!*

Ils sourient à cette illusion de l'*innocent*. mais ces rêveries l'amusent : ils ne lui contestent rien, ils le laissent avec ses chenilles et ses papillons, et se dispersent pour chercher la route; le premier qui la trouvera avertira les autres. Ils vont à gauche, à droite, ils montent, — ils descendent même, s'imaginant que c'est le meilleur moyen d'arriver en haut.

Ils ne découvrent rien, ils se retrouvent réunis, et, tous précipitamment, hâtivement, exposent le résultat de

[1] Michelet, l'*Insecte*.

leurs réflexions, de leurs impressions. Mais quelle discorde! Eux, qui, au départ, affirmaient avec tant de hauteur, ils ne savent plus que penser, ils ne sont sûrs de rien, et l'on peut juger de l'état de leur âme au ton de leur discours. Ce n'est ni la rapide éloquence de Jean-Jacques, ni la verve railleuse de Voltaire : au ton grossier de ceux-ci, on dirait des rustres mal élevés; au bégaiement de ceux-là, des enfants qui ne savent pas encore parler. Les uns discourent d'un ton dogmatique, rudement, insolemment; ils accentuent leurs propositions avec une injure, comme si cette apparente assurance devait faire tomber toute incertitude : ce sont les hommes d'outre-Rhin [1]. « Autrefois, dit un professeur d'histoire, si l'on demandait à un *savant* l'origine du premier animal, — vite il l'attribuait à l'intervention directe de la divinité, à un acte surnaturel.... la postérité place ces naturalistes *à peine au dessus d'un paysan !* De nos jours, on ne trouve plus des *hommes pensants* qui jouent le rôle de paysan [2]. »

Ils s'abusent sur l'effet qu'ils produisent : cette forme tranchante témoigne, non de leur science, mais de leur inconviction. La vraie science est ouverte, prête à tout écouter, à s'informer, à chercher les objections pour les

[1] Buchner, Moleschott, Schopenhaüer, etc., et aussi Pouchet, Gust. Flourens, etc.

[2] Muller, de Berlin, *Revue des Cours scientifiques*, mars 1867.

résoudre ; eux, au contraire, parlent de manière à vous décourager d'ouvrir la bouche. Irrités de ne pouvoir prouver, ils remplacent la preuve par l'insulte, ils s'emportent comme des gens en colère, leur fureur fait douter de leur sincérité.

Ceux-ci, du reste, sont les moins nombreux : la plupart ont perdu toute fermeté ; abattus, épuisés, ils hasardent humblement des avis timides. Ils disent bien parfois encore : *j'affirme, je soutiens*, *je prétends*, « *j'affirme* que je vis hors de moi aussi certainement qu'en moi !... Je *soutiens* que tous les êtres avec qui je suis en rapport vivent aussi en moi, comme moi avec eux ; car ils ne pourraient me voir, m'entendre, s'ils n'avaient que des yeux, des oreilles ; il faut encore que j'aie en moi la moitié de leur vie [1]. » — Ce n'est là qu'une impression, à laquelle on peut opposer une sensation contraire. Ce n'est pas un apôtre qui déclare un dogme, c'est un docteur qui *soutient* sa thèse ; le mot précisément le dit.

On entend à peine sortir de leurs lèvres ces mots du doute : *il me semble*, *j'aime à croire*, *j'aime à penser* : « J'aime à croire que toute molécule humaine est, avec le temps, os, chair, sang, peau, nerf, etc. !... J'aime à *penser* que j'aurai un jour conscience de l'union de ma vie

[1] Enfantin, *La Vie éternelle*, IV, et *la Science de l'homme*.

active avec ma vie future [1]. » — « Il *est probable* que les substances ont été engagées éternellement dans quelque genre d'opération, et que la perfection n'est pas atteinte [2]... » — Moi, « je *serais fort étonné* s'il ne résultait pas de notables progrès, dans le cas où l'on prêcherait pendant dix-huit siècles que Dieu s'incarne dans tous les hommes, et que nous sommes tous des Christ [3]. »

Même le petit vieillard, tout à l'heure si satisfait de sa métempsycose éternelle, sent des doutes surgir en son esprit : il lui échappe des exclamations : *sans doute*, *peut-être*, *pourquoi ? qui sait ?* « *Pourquoi* les germes supérieurs qui m'auraient fait grand, ne se sont-ils pas déployés dans la vie ?... Ces germes ajournés me restent, — tard pour cette vie *peut-être?*... Mais pour une autre? *qui sait* [4] *?*... »

C'était donc un masque cette assurance qu'il affectait ? Ces voyageurs se félicitaient d'être d'accord avec les voyageurs qui les avaient précédés, les philosophes païens. Ils leur ressemblent en effet ; sur les sujets qui leur importent le plus, ils balbutient : *j'aime à penser ! j'aime à croire !*... Vous aimez à penser qu'il vous poussera des ailes, que vous monterez aux astres, que

[1] Enfantin, *ib.*, chap. VIII, 25, 33.
[2] Orson Pratt.
[3] Enfantin, *ib.*, chap. VIII, 25, 33.
[4] Michelet, l'*Insecte*.

vous deviendrez des Christ ! Eh ! les enfants aussi aiment les confitures et les bonbons ! Ce ne sont pas là des paroles d'homme ; vous vous dites des philosophes, et vous parlez comme des enfants !

Les heures pourtant s'écoulent, et nul n'a pris parti : la nuit tombe, l'ombre rétrécit l'espace, ils sont enfermés dans un cercle noir ; impossible de faire un pas : le mur mobile des ténèbres qui monte de la terre aux cieux les environne. Groupés, serrés l'un contre l'autre, ils restent immobiles, attendant, les yeux ouverts, sans voir et sans se voir. Chacun pense à part soi, et est occupé à se creuser en dedans.

Cette solitude et cette attente anxieuse ont différents effets, selon les natures ; après le premier instant de stupeur, quelques-uns font les fanfarons, ils haussent la voix : Il faut s'accommoder de cette situation, disent-ils, se résoudre à douter ! C'est-à-dire, ils nient, car dans les questions de l'âme, toute négation est un doute.

Ils nient qu'il y ait quelque chose à chercher, qu'il y ait un sommet où l'on doive tendre, de grands arbres, des cèdres sur la montagne, où ils se reposeront à la clarté de l'astre paisible et sous le dôme des étoiles ! Tous se sont trompés : il n'y a rien là-haut, nous n'avons pas bien vu d'en-bas : « les idées *abstraites*, métaphysiques de l'*infini*, de l'*espace,* du *temps*, de l'*immor*-

talité » qui sait si elles existent? « Les hommes font des *abstractions* à l'aide de leur langage, mais est-il sûr qu'ils aient eux-mêmes ces idées? ne sont-ce pas des *illusions*[1]? » Ils nient même qu'il y ait un ciel au dessus de la montagne : « Dieu personnel et impersonnel, — le Dieu des chrétiens, — le Dieu des panthéistes, — l'âme immatérielle, — son existence, les destinées de l'homme après la mort, — sont des *hypothèses ;* elles admettent parfaitement des hypothèses contraires[2]. » Ne nous inquiétons donc point d'atteindre des sommets qui sont peut-être des nuages : « dans cette recherche de l'absolu, il est impossible d'aboutir à autre chose qu'à un grand *peut-être*[3]. » Cette incertitude est même l'unique moyen de sortir d'ici! Nous sommes bien plus assurés d'arriver à un gîte, en ne connaissant pas la route : « la vérité a un caractère essentiellement relatif[4]! » Le doute est indispensable pour connaître : « c'est le plus sacré des devoirs[5]! » N'hésitons pas plus longtemps! s'écrie l'un d'eux : « le problème de la destinée de l'homme est *insoluble*, c'est une question qu'il faut non pas débattre, mais *franchir*[6]! » Et, un autre

[1] Vulpian, *Cours de physiologie*.
[2] L. Jourdan, *le Siècle*, octobre 1866.
[3] Goumy, *Revue de l'instruction publique*, janvier 1868.
[4] Schérer.
[5] Huxley, *Revue des Cours scientifiques*, 1866.
[6] Renan, *Études relig.*

applaudissant : rien de plus juste, établissons-nous dans l'inconsistance; « le scepticisme, là, est la vérité [1] ! »

Ainsi, non-seulement ils ne savent rien sur ce qui est le tout de l'homme, mais ce scepticisme, ils l'avouent, ils le professent, ils le louent comme le but où ils doivent arriver, comme ce qu'il y a de meilleur : il faut avoir le respect, la vénération, « l'amour du plus profond scepticisme [2]. » Ils doutent comme les philosophes de l'antiquité; comme eux, ils vivent dans la nuit, et ils acceptent de demeurer dans la nuit ! Comme s'ils ignoraient qu'au delà de ce cercle d'ombre, éclate, depuis dix-neuf siècles, une lumière qui fait tout voir !

Le précipice. — Mais ce ne sont que des matamores, de faux braves : ceux qui les accompagnent ne croient pas à leurs forfanteries, et eux-mêmes ne sont pas longtemps à s'y tenir. Le fond de leur cœur est troublé, comme la plaine de la mer par les vents qui y passent et s'y combattent : « Je sens vaciller en moi la foi au miracle, je vois aussi l'image de mon *Dieu s'affaiblissant* à mes regards [3] ! » Le doute les a saisis et embrassés de ses mille pinces, et ils ne peuvent s'arracher à ses étreintes : attachés à lui, le portant comme une partie

[1] Goumy.
[2] Huxley.
[3] Schérer.

d'eux-mêmes, ils courent çà et là, éperdus, secouant leur fardeau informe et vivant, et chaque secousse enfonce plus avant ces griffes dans leur chair. Ils lancent, vers le tissu noir qui les enferme, des regards étincelants, comme pour le rompre, et en faire éclater la trame impalpable : Oh ! le ciel ! le ciel bleu qui est par delà ! le voir ! En est-ce donc fait ? ne l'apercevrons-nous plus ? « Plus de mystères ! plus d'innocence, d'infini, de ciel au dessus de nos têtes [1] ? » Faut-il donc étouffer notre « tristesse intérieure et nous passer d'espérances [2] ! »

Tout à coup, dans leurs élans, la terre manque sous leurs pieds, c'est un précipice ! Quelques-uns, par un soubresaut, s'arrêtent et se rejettent en arrière, s'accrochant à une ronce débile : leur chûte est retardée. Mais plus d'un est emporté : il tombe en avant, il roule de rocs en rocs, meurtri et sanglant, et l'on entend monter d'en bas ses cris désespérés : Nous périssons, secourez-nous ! Sa voix de plus en plus faiblit : « nous avons perdu le secret de la vie divine, elle est déjà sollicitée par l'abîme [3] ! » Mais il continue à rouler, lancé par bonds sur les pentes qui l'appellent, jusqu'à ce qu'il frappe de la tête le fond, et que du bord, en se penchant, on ne le

1 Schérer.
2 Renan, *Job*, *Préface*.
3 Schérer.

voie plus que comme un roc noir, un point immobile !

C'est là leur châtiment : voilà le bonheur à venir, qu'en échange du ciel immortel ces philosophes se donnent déjà à eux-mêmes, et préparent à la nouvelle humanité. Ils plongent pour jamais l'homme dans le gouffre du doute : plus il vit, plus il s'y enfonce ; il va à la mort, il le sait, et à une mort sans ressources, sans lendemain. Il prévoit à jour fixe sa destruction, sa destruction complète, absolue ; et, en avançant de jour en jour, une tristesse sombre pèse sur sa tête ; comme un criminel condamné qui va à l'échafaud, il se dit : Voici l'heure ! et cette heure est la dernière, il n'y en aura plus ! Il regarde autour de lui quelque attache où il se puisse retenir, et tout lui échappe : tout ce qu'il voit l'abandonne, et il ne le reverra jamais. C'est fini, son corps se détériore minute à minute, tout à l'heure il ne sera plus rien ! Rien à jamais ! Et, à cette pensée de sa vie qui s'écoule, en proie à une rage mortelle, par amour de soi-même il se hait, il se déchire, il devient insensé. Pour échapper à ces tortures, il se précipite tête baissée dans la mort, il abrége de ses propres mains les trop courts moments d'une vie détestée [1] !

Vanité des savants. — Ces philosophes, ces *savants*

[1] Toutes les statistiques constatent le nombre croissant des suicides depuis quarante ans.



qui affirment l'identité de la substance, — qui enseignent que moi, et un autre que moi, et l'animal qui est à côté de moi, et l'arbre près duquel je passe, et le ciel qui est au dessus de la terre, ne sont qu'un seul être, seul éternel, seul existant, — qui, ainsi, détruisent toute distinction des êtres et des choses, qui les réduisent à des apparences et ruinent leur réalité ; ces autres savants qui nient l'esprit, et assimilent l'homme aux animaux, naissant comme eux, mourant comme eux, disparaissant à jamais comme eux, sans but et sans destinée ; et tant d'autres qui ont développé, développent et développeront jusqu'à la fin de ce monde, des systèmes semblables, — ne croient pas à leurs systèmes. Ils ne s'abusent que jusqu'à un certain point : ils sont sincères pendant un temps, jusqu'à l'instant où ils touchent aux dernières conséquences : à ce point, en face d'eux, éclate une lumière oubliée, la Vérité immuable et universelle, devant laquelle on ne peut constamment fermer les yeux, et qui, si on les ferme, *vous crève les yeux !* A cette lueur éblouissante, ils se troublent, hésitent, on le voit à leurs traits. Ils continuent pourtant, pourquoi ? Parce que, s'ils s'arrêtaient, leurs travaux seraient vains, leurs systèmes inutiles, et eux-mêmes rien. Mais il faut paraître, occuper de soi le monde, attirer sur son œuvre et sur son nom les discussions des autres *savants !*

Ce qu'ils cherchent, ils l'obtiennent : ils sont exa-

minés, adoptés, réfutés, par qui? Par ceux à qui ils pensaient, c'est-à-dire par quelques centaines d'idéocoles, d'idolâtres (εἶδος, *idée, image, fantôme*), dispersés sur la face de la terre.

Voilà leur succès : mais la masse des hommes, le genre humain ! A la masse, il ne faut pas de raisonnement, il faut la fin du raisonnement. Le genre humain n'est attentif qu'à un seul intérêt, le sien ; la première application qu'il fait de tout est à lui. Il est distrait aux paroles des philosophes et des *savants*, non, parce que les philosophes et les *savants* expriment des vérités *abstraites* ; les vérités de la religion aussi sont abstraites, et bien plus abstraites même, puisqu'on les appelle des *mystères* ; mais ces mystères répondent à ce qu'il demande, lui disent ce qu'il est, qui l'a formé, qui l'anime, en quoi il diffère des animaux, d'où il vient, ce qu'il deviendra, — tandis que les *savants* ou ne lui répondent rien, ou font ces réponses : *pas de Dieu, pas d'âme, pas d'esprit, pas de destinée !* réponses auxquelles résiste le sens commun, c'est-à-dire le sens de tous. Voilà pourquoi le monde dédaigne les philosophes ; ils lui sont inutiles. Ces *mystères* que la religion *n'explique pas*, l'intéressent : ces prétendues *vérités* que la philosophie *explique*, ne l'*intéressent pas !*

CHAPITRE VI

LA NOUVELLE MORALE

Cependant si la masse résiste, il y a des gens qui se sont laissé entraîner : des quartiers déjà sont habités où l'on parle, on agit, on vit conformément aux principes nouveaux.

L'ÉCOLE PRIMAIRE. — Entrez d'abord dans cette école où il n'est jamais question de Dieu et de religion, « afin que la raison des enfants ne soit pas faussée par la superstition [1]. » Cette école diffère des autres en ce qu'elle compte, parmi ses professeurs, des dames. Là-bas est une des plus célèbres ; elle fait la classe à de petits Suisses : Vous savez tous, mes enfants, que vous avez

[1] André Léo (On sait que A. L. est une femme), *Opinion Nationale*, juillet 1868.

un père et une mère ; ce que vous ignorez, c'est que « rien n'est plus frappant que l'infériorité de votre père, quant à la beauté, sinon l'infériorité de votre mère, quant à la force. » Cette observation m'appartient. Pourquoi votre père « n'est-il pas tout à fait hideux ? parce qu'il a eu une femme pour mère ; » et pourquoi votre mère n'est-elle pas absolument « débile ? parce qu'elle a eu un homme pour père. » Vous admirez cette combinaison de la nature, mais peut-être pas assez. Remarquez ceci : si la femme était supérieurement belle, « ce serait un grand malheur, car elle ne pourrait plus remuer ses membres ; » ses aïeux paternels y ont pourvu : ils lui ont conservé, « fort heureusement, un peu de laideur, » et ainsi, elle n'est pas complétement stupide, « et elle peut mettre des enfants au monde! » même raisonnement pour l'homme.

J'entends un petit garçon me demander d'où vient le premier homme. Eh! mon enfant, « ce ne peut être que de la planète elle-même : » rien n'empêche « d'admettre que cette *matrice* universelle n'ait eu le pouvoir de le produire. » Quant à savoir si c'est « un des points de la surface de cette *matrice* qui a eu le privilége d'élaborer les *germes*,... s'il s'est formé dans des *cellules germinatrices*..., ou si le *fœtus*... » L'éloignement empêche d'entendre à quel sentiment se range la *savante* institutrice [1].

[1] **Cette dame est une demoiselle, — on le doit voir à la réserve de son langage. — Mlle Clémence Royer (*Notes* et *introduction***



Ici, est la grande classe : les professeurs en sont anglais et allemands, les élèves en acquièrent un accent qui ne déplaît pas. Vous y entendrez une quantité d'enfants très-éveillés, très-intelligents, qui saisissent tout de suite ce que dit le professeur, et le répètent imperturbablement, sans en changer une syllabe. Vous en pourrez juger ; le maître achève sa leçon et va leur faire subir un examen :

Ainsi, cela est convenu : « les idées que les hommes se faisaient du *bien* et du *mal* ont été changées par la science qui, en apportant une notion nouvelle du monde, a jeté les bases d'une nouvelle morale[1]. » Cette notion est celle-ci : « Tout ce qui respire et se meut sur la terre tient sa vie du soleil ; » « exposez un verre d'eau à la lumière, il naît des infusoirs. » Ce que nous vous disons repose sur une multitude d'expériences, nous en avons « fait plus de quatre-vingt-dix sur des grenouilles vertes ; » et un de mes disciples les plus distingués, « avec moi, plus de cinq cents, également sur des grenouilles. » La plante est un « effet de la lumière ; » de même l'animal naît de la chaleur, et l'homme « simple phénomène naturel, est un

au livre de Darwin, l'*Origine des Espèces*, et *Conférences* à Lausanne). Si mademoiselle Clémence Royer se marie, son époux sera sûr qu'elle ne partage pas l'opinion de l'*Agnès* de Molière, sur la manière dont « se font les enfants. »

[1] Huxley, *Revue des Cours scientifiques*, 1866.



enfant de la lumière et de la chaleur. » Le soleil! toujours le soleil ! « Lorsque vous vous promenez dans un bois éclairé par le soleil, vous êtes gai ! » Tout s'explique par le soleil : « combinez l'action du soleil avec la terre, vous créez tout [1].»

Vous avez une observation à présenter, mon ami : ne vous intimidez pas, parlez ! — Il me semble, Monsieur, que, si l'homme vient de la terre comme la plante, il est uni à la terre, il n'est plus libre. — Certainement, il n'est pas libre ! — « La volonté *dite* libre [2] ! » ajoute en ricanant un autre professeur, se rappelant le mot de Spinosa : « la liberté dont chacun se vante ! ». Mais un des plus importants progrès de la science a été de nous faire « apercevoir davantage du rôle de la fatalité dans notre existence ! » A quoi bon la liberté? qu'en voulez-vous faire? l'homme vraiment sage, quel est-il? celui qui « voit tout au plus la manière dont la nécessité le conduit, et qui s'en contente ! » N'oubliez jamais que nous n'acceptons pas les « préceptes des religions vulgaires : » nous ne relevons d'aucune « école ecclésiastique ou laïque, nous avons rompu déterminément avec les croyances traditionnelles ! » Nous sommes indépendants, nous ne

[1] Moleschott, *Discours d'inauguration des Cours de physiologie*, à l'Université de Zurich.

[2] Buchner, *Force et Matière*.



reconnaissons pas la liberté! Nous n'en voulons plus, et nous nous courbons, « avec une pieuse soumission, sous l'*action fatale* de la nécessité [1]! »

Maintenant, attention! je vais interroger quelques-uns de vous : Qu'est-ce que la vie? — Premier élève : « La vie est apparue sur la surface de notre planète par le seul développement des lois de l'ordre naturel, sans intervention extérieure [2]. » — Il vaudrait mieux dire : sans Dieu, c'est plus net. Cependant, c'est très-bien! Cet élève est un de ceux qui ont le mieux profité de nos leçons; on le dirait né au delà du Rhin, il parle allemand comme à Tubingue et à Berlin. Qu'est-ce que l'intelligence? — Deuxième élève : « C'est une machine construite aussi mathématiquement qu'une montre [3]. » — Ingénieuse réponse! Et l'histoire? — « Une hiérarchie de nécessités [4]. » — Il n'y a que les enfants de Paris pour avoir tant d'esprit! — L'histoire, Monsieur, dit un écolier sans être interrogé, « prouve que les événements sont plus forts que les hommes; on l'a vu dans la révolution : elle déchira *fatalement* les flancs de la liberté, aussi fatalement que l'enfant en naissant déchire les flancs de sa mère [5]. » — Celui-ci est un

[1] Buchner, *ib.*
[2] Renan, *Origine du langage.*
[3] Taine, *Essais de critique.*
[4] *Id.*, *Études sur Tite-Live.*
[5] Louis Blanc, *Histoire de la Révolution.*

adulte, c'est pourquoi il est si fort ! Et vous (s'adressant à un vétéran), pouvez-vous dire ce qu'est la Providence ? — Il n'y a pas de Providence : « ce qui fait le monde ce qu'il est, ce sont des fatalités rigoureuses [1]. » — Oui ! oui ! c'est cela, la fatalité ! certainement ! « au cœur de toute chose vivante, s'enfoncent les tenailles d'acier de la nécessité [2] ! » — Il est très-gai, ce jeune homme, il s'amuse de tout ! Et la morale ? — Silence universel d'abord : toute la classe hésite et n'ose répondre ; il faut qu'un des professeurs élève la voix : Eh ! « quand la nature entière est sous le règne de la nécessité, il existerait une liberté de la vie spirituelle [3] ! » Est-ce possible ? Quiconque prétend le contraire ne raisonne pas : il fait « des phrases de sentiments ; » jouet de « ses illusions, » il rêve, il est poète, il n'est pas un philosophe ! cela ne se discute pas ! Un hourrah pour le fatalisme, « dans le monde moral, comme dans le monde physique [4] ! » Vive la *fatalité*, la *causalité*, la *force rigoureuse, irrésistible*, la *contrainte* loi du monde, la *nécessité !*

Dès lors, tous répondent couramment sur les conséquences : tout ce que nous faisons, nous sommes « obligés

[1] Littré, *Paroles de philosophie positive.*
[2] Taine, *Avenir de la métaphysique.*
[3] Virchow, *Conception mécanique de la vie.* Discours prononcé au concours des naturalistes allemands à Carlsruhe.
[4] Taine, *Études sur Tite-Live.*

de le faire, nous sommes poussés par nos passions [1]. » Tout dépend de notre nature : « c'est elle qui donne toutes les lois. Voulez-vous comprendre un homme ? regardez comment son sang coule, ses nerfs vibrent, ses muscles se bandent [2]. » Sa « machine » fonctionne bien, il « se trouve dans la nécessité de procéder de la cause à l'effet [3] ; » il est forcément « fougueux, indompté [4], » gourmand, voleur, etc. Si un animal aussi amplement doué s'échappe, saute par-dessus les murs, s'élance dans la campagne, et étrangle en passant quelques volailles, dans les anciens quartiers on crie : il est enragé ! on court après, et on le tue ! — Ils n'en ont pas le droit : « le punir est une injustice [5] ! » Ce n'est pas un criminel, il est seulement trop puissant, il a « un tempérament trop fort ! c'est la faute du climat ! » Le climat a « fait son corps et ses aptitudes. » Pour le dompter, traitez-le comme un malade : « mettez-le dans un autre milieu, dans un climat moins humide, plus facile à cultiver, planté de forêts ; » il deviendra « doux, rêveur, mélancolique [6], » il prendra, sans vous mordre, un morceau de sucre entre vos lèvres [7] !

[1] Virchow.
[2] Taine.
[3] Virchow.
[4] Taine.
[5] E. About, *le Progrès*.
[6] Taine, *Histoire de la littérature anglaise*.
[7] On a aussi demandé la suppression de toute pénalité : il n'y

Les vieilles gens ne comprennent pas ; qu'ils attendent un peu ; « le système du libre arbitre a fait son temps, » ces idées qui vous paraissent absurdes « s'insinuent, et un jour vous les verrez rédigées en lois, jusque dans votre Code [1] ! » Et ce sera juste, puisque « l'instinct est inné, et les actes aussi [2], » c'est-à-dire forcés !

Ce jeune homme parle crûment, dit le plus grave des professeurs, il dit vrai pourtant ; mais ne vous effrayez pas ! Qu'importent nos actes ? ils n'ont aucune valeur, ils sont perdus dans la masse qui peut en tirer du bien. Louis XI, par exemple, a commis des actes féroces : « Je n'examine pas s'il avait des circonstances atténuantes, je crois que ses crimes furent expiés du jour où la France comprit qu'elle lui devait son unité. De ce jour, il est entré dans la vie des héros d'*avant-garde* du progrès humain ! » Il a été « barbare par le côté regressif de sa vie, il est héros par le côté *progressif* : Dieu lui a-t-il pardonné, je l'ignore, — mais, moi, je lui pardonne [3] ! »

aurait désormais d'autre châtiment pour le criminel que la *publicité de son crime.* Voyez les articles de M. E. de Girardin dans la *Liberté*, sur le *droit de punir*.

[1] About, *ibid.* Et l'autorité paternelle même n'y échappera pas. « La *coercition* a été donnée pour conductrice à l'idée : cette erreur subsiste encore dans nos lois et dans nos mœurs.... le *despotisme de la famille* en contient les restes. » André Léo, l'*Idéal au village.*

[2] Vulpian, *Cours de physiologie comparée.*

[3] Enfantin, *La Vie éternelle.*

La fin justifie les moyens, le droit c'est le succès, le bien et le mal sont identiques !

Voilà quelques articles du catéchisme de la nouvelle ville, catéchisme autrement « élevé que les évangiles et les épîtres [1] ! » Voilà, dit en s'avançant la demoiselle si instruite des mystères de la génération, la morale pour laquelle « l'Europe a été choisie par l'esprit révélateur ! » Le *spiritualisme* chrétien a été une réaction, « il est temps aujourd'hui, d'arrêter ce flot *envahisseur* [2] *!* » On ne pense pas assez « à la chair, » on est trop enclin à ne s'occuper que de son âme : les théâtres sont abandonnés, le bal de l'Opéra est fermé, les coulissiers de la Bourse émigrent vers les cloîtres ; encore un peu de temps, et les cités seront désertes, le Sahara se peuplera de nouveaux Paul et de Siméon Stylite ; le monde finirait par excès de continence ! — Heureusement, nous venons donner l'impulsion au courant en sens contraire, « au principe si juste du *matérialisme !* » « Une fausse sagesse conseillait de restreindre ses besoins, tandis que le plus sûr moyen d'accélérer le progrès, c'est de les multiplier autant que possible [3]. » Nous apportons la vraie « règle de conduite pour les mœurs, en rapport avec l'idéal de

[1] Proudhon, *De la Justice dans l'Église et la Révolution.*
[2] Mlle Clémence Royer, *ib.*
[3] Coudereau, *Bull de la Soc. d'anthropologie.*

la conscience *contemporaine*, et avec les nécessités du *temps* et du *lieu*[1] ! » Les philosophes grecs disputaient sur la prééminence de l'amour et de la pédérastie, et donnaient la préférence à la pédérastie : — morale en rapport avec « l'idéal de la conscience contemporaine ! » Le sauvage cuit son prisonnier et le mange : — morale en rapport avec « les nécessités du lieu ! »

Les écoliers retiennent et récitent facilement ces leçons. Ils s'élancent déjà vers la porte ; d'un geste, le maître les retient : une dernière question avant de partir : Qu'est-ce que le *devoir ?* — Tous à la fois : « Il n'y en a qu'un, c'est de se rendre heureux[2] ! »

Pas un ne s'est trompé ! maintenant, allez !

Les saint-simoniens. — Beaucoup sont allés loin pour se rendre heureux : quelques-uns en Égypte, d'autres jusqu'en Amérique ; et leurs récits des plaisirs qu'ils ont rencontrés sont bien propres à inspirer le désir de les imiter. — Vous ne savez pas jouir dans votre vieille Europe ! c'est en Orient qu'il faut vivre si l'on veut donner pleine « satisfaction à la chair ! » Vous êtes ici entravés par des convenances, des traditions. Dans ces pays du soleil, expansion complète de l'animal

[1] Mlle Clém. Royer, *id.*

[2] Raynal, *Histoire philosophique des Indes*, axiome répété sous toutes les formes par les Panthéistes modernes.

humain ! On se gorge franchement de voluptés. Vous rougissez de la moindre orgie, vous choisissez la nuit. En Orient, tout se fait en plein air, en compagnie, au grand jour !

Ah ! nous avons fêté la Saint-Napoléon au Caire, autrement que vous à Paris ! Puisque nous nous trouvons ici le 15 août, me suis-je dit, en Égypte où est venu Bonaparte, non loin de Bethléem où est né le Christ, célébrons « l'anniversaire de la fête de Napoléon et de la vierge Marie ! » Faisons la cène, la « cène napoléonienne ! » J'ai réuni une société disposée à s'amuser et dénuée de préjugés : des Turcs qui connaissaient Paris, des renégats « français devenus musulmans, » et quelques-uns de mes fils de la rue Taitbout. Nous étions dix-neuf, sous un pavillon frais, autour d'une table lumineuse, servis par une douzaine d'esclaves de toutes couleurs, « noirs, semi-noirs et blancs ! » J'avais mis de côté les doctrines prêchées à Ménilmontant à l'époque où nous voulions abolir la domesticité. Et nous avons bu ! Cinquante bouteilles au moins : « seize bouteilles de champagne, une quinzaine de bourgogne, une dizaine de provence, et autant à peu près de vin ordinaire ! » Puis, après, retirés çà et là pour nous reposer, « la pipe, le café, le thé, les liqueurs, et encore du champagne ! Il n'y en avait qu'un ivre, » mais, ma foi, « tous étaient bien lestés [1] ! »

[1] Voyez la *Lettre d'Enfantin à Mlle A. St-Hilaire sur la Cène napoléonienne* 1834, et *Souvenirs d'une fille du peuple, ou la*



Les mormons. — Et nous, en Amérique! On s'y amuse encore bien mieux que dans votre Orient! Ce sont les Mormons de l'Utah, de la ville du grand lac Salé, qui comprennent la vie! Pas d'autre soin que de se procurer toutes leurs aises, de jouir par tous les sens. Ils ont, il est vrai, un chef intelligent. Après avoir choisi, pour bâtir leur ville, un pays fertile et riche en productions de toutes sortes, il est monté en chaire: « Jeunes hommes, a-t-il dit, j'ai une mission à vous donner: bâtissez de jolis petits cottages; — variez votre nourriture, mangez du veau et des poulets; — que vos tables soient largement approvisionnées de poissons, que vous assaisonnerez avec des pommes de terre, de la pastenade et des carottes, — sans oublier un soupçon de maïs. » Élevez des vers à soie, « c'est un travail sans fatigue et amusant; — vous deviendrez riches, et vous aurez une voiture pour vous promener [1]! »

Il n'en est pas un qui ne saisisse d'aussi sages conseils: on ne pense qu'à s'enrichir. Quand se répandit

Saint-Simonienne en Égypte, Suzanne Voilquin. Enfantin raconte ailleurs comment il rentra en France, en 1835, par un bal chez M. Arlès, à Lyon. Voy. *Œuvres de St Simon* et *d'Enfantin* publiées par les membres du Conseil institué par Enfantin (sous la direction de M. Laurent, de l'Ardèche).

[1] Sermon prêché dans l'église du Nouveau-Tabernacle à Salt-Lake-City, le 8 avril 1868, par Brigham Young, prophète des Saints du dernier jour.



tout à coup la nouvelle que l'on venait de découvrir des mines d'or en Californie, ce ne fut qu'un cri : *aux mines!* « toute la population fascinée voulait émigrer [1]. » Leur pape, Brigham Young, eut la plus grande peine à les arrêter; et aujourd'hui encore, il est obligé à tout instant de les « conjurer de ne pas s'élancer à la chasse de l'or [2]! » — Ils ont les meilleurs instincts.

Le gouvernement, du reste, a trouvé un excellent moyen de les retenir : il n'est occupé qu'à organiser, pour ses sujets, une vie rabelaisienne, des noces de Gamache perpétuelles : tous les jours des fêtes et des plaisirs, partout des théâtres, des bals et des concerts. Le conseil des ministres se réunit : souvent la question à examiner est « une question de bouche, l'acclimatation des huîtres, et l'introduction des homards [3]. »

Et les femmes! En Europe, vous êtes enchaînés par le mariage ; en Orient les femmes sont cloîtrées dans des harems. Chez les Mormons, c'est bien différent. Dès en débarquant aux États-Unis, nous avons vu que nous avions changé de pays. L'année dernière on manquait de femmes dans l'Utah : on est allé en chercher en Europe, on en a amené une cargaison, et, à leur arrivée à New-York, on en a fait une *exhibition*. Leurs portraits photo-

[1] Bertrand, *Mémoires d'un Mormon*, et J. Rémy, *Voyage au pays des Mormons*.
[2] Même sermon.
[3] Bertrand, *ib.*

graphiés étaient suspendus à la porte : nous sommes entrés, elles étaient assises en rang sur une estrade, et tout le monde les pouvait examiner. Il y en avait de jolies, nous avons été aussitôt décidés : nous en avons chacun choisi une, et nous sommes partis pour la cité du lac Salé. Mais là, c'est bien autre chose ! on s'est moqué de nous : chacun une femme ! Tous en avaient une, deux, trois douzaines. Celle-ci vieillit, l'allure de celle-là est fatigante, une autre travaille mollement, on en change. Vous en êtes à discuter le divorce en Europe : au lac Salé, le divorce n'est pas permis, c'est une obligation, une loi : ne faut-il pas peupler, et vite ? Je veux, moi, s'écriait, dans un sermon, un apôtre mormon, « qu'avant cent ans, mes descendants dépassent quatre millions ! » Vous avez une femme stérile, prenez-en une autre, deux, trois, dix ! Les femmes s'y prêtent volontiers ; elles ne font jamais d'opposition, au contraire : « Quel est le but du mariage ? écrit une dame mormone, la multiplication de notre espèce [1]. » Un homme, le mari, le géniteur ! mais c'est un objet précieux ! — Elles sont d'ailleurs très-bien élevées : « Jeunes femmes ! leur disait récemment le prophète, rappelez-vous que *la possession de la terre est à nous, si nous avons une nom-*

[1] Madame Balinda Pratt. « Elles ne sont occupées qu'à faire des enfants et en adoration perpétuelle devant le *faiseur*. » Ce mot de Stendhal sur les Allemandes s'applique encore mieux ici.



breuse postérité [1]. Faites donc comprendre aux jeunes garçons, par tous les moyens, que vous avez droit à ce que vous attendez d'eux, — que vous voulez devenir des mères en Israël ! Recherchez leur société, courtisez-les, — surtout pendant les années bissextiles [2] ! » c'est un jour de plus pour avoir des enfants !

Voilà une ville de l'avenir ! vous concevez si nous y avons passé agréablement le temps.

Les yankees. — Il est difficile d'arriver à une telle perfection ; c'est un idéal. Les Yankees seuls s'en sont déjà assez rapprochés. Ils n'ont pas fait de théories et de profession de foi : ils ne se sont pas déclarés matérialistes, ils agissent comme s'ils l'étaient. Aucun peuple ne ressemble davantage à l'antiquité païenne : ils avaient, hier encore, l'esclavage, également exploité par le Nord et par le Sud, le Sud faisant travailler les esclaves, le Nord les achetant et les transportant [3]. — La religion a chez eux une grande importance, non la religion, expression du sentiment le plus élevé de l'homme, mais la

[1] Révélation sur la polygamie reçue par Joë Smith, à Nauvoo, le 12 juillet 1843.

[2] Brigham Young, *ib.*

[3] Voyez le livre de M. Carlier sur les États-Unis qu'il a habités vingt ans : il explique comment le transport des noirs se faisait par les navires du nord, qui débarquaient leur cargaison dans les ports du sud.



religion, une des formes de la vie publique. Comme à Athènes, on n'admet pas qu'un citoyen n'ait pas une religion, il est suspect; il peut choisir celle qu'il lui plaît, mais il faut qu'il soit d'une *Église*: c'est une des preuves de sa position assise, de sa valeur comme homme établi. — On n'en est pas gêné, d'ailleurs; le dimanche on ne se permet pas la plus petite distraction, on ne fumerait pas un cigare dans la rue; le lundi on se permet de faire faillite pour la troisième ou cinquième fois.

Leur but, le même que celui des Romains, la conquête, exige une population nombreuse: ils ont rendu très-faciles les mariages; les filles courent par le monde et *flirtent*, à la recherche d'un mari. Les formalités ne les préoccupent pas: on se passe de bans, au besoin de l'autorité des parents. L'occasion se présente, on se rencontre en bateau à vapeur, en wagon, à l'hôtel; on demande un ministre. Parfois le ministre est d'un côté d'une rivière, les époux sur l'autre bord, séparés par cent mètres; on le hêle: Mariez-nous! Il étend le bras, lit quelques lignes dans un livre, on est marié. Quelque temps après, on divorce, et on recommence[1]. — Une fois

[1] Carlier, le *Mariage aux États Unis*. Les divorces sont très-fréquents: un écrivain cite une seule cour de l'Ohio qui eut à statuer sur cent cinquante-sept demandes de divorce en une session. Ailleurs, sur trente-quatre demandes vingt furent accordées. Le mariage, dit-il, a perdu sa sainteté, et est devenu une simple union à l'essai, une sorte de polygamie.



mariée, la femme reste à la maison, comme à Rome et à Athènes, tandis que le mari vit au dehors, avec les hommes, à la Bourse, au club, sur les ports, dans les *offices*, les hôtels, agitant les affaires, changeant de profession, passant de l'une à l'autre, cordonnier aujourd'hui, avocat demain, maître d'école, général, journaliste, épicier, fermier, tailleur, président de la République.

Aucun trait ne manque à la ressemblance : ils ont imaginé et fabriqué, avant tous les autres peuples, pour des guerres inexorables, ces formidables *monitors*, monstres de la mer, comme les galères à vingt rangs de rames de Démétrius destructeur de villes (*Poliorcètes*). Ils ont le même dédain de la vie que les païens, de la vie des autres et de la leur. Dans leurs wagons qui volent, oscillant sur les rails à peine assis, dans leurs bateaux fumants, auberges à triple étage, caravansérails flottants, ils se lancent par les plaines sans fin qui se déroulent, ils descendent les fleuves larges comme des bras de mer, d'une vitesse vertigineuse. Allons ! pressons-nous ! chauffons, poussons la vapeur ! tournent plus vite les roues ! En cette course précipitée, à un détour, à un courant, à un choc, les trains se heurtent, les ponts se rompent, les chaudières éclatent ; tout saute, se brise, s'éteint, s'en-

flamme ; hommes et machines, meubles et poutres sont jetés, dispersés de tous côtés : silence, arrêt et mort ! Ce n'est rien : on l'apprend dans les villes ; à l'œuvre dès le lendemain ! On recommence : lancez de nouveaux trains et de nouveaux *steamers* ; les morts ne comptent plus ! Marchons ! arrivons ! en avant !

Ces hommes qui ne reconnaissent pas de supérieur, marchent droit, perçant la foule avec leurs coudes, se faisant place, leurs yeux noirs, volontaires, fixés devant eux. Un revolver dans leur poche, ils le tirent soudain, pour écarter l'obstacle, l'individu qui se met en travers : l'obstacle tombe, ils passent. On les arrête : que leur est la vie ? Emportés comme par un instinct d'animal, leur vie est tout mouvement, agitation, entraînement [1]. On les empêche de dévorer la terre ; que faire sur la terre ? Le ressort cassé, qu'on jette la montre au rebut ! Et l'on voit alors cet homme qui a tué, se livrer au supplice comme à un suicide ; il accepte la mort sans regret : il marche à la potence d'un pas décidé, le cigare

1 Les Yankees ne jouissent pas de la vie en s'asseyant, mais en courant ; ils ont cherché et trouvé tout ce qui pouvait les faire avancer rapidement : aucune nation n'a des matelots plus audacieux, des vaisseaux plus agiles ; leurs clippers font huit lieues à l'heure, dit M. Simonin, (*Voyage aux États-Unis*). Ils ont formé une race de chevaux d'une vitesse qui nous est inconnue. Ils attèlent ces chevaux laids d'apparence, bas, robustes de cou, mais aux jarrets solides, à des voitures presque impalpables, des *araignées*, et peuvent faire six lieues en une heure. Ils ne se promènent même pas lentement : impatients, ils se précipitent, voulant tout prendre et prenant tout.

à la bouche ; au pied de l'échafaud, il pousse sa dernière bouffée de fumée, et aide à se mettre au cou la corde qui le jette dans l'éternité, — à laquelle il n'a pas songé [1].

Les néophytes. — Ce sont là des hommes forts, des *positifs*. En Europe, même dans les nouveaux quartiers, il n'y a que des *négatifs,* qui n'osent pas afficher et pratiquer franchement la jouissance. Ils en sont encore aux aspirations, aux essais : ils n'ont l'ambition, tout au plus, que de s'installer dans la vie, comme dans une voiture bien suspendue et qui va au petit trot, sur une route aisée, roulante, sans côtes rudes à monter, sans soleils trop ardents. Pour ne pas être remués par des secousses imprévues, pour brouter le temps en paix, ils se sont défaits de ces chevaux vifs, riches de sang, fougueux, qu'on appelle les *passions*, qui parfois pressent leur allure, et vous entraînent au galop on ne sait où : cela agite, cela trouble, cela fatigue, cela force à se déranger, et à s'occuper du dehors. Ils ont adopté une règle d'une pratique facile, l'*abstention :* puisque la vie présente est tout, *chacun pour soi*. Ainsi, étendus sur de *confortables* coussins, — mot et chose empruntés à une race très-experte en choses matérielles, — on laisse

[1] Voy. Carlier, *ibid.*, et Rameau, les *Français au Canada*. L'auteur, parti d'Europe, admirateur des Yankees, les a jugés, après un séjour prolongé, avec autant de sagacité que de bon sens. Voy. la note 2 à la fin du volume.



aller, on regarde ce qui se passe, sans émotion, sans effort. On n'a pas trop de joie, et on n'a pas trop de chagrin, on n'est astreint à aucune obligation, même de plaisir. Dans un demi-sommeil, on accepte tout : toutes les religions se valent ; volontiers, on ferait comme cet empereur romain qui accordait une chapelle à Jésus-Christ dans le temple de ses autres dieux. On comprend les hommes et les actes les plus contradictoires, les plus saints et les plus féroces ; on conçoit les uns, on explique les autres. On ne condamne rien, on n'adore rien ; l'amour de la patrie semble bien exclusif : on loue la diplomatie Saxonne, la finesse Kalmoucke, le fatalisme Bédouin, la politique Borusque. La société se défait des criminels : c'est bien sévère ! ces pauvres assassins ! Les siècles croyants font peur, leur énergie épouvante : ils haïssaient le mal, le poursuivaient rigoureusement et le frappaient ; quelle dureté ! c'était des barbares !

On ne hait, et on n'aime personne à l'excès, ni ses amis, ni ses adversaires. Le père n'exige point de respect de ses enfants, le respect astreint à une réserve fatigante : « il abdique l'autorité, » il lui suffit qu'ils l'aiment, s'ils le peuvent [1]. Il a aussi pour eux une affection modérée : vous perdez un fils, vous avez, par vos prières, demandé à Dieu sa conservation ; il meurt, pour-

[1] Voy. Isoard, *Hier et aujourd'hui.*



quoi pleurer? « Direz-vous que Dieu n'a entendu ni exaucé ces prières? qu'en savez-vous? » Une perspective vous reste : par la loi de la métempsycose, cet enfant s'est peut-être transformé en héros : « Je vous le dis, il se nomme peut-être d'Assas, Cook, saint Augustin! » — Tous ne sont pas héros, grands hommes, saints. Eh bien, s'il est « comme le commun des martyrs et des hommes, blasphèmerez-vous contre la justice de Dieu, qui a fait ce qu'il a voulu, mais qui certainement a tenu compte de l'amour qu'il avait inspiré [1]? » cette consolation doit vous suffire. Ne prenez même pas la peine de l'accompagner jusqu'au cimetière : à quoi bon? « L'administration y supplée; » n'y a-t-il pas « un officier des pompes funèbres qui doit suivre le convoi avec un crêpe au chapeau? » Il représentera fort convenablement votre deuil [2].

Puis, continuez votre train de vie ordinaire; loin de

[1] Enfantin, *La Vie éternelle*. C'est-à-dire, doute et fatalité. Remarquez, de plus, qu'ici Dieu tient compte du mérite, non du *mort*, mais de celui qui reste, de l'amour que le *survivant* avait *pour* le mort. Voy la note 3 à la fin du volume.

[2] Pendant le Directoire, où l'on se précipita avec tant d'impudence aux plaisirs, et où le divorce était devenu presque aussi fréquent que dans l'ancienne Rome, on avait si complétement perdu le sentiment des devoirs, que « la mort avait cessé d'être respectée; on n'accompagnait plus les dépouilles de ses parents les plus proches au cimetière. Le scandale en arriva à ce point que l'administration municipale en fut réduite à rappeler le public à la pudeur: elle suppléa au deuil des vivants par un officier, etc. » Merlet, *Femmes et livres*.

vous affliger, il y a plutôt lieu de vous féliciter : on vient de décider qu'il fallait tirer parti des cimetières, c'étaient de grands espaces perdus pour la culture. On en changera la destination tous les deux ou trois ans : ces terres fumées ainsi seront des champs excellents ; plus il y aura de morts, plus ils seront fertiles ; la fortune publique s'en accroîtra, — et la vôtre, par conséquent [1].

Ces novices du matérialisme ne se connaissent pas, ne se jugent pas, et ne soupçonnent pas les suites de leur universelle indifférence : ils sont mous, ils se disent bons, ils sont faibles, ils se croient doux ; ils ne sont qu'égoïstes, impotents et impuissants. Il est déjà des effets sensibles qui font voir une révolution radicale dans un plus prochain avenir qu'ils ne pensent.

Deux effets de la recherche du bien-être. — « Quand on ne connaîtra plus de nations barbares, dit Bacon, et que la politesse et les arts auront énervé l'espèce, on verra *dans les pays de luxe les hommes peu curieux de se marier,* par la crainte de ne pouvoir entretenir une famille. Voilà ce qu'on vit à Rome, lors de la décadence de la République [2]. »

Il est encore des nations barbares, et déjà l'on touche

[1] Projet proposé par M. Moleschott dans son cours public, à Turin.
[2] Cité par l'*Encyclopédie* (de Diderot), article *Mariage*.



le point marqué par Bacon. Le souci du bien-être gouverne non-seulement les pères, mais les enfants. Les jeunes gens, en qui jadis l'oubli, un généreux dédain de la vie matérielle étaient le fruit naturel de leur printemps, n'admettent pas l'idée d'unions où les agréments de la vie seraient moindres que dans la famille qui les amollit. On n'avait jamais autant vu de jeunes filles de vingt-cinq à trente ans, riches, et qui ne se peuvent marier. L'esprit, l'intelligence, la position, la race, les qualités ne sont pas comptés, s'ils sont séparés des moyens de perpétuer le luxe dans lequel sont enveloppées ces pâles chrysalides, et qui est comme la coque où elles vivent, — non, où elles existent endormies. Placés en face l'un de l'autre, jeunes filles et jeunes gens, immobiles, refusent de faire un pas, s'épuisant, se consumant, se rongeant en dedans, voyant tomber chaque jour une à une leur grâce, leur fraicheur, leur vivacité, leur tendresse, leur passion, leur beauté, et, pour ne pas perdre la commodité d'une vie facile, préférant vieillir inutiles, nuisibles à eux-mêmes et au monde ! « Plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits [1]. » Ces célibataires, comme une armée assiégeante, bloquen et sapent le mariage, et leurs succès les encouragent à

[1] Montesquieu.

ne se point enfermer dans une forteresse dont ils ont éprouvé la faiblesse. Leur nombre s'augmentant, qui sait si ce ne sera pas, un jour, un Ordre dans l'État, ordre avide, cruel, sacrifiant tout à ses plaisirs, flatté et recherché, comme au temps des Romains, et contre qui il faudra peut-être faire une loi (loi impuissante), parce que leur accroissement désordonné affaiblira l'État, dissoudra la famille et désorganisera la société!

En même temps, on abandonne pour les spéculations la propriété des terres, car la terre rapporte moins d'argent, et elle oblige à des devoirs; or, on veut avoir beaucoup d'argent pour jouir, et l'on repousse les devoirs, qui sont comme les impôts que le grand Dieu, souverain du monde, exige de l'homme, et par lesquels l'homme reconnaît sa sujétion à Dieu. On se prétend indépendant, roi; à ce roi il faut des plaisirs et pas de charges.

Mais, là aussi, il y a une révolution qui commence: cette terre que l'on abandonne, d'autres l'occupent, les paysans. Bientôt, ils en posséderont la plus grande partie, et celui-là est vraiment le maître qui tient la terre; là est non-seulement la liberté, mais la puissance. Une classe nouvelle s'élève, ô bourgeois! nombreuse, riche, énergique, volontaire et dure, qui, dans peu de jours, apparaîtra à la surface sur tous les points à la fois, qui, comme une myriade de polypes aux millions de

bras, vous saisira de ses mains crochues, vous tirera au fond, vous noiera, et vous dévorera ! Votre argent, qui est votre sang, diminuant chaque jour, vous deviendrez les serviteurs de ces sortes de barbares que vous ne regardez pas, et qui, en cultivant la terre, auront cultivé et développé en eux les fortes vertus de patience, de travail, de sobriété, d'économie, de courage, de soumission à Dieu, par lesquelles l'homme se rend digne et capable de saisir, d'exercer et de conserver le commandement.

Une demande en mariage. — On ne veut pas se marier, — ou bien l'on veut un mariage fructueux tout de suite. Voici ce que pense et écrit un jeune homme du monde nouveau, désireux d'augmenter sa fortune en acceptant une épouse :

A M***, rédacteur du journal le.....

« Monsieur, je cherchais une solution à ma vie, je l'ai trouvée ; un honnête homme, savant, judicieux et tendre, me l'apporte : il vient d'écrire un livre destiné à sa fille, — une jeune fille de seize ans [1] ; il ne veut pas la tromper : il lui enseigne la vérité, et cette vérité est à la fois agréable, encourageante, facile à comprendre, aisée à pratiquer.

[1] Voyez *Déductions rationnelles*, par L. Oscar. Genève, 1866.



Il n'oublie rien de ce qui concerne l'homme: sa nature, ses besoins, sa mort, les moyens de s'en consoler, etc. Jusqu'ici, je demandais en vain le dernier résultat des doctrines matérialistes, les seules qu'on puisse adopter ; les professeurs en renom s'entortillaient et s'enveloppaient dans des phrases, ils avaient peur des gouvernements, de l'opinion, des prêtres, de la police et des gendarmes. En voici un, leur élève, qui dit tout haut ce qu'ils insinuent à demi-voix [1]. Grâces lui soient rendues! On prétend qu'il n'a pu trouver un éditeur en France : la France est une nation embourbée dans les ornières du Christianisme ; un libraire étranger, M. Georg, de Genève, a eu plus d'intelligence, il a courageusement publié le livre de M. L. Oscar, *Déductions rationnelles*, « suite du *Cosmos* de M. Humbold, » ou plutôt nouveau Catéchisme (pardon du mot) « à l'usage des jeunes filles et des jeunes gens. »

Je l'ai lu soigneusement : plus je l'ai étudié, plus je l'ai apprécié, et c'est ce qui m'a décidé à la démarche que je tente près de vous.

M. Oscar écrit de gros livres, étudie l'histoire naturelle,

[1] Et dans un style *réaliste*, exempt de toute prétention à la noblesse : « On nous a fait la mariée assez belle... c'est l'amorce où se prend le poisson... le surnaturel... les hommes en ont fait leur deuil... puissé-je accommoder mon livre aux pouvoirs de ton esprit ! etc. » Un des préceptes de l'auteur est : « Gardons-nous de l'esprit. » Il l'a strictement suivi.

édifie des théories ; il est donc riche, au moins à l'aise : c'est une bonne note. Il donne à sa fille une éducation affranchie de tous ces préjugés absurdes avec lesquels on pervertit l'enfance : Dieu, la religion, l'âme, l'idéal, etc. Cette jeune femme me convient ; je la veux demander en mariage, et je vous prie de me servir d'intermédiaire près de M. Oscar.

Je suis pauvre, il est vrai, mais une fois marié, mon avenir est assuré : je posséderai la fortune de M. Oscar. — M. Oscar n'est pas mort ? dites-vous. Je réponds : *il ne vivra pas longtemps !* Il n'est plus jeune (on le voit à son style peu vif et qui traîne le pied), à quoi sert un vieillard ? Cet « être décrépit, cette végétation est à charge à ses proches, » que dis-je? « à lui-même [1]. » Ce sera lui rendre service, et à nous en même temps, de le débarrasser de ce fardeau : je lui appliquerai « l'héroïque remède, la mort, qui est un éternel sommeil. » Il aura le temps de se reposer.

Mais, ajoutez-vous, qui vous dit que M. Oscar ne tienne pas à la vie ? — Qui ? lui-même ! Est-ce qu'on regrette la vie ? tout le monde sait que les hommes, loin d'avoir horreur de la mort, quand elle les prend par le bras, et les entraîne, sont ravis de s'en aller en son aimable compagnie : « La mort, la sainte mort, est-elle donc si

[1] Cette citation et celles qui suivent sont empruntées au livre de M. Oscar.

terrible ? » Au contraire ! elle présente des agréments dont vous ne connaissez pas assez l'attrait : « le sage ne la craint pas, il plane au dessus d'elle, il analyse ses effets. » Et une fois qu'on a passé quelques nuits avec elle, on serait désolé de la quitter ; loin de vouloir revivre, « si la mort lâchait sa proie, la plupart refuseraient de bénéficier de cette faveur suprême ! » M. Oscar, qui est un sage, est évidemment un de ceux-là ; il aspire à faire cette piquante étude, cette infinitésimale analyse : pourquoi être assez dur pour ne l'y pas aider ?

J'entends l'objection : un empoisonnement, un meurtre ! Eh bien, un meurtre ! Quoi ! vous ne percevez pas la douceur de périr de mort violente ? Un homme est assassiné, il ne souffre pas ; il n'est pas en proie aux angoisses, comme vous vous l'imaginez faussement : « aux mains de l'assassin, il se dit tout bas, *tout au plus :* c'en est fait ! à supposer même qu'il se sente mourir ! » C'est la plus charmante de toutes les morts ! Ah ! ne lui marchandons pas ce dernier plaisir !

Comment dites-vous ? des remords ? mon prochain ? — Parlons en hommes sérieux, et non en enfants : « sortons de ce dédale de déraison. » Mon prochain ! est-ce que je peux aimer mon prochain ? j'aime mon prochain *pour* moi-même, et non *comme* moi-même ! « Aimer son prochain comme soi-même, c'est prêcher l'impossible. » Des remords ! je ne comprends pas : regardez les

animaux : « Si vous voulez établir le point de départ pour juger le bien et le mal, cherchez-le dans l'animal. » Que fait l'animal ? il poursuit sa proie, la saisit, l'étrangle, la déchire et la dévore ; et cela tous les jours, et sans remords. Et moi, qui suis un animal, un singe, — « on n'hésite plus aujourd'hui à faire descendre l'espèce humaine des singes, » un vrai singe, bien entendu : « l'homme ne forme même pas une classe distincte, il est de l'ordre des singes, » — quelle est « ma vie naturelle? la vie animale. » Qu'ai-je à faire, sinon à m'occuper de manger ? « Je n'ai guère qu'à obéir à la voix de mon estomac, » à penser à moi, pour « me maintenir en état par un persistant effort. » Car voilà la réalité, la vérité, « la seule source de la morale, l'*égoïsme !* » Et pour une fois où, pressé par le besoin, je pousserai M. Oscar de côté dans l'unique but de goûter un peu de son bien, j'aurais des remords ! Trouvez donc beaucoup de gens aussi modérés !

Vous devriez vous récrier sur ma tempérance ! car j'ai bien d'autres besoins : « Je n'ai *guère* qu'à obéir à la voix de mon estomac, » cela signifie qu'il y a d'autres voix ! Est-ce que je ne dois pas chercher le bonheur par tous les moyens, « non pas le bonheur qui *n'est* qu'une métaphore, » mais le bonheur complet « qui *naît* de l'exercice de *toutes* mes aptitudes ? » Je prétends leur donner de l'exercice, à mes aptitudes, à toutes, entendez-

vous! « La matière parle seule en moi. » Je ne veux pas mourir du spleen! Si je ne suis pas heureux ici-bas, je manque mon coup, c'est fini! l'occasion ne reviendra plus! Allons! « Cessons de prendre la vie à rebours, échappons aux étreintes de la raison sournoise, et dansons le branle de la nature! »

Est-ce qu'il m'est permis, d'ailleurs, d'agir autrement? J'y suis forcé! empêchez donc un arbre d'aspirer les sucs de la terre, une cascade de se précipiter du haut d'une montagne! Mon corps m'attire vers les vins fins, les bons repas et les jolies femmes: c'est fatal! « La nécessité gouverne le monde. » C'est comme le chemin de fer, qui me dit: vous voulez arriver en tel lieu, à telle heure; il n'y a pas d'autre moyen que de monter dans mes wagons. Cela dit, il me prend, me lance sur ses rails, m'emporte. Dans le wagon c'en est fait de ma liberté: je marche, je vais à mon but, j'y arriverai; mais auparavant, j'ai vendu ma liberté, je ne m'appartiens plus, je suis enfermé, nul moyen de reculer; la machine vole, la vie s'enroule derrière moi: « l'homme n'est pas libre, il lui faut toujours céder aux impulsions que lui imprime son seigneur le corps. » Il n'est pas désagréable de céder à ses impressions; je ne leur résiste jamais!

Quoi encore? Dieu, l'idéal, la société? — La société! mais j'ai horreur de la société comme de mon plus tyrannique



ennemi ! Épanouissez-vous donc pleinement dans la société et ses abominables institutions ! « Considérez philosophiquement le mariage : » quel despote « cruel, » féroce ! Il vous bride, vous entrave, vous enchaîne à un piquet dans un coin, vous « parque dans la famille. » Si vous parquez les étalons, comment courront-ils aux cavales ?

L'idéal ! vous voulez dire « le vrai absolu, le beau, le bon, l'infini, le juste ? » Autant parler de fantômes, « d'hallucinations, » de rêves d'enfants ! « Rien n'est juste et vrai que comparativement, tout cela est synonyme de miracles, » c'est-à-dire ne s'est jamais vu ! Et je m'en félicite ! Ah ! ah ! je me figure m'élevant à la plus haute vertu, devenant un *saint*, comme ils disent, digne de « m'asseoir sur les coussins du paradis ! » Mais, « s'il était donné à un être d'atteindre à la perfection, il serait profondément malheureux, » ce serait le comble de la misère ! « Les délices du ciel ! ce serait un véritable enfer. » Heureusement ce supplice n'existe pas !

Quant à Dieu, mot introduit par la peur dans les langues humaines, « prenons garde de mériter le nom d'esprit faible. » N'est-il pas évident qu'il n'y a pas de Dieu ? En parlant ainsi, je prouve qu'il n'est pas : « si Dieu était, il n'aurait pas donné à l'homme la raison qui le renie. » Ah ! le pauvre Dieu, à qui l'humanité « s'est livrée pieds et poings liés ! » Le piètre Dieu ! un

Juif errant, « impalpable, incorporel, ne vivant même pas de l'air du temps, et n'ayant pas un pavé où poser le pied ! » Un imbécile, sans suite dans les idées, qui ne sait ce qu'il fait, « capricieux, inconstant, inconsidéré, » une brute, « esclave de ses passions ! » Est-il « une superstition plus ridicule, » plus propre à corrompre l'homme, « à développer ses instincts pervers ! »

Certes, oui ! il y a un Dieu, *Moi !* « le seul esprit divin de la nature ! » Ce qu'on appelle « l'esprit de Dieu n'est autre chose que l'esprit humain. » Est-ce que tout n'en porte pas à chaque instant témoignage ? Ce que je fais, c'est par ma volonté, ce que j'évite, par ma prévision : « j'échappe à un péril, je sais à qui je le dois. » Vous, « vous rendez grâces à Dieu. » Qu'est-ce que Dieu a à voir là ? Moi, celui que je remercie, c'est moi ! « Où vous dites Dieu, je dis *Force,* » ma force !

Celui qui est le plus fort est le plus Dieu ! Aussi M. Oscar, qui est si logique, ne fera, j'en suis sûr, aucune difficulté de me céder la place. Je suis jeune, je suis fort, il est vieux, il n'est plus « qu'une ruine vivante ; » il n'aura qu'à s'en prendre à lui de tomber, si je le touche du doigt : il est naturel que les ruines croulent.

Mais sa fille ! sa fille ! — Ah ! vous craignez qu'elle ne s'émeuve de la disparition de son père ? Calmez-vous ! M. Oscar a pensé à tout. Ayant observé qu'un « genre

de vie sédentaire développe chez la femme une sensibilité nerveuse, » il s'est occupé de prémunir sa fille contre cette facilité des « femmelettes langoureuses à s'attendrir d'un accident imprévu ; » il lui a appris à « revèndiquer les droits du libre-penseur. » On perd son mari, son père, son enfant, et l'on pleure : imagination ou comédie ! Comme si l'on regrettait les morts ! « Ce n'est pas le mort que vous pleurez ; » il n'est plus bon à rien, il ne vous procure plus aucun plaisir, vous ne vous en souciez plus ! « L'intérêt, dans ce monde, est le mobile de l'homme, et l'attachement est en raison du bienfait reçu ou espéré. » Ce que vous pleurez, c'est « une brusque lacune dans vos habitudes : » le soir où mademoiselle Oscar « trouvera son foyer désert, » ce sera, il est vrai, « un miroir de moins où elle aimait à caresser son image, » mais M. Oscar lui a indiqué plusieurs moyens de se tenir en joie. D'abord, « un grand médecin, le temps, lui reste : » c'est un remède banal et long, oui, mais il y en a de plus prompts, plus agréables et plus efficaces. La fille de M. Oscar se dira : ne pensons plus à mon père : « roidissons-nous ! » Rien de plus aisé ; « tirons le meilleur parti de notre situation ! » c'est plus facile encore. Amusons-nous ! elle « essaiera d'une occupation qui fasse diversion à ses pensées : » n'y a-t-il pas les spectacles, les Bouffes, le Bois, et la Marche, inventés tout exprès pour aider à porter le deuil ? Puis, les

« amis, » les vieux amis, graves, qui savent ce que « durent les douleurs humaines, qui voient les choses de plus loin : » elle peut les écouter, les « consulter ; » et surtout les jeunes, qui certainement ne manqueront pas, et qu'on lui amènera : « elle fera accueil aux amis nouveaux qui surviendront, » et, alors, elle est sauvée ! C'est tous les jours avec eux, le bal de l'Opéra, les soupers chez Bignon, Mabille, etc. ! Excellentes, admirables et vénérables manières de se consoler ! On mange, on danse, on boit, on batifole, on aime ! on « donne satisfaction à toutes ses aptitudes *tant spirituelles que corporelles ;* c'est la plus sainte et la plus belle des consolations ! »

Ainsi tout s'accorde pour nous contenter tous trois : moi, M. Oscar et sa fille. M. Oscar m'avertit aimablement que, « le sage étant toujours préparé, » il a pris ses dispositions, « réglé ses comptes » pour « ne pas mourir intestat : » me voilà sans inquiétude et lui en état de partir ! Vieux, « il n'est plus de ce monde ; » point de meilleur lieu pour lui désormais qu'un caveau bien muré ! Il y entrera content et dispos, « avec armes et bagages, » et la conscience « d'avoir marqué son passage sur la terre, » en composant cet exquis petit livre, ce manuel « pratique » qui a fait de moi le disciple le plus attaché à sa fortune !

Je vous prie de faire valoir ces raisons près de M. Oscar : j'espère qu'il en sera touché, et qu'elles le décideront à m'accorder la préférence. »



Ce néophyte sera bientôt digne d'être admis dans la ville des jouissances.

L'IDOLE STERCORAIRE. — Mais la volupté s'allie volontiers à la saleté ; le marquis de Sade inventait de nouveaux ragouts pour ses infâmes plaisirs, en les assaisonnant d'ordures et de cruautés : ces philosophes de la matière seront entraînés par leurs propres penchants à rechercher les immondices et la fange, ils s'y coucheront et se plairont à s'y étaler. Le dernier résultat de la luxure est l'abêtissement : ils ne sentiront pas et ils n'auront pas conscience de l'atmosphère fétide, stupéfiante et empestée dans laquelle ils seront plongés.

Ils ne comprennent plus l'âme, ils ne se plaisent, ils ne s'attachent qu'à leur corps ; ils se reconnaissent corps, seulement corps, ils parcourent des yeux leur corps avec tendresse, et, comme tout cela est eux, tout leur en plaît, tout leur en semble beau, aimable, admirable, digne d'être loué, respecté, *adoré*, et la substance même du corps, et les fonctions du corps, et ce que produit le corps !

En extase devant un si beau spectacle, ils se recueillent : « abordons saintement la digestion, parlons-en *religieusement*, occupons-nous avec un égal respect des deux extrémités du tube alimentaire [1] ! » Et, ayant observé, ils

[1] Voy. pour cette citation et les suivantes, Enfantin, *De la Science de l'homme*, chap. V, VI, VII.



jettent des cris d'enthousiasme : « *secréter* et *excréter*, en un mot, digérer, chasser, expulser, éjaculer hors du moi la matière non assimilée, et la livrer au non-moi, c'est une puissance vitale qui en vaut bien d'autres !... Ces excréments sont agréables, touchants, délicieux pour le non-moi ! O importance *sainte*, morale, sociale, politique de la fonction harmonieuse, équilibrée du *grand tube alimentaire !* »

Les passants se mettent un mouchoir sous les narines, mais, lui : « Vous vous cachez, vous fuyez, comme si vous étiez en face du diable ! Qui vous dit de vous l'assimiler? Je vous crie d'en nourrir la terre, afin qu'elle vous rende, elle, son fumier, son excrément, c'est-à-dire le pain qui vous fait vivre !.... Ne soyez donc pas petite maîtresse !.... revenez avec respect vers tout ce qu'une pudeur bête vous empêche de nommer... L'œsophage n'est pas plus noble que l'anus, les poumons que la vessie, les aliments ingurgités que ceux normalement expulsés ! »

Il ne veut pas seulement le faire admirer, mais adorer : ces organes sont sacrés, « moraux, sociaux, *religieux;* » la nourriture doit être « glorifiée, *sanctifiée.* » Ces fonctions sacrées produisent les effets les plus sublimes, elles révèlent Dieu : « Oui, mon Dieu, c'est votre vie qui se manifeste par l'assimilation de ma propre vie et de celle de la nature... c'est elle qui me nourrit, et avec laquelle je nourris votre terre [1] ! »

[1] Bien plus, c'est sur la digestion qu'est fondée l'intelligence, l'amour, etc. « Qui digère bien, aime bien ; » la morale : « Selon



Le bon sens public résiste, il ne peut admettre la sainteté de ces organes et de leurs fonctions : alors, il se fâche, il s'emporte : quoi! vous vous roidissez et « vous enorgueillissez! Je prétends que, si vous examinez avec moi, impartialement, ce merveilleux phénomène de la nutrition..... rien de ce que je vous ai dit sur les déjections diverses, jusques et y compris l'urine ou la diarrhée, ne vous paraîtra honteux ou ridicule; mais, au contraire, sublime et *divin!*.... J'aime à dire; comme le chrétien : Souviens-toi que tu es poussière! j'ajoute : Et Dieu vit dans cette poussière! Adorons, enfants, adorons! » Il prend parti, il s'anime, il s'enflamme, il s'échauffe pour la m...! il veut élever son Dieu sur un autel. — Il semble voir ces chiens affamés des carrefours renifler de plaisir à des émanations prochaines, y courir précipitamment, et laper avec une agile avidité ce qu'ils rencontrent au bas d'un mur [1]!

LA SÉLECTION. — L'égoïsme est la base de la morale nouvelle, l'égoïsme sacré : « Dieu est le plus grand des égoïstes [2]. » Les habitants de la cité qui se fonde ne s'en tiennent cependant pas à l'égoïsme : ils haïssent les

la manière dont le moi absorbe, s'assimile, et excrète, les sentiments sont bons ou mauvais, et en conséquence l'être raisonne ou agit bien ou mal. »

[1] Voyez la note 4 à la fin du volume.

[2] Orson Pratt.

autres, car les autres prennent une part des biens que chacun veut pour soi seul.

Ainsi que dans le paganisme antique, le principe, le stimulant des actions est la *haine*. L'un d'eux l'a expliqué, en racontant l'histoire de 93 : ce qui précipita à l'échafaud tant de milliers d'hommes pendant quinze mois, c'est la haine : ces hommes se détestaient, s'exécraient et s'égorgeaient. Ils tuent d'abord ceux qu'ils envient, roi, nobles, prêtres ; — puis ils se tuent entre eux : ils se tournent les uns contre les autres, et se livrent une bataille forcenée, chacun dans l'espérance d'anéantir ceux qui sont devant lui, et de rester seul. On a appelé cette rage « du cannibalisme, » c'est le mot, ils se dévorent, ils se mangent avec emportement et haine : s'il est une raison de la Terreur, c'est la haine [1].

Leurs enfants veulent aussi tout s'attribuer ; ils n'usent pas des mêmes moyens, de l'office violent du bourreau : ils ont des procédés discrets, qui n'effraient pas, qui ne leur font pas courir de risque, et qui ne sont pas moins sûrs.

L'homme est maître, roi, Dieu : point de roi sans sujets, de Dieu sans adorateurs, de maître sans esclaves. — Mais comment jouir des biens du monde, si tous pré-

[1] On a remarqué avec raison, que le livre de M. Edg. Quinet, *La Révolution*, contient le mot de *haine* à toutes les pages. Voy. Amédée Pichot, *Revue britannique*, février 1866.



tendent y avoir droit? « Tout à chacun, *omnia cuique*[1] ! » est le cri de la foule. Il n'y aura jamais assez d'encens pour tant de dieux, d'or pour tant de maîtres, d'honneurs pour tant de rois. — Heureusement, ainsi qu'au seuil de tous les nouveaux Louvres, ont afflué ces inventeurs ingénieux, sagaces, si utiles, qu'on appelle, selon les temps, flatteurs, parasites, courtisans ou sophistes, toujours prêts à imaginer, à chercher et à trouver ce qui peut tirer d'embarras les puissants dans les positions douteuses.

Ils se sont mis à l'œuvre, et ont construit une machine qui a immédiatement refoulé bien loin la plus grande partie de la foule amassée, nettoyé le terrain, et laissé la table richement garnie de la terre à la disposition d'un petit nombre digne d'en apprécier les délicates, exquises, et savoureuses qualités.

Cette machine s'appelle, dans l'idiome des savants, la *sélection*, et dans le langage vulgaire, l'*exclusion*. D'un mouvement impassible et continu, elle sépare, classe et range les hommes chacun à leur place. Eh quoi! s'imagine-t-on que tous les hommes se valent? il y en a de deux sortes : les puissants par l'esprit, qui mènent le monde, et la masse qui ne pense pas, qui ne sert qu'à faire nombre et est indigne d'être regardée. Les machinistes

[1] Max Stirner.

sont unanimes sur ce point : à la plus grande distance, ils s'entendent tous. Il y avait une machine analogue dans l'antiquité, construite par deux célèbres ingénieurs, Aristote et Platon, qui distinguait les hommes en hommes supérieurs et en plèbe. « Les ouvriers, les esclaves, disait Aristote, sont incapables d'être citoyens ; ils n'ont pas le loisir nécessaire pour en comprendre les devoirs. » Elle avait été adoptée par Xénophon, et perfectionnée par Cicéron, qui imagina le rouage des *primates*. Plus tard, un fécond inventeur, J.-J. Rousseau, établit la sienne, d'après le même principe : *l'ignorance des lois morales est l'apanage de la multitude.* Aristote n'appliquait sa machine qu'à l'État, à la politique ; le mécanicien suisse l'appliqua à la conscience : l'homme, déclara-t-il, occupé de chercher les moyens de vivre, qui travaille toujours, ne peut être un homme moral : « la voix *intérieure* ne sait pas s'en faire entendre. » Aristote refusait à l'ouvrier d'être citoyen, Rousseau lui dénie le premier caractère de l'homme, le sens du bien et du mal ; il le découronne, il le réduit à la condition des brutes [1].

Aussi ces brutes, Dieu ne s'en inquiète pas : un très-

[1] J. J. Rousseau, *Émile*. Cet homme qui est né, qui a été élevé dans la lumière du Christianisme, lorsqu'il s'enfonce volontairement dans la nuit, est plus féroce que celui qui a toujours vécu parmi les ténèbres : parce qu'il a vu autrefois il ne veut plus rien voir.



habile ingénieur de ce temps-ci l'a découvert. S'il y a au delà de la terre une vie immortelle, une récompense et un châtiment des actes de la vie terrestre, ne croyez pas, nous a-t-il appris, que tout le monde sera jugé. Ce serait un trop grand souci : les hommes seront divisés en deux catégories, non en raison de leur mérite ou démérite moral, mais selon leur intelligence : d'un côté, les philosophes, les penseurs, les sages, ceux « qui ont exercé une action puissante, » les gouverneurs de la terre; de l'autre, ceux qui ont été menés, — l'aristocratie et le peuple. Aux premiers la vie, aux seconds le néant : les premiers « seront immortels; » le reste, « le méchant, le *sot*, l'homme frivole, mourra tout entier[1]. » Ils ne comptent pas! Que leurs générations s'accumulent, et accroissent de leur pourriture la terre qui roule dans l'immensité! ils ne sont rien de plus que les autres animaux, Dieu ne prend pas la peine d'examiner les infimes phases de leur existence stupide et inutile!

S'ils ne sont pas jugés dignes de participer aux biens de la vie à venir, comment donc auraient-ils droit à ceux de la vie présente? C'est vous, seigneurs, vous, docteurs, philosophes, naturalistes, penseurs, académiciens, professeurs, qui seuls méritez de posséder toutes ces jouissances! Vous êtes grands, vous êtes savants, vous êtes

[1] Renan, *Job*.



beaux! vous avez « une beauté que l'humanité suppose ou a mise en vous, et à laquelle elle rend hommage [1] ! » Que signifie cet aveu de l'humanité? elle vous *suppose* beaux, elle vous *déifie*, elle *met en vous* la beauté comme le statuaire dans l'œuvre de ses doigts, devant laquelle ensuite il se prosterne; elle vous *adore*, vous êtes les seuls dieux, on vous doit adorer [2]!

Arrière donc, rustres, paysans, ouvriers, vile multitude! Vous n'êtes que des corps, et non des âmes, créés pour servir ces dieux! Vous êtes le lit sur lequel ils s'étendent, le coffre où ils puisent, les épaules qui les portent, les mains qui les éventent, et les pieds qui courent devant eux!

Voilà déjà de nombreux serviteurs propres à aller chercher sur la terre, dans la mer et les airs tous les mets qui chargent les tables étendues devant vous. Il y a à faire une plus large élimination, les femmes. D'abord, la femme oserait-elle se prétendre votre égale, l'égale même de l'homme vulgaire? la femme qui « n'a qu'une âme d'un ordre secondaire [3], » « être immoral, à qui est

[1] Renan, *Job*.

[2] Ainsi de cette théorie voilà, en résumé, les conséquences : Inégalité entre les hommes, — sujétion nécessaire et équitable des uns aux autres, — l'esclavage légitimé, — l'idolâtrie rétablie, — l'immortalité restreinte, — et, conséquence dernière, l'immoralité justifiée chez le plus grand nombre, dont les actes, crimes ou vertus, n'ont aucune valeur et sont également indifférents.

[3] D'après la doctrine des Mormons.

14

insupportable la justice [1], » et qui, par conséquent, ne peut communiquer directement avec Dieu [2]? La femme ! elle n'est qu'un « diminutif d'homme, un affaiblissement de l'élément masculin, une sorte de terme vague entre lui et le reste du règne animal [3]! » Elle n'est faite, tout au plus, que pour engendrer, épargner, conserver et garder les clefs de la maison ! Voilà, d'un seul coup, asservie la moitié du genre humain.

Le lamineur impoli qui a imaginé ce mécanisme, est le paysan brutal qu'on a déjà vu, qui pénètre partout avec son bâton ferré et ses sabots. Mais voici un ingénieur habitué des salons : il apporte un plan bien autrement vaste. Il n'y a pas que des hommes, il y a « des races inférieures, » dit-il. — Et, remarquons-le en passant, il s'en est glissé quelques individus jusque parmi nous ; tel quartier qu'on pourrait citer est « composé d'une minorité Indo-Germanique et d'une majorité de Mongols et de Nègres : » on traite ces représentants des races basses sur le pied de l'égalité, on leur accorde tous les droits « politiques et civils ; » c'est « inconcevable ! » Espérons qu'on avisera, « quand on y aura réfléchi à deux fois [4] ! »

[1] Proudhon, *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution.*
[2] Doctrine des Mormons.
[3] Proudhon, *ib.*
[4] Mlle Clém. Royer, Préface de la traduction du livre de Darwin, l'*Origine des espèces.* Ainsi, « quand on y aura réfléchi. »

On ne donne ici qu'un conseil, mais on peut agir tout de suite dans le reste du monde : qu'y voit-on de tous côtés ? des races d'une désolante laideur, aux longs membres maigres, étriqués, déjetés, pieds plats, mains osseuses, machoires prognathes, nez évasés, dents de cheval, côtes saillantes, genoux en dedans, et front fuyant. Ils sont noirs, ils sont jaunes, ils sont rouges, ils sont bistrés, ils sont bronzés, de couleurs qui ne sont pas humaines, chocolat, ocre, acajou, bismark et magenta ! Est-ce que de tels êtres doivent vivre ? Est-il supposable, horreur ! que nous permettions aux « races supérieures de se mélanger avec ces races inférieures » et, par un croisement intolérable, que nous « fassions baisser le niveau de l'espèce ! » Je ne parle pas de bœufs Durham et de porcs du Yorkshire, mais de races d'hommes ! Ceux-là, il ne faut pas les écarter, — mais les « *supplanter*, » c'est-à-dire les supprimer ! c'est notre rôle à nous, race Aryenne, notre devoir, notre mission. N'avons-nous pas un but élevé à atteindre ? nous occuperons leurs terres inutiles, et, en prenant la place de ces misérables disparus, nous formerons une race plus noble, plus belle, et parfaite. Partez donc, trappeurs, convicts, mineurs, coureurs des bois ! Allez, l'œil au guet, et le rifle en main,

on privera de leurs droits d'électeurs et de jurés un célèbre avocat, dont le type est évidemment mongol, et un romancier assez connu, qui est nègre. Voy. la note 5 à la fin du volume.

par les *prairies* de l'Arkansas, le long de la *rivière du Serpent*, et dans les *montagnes bleues*, et si vous voyez passer à portée ces sauvages, ces barbares, Indiens, Bushmen, Peaux-Rouges, Apaches, Australiens, tirez dessus, et *supplantez* ces races inférieures ! Elles sont destinées, « qui donc en doute, » à être anéanties, c'est « la loi du progrès [1] ! »

Est-ce tout, maîtres du monde ? Est-ce assez de ces holocaustes humains ? et la terre a-t-elle encore trop de vos semblables pour que vous puissiez satisfaire vos appétits ? Non ! ce n'est pas seulement au loin qu'il est des races à détruire, en Amérique, en Australie, en Afrique, mais ici, en Europe, en France, parmi vous ! j'entends tous ces êtres, « débiles et contrefaits, » que, par une aberration incompréhensible, vous souffrez dans vos cités, que dis-je ? que vous soutenez, que vous protégez, « que vous élevez, » que vous nourrissez, que vous habillez, que vous recueillez à grands frais ! Quoi ! tant de peines, de soucis, de dépenses pour ces infirmes, incapables de produire de fortes races ! Ne voyez-vous pas combien ils nuisent à vous, hommes « valides ! ils pren-

[1] Mlle Clémence Royer, *ibid.*, p. 61. On sait ce que sont devenus les indigènes de l'Amérique du Nord et de l'Australie : elles ont été systématiquement détruites ; la population de la Tasmanie a été entièrement anéantie en 30 ans, il n'en reste plus un seul individu.

nent votre place au soleil ! » Ce qu'ils consomment est perdu pour vous, « corps bien constitués et bien doués ; » ils vous privent d'une large part de jouissances ! Pour ces « incurables, » les forts et les puissants sont « sacrifiés ! » « Y avez-vous bien sérieusement songé ? » A un spectacle si « immoral, » à un tel déni de justice, mon cœur se serre, et je suis saisie d'indignation et de « douleur. » A quoi bon ces êtres « vicieux ! » ne vous souvenez-vous plus des préceptes d'un de vos ancêtres, le divin Platon ? ai-je besoin de conclure ? Vous m'avez compris : mort aux « faibles ! tout pour les forts [1] ! »

Qui parle ainsi ? un philosophe ? un savant ? non, une femme ! le Paganisme nouveau est entièrement recomposé : il a sa philosophie, sa morale, sa politique, son droit ; il a aussi sa femme, la même femme que l'Antiquité, dure et inébranlable à la pitié, se rapprochant le plus qu'elle peut de l'homme par ses études, son éducation, son caractère, sa rudesse insensible, son orgueil.

[1] Mlle Clém. Royer, *ibid.* On aime à croire que c'est à de tels traits que des auditeurs impolis se crurent le droit de siffler l'orateur. C'était pourtant en Suisse, à Lausanne, que professait mademoiselle Royer, et devant les « *hommes intelligents* » du Dr Buchner. Elle nous apprend, du reste, qu'on ne se contenta pas de la siffler, on lui écrivit des lettres moqueuses, on fit d'elle des caricatures. Elle demeura insensible, son enthousiasme la soutint, elle continua, par des conférences et des livres, à mériter le nom de missionnaire du matérialisme et de l'athéisme. Voy. la note 6 à la fin du volume.

La femme que le Christianisme avait formée, avait créée, cet être doux, consolateur, qui apaise l'homme, qui le modère par ses tendres paroles, qui, en pleurant avec lui, arrête ses larmes; asile où il trouve la compensation de ses désirs déçus, de ses espérances trompées, de ses honneurs perdus, par qui un rayon pénètre dans sa misère ; cet être si faible et si énergique, si ignorant et qui comprend tout par l'amour, qui amollit les cœurs les plus cruels, qui se jette aux pieds des tyrans, et, par quelques mots qui n'ont pas de raison, par un regard qui bouleverse, un attrait, un charme, une séduction dont ils ne se peuvent défendre, arrache une grâce, la vie d'un homme que des hommes de l'esprit le plus fort, de la raison la plus solide avaient été impuissants à obtenir; cette femme que le monde ancien n'avait jamais vue, servante des malheureux, s'approchant à petits pas du pauvre malade, le soulevant de sa main légère, lui parlant d'une voix tendre, et, même en ses souffrances, par un mot inattendu, — mot que l'homme ne sait pas trouver, — faisant monter de son cœur à ses lèvres pâles un sourire, si bien que le malheureux, quand elle s'éloigne, n'a, pour la nommer, pas d'autre mot que celui d'ange : *c'est un ange!* O être admirable, aimable, compagne, amie, soutien du voyage de l'homme ! ô don sans pareil de Dieu, sans qui la vie serait inacceptable, ô femmes aimantes, nées du Christianisme, et entre lesquelles sont

ma femme et ma mère, le monde ne veut plus de vous ! Une autre femme entre dans le cercle noir des hommes, la tête haute, le pas ferme, les yeux durs, la parole brève, et le premier mot qu'elle prononce est : qu'est-ce que ces hospices, ces refuges, ces hôpitaux ? Jetez dehors ces vieux inutiles, et laissez mourir ces enfants mal formés ! A mort tous « les disgraciés de la nature ! »

Heureusement, ô mon Dieu, que vous ne permettrez pas que dure ce monde. Les hommes le finiraient eux-mêmes, en s'égorgeant sur tous les points de la terre jusqu'au dernier [1] !

[1] Voyez ce que dit des doctrines matérialistes et panthéistes, M. de Lamartine, *Conseiller du Peuple*, VII. Il les appelle des doctrines « posthumes, inconciliables avec la liberté humaine. » Il leur applique les qualifications les plus dures : « *bêtise*, *imbécilité*, *idiotisme*, *inepties*, *opium*, *perversité*, etc. » Et ce jugement n'est pas celui d'un *homme du Passé*, c'est celui d'un poète qui avait les regards tournés vers l'avenir ; mais il croyait à l'idéal, et l'avenir qu'on lui montrait l'a épouvanté et indigné.

CHAPITRE VII

LA LITTÉRATURE

La langue panthéiste. — « Le fourmillement sauvage entrevoit là (dans une forêt) les subites apparitions de l'invisible : les choses ignorées de nous vivants s'y confrontent dans la nuit[1]. »

Faites attention à la composition de cette phrase, au choix des mots : tous sont généraux, il n'y a rien de précis, la phrase est vague ; non que l'idée soit vague dans l'esprit de l'auteur, mais ce qu'il voit, ce qu'il fait voir est un ensemble, une masse, non un objet. *Fourmillement*, *invisible*, *choses ignorées*, *nous vivants*, *la nuit*, voilà pour les noms ; les verbes mêmes ont ce caractère : *entrevoit*, *confrontent* ; c'est une autre langue

[1] V. Hugo, *Les Misérables*, VIII.

que la langue du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. La langue du XVII[e] siècle peint les hommes, celle du XVIII[e] les idées ; la langue nouvelle peint les choses, les fouillis, la nature, l'humanité (dans le sens d'ensemble cosmique). Les mots les plus nets, les plus arrêtés prennent une autre acception ; à chaque instant on trouve les mots : *divin, céleste, sacré*, appliqués aux hommes, aux arbres, aux oiseaux, aux ténèbres ; ce qui emplit l'esprit de ces hommes, ce n'est plus Dieu, l'homme individuel, c'est le monde-Dieu, le Dieu-humanité ; et leur langue se forme à leurs idées, elle est panthéiste [1].

La même révolution que dans la société s'est faite dans la littérature. A la fin du XV[e] siècle, une littérature nationale était née, et elle avait toutes les qualités de la jeunesse et de l'avenir : naïve, enthousiaste, gaie, ardente, vive d'impressions, croyante. Ce sont là les littératures qui produisent les poètes, les historiens peintres, les tragiques émouvants et terrifiants. Elle se développait, elle grandissait, elle se fortifiait, sa langue était faite ; elle allait montrer les œuvres d'un homme mûr, français et chrétien [2].

[1] Voy. la note 7 à la fin du volume.

[2] Témoins les écrivains supérieurs du XVI[e] siècle. Montaigne, Amyot, Rabelais : ils parlent la vieille langue Française. Ils ont reçu une instruction grecque ou latine, mais, par le caractère et le génie, ils sont français. Ronsard fait de l'archéologie avec effort; eux, sont naturellement gaulois : aussi Ronsard est-il faux, eux vrais.

La révolte du jeune homme changea tout : il dresse la tête aux paroles sensuelles de la Renaissance, il se précipite au *libertinage* [1] de la Réforme ; aussitôt autres idées, autres goûts, autres compagnons, autres sentiments. Il a honte de son passé, il en rougit, comme ces adolescents qui sourient de dédain au souvenir des plaisirs innocents de leur enfance ; il vit maintenant avec des hommes qui le mènent dans les lieux de plaisirs, aux fêtes, aux nuits illuminées, aux duels, aux orgies et aux courtisanes : et il s'honore de prendre leurs mœurs et leur langue.

L'ÉCOLE ROMANTIQUE. — De même au XIXe siècle : l'École romantique qui a précédé *le réalisme*, comme la philosophie sensualiste le panthéisme, fut tout de suite matérielle. L'indépendance absolue de l'homme avait été acclamée ; les poètes s'écrièrent : liberté de l'imagination, carrière ouverte à tous ses caprices ! Leur langage, religieux dans les premiers temps, n'était qu'une apparence : la grande vérité du Christianisme sur laquelle une brillante lueur avait été projetée par Châteaubriand, ils ne la considéraient pas comme l'âme qui les devait vivifier, mais comme un canevas neuf livré à leur art. L'illusion dura peu : les poètes ne raisonnent pas, n'hé-

1 Dans le sens du XVIIe siècle.



sitent pas, ils sont logiques : on leur montre le monde visible, extérieur, comme la seule chose vraie, ils ne regardent que l'extérieur, ils ne sont émus que par le visible : ils chantent le soleil, la terre, la lumière, les arbres, la mer, etc. ; ils expriment sous toutes les formes cette adoration de la nature, qui est le panthéisme même. — Ils ne songent pas à peindre l'homme, ils ne se préoccupent que de l'ébranler par le spectacle, ils jettent les vers de leur poésie comme les notes d'une musique mélodieuse ; peintres, voix de la matière, ils ne sont pas l'âme et la tête de la multitude, ils n'en sont que les yeux et les oreilles.

Pour représenter ce qui paraît à la surface, il n'est pas besoin de descendre dans le recueillement de son cœur, il n'y a pas à réfléchir, mais à sentir, — à choisir, mais à énumérer, — à combiner, mais à copier. Plus de composition : la composition, c'est l'ordre, la suite, la persistance de la volonté ; on la supprime comme une entrave : on rejette de l'art les règles qui gênent, comme de la morale les devoirs.

La poésie. — Toute leur œuvre était de description ; de là l'application exclusive à un travail matériel. Afin de se rapprocher le plus de la figure de la nature, ils se sont mis à marteler la langue, brisant le vers, disloquant le rhythme, ajustant les mots comme les vis et les

écrous d'un mécanisme. Dans l'ancienne société, le vers était la forme la plus expressive de la pensée et de la passion ; le poète, l'homme le plus vivement ému et dont l'inspiration par un jet soudain jaillissait de l'âme. Eux, ils dédaignent la pensée, ils sont indifférents aux passions des hommes : courbés sur le moule, sur l'instrument, ils ne sont attentifs qu'à le manier, à le tourner dans leurs doigts ; ce sont des orfèvres, des modeleurs, des grammairiens, plus que des poètes : ils fondent des vers, ils cisèlent des rimes ; ils vous montrent un vase : peu importe ce qu'il y a dedans.

Pour ceux qui écrivent dans le but d'exprimer une idée, de défendre une opinion, le style est un vêtement, car on ne peut aller tout nu dans la rue ; mais on sait qu'il y a quelqu'un dessous, un ange avec des ailes, ou un diable avec des cornes. L'École romantique n'avait de souci que de savoir si les plis de son manteau tombaient avec grâce ; par dessous il n'y avait rien : c'était, comme elle le disait elle-même, une *forme*, une figure, une ombre.

Qui ne sent que ce système à procédés va être accueilli par tous les impuissants ? Il est facile : ils l'ont reconnu, en se donnant leur nom, ils se sont appelés une *école*. Les Écoles, en littérature, ne s'établissent qu'aux époques matérielles, et ne servent qu'aux esprits médiocres : c'est sous l'empire romain qu'on ouvrit des

écoles de déclamation. Les écrivains supérieurs sont de leur école : Molière ne pensait pas à écrire autrement ou de la même manière que Racine ou Boileau ; chacun allait selon son génie, dans un style particulier. Le génie ne s'astreint pas à ces conditions d'école ; poussé par une force qui est en lui, il ne rejette ou n'adopte exclusivement aucun des moyens de l'art ; il en découvre de nouveaux, il invente des beautés qui appartiennent non à une école, mais à lui.

Ces élèves, réunis en *école*, n'ont été que des imitateurs. Il y a dans le monde des hommes qui *posent* ; les écrivains qui n'ont que la *forme* leur ressemblent. L'homme qui pose n'a rien de sérieux en vue ; s'il pensait, il ne songerait pas à son extérieur. L'écrivain de la forme n'a pas de sentiments profonds, ardents ; il en serait si fort maîtrisé qu'il n'aurait pas le loisir de s'amuser à ranger des mots dans des cases, comme des pions sur un échiquier [1]. L'homme qui pose veut abuser le monde par sa mine et son air qui le doit faire paraître grand, car il sent qu'il n'est pas suffisant tel qu'il est.

[1] M. de Sacy, dans son *Rapport sur le progrès des Lettres*, après l'exposition de 1867, affirme que « l'on ne prend plus le temps, à cette époque de démocratie, de ciseler des phrases ; » puis, comme il n'était sans doute pas très persuadé de ce qu'il disait, il s'est mis à ciseler des phrases pour prouver qu'on faisait bien de ne plus ciseler des phrases.

L'écrivain de la forme comprend qu'il n'a pas ce qu'il faut pour dominer par son propre mérite ; il cherche quelque chose d'original et de neuf, et, sans s'en douter, il prend la mine et l'air d'un autre [1].

La description n'est qu'une analyse, l'analyse est minutieuse : ils ont été petits, recherchés, prétentieux ; ils ont accumulé les détails, ils sont entrés dans le particulier, au lieu de peindre avec des traits généraux. Une marque de la supériorité des poètes grecs, c'est le caractère général qu'ils donnent à leurs compositions. Ils ne prennent que les traits qui peuvent être saisis de tous temps : Homère fait-il la description de la beauté d'Hélène, et Virgile celle de Didon ? Ils se contentent de nous prouver, par des faits, que les hommes de leur temps les jugeaient excellemment belles, et nous sommes convaincus de leur beauté parce que nous voyons, par d'autre traits, que ces hommes sentaient comme nous.

Mais on trouve vite la fin de la matière : les peintres de la matière ont commencé par peindre la nature, ils finissent par peindre les objets inanimés, les machines, les outils, les engins de l'industrie. Ils se sont appliqués à une forme particulière, la propriété des termes de mé-

On sait ce qu'a produit l'École romantique en dernier résultat, l'incommensurable vide de M. Vacquerie. — Voyez la note 8 à la fin du volume.

tiers. Ils entrent dans une fabrique, ils vous désignent par leurs noms techniques les leviers, les grues, les marteaux, les engrenages; ils vous montrent un monument, ils énumèrent et nomment à leur place les tympans, les acrotères, les modillons, les antéfixes [1], etc. On admire cette *science* de la langue : si l'on entend *admirari* dans le sens latin, oui, l'on doit être *étonné;* mais s'ils cherchent à étonner, c'est qu'ils sont impuissants à émouvoir; cette abondance d'expressions savantes ne prouve que le manque de passion, et par suite, de poésie, car point de poésie sans passion. Tant de mots étrangers à la langue usuelle troublent l'esprit et glacent le style. Cette précision n'est pas un progrès, elle est une imperfection: moins de science, mais une image! Pour peindre l'Océan immobile, Virgile ne dit qu'un mot: une mer de marbre, *marmoreo ponto.*

Voyez Apulée, au contraire : personne, un siècle avant lui, ne possède des ressources aussi variées, une langue aussi flexible, des tournures plus souples pour exprimer les détails de la vie privée, la menue analyse des actions journalières, pour rendre les particularités. Il sait décrire une serrure, inventorier tout l'ameublement d'une salle ou d'un palais. Avec lui, on connaît l'homme matériel, bien plus qu'avec les vrais poètes. L'abandon de

[1] Voyez la note 9 à la fin du volume.



l'homme spirituel et moral pour l'homme extérieur, c'est le signe d'une littérature inférieure : il n'a plus le sentiment de l'idéal, — et il est attiré constamment vers la terre; voilà pourquoi il peint les détails matériels. Quand on rencontre ces deux traits réunis, on ne peut s'y tromper, l'écrivain est jugé : il est un habitant des bas fonds.

Le roman. — Cette unique attention à la matière, ils l'ont portée partout, dans le roman et au théâtre. Le roman n'est, entre leurs mains, qu'une analyse sèche, l'anatomie. Un grand inventeur, Balzac, avait donné l'exemple ; mais ce qui fait supporter sa dissection souvent excessive, c'est que l'anatomiste se tourne à chaque instant vers son auditoire, et lui communique ses réflexions, ses impressions, ses doutes, ses espérances, ses aspirations, et l'auditoire, à son tour, réfléchit, sent, médite, désire et espère. Cet homme éclairait ses tableaux avec une lumière intérieure : il rêvait, son rêve était parfois monstrueux ; c'était, du moins, un idéal, et l'idéal c'est l'art : il pensait, et c'est la vie [1].

[1] Si l'on considère la force d'esprit, la fécondité d'imagination, la verve véhémente, la pénétration, la vérité d'observation qui marquent son œuvre, et le bon sens imperturbable qui lui fait regarder la religion et la monarchie comme les plus sûrs étais de la société (Voyez particulièrement le *Médecin de campagne*, livre qui, seul, décèlerait un homme supérieur), on peut dire que les deux écrivains qui, à notre époque, ont eu le plus de génie, sont,



Eux, ils sont penchés sur le *sujet* et, sans lever les yeux, ils énumèrent les muscles, les tendons, les nerfs; pas une fibre n'est omise; vous savez tout si vous prenez des notes, si vous sténographiez la leçon. Mais vous n'avez vu que le cadavre; ce n'est pas la vie que vous connaissez, vous n'avez touché, vous n'avez senti que le froid glacé de la mort. — Point d'idéal; ils photographient: la photographie grossit, ils mettent surtout en relief les ridicules, les défauts, les petitesses, les bassesses, des calculs d'argent et des portraits vulgaires, ce qu'il y a de plus matériel et de plus commun, en même temps que ce qui reluit, ce qui est fortement coloré, l'or, les diamants, les velours, les satins, l'éclat de l'argenterie et les cristaux. Point de réflexion : voilà ce qui paraît, ce qui se voit, ce qui est, la réalité sans rien autour, et rien au dessus.

Et tout un peuple aime ces semblants de l'art, il s'y reconnaît: cet être vide, sot, plat, niais, gonflé, il se dit : c'est moi ! je suis ainsi, c'est mon portrait, cela me ressemble ! Cet art ne l'oblige pas à penser, il comprend tout de suite ce qu'il voit tous les jours, des tapis, des lustres, des robes, des calèches, des laquais et des viandes [1].

— l'un plus naturel, l'autre plus volontaire, — Lamartine et Balzac.

[1] Voy. les romans de MM. Feydeau, Taine, Flaubert, etc.



Le théatre. — Le roman est incomplet : le théâtre, qui s'adresse aux masses, a plus de force et de franchise. Le théâtre du monde panthéiste est matériel à un degré de plus même que le théâtre antique. Sans doute, dans l'antiquité, le théâtre était *réaliste*, selon le mot d'aujourd'hui : la scène représentait la place publique, on y voyait les marchands, les passants, les gens d'affaires, les orateurs, les charlatans [1] ; il s'appliquait à une imitation matérielle : on entendait le hennissement des chevaux, le mugissement des taureaux, le bruit des fleuves, de la mer, des vents, des essieux des roues, le cri des chiens, des moutons, des oiseaux [2]. Mais dans ce milieu terrestre, on découvrait un idéal : les caractères étaient des types généraux, le parasite, le capitaine Fanfaron, la vieille ivrognesse, le fils débauché, le valet fripon, qui supposaient un ordre, une règle, des lois, et qui obligeaient à une conclusion morale. Et la preuve que cette idéalisation des caractères est la fin même de l'art, c'est qu'ils se sont perpétués, ont été reproduits depuis des siècles, et se sont trouvés vrais autant qu'autrefois : l'idéal seul est immortel [3].

1 Voy. par exemple, le *Curculion*, de Plaute.
2 Voy Platon, *République*, III.
3 Et c'est aussi pourquoi il a des apparences d'exagération : il représente en un seul moment toutes les parties d'un tout qui, dans la vie, se produisent successivement.



Le théâtre suit l'état social : dans la tempête où avait péri la monarchie, la tragédie sombra et le drame surgit. La tragédie est propre à une société assise, le drame à une société agitée. La tragédie marche avec des moyens simples et énergiques, a peu d'épisodes, emploie un petit nombre d'hommes, fait peu de bruit, et arrive promptement à un résultat logique et prévu. Le drame compliqué, embarrassé d'incidents, est sans cesse en mouvement, use, pour se maintenir et avancer, de mille moyens, d'une foule de personnages, et finit par une catastrophe stupéfiante et inattendue.

La tragédie est la forme dramatique des gouvernements stables, une république comme à Athènes, ou une monarchie comme sous Louis XIV ; le drame convient à un gouvernement de transition, comme sous Louis-Philippe.

Mais, lorsque s'est constituée une société qui ne reconnaît que l'indépendance individuelle, qui nie le classement des hommes, où tous se prétendent égaux, la forme du théâtre a changé : plus de types généraux, mais des exceptions, plus de passions, mais des faits matériels, des aventures, des accidents qu'aucune loi ne gouverne, et que l'on ne peut ni louer ni condamner. On y trouve tous les caractères de la nouvelle société : la rébellion, l'égoïsme, l'intérêt, la sensualité, le scepticisme, la fatalité.

Elle a bien montré ce qu'elle est, cette société qui, à deux reprises, à trente-sept ans de distance, a applaudi avec enthousiasme *Hernani*. La pièce lui convenait ; elle a le caractère de ceux à qui elle s'adresse.

Comme conception c'est puéril : on ne sent pas la pensée d'un homme ; tout au plus l'imagination d'un adolescent ignorant des hommes, de l'histoire, des caractères, et qui sait faire des phrases sur l'amour. Mais, comme esprit et résultat, c'est l'œuvre de destruction d'un rapin révolutionnaire.

L'autorité le gêne, il insulte, il raille, il vilipende tous les pouvoirs : sur le mur il crayonne des *nobles* lâches, rapaces, rampants, vils et bas ; ils reçoivent des affronts, ils saluent ; un *grand seigneur* ridicule, décrépit ; — il soupire pour une vierge de seize ans ; — sans âme, il épargne par orgueil, — féroce, il tue par envie ; le *roi*, un débauché, qui s'introduit la nuit par les portes secrètes, hautain comme un parvenu, qui parle aux hommes comme à des chiens :

« ....J'ai laissé tomber ce titre, ramassez !

matamore qui s'imagine effrayer par des forfanteries :

Don Carlos : «..... Je vais être empereur d'Allemagne,
Je vous fais mettre au ban de l'empire...

Hernani: « J'ai le reste du monde où je te braverai.

Don Carlos : « Et quand j'aurai le monde? »

Le monde à ce capitan!

Ce n'est pas lui qui déborde en hyperboles au tombeau de Charlemagne (imitation de Bossuet), ni qui pardonne aux conjurés (imitation de la *clémence d'Auguste*), c'est l'auteur plein de réminiscences classiques; mais c'est lui, césar insolent, qui traite les rois en valets:

« Roi de Bohême, eh bien! vous êtes familier! »

Ces rois, d'ailleurs, que sont-ils? des valets avides et ignobles:

« . . . . à la porte
« Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
« Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
« Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds. »

Et lui, triste sire, il accepte le manteau d'un brigand qui le brave, et s'en enveloppe et se sauve, comme un roi fuyant devant l'insurrection victorieuse.

Voilà les nobles, les grands, l'empereur, les rois: ils sont tels que les souhaite la plèbe ameutée, vils, impudents, impuissants, indignes.

Mais voici l'autre côté révolutionnaire: Hernani représente le peuple, le révolté qui sait parler. Il semble toujours prêt à tout écharper:

« ....Ma vengeance qui veille
« Avec moi toujours marche........ (Ier acte).
« Tu ne seras touché par un autre que moi (IIe acte).
« ....Je serai ton bras
« Je te vengerai!....... (IIIe acte).
« Je te tiens, toi que j'ai si longtemps poursuivi!
« Vengeance !........
« Je sais comment on pousse un homme dans la tombe!
(IVe acte).

Mais, sans suite dans les idées; sans direction, il n'agit pas: au moment de pousser, il s'arrête. A deux, à trois, à quatre reprises, le roi est sous sa main ; il n'a qu'à étendre le bras pour frapper ; chaque fois il le laisse aller.

Il n'a pas de force, car il n'a pas de passion : on l'appelle *lion*, « lion superbe et généreux. » — C'est un pauvre petit jeune homme à qui l'on accorde sa petite fille ; ses fugues de vengeance aussitôt s'envolent : son père qui a été tué, ses inimitiés de famille, les droits populaires, il n'y pense plus. C'est qu'il ne s'en est jamais soucié : — il a la petite fille, *c'est bien !* comme il dit à tout propos. Mais ce n'est pas tout : il est de la race des tribuns déclamateurs qui se courbent devant César, muets de joie si César leur jette un cordon, un titre : il plie le genou, et se laisse passer au cou la Toison d'or, de la main de l'empereur, de l'empereur qu'il devait assassiner ! — Le

dramaturge indiquait d'avance au roi Louis-Philippe ce qu'il visait de loin : la pairie.

Quant au cadre, il convient aux personnages : rien ne se tient, ne se passe selon la raison, ne concorde avec le bon sens ; nul ne pense un quart d'heure auparavant à ce qu'il doit dire ou faire; tout va à la dérive, se noue, se dénoue, progresse ou recule sans motif, au hasard : c'est une suite d'accidents, de surprises, d'émeutes, une révolution en permanence.

Et c'est pourquoi on l'admire : la société y reconnait son image : le pouvoir qu'on sape, les riches qu'on envie, les nobles qu'on baffoue, et elle-même, ce bandit, ou plutôt ce *bohémien* haletant de désirs, qui s'agite, menace, crie, injurie, et, le soir venu, se rue parmi les bals, les concerts, les femmes et les fêtes. — Et tout cela dans un va-et-vient, un imbroglio, une mêlée de gens qui font vibrer des paroles gonflées, des *palabres* sonores [1], comme s'ils couraient à de nobles buts, et qui, au fond, n'ont qu'une ardeur, un amour : *jouir !* C'est ce qu'exprime ce drame d'*Hernani*. — Un jeune homme s'est trouvé admirateur sincère de cette société : il a fait son portrait, et elle applaudit.

[1] Cette langue a déjà vieilli; tous ces grands mots : *rayonnement*, *majestueux*, *austère*, *serein*, etc., font sourire. La vraie belle langue parle simplement.



Voilà pour la révolte : quant à la luxure, quoiqu'il se soit complu à étaler les femmes du boudoir avec leurs bassesses et leurs ignobilités, le théâtre n'a pas encore osé tout mettre sur la scène ; les mœurs et les gouvernements résistent encore. Mais on l'y engage, on l'y pousse ; il y arrivera. — Ils s'affichent païens, ils seront païens comme la Renaissance, ils auront le théâtre de la Renaissance, de Machiavel, et le théâtre antique n'a rien de plus licencieux et de plus débordé. Dans le théâtre de la Renaissance, ce ne sont pas des chrétiens que l'on voit, ce sont des païens, des hommes qui ne pensent qu'à la volupté, et dont les actes et les discours sont conformes à leurs pensées. Celui qui a conçu de telles pièces est un animal impudique, et ceux qu'il met en scène sont de sa famille : des courtisanes, des jeunes gens qui les entretiennent, des maris et des pères qui partagent les désordres de leurs fils, des mérétrices et des proxénètes, mercures femelles et pourvoyeuses, voilà les personnages du théâtre de la Renaissance, les mêmes que ceux de la Rome païenne [1]. On se demande s'il n'y a pas erreur, si l'on est en plein christianisme, en Italie, et si les acteurs ne jouent pas, devant le peuple romain et César-Néron, une de ces comédies lascives qui excitaient l'étonnement de Macrobe. Ils ont

[1] Voyez la note 10 à la fin du volume.



reculé de seize siècles en arrière, et ils appellent cette chute effroyable dans un bourbier, *renaître !* Ceux qui les vantent et les admirent témoignent quelles sont leurs aspirations à se vautrer dans la même fange[1] !

On ne dissimule pas, du moins, à quelle loi doit obéir le monde : cette loi, c'est la même que dans l'antiquité, la *fatalité*. L'homme tel que l'a formé le principe nouveau, ce chasseur de plaisirs, ce mineur qui descend dans les plus basses profondeurs pour y chercher de l'or, ce despote cupide, cet égoïste, ne connait ni sentiments, ni morale, ni honneur.

La faiblesse, la pauvreté ne lui inspirent pas de pitié : les petits, il passe dessus, sans haine, sans colère, sans remords ; il vole à son but, son bien-être, tout droit, d'un jet, comme un boulet de canon. Il ne s'arrête que devant une seule force, la *nécessité*, qui range tous les hommes sous une implacable égalité.

La *Fatalité* et la *Loi*, organe de la fatalité, *legem rem surdam et inexorabilem*, ont pris la place des sentiments et des devoirs : « Je vous demande un sacrifice que vous êtes forcé de faire, » dit un personnage au dénouement

[1] « A ce moment (à la Renaissance), l'homme trouve dans les écrivains païens des esprits aussi virils que le sien... Ils renaissent ces dieux vivants mêlés aux choses... C'est le grand siècle de l'Europe et le plus admirable moment de la végétation humaine, etc. » Taine, *Hist. de la littérat. anglaise*, II, 1.



d'une pièce moderne [1]. « Ce n'est pas moi qui empêche votre mariage, c'est la loi sociale, » dit un autre [2]. Il aurait dû dire : c'est le *hasard* ; car tout dans le drame pivote sur une foule d'accidents, de hasards : c'est par *hasard* qu'un galant homme vient chez l'ancien amant de la femme du demi-monde ; c'est par *hasard* qu'il la voit chez cet ancien amant ; c'est par *hasard* que sa sœur connaît un deuxième amant de cette femme ; c'est par *hasard* qu'un duel l'amène chez le premier amant ; c'est par *hasard* que le mari de la femme du demi-monde la rencontre ; c'est par *hasard* qu'elle possède les papiers (l'État civil) d'une autre femme morte, et dont elle s'est emparée, etc. Si tous ces hasards ne se rencontraient pas, la courtisane se mariait avec un honnête homme. Non-seulement la morale est absente, mais elle est souffletée : il n'y a là que des accidents que l'on peut se flatter d'éviter. Toute courtisane est fondée à se dire, non pas : Voilà l'avenir que me prépare mon passé ! mais : Tout cela ne m'arrivera pas ! — Ce qui rapproche, ce qui sépare, c'est une fatalité : on courbe la tête, on oublie, on s'enfuit, ou l'on se tue, peu importe. Il n'y a de la faute de personne, on n'est pas libre. On se soumet à la *nécessité* [3].

[1] La *Dame aux Camélias*.
[2] Le *Demi-Monde*.
[3] C'est à l'auteur de ces pièces que M. Sainte-Beuve avait pro-

Ce principe est encore plus nettement exprimé dans une autre pièce [1]. On a relevé l'immoralité d'un récit ; ce n'est là qu'un détail : ce qui est plus remarquable, c'est le mobile qui fait agir tous les personnages. Ce mobile, c'est leur *intérêt*, et la seule loi qui pèse sur eux, la *fatalité*. Pas un, pour se conduire, n'a en vue le devoir : la femme mariée se défend, — cède, — fuit, — refuse, pour la seule satisfaction de son *intérêt* ; selon qu'elle se décidera pour l'un ou l'autre parti, elle et son amant seront ou non heureux, voilà tout. Le jeune homme quitte sa maitresse, — court après elle, — la délaisse encore, — reprend sa femme, uniquement poussé par des *impressions* du moment, le mépris, ou la pitié, jamais le devoir. Le père, qui n'a pas un instant la majesté du chef de famille, le sentiment de ses obligations vis-à-vis de son fils, qui ne se considère que comme son camarade, et lui parle tour à tour comme un rapin à un rapin, ou en ami offensé, le père engage son fils à briser sa *chaine*, — à clore sa vie de garçon, — à reprendre sa femme, non pas au nom d'une règle supérieure, mais

posé de décerner le grand prix de dix mille francs. Le critique sceptique reconnaissait là le principe qui l'absolvait. Il n'est que juste d'ajouter que M. A. Dumas fils a depuis (notamment dans les *Idées de madame Aubray)*, montré des sentiments et des principes qui décèlent une tendance entièrement contraire.

1 *Paul Forestier*.

dans *l'intérêt* de son talent : — marié, sa vie étant assise, il travaillera mieux, — son génie se développera ; — dans *l'intérêt* de sa femme, et dans *l'intérêt* de lui-même : le fils, la femme, le père, seront ainsi bien plus heureux. C'est l'égoïsme dans toute sa naïveté.

La jeune femme, même, quoique élevée au couvent, est aussi ignorante de son devoir. Elle ne sent qu'une chose, c'est que son mari, son tuteur, la maîtresse de son mari et elle-même ne sont pas heureux ; et elle ne trouve qu'un moyen de rendre à tous le contentement, se tuer ! La Religion ne se dresse pas devant elle à cette pensée, la religion n'a plus rien à faire dans ce monde. En tout ce combat de passions, en ces chocs, reculs, assauts, meurtrissures, morts du cœur, le nom de Dieu n'est pas, je crois, une seule fois prononcé. Tous les personnages cèdent à leurs mouvements instinctifs ; rien ne les retient, et ils vont tout de suite à l'extrême pour se satisfaire, effrontément, sans hésiter, à l'adultère, au suicide, à la prostitution.

Et pourquoi non ? que peuvent-ils contre des instincts si dominateurs, si despotiques ? Ils cèdent à une loi à laquelle rien ne résiste, *la Fatalité* ; le mot est dit à la fin de la pièce :

« C'est la *fatalité* qu'il faut seule accuser » (IVe acte).

C'est l'explication de leur conduite : on retourne au

drame païen ; l'homme n'a pas de liberté, il est un esclave, et l'esclave d'un aveugle, de l'aveugle destin !

Un des plus beaux drames de Shakspeare, le plus beau peut-être, est *Macbeth.* — Dans aucun l'action ne marche plus droit à son but : point d'incidents qui détournent l'attention, point de tirades où se montre le talent du poète plus que le caractère du personnage ; point de ces vaines paroles et de ces plaisanteries parfois grossières dans lesquelles se complaît le génie anglais [1]. L'auteur s'oublie partout, les personnages ne disent que ce qu'ils doivent dire et toujours dans le langage le plus juste ; il y a unité de ton, comme unité d'intérêt. Le sujet est d'abord nettement présenté, et, tout de suite, le spectateur est pris, et il va de scène en scène, emporté par la terreur, descendant sans s'arrêter la pente qui l'entraîne, jusqu'au gouffre de la fin, où le criminel s'abîme et disparaît.

Mais ce n'est pas tant l'excellence littéraire du drame qui est admirable que sa portée morale. Voyez-vous la marche de la passion coupable ? Une pensée mauvaise naît dans le cœur, Macbeth ne la combat pas ; elle était obscure et vague ; n'étant pas repoussée, elle prend un corps, elle se pare et bientôt plaît à l'esprit qui, loin

[1] Sauf un endroit peu étendu, la scène du concierge.



de s'en détourner, la caresse : il ne voit plus que les avantages qu'il en retirera ; les objections peu à peu s'affaiblissent, s'éloignent et s'évanouissent comme dans la brume. Le voilà prêt à pencher l'oreille vers les paroles qui le flattent; que dis-je, il cherche ces paroles, et il les trouve. La femme est là, comme aux premiers jours de la création, faible, vaniteuse, séduite par l'appât d'une couronne, et ainsi qu'Ève, bien plus prompte au mal que son mari ; le mari est incertain, elle raille ses hésitations, elle lève ses scrupules, elle se charge de renverser les obstacles ; comme Ève, elle mange la première moitié de la pomme. — Un mot suffisait à Macbeth : *Tais-toi, malheureuse !* Il ne le dit pas, il oublie sa dignité d'homme, et son devoir d'époux qui lui commande de diriger la femme : il l'écoute, il se laisse pousser par cette douce main dans la route du mal ; il ira jusqu'au bout, et sa main à lui, sa forte main d'homme, saisira le poignard, ce poignard que, dans le premier moment, il voyait apparaître devant lui et qui le faisait reculer, et il l'enfoncera dans le cœur de son hôte et de son roi.

Le crime est accompli ; ce n'est pas tout : le crime appelle le crime. Il craint qu'on ne le soupçonne, et à son tour, il soupçonne tout le monde, la terreur l'accompagne : celui-ci a parlé, qu'il meure ! celui-là le sait, qu'il périsse ! cet autre s'est enfui, qu'on l'assassine !

Et non-seulement celui-là, mais sa femme et ses enfants, car sa femme et ses enfants connaissent aussi le terrible secret : il ne se peut arrêter, ce n'est pas par cruauté qu'il tue, c'est par peur.

Mais, tandis qu'il accumule ainsi crime sur crime, d'autres terreurs le viennent tourmenter, non pas seulement des terreurs dont on se débarrasse par le meurtre, mais des terreurs qui n'ont pas de corps, ses victimes qui s'asseoient à côté de lui, sans lui parler, impalpables, invisibles pour tous, visibles pour lui seul, qui l'agitent d'un tel effroi qu'il appelle la mort, et que, lorsque l'indignation générale a soulevé ses sujets contre lui, il se jette avec une folie furieuse dans la bataille, courant, pour échapper à ces épouvantements, comme à un refuge, à l'enfer ! — Quant à la femme, qui a poussé son mari, elle ne voit pas des spectres ; les spectres ont passé et ont laissé sur elle leur trace indélébile, leur sang sur ses mains, qu'aucune eau ne peut laver, qu'elle tend sans cesse devant elle, et dont ses yeux ne se peuvent détacher ; sa punition est plus terrible encore, parce qu'elle est plus coupable ; elle va se pendre, comme Judas !

Une École matérielle qui a pour principe : *l'art pour l'art*, c'est-à-dire la peinture des faits sans souci de la morale, représente sur son théâtre une courtisane éprise d'amour, — ou une femme qui, au milieu de forfaits



sans cesse renouvelés, aime son fils, — ou un valet qui adore une reine, etc., etc.; ces bizarres exceptions prouvent que l'amour vrai, l'amour maternel et la passion peuvent rehausser les plus basses conditions, un scélérat même et une prostituée. Voilà toute la morale que l'on enseigne en cette école! Oh! que cet homme qui me peint Macbeth et ces grands drames, sanglante galerie de l'histoire d'Angleterre, comprend autrement le but de son art et la mission de son génie! Point de maximes et de tirades : il ne prétend pas soutenir une thèse; mais, s'élevant, par les ailes de l'âme, jusqu'à l'idéal de la justice, — de la haute sphère où il est monté, il contemple rois, seigneurs, prélats, ministres, serviteurs, peuple, avec une équitable impartialité; les actions humaines il les représente se déroulant selon la loi éternelle qui les gouverne, le coupable, timide à ses premiers pas, puis entraîné par la passion qu'il écoute seule, — le crime accompli, la conscience qui se réveille, — et le remords, premier de ses châtiments. Et, par cela seul que son principe est vrai, sans tirer de conséquences, sans prononcer de jugements, il ranime en l'homme les idées les plus nobles, les plus pures et les plus élevées, et, le faisant descendre en son cœur, lui inspirant les réflexions et les retours sur lui-même, il donne la plus forte leçon de morale et de vertu.

Voilà comment la peinture du beau produit le bien,

et comment une œuvre d'art peut être aussi éloquemment morale que les plus beaux discours des philosophes. De même que l'*Œdipe Roi* de Sophocle est le type du drame antique, *Macbeth* est le type du drame chrétien, mais avec cette supériorité éminente : la cause des malheurs d'Œdipe est *la fatalité*, qui absout l'homme en condamnant les dieux ; celle de Macbeth est sa *libre* volonté, qui choisit le mal et que punit la justice de Dieu.

Les hommes de lettres. — *L'art qui civilise*, a dit le poète [1]. Si le mot *civiliser* signifie ennoblir les sentiments, adoucir les caractères, purifier les mœurs, élever les hommes, il n'est pas de rôle plus noble et de pouvoir plus grand. Mais on sait ce que furent les mœurs de la Grèce : « les Grecs, a-t-on fort bien dit, excellaient dans la statuaire et la poésie ; mais l'amour, le sentiment du beau n'avait aucune influence sur leur conduite, il ne les rendait pas meilleurs [2]. » On vit alors que l'on peut admirer, faire même une belle statue, — et vivre dans l'atmosphère la plus corrompue. Ils prouvaient, deux mille ans d'avance, l'inanité de la théorie de l'*art pour l'art*.

De même de nos écrivains : ils n'ont pas élevé les autres, et ils ne se sont pas élevés eux-mêmes. Attachés

[1] V. Hugo, *Voix intérieures*.
[2] L. de Crozet, *Voyage en Sicile*.

à la contemplation des choses extérieures, se complaisant dans les inventions de leur fantaisie et la confection de leurs phrases, ils n'ont pas eu le sens de leur mission ; les lettres ont été un moyen, un moyen de bruit, de pouvoir, de gain, bien plus, un commerce et un métier [1]. Dès que la *production* littéraire n'est qu'un métier, celui qui l'exerce perd sa dignité, il s'amoindrit, il se rapetisse ; qui dit homme de lettres, dit vaniteux, qui dit vaniteux, dit impuissant et inutile ; il n'est qu'une curiosité, souvent une monstruosité.

L'écrivain de ce siècle est un homme qui en a toute l'instabilité, son agitation, ses emportements, ses hésitations, ses espérances, ses doutes, son scepticisme, son abattement ; voulant tout, et aspirant à tout, balayé, comme au souffle des vents, par ses instincts, possédant les plus éminentes facultés, excepté celle de les juger et de les diriger.

Ils ont donné eux-mêmes un témoignage de cet état de leur esprit dans ce *Trésor littéraire* [2], où apparaissent

1 Les lettres sont réellement devenues une branche de commerce, une industrie, une profession qu'on embrasse comme toute autre carrière : il y a des générations d'hommes de lettres dans la même famille ; on se succède de père en fils : le père *faisait* le roman, le fils y ajoute un nouveau produit, le drame ou la critique ; on le connaît, l'enseigne ne change pas, c'est la même *maison*.

2 *Trésor littéraire, recueil de morceaux nouveaux empruntés aux écrivains les plus renommés*, publié par la Société des gens de lettres.

— signe de notre temps, — le trouble des intelligences et l'anarchie des idées. Quel principe a inspiré les rédacteurs? Aucun, ni philosophique, ni littéraire. Désordre général dans la direction, dans la disposition des parties, le choix des extraits, le jugement des écrivains. Leur première préoccupation est de plaire à tout le monde : ils adhèrent à toutes les réputations, surfaites ou non, ils sourient à tout ce qui exerce une influence ; ils accordent leur sympathie à toutes les croyances et à tous les partis.

Tout y a sa place, même la fantaisie et la *bohême,* le lourd Sismondi, l'ennuyé et assoupissant Sénancour, la grise et glaciale Mme Necker de Saussure, Murger, gamin de Paris dont on a fait un dieu, Gérard de Nerval, le fou, autre divinité, et Souvestre l'empâté et l'articlier Paradol.

De leur poète préféré, M. V. Hugo, que citent-ils? un passage d'élan, d'enthousiasme, de rêverie poétique ? Non, une page de description (les *Cloches du vieux Paris*), qui ne fait pas s'écrier : c'est beau ! mais : c'est d'une main habile ! Ils perdent deux pages pour les vulgarités d'un Matthieu, et ils chicanent un bout de page à saint François de Sales ; ils trouvent un seul beau fragment dans Massillon, et quelques lignes à peine dans Retz, mais trois pages dans Ramon ; ils donnent autant d'étendue aux extraits de Murger qu'au grand penseur

J. de Maistre, et à M. F. Wey qu'à ce prodigieux génie qui s'appelait Pascal!

Cette indifférence est affectée, ils doutent; mais on ne se tient pas à douter, il faut affirmer ou nier, et qui n'affirme pas, nie; ils nient. Dans ce pandémonium ont été accueillies toutes les erreurs en morale, en histoire, en art, en philosophie, en religion. Ici, l'on enseigne que « par l'amour maternel l'*animal* touche presque à la nature *humaine*, et la nature *humaine* s'élève jusqu'à la nature *divine* [1]; » et ainsi, par ce degré, que l'animal monte jusqu'à Dieu. — Là, on explique que la poésie n'a de valeur que parce qu'elle nous identifie avec la matière, « en nous remettant dans l'état *sensitif* et primitif; le monde extérieur trouve son écho en nous-mêmes, et notre *vieille âme* (l'âme de l'Humanité), entourée et façonnée par la *grande âme naturelle*, palpite, sous son contact et son effort [2]. » C'est-à-dire, absorption de l'homme dans le monde, négation de l'esprit et de Dieu! De cet *herbier,* — c'est ainsi qu'ils l'appellent, — où sont entassés toutes sortes de feuilles, fleurs, simples, médicaments et poisons, s'exhale une senteur malsaine qui amollit, énerve, et laisse l'accablement de l'impuissance et du désenchantement.

1 M. Legouvé.
2 M. Taine.

L'ÉCRIVAIN. — « Abandonner toutes les sciences, a dit un savant, pour ne s'occuper que des belles-lettres, c'est brûler une ville pour ne garder que les portes. » Oui, et les sciences sont aussi vaines que les lettres, quand on ne les considère qu'en elles-mêmes. Quel est le but commun de la vie? De faire de beaux discours? d'exceller dans la physique, la chimie, les sciences naturelles? Tout cela a son utilité, mais ce n'est qu'un moment, aussi bien que de réussir dans le commerce ou l'industrie : ce sont les broderies de la vie, non le canevas. L'homme sent qu'il y a quelque chose de plus important que ses occupations, ses plaisirs et ses voluptés, — un être animé qui est en lui, et qui demande à se développer, son esprit, son âme. Cet être intérieur, voilà l'objet des travaux de l'écrivain. L'écrivain vraiment digne de ce nom n'est pas un personnage égoïste, singulier, s'isolant dans une tribu qui a ses préjugés. Avant tout, il est un homme semblable aux autres hommes par ses impressions, ses sentiments et ses passions. Il est l'un d'eux, il vit de leur vie, il se confond avec eux ; il n'en diffère que parce qu'il les étudie, qu'il examine, compare, réfléchit pour les peindre, les faire connaître à eux-mêmes, les instruire et les éclairer. Il n'est pas celui qui sent le plus, il est celui qui pense le plus.

Comme je visitais une forge, je regardais, avant de partir, ces hommes forts et robustes, à demi nus, cou-

verts de sueur, qui remuaient, traînaient ou tiraient des fourneaux, avec leurs bras aux muscles solides, les masses de fer incandescentes et blanches de feu; je ne pouvais me lasser de les suivre toujours en mouvement, courant, s'agitant, passant comme des spectres devant la bouche des fours ardents, tantôt le visage enflammé par les rouges lueurs du foyer, tantôt disparaissant dans les ombres épaisses que rendait plus visibles encore un jet de flamme tout à coup échappé ; — et, au milieu de cette activité incessante, parmi ces leviers, ces marteaux, ces mouffles, ces roues, ces ciseaux de fer, monstres gigantesques qui frappaient, tournaient, sciaient, coupaient, avec des bruits, des gémissements, des ronflements, des cris et des murmures assourdissants, tout ému de ce déploiement colossal de l'industrie humaine, — je demandai au maître de forges quels étaient ces ouvriers en dehors de leurs travaux, quelles étaient leurs idées, leurs opinions? — Ils n'en ont pas, répondit-il, ce sont des machines, ils ne pensent pas.

Si dure que soit l'expression, elle n'est pas sans vérité; la force de l'homme a d'étroites limites. Dans cette suite ininterrompue de travail matériel, la pensée de ces hommes, hélas! est absorbée, engloutie; elle se volatilise, comme ces blocs de charbon que je voyais pousser dans les gueules des fours, et qui, réduits en poussière neigeuse, disparaissaient en quelques minutes !

Ainsi de toutes les occupations matérielles, ainsi même de toutes celles qui ne prennent qu'une part de l'intelligence. Le financier, le commis, en devenant forts sur un point, se détériorent sur le reste, et la plus noble faculté de l'homme, la pensée, est surtout celle où ils deviennent indigents. Et, bien plus encore, les arts mêmes, qui semblent demander plus d'application de l'esprit, ne servent pas complétement au développement de la pensée, parce qu'ils ont une partie matérielle considérable. Le peintre, le musicien, le sculpteur sont obligés à donner un long temps au métier : le peintre peut causer et plaisanter en peignant certains côtés de son tableau ; le travail d'orchestration du musicien est tout mathématique, et presque mécanique [1]; le sculpteur a davantage encore de métier. Aussi, peut-on apprendre de bonne heure à des enfants, dont l'intelligence n'est pas encore épanouie, les procédés matériels de l'art : on voit des enfants de huit ans exécuter irréprochablement une sonate, et des adolescents de douze dessiner convenablement une académie. Ils deviennent habiles sans que la pensée ait été convoquée, on peut admirer leur œuvre, avant même qu'ils aient rien senti et rien pensé [2].

[1] « Peu m'importe alors d'être dérangé dans cette occupation (l'orchestration); quoi qu'il se fasse autour de moi, j'écris toujours, je puis même parler. » Mozart, *Lettres*.

[2] « *Verba inter homines*, dit saint Augustin, *obtinuerunt signi-*

Il n'en est pas de même de l'écrivain : là, point de métier ; s'il y a métier, il n'est pas un écrivain, il est, comme il s'appelle lui-même, un *artiste*, c'est-à-dire un ouvrier de goût, dont l'art s'exerce sur un objet plus relevé que les ouvriers ordinaires. L'œuvre entière de l'écrivain est uniquement et absolument une œuvre de pensée : il ne peut apprendre ce métier-là ; on ne peut élever personne pour devenir un écrivain. Les peintres, les sculpteurs et les musiciens ont des écoles ; ils ont un maître, ils se disént élèves d'un tel, même les plus grands, même Raphaël, élève du Pérugin. Mais on n'a jamais dit qu'un grand écrivain fut élève de qui que ce soit : il s'élève seul, il se forme seul, c'est-à-dire qu'il s'élève et se forme par le travail incessant de la pensée. De là les qualités qui lui sont propres : s'il corrige ses phrases et les remanie, s'il leur donne une forme plus élégante ou plus énergique, ce n'est pas là du métier ; s'il change un mot, c'est que ce mot n'est pas celui qui rend réellement sa pensée ; s'il tourne sa phrase, c'est pour que sa pensée soit complète. La pensée, partout la pensée ; c'est le seul travail qu'il puisse faire : il descend

ficandi principatum. « La *Patrie*, — *D eu !*... dites à l'architecte, au peintre, au musicien même, d'évoquer d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'art, comme la poésie le fait par ces seuls mots, — ils ne le peuvent pas, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie. » Cousin, *Du vrai, du bien, du beau*, chap. IX. Voy. la note 11 à la fin du volume.

sans cesse en lui-même, et il n'arrive aux plus grands effets, à ces effets que l'on admire, que par l'élèvation et la profondeur de la pensée.

La même règle existe pour le style et les mathématiques. Écrire, ce n'est qu'exprimer par des mots un raisonnement pensé : les mathématiques sont fondées sur le raisonnement ; un argument ressemble à un théorème. Aussi les grands philosophes ont-ils presque tous été géomètres ou mathématiciens : les plus illustres du XVII[e] et du XVIII[e] siècle ne furent pas moins célèbres dans les sciences que dans la métaphysique.

Quand on trouve une vérité dans un livre, telle que ces mots de Vauvenargues : « les grandes idées viennent du cœur, » il faut la considérer comme la conclusion d'un raisonnement suivi, ou une proposition que l'on va démontrer ; elle est l'x d'un problème ou l'axiome d'un théorème. Une page est une argumentation, le développement de toutes les idées qui amènent à la fin une vérité, ou qui expliquent une vérité posée d'avance. — La poésie même n'est pas indépendante de cette règle : les plus belles strophes ont leur raison d'être coupées d'une certaine façon, et tel vers qui termine une strophe n'est que l'x de l'équation cherchée dans les premiers.

On dit souvent: cela est *bien*, est *mal* écrit; et d'ordinaire on ne saurait expliquer pourquoi. Qu'on s'observe soi-même, et l'on répondra: votre attention languit à un certain endroit; c'est que la pensée de l'auteur se relâche; si elle se relâche, il ne voit plus la vérité; et s'il ne voit plus la vérité, il ne la dit pas, il ment; son expression n'est plus juste, elle est obscure, elle est fausse; il *écrit mal*. La vérité est si naturelle à l'homme qu'il la hume, il l'aspire sans fatigue, naturellement; elle est l'air de l'esprit. Dès qu'elle lui manque, il se retire, il va ailleurs chercher son aliment.

Bien écrire, c'est exprimer des choses vraies clairement, simplement. — Quoi! ce n'est que cela? — Non! c'est tout cela! C'est la perfection: vous pouvez être élégant, passionné, éloquent, imagé; — si vous n'êtes clair et simple, vous serez imparfait. Un autre viendra qui aura autant d'élégance, de passion, d'imagination que vous, mais de plus qui sera clair, et ce que vous aurez fait ne comptera pour rien.

Car, pour être clair, savez-vous ce qu'il faut? Il faut que votre pensée vous pénètre tellement que vous ne fassiez qu'un avec elle, qu'elle sorte par tous vos pores, et que vous ne puissiez vous montrer sans qu'on la voie. Il faut que la passion l'ait échauffée à son feu, qu'elle l'ait pressée, triturée, qu'elle en ait exprimé le suc,

comme un alambic, qu'elle l'ait réduite à être une liqueur limpide et transparente. Et, pour que la pensée soit ainsi évidente et claire, il a fallu la tourner et la retourner, la goûter, la sentir, la peser, lui faire subir toutes les épreuves que les chimistes font subir aux corps. Cette expression juste n'est pas l'effet d'un procédé, c'est le résultat d'un travail de la pensée; celui qui a creusé jusqu'au fond de la mine, et a amené sa pensée pour la montrer au jour, n'est pas un plus grand artiste, il est un plus grand esprit.

Et, c'est pourquoi le monde accorde la gloire aux grands écrivains. Il sent instinctivement la distance qu'il y a entre eux et ceux qui aspirent à n'être que des *artistes*. Ceux-ci ne s'adressent qu'à ses caprices, à ses impressions, à ses goûts, à ses fantaisies qui passent et s'éteignent; ceux-là à ce qui est inébranlable, à ce qui dure toujours, à ce qui l'intéresse le plus, à lui-même. Ils projettent une lumière sur son âme et la lui font voir dans sa profondeur et sa vérité. Et le monde comprend que pour éclairer, il faut être soi-même une lumière, et que les plus grandes lumières sont celles qui font voir le plus de vérités.

CHAPITRE VIII

L'ART

Le jeune monde. — Il y a des phrases, moins encore des mots, qui contiennent un système entier : « A la Renaissance les *dieux héroïques* et *beaux* de la Grèce soulevèrent et instruisirent ce *jeune monde,* en lui parlant la langue de ses *passions* et de son génie [1]. » Comment un homme peut-il exalter les passions sensuelles, et se jeter dans leur courant, sans songer qu'il n'est pourtant pas immortel, et que le bout de toute vie, quelque joyeuse et affolée qu'elle soit, c'est la mort ? Et comment cette pensée, ne fût-elle que d'un moment, ne le ramène-t-elle pas à son bon sens, en faisant tomber cet enivrement ? — Comment ? on vous l'explique par un seul

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise,* II, 1.

mot : remarquez qu'on ne dit pas : les Dieux de la Grèce soulevèrent et instruisirent les *hommes* ; on dit : ce *jeune monde.* Les *hommes,* c'est une agglomération d'êtres individuels, qui vivent chacun par soi, et aussi qui s'acheminent à leur fin terrestre, à leur anéantissement corporel, à la mort. Si l'on disait *les hommes*, on attirerait immédiatement l'attention sur la destinée de ces hommes, la mort paraîtrait à l'horizon, et les plaisirs sensuels, la joie et la volupté, et les passions passeraient derrière le spectateur, qui n'aurait plus de regard que pour ce spectre inévitable qui est devant lui, la *mort.*

On emploie donc un autre mot, ce *jeune monde :* le monde, c'est un ensemble où tout entre, où tout tient, d'où ne se distingue pas un homme, vous, par exemple, qui pourriez réfléchir, mais où vous êtes englobé, de manière que vous vivez de sa vie, agissez de son activité, et êtes entraîné dans son mouvement. Or, qui dit *monde,* dans cette langue des Panthéistes, dit l'humanité, l'univers, le *cosmos* éternel. Le monde ne meurt pas, il a vécu de tout temps, il vivra toujours. Quand donc on nous raconte que les Dieux soulevèrent ce *jeune monde*, on nous apprend qu'ils lui donnèrent une secousse nouvelle, comme une boule lancée par un coup antérieur, et dont le mouvement se ralentissait, reprendrait, par un coup nouveau, une nouvelle impulsion. *Jeune* est ici métaphorique, le monde n'étant ni jeune,

ni vieux, puisqu'il est éternel ; mais de temps en temps, il passe par des phases rafraîchissantes, comme par des printemps où repoussent les feuilles vertes et tendres. Et vous, hommes, par ce mot : ce *jeune monde*, on vous confirme votre durée. Vous comprenez comment, après certaines phases d'alanguissement, vous pouvez être secoués et réveillés, rajeunis, poussés aux plaisirs, aux passions et à la volupté : vous n'avez pas la mort à craindre ; le monde est éternel, vous êtes de ce monde, comme lui vous êtes éternels [1].

Qui vous arrête ? — Pourquoi l'art est-il si brillant au XVIe siècle, en Italie? C'est que, tandis qu'ailleurs « les esprits sont détournés par toutes sortes de préoccupations graves, la politique, la science, la religion, » en Italie « l'intelligence est tout entière dirigée vers la beauté, l'art et le *plaisir ;* » les Italiens se donnent « des *fêtes* où ils sont acteurs eux-mêmes ; » l'esprit est rempli, non de raisonnements, mais « d'images *sensibles*, et de formes pittoresques. » On revient par toutes ses facultés au culte de la chair, à l'adoration de la forme, à la matière, au « grand et noble *paganisme*, » la haute société est « peuplée d'*athées*, de sceptiques, et d'*épicuriens ;* » alors, l'art atteint « un degré de perfection inouie [2]. »

Voilà l'enseignement que l'on donne aux artistes du

[1] Voyez la note 11 à la fin du volume.
[2] Taine, *Cours d'esthétique et d'Histoire de l'art*, 1866.



jeune monde : on leur indique, sans périphases, le principe et le but de l'art ; s'ils veulent devenir grands, qu'ils imitent le seizième siècle italien !

L'ARCHITECTURE INDUSTRIELLE. — Il est, dès aujourd'hui, des résultats acquis : l'art de ce jeune monde est bien l'image de ses doctrines, panthéiste et matérialiste.

L'art qui caractérise le plus une société, c'est l'architecture : l'architecture a peu de formes, cinq ou six, et à chacune répond une civilisation. Le *Tombeau*, le *Temple*, l'*Arc de triomphe*, l'*Eglise*, le *Palais* représentent l'Égypte, la Grèce, Rome, le moyen âge, le XVII[e] siècle. Chacune de ces époques a inventé la forme qui exprimait son génie. L'Égypte, grave, gardienne des traditions, des dogmes, des rites, a le monument de la mort, la *pyramide*, simple, sans ornements, sérieuse, fortement assise, imposante. Tous ses monuments dérivent de la Pyramide : l'obélisque est une pyramide allongée, ses palais, ses pylônes, des pyramides tronquées, équarries et décapitées.

La Grèce, ingénieuse, artiste, gracieuse, imagine le *temple* au fronton sculpté, aux péristyles soutenus par des colonnes cannelées, qui s'alignent comme une procession de jeunes filles.

Rome, ambitieuse, qui poursuit la conquête du monde,

courbe l'*arc de triomphe*, sous lequel passent les peuples, qui franchit les rivières, qui unit les montagnes : ses théâtres, ses arènes, ses aqueducs même, sont des arcs de triomphe redoublés ; son Panthéon est un arc.

Le moyen-âge, société nouvelle, qui laisse derrière elle la vieille société, trouve une forme entièrement nouvelle, l'*église*. L'église ne ressemble à rien de connu ; ses arcs ont une figure particulière, ses piliers sont des colonnes accouplées, ses voûtes s'élèvent à des hauteurs où n'aspirait pas l'antiquité. Tous les monuments du moyen-âge, qui croit et qui prie, participent de la forme de l'église.

Le XVII[e] siècle, où la royauté s'épanouit dans sa splendeur, construit le *palais ;* Versailles, le Louvre sont les types des palais, nobles, largement taillés, représentant la grandeur d'un homme.

Tout le reste n'est qu'une imitation de ces types : l'architecture de la Renaissance est une fille de l'antiquité. La Renaissance, qui coïncide avec la Réforme, temps de libre examen, jette sur la pierre les broderies que lui inspire son caprice, — et, en cela, ces fantaisies de ciselures rendent bien la situation morale, — mais, au fond, elle n'est pas originale, elle ne crée pas : l'arc romain et la frise grecque décorés de fioritures délicates, voilà la Renaissance.

Ce ne sont pas des noms d'hommes, auxquels sont at-

tachés ces grands types, ce sont des noms de nations; on dit : les *Grecs*, les *Romains*, le *Moyen-âge* ont bâti tel monument. L'œuvre architecturale est trop immense pour un homme ; c'est l'œuvre des sociétés [1].

Par ce passé, vous comprenez ce que doit être l'architecture du jeune monde. Il ne s'agit pas de ces monuments hybrides que vous rencontrez çà et là, construits en un temps de transition, quand on hésitait encore, et qu'on n'avait pas nettement adopté les principes nouveaux — palais sans grandeur, temples copiés sur d'anciens modèles. — Les Girondins étaient incertains de ce qu'il fallait renverser ou ériger : qui dit sceptique, dit éclectique, ils avaient l'intelligence de copier ; ne regardez pas leurs bâtiments : ce n'est pas de l'architecture.

La société panthéiste, elle, a une architecture. Elle ne connaît que la matière, elle ne s'attache qu'à se procurer des moyens de jouissance : elle va les chercher, les amène des extrémités du monde, les entasse, les emmagasine et les expose aux yeux de tous, pour exciter les désirs. Les machines, les chemins de fer, les usines, l'é-

[1] Ou, si quelques-unes font exception, ce sont des œuvres de génie d'un homme, mais isolées, non fécondes, qui ne représentent pas un peuple, un siècle, et ne serviront pas de types. Elles sont composées de parties et d'éléments connus ; Michel-Ange, quand il voulut faire saint Pierre de Rome, dit : ce *Panthéon*, — le Panthéon antique, — je le lancerai dans les airs.

lectricité, la vapeur lui appartiennent en propre. Elle a inventé aussi une forme d'architecture qui s'applique à ces nouveautés et qui emploie un moyen nouveau, le fer. Avec le fer, sans s'occuper des anciens ordres, elle élève sur de vastes terrains des constructions faciles, rapides, peu coûteuses, elle crée un type, la *Halle :* halles de noms divers, halles de gares, halles de marchandises, halles d'expositions, — que quelques-uns, par une vieille habitude, appellent encore *palais*. Ce ne sont pas des palais, ce sont de grands espaces couverts. Elle ne songe qu'à l'utile, elle demande l'immense, non le beau. Son architecture est *industrielle*, c'est là son nom [1].

L'ART RELIGIEUX. — De même des arts du dessin. Leur caractère, en ce siècle, se reconnaît par ce qu'ils ne savent pas faire, et par ce qu'ils font le mieux, où ils excellent et où ils sont impuissants : ils sont impuissants à exprimer l'idéal, et ils excellent à représenter l'inanimé. Leur supériorité est dans le paysage, et il n'y a pas d'art religieux.

On lit dans l'*Évangile de saint Jean* [2] : « Pour moi, dit Jean, je baptise dans l'eau, mais il y a au milieu de vous un autre que vous ne connaissez pas ; c'est celui qui doit venir après moi, mais qui a été élevé au-dessus de moi,

[1] Voyez la note 12 à la fin du volume.
[2] Chap. II, v. 26, 27, 29.



et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. — Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. »

S'imagine-t-on cette rencontre ? Qu'est-ce que ces deux personnages ? l'un, un prophète qui, dans le désert où les peuples sont allés le chercher, leur prêche la pénitence, les baptise, c'est-à-dire leur donne le signe des élus de Dieu ; à qui les docteurs demandent : Qui êtes-vous ? au nom de qui parlez-vous ? êtes-vous le Christ, un prophète, un saint? — Et cet homme, qui est un prophète, sait, par une inspiration, un éclair de Dieu, que le Christ qu'on attend est arrivé, qu'il existe, que le fils de Dieu, Dieu même, va se lever et paraître! Et un jour, tandis que la foule l'entoure, et qu'il verse l'eau sur ces pénitents touchés, il voit venir à lui un homme de cette foule, et aussitôt il le reconnaît : une irradiation l'environne, une lumière qui n'a pas de nom dans la langue des hommes marche avec lui ; pour tous il est inconnu, nul n'aperçoit l'Esprit posé au dessus de son front : mais à saint Jean il apparaît dans sa vérité, et saint Jean ne se trompe pas, c'est *le Christ!* »

Voilà le sujet d'un tableau : quand je me le figure, je suis épouvanté, tant il passe les forces humaines réduites à la seule intelligence. Quoi! un *Dieu*, — ce mot dit tout, — et un saint qui reconnaît Dieu, et qui dit : *le*

Voilà ! Comprenez-vous quels sentiments durent agiter l'âme de cet homme, son étonnement, son attendrissement, sa reconnaissance d'avoir été choisi, son adoration, son humilité, la conscience de sa mission, l'inspiration qui lui fait entrevoir l'avenir ? Le passé s'efface comme une fumée enlevée par le vent, l'avenir s'ouvre qui s'enfonce jusqu'en l'éternité ! Quelles vues plus sublimes, quels sentiments plus tumultueux, plus vifs, plus touchants ! Voyez-vous sa physionomie, son geste, son attitude, ses regards ? On a peint ce sujet en des milliers de tableaux : en savez-vous beaucoup qui aient rendu cela ? A un moment, par la force d'un génie supérieur, un homme le comprendra ; il verra la scène, et se dira : Je le rendrai ! mais, pour exprimer ces sentiments si profonds, si divers, si puissants, croyez-vous qu'il ne faille qu'un moment ? Ces sentiments, ils se montrent, ils vivent dans la figure, la pose, le mouvement, dans l'homme tout entier : si une partie est manquée, tout l'est ; l'artiste ne peut être toujours vrai qu'en comprenant toujours, et il ne peut toujours comprendre, qu'en étant ému toujours. Et pour sentir toujours, que lui faut-il ? — Chacun fait la réponse : Croire, être chrétien.

Tels étaient les artistes du moyen-âge, ces peintres inhabiles par le dessin, mais supérieurs par le sentiment. Ils croyaient, ils vivaient en une atmosphère religieuse ;

il leur semblait même que l'art n'était fait que pour montrer au monde l'image du maître du monde [1]. Dans leurs méditations ils voyaient se lever l'esprit inspirateur ; il emplissait et occupait leur âme, et, ainsi, ces sujets divins, objets continuels de leurs pensées, ils les représentaient simplement, naturellement, avec vérité, tels qu'ils devaient être, et ils n'avaient aucun mérite, pour ainsi dire, à être vrais; ils n'auraient pu faire autrement.

C'est ce que signifie ce mot profond de Léonard de Vinci qui, dans un siècle sceptique, avait plus de peine à s'enfermer en lui-même, à tendre sa pensée vers Dieu ; il cherchait pour le Christ de son admirable *Cène* un type parfait, et l'on s'étonnait de sa lenteur : Ah ! dit-il, « c'est que la tête du Christ, je ne veux pas la chercher sur la terre ! » Il faut regarder en soi, et non au dehors pour voir Dieu [2].

Voici pourquoi vous ne trouvez pas d'œuvres religieuses dans la nouvelle cité. Quelques-uns, par tradition, par

[1] Pendant plus de douze siècles, l'art chrétien ne représenta guère que des personnages célestes et des sujets religieux.

[2] De là, aussi les longues études des rares maîtres qui, au XIX[e] siècle, se sont appliqués religieusement à la peinture religieuse. Tandis qu'un artiste du jeune monde couvrait hâtivement de figures sensuelles trois vastes pans de murs à l'église Saint-Eustache, il fallait près de 15 ans à Orsel et à Périn pour représenter dans les étroites chapelles de N.-D.-de-Lorette les grandeurs de la Vierge et les mystères de l'Eucharistie, — on sait avec quelle élévation.

souvenir de leurs ancêtres, tentent encore ces sublimes sujets; mais vivant de sentiments entièrement opposés au christianisme, ils s'aperçoivent bientôt de leur impuissance à rendre les sentiments chrétiens. Le sujet est en dehors de leur monde, en dehors de leur air, il y a un vorle entre le sujet et eux. Parfois ils découvrent quelque partie, puis la nuit se fait, ils ne voient plus rien. Ils comprennent bien qu'il y aurait un moyen, déchirer le voile, sortir de leur monde, et entrer dans ce monde où est leur sujet. Mais ce lieu où ils vivent est un lieu de plaisir, ils ne persistent pas; ils se retournent à l'envers, ils regardent dans leur imagination ou dans la science, et ils inventent, ils produisent des œuvres dont les *curieux* peuvent estimer les qualités extérieures, mais qui paraissent ce qu'elles sont réellement à ceux qui regardent sous les formes et sous les mots, — c'est-à-dire des pièces d'archéologie, aussi fausses que vaines et inutiles.

Ceux-ci mêmes font exception; quant à tous les autres, ils ne se soucient pas de l'art religieux, ils n'y pensent pas : ils ne croient plus à Dieu, ils ne veulent plus de Dieu, ils ne le représentent plus, ils ne savent plus représenter l'idéal : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei* [1].

[1] Corinth., I, 2.

Le paysage. — En revanche, ils savent représenter la terre : ils la reproduisent avec exactitude, ils sont habiles paysagistes Les peintres de l'ancienne société attribuaient une place très secondaire au paysage. Tout art qui s'élève a en vue l'étude de l'homme : les paysages n'ont aucune importance dans les tableaux de Raphaël et de Michel-Ange ; ceux du Poussin sont admirables moins par la représentation des arbres, des terrains et des rochers, que par les hommes qu'il y a mis ; c'est l'homme qui, là, intéresse. Ce n'est pas qu'ils ne comprissent la nature, mais ils la prisaient à sa juste valeur : la nature vaut moins que l'homme, ils peignaient l'homme.

Il est un moment où le jeune homme se sent la force de compter parmi les hommes, car il est devenu un homme. Tel est le XVII[e] siècle ; il n'hésite pas, il ne perd pas dans les courses aventureuses ces heures dont la jeunesse est prodigue : rêver devant la nature, pour un homme, est une faiblesse. Il a autre chose à faire : penser et agir ; c'est la marque, le besoin et le but de sa maturité. Maître de son imagination, intelligence qui se possède, cœur qui a été ému des passions, âme qui se respecte, sa virilité se décèle par son verbe et ses actes : il parle une langue noble, nette, précise ; son art est grand, profond, élevé ; c'est le siècle homme mûr, le

temps d'un Racine et d'un Molière, d'un Labruyère et d'un Bossuet, d'un Lesueur et d'un Poussin. Il savait bien que les mers et les montagnes sont belles, il en appréciait la sublimité, mais il ne s'abandonnait pas à une contemplation inféconde, il ne s'y absorbait pas ; il était monté plus haut que le sentiment de la nature, il avait une source de jouissances plus pure et plus fortifiante, il jouissait des âmes [1].

Et c'est la raison pour laquelle ces grands écrivains et ces grands peintres sont si savants dans la connaissance de l'homme, et leurs œuvres remplies de *caractères* et de *passions* : ils ne trouvaient rien de plus utile à connaître, de plus beau et de plus digne d'être peint que l'âme humaine : « à mesure qu'on avance, la nature descend, et les âmes montent [2]. » Lorsqu'ils parlent de l'homme, on voit qu'ils le comprennent, qu'ils l'aiment, et, parce qu'ils l'aiment, ils le servent : à quoi bon parler aux hommes si ce n'est pour les servir [3] ?

[1] « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. » Vauvenargues.

[2] Lacordaire, *Lettres*.

[3] Deux hommes font exception, Salvator Rosa en Italie, Lafontaine en France, et tous deux confirment ce que l'on vient de dire : Salvator Rosa a peint de beaux paysages, mais lui-même n'est presque pas un chrétien, c'est un révolté de la société, une sorte de *Bohême* ; il se jette dans les déserts et les gorges des montagnes, parce qu'il fuit l'homme ; et encore ne serait-il pas difficile de montrer que ses toiles les plus émouvantes, ne sont pas celles où la nature est déchaînée, mais où l'homme est comme poursuivi

Les artistes du jeune monde, au contraire, ne s'intéressent pas à l'homme, ils ne l'aiment pas. Pour eux, la terre est tout, elle les attire ; ils l'entendent, ils la sentent, ils la rendent en tous ses détails. Aussi la forme de l'art qu'ils préfèrent et où ils s'attachent est le paysage, représentation de la terre: ils représentent la nature et ils n'aiment que la nature, parce que la nature c'est eux : s'abîmer dans la contemplation de la nature, c'est s'occuper de soi. Le sentiment de la nature, tel qu'ils l'entendent, est à la fois un sentiment panthéiste et égoïste [1].

LE SENTIMENT. — Par la même raison qu'ils sont impuissants à exprimer l'idéal suprême, Dieu, ils sont inhabiles à reproduire ce que l'homme a de plus intime, son caractère et ses passions ; ils ont perdu le sens de sa destinée, ils ne le comprennent pas, ils ne rendent pas son âme.

Dans la société antique, l'homme, qui ne pensait qu'à lui-même, se représentait tout entier : ses statues montraient son corps, sa tête, ses membres ; elles donnaient de lui une complète idée [2]. Mais, que s'attachent surtout

et tourmenté par la nature. Quant à Lafontaine, c'est un philosophe morose, triste, amer ; il erre dans la campagne loin de l'homme qu'il n'aime, ni n'estime.

[1] Voy. la note 13 à la fin du volume.

[2] L'antiquité a peu de portraits : la plupart des bustes antiques sont de la décadence, c'est-à-dire du temps où un seul homme dominait le monde, et où les provinces se disputaient l'honneur de

à représenter ces exclusifs amants de la terre ? Ils rendent le corps mieux que la tête, et les traits plus que la physionomie : ce qui fait la beauté de la *Vénus de Milo*, de la *Vénus de Médicis*, de la *Diane*, de la *Polymnie*, du *Bacchus*, de l'*Hercule Farnèse*, etc., c'est la perfection du corps. Que l'on en casse la tête, ces statues n'en restent pas moins belles ; car c'est au point de vue matériel seul qu'elles sont belles.

Les anciens peuplaient leurs cités de statues, afin que le regard de leurs femmes s'emplît de belles formes, et qu'elles engendrassent de beaux enfants. Ils représentaient le corps, parce que le corps, pour eux, était le principal de l'homme, le vrai homme.

Et c'est ce qui explique comment la sculpture est essentiellement l'art de l'antiquité païenne. La sculpture, qui exige plus de travaux de manœuvre, est plus matérielle que la peinture. Et c'est aussi la raison pour laquelle les païens de notre siècle ont tant de prédilection pour la sculpture, et en même temps pour la

posséder son image. De là ces portraits de Césars que l'on envoyait en Europe, en Afrique, en Asie, et, à la suite du maître, l'impératrice, l'*Augusta*, déesse elle-même, puis les petits Césars, et les ministres, et les favoris, et les affranchis, foule de figures secondaires qui accompagnaient le divin empereur, comme le cortége de sa cour. Ce n'était pas l'amour de l'art qui faisait fabriquer tant de portraits, mais le besoin de satisfaire la vanité impériale, une commande, ou une flatterie.



couleur qui, de même que la sculpture, s'attache moins à l'expression qu'à l'effet extérieur.

Socrate était sculpteur, et tailla, dit-on, de belles statues : oui, belles comme on l'entendait à Athènes, de beaux corps nus. S'il eût été vraiment ce que l'on a prétendu, croyant au Dieu unique, éternel, parfait, à l'âme immortelle, à la vie de félicité en Dieu, les statues qu'il eût créées n'auraient en rien été semblables à celles des sculpteurs de son siècle; elles auraient eu une expression extraordinaire, image des pensées sublimes de leur auteur; elles eussent continué son enseignement, et mieux parlé que ses discours. Quelqu'un nous a-t-il appris qu'elles fussent ainsi? Non, Socrate, philosophe païen, incertain sur les principales vérités, n'a pas songé à rendre des idées qui n'étaient pas en lui : sculpteur médiocre, mais croyant, il eût pu donner à ses œuvres un caractère inconnu; sceptique et sculpteur habile, l'expression de ses statues était vulgaire, c'est-à-dire la même que ses contemporains. Cela seul suffirait pour le juger.

Le Christianisme paraît : à l'homme sont révélées deux choses, Dieu et son âme. En apprenant que Dieu est son principe et sa fin, et que lui-même va à Dieu, il sent ce qu'il vaut : un nouvel homme est né, avec de nouvelles pensées et de nouveaux sentiments, et, sous l'impression

de ces sentiments, le caractère de son visage change : la beauté n'est plus seulement dans la régularité des traits, mais dans la physionomie ; les traits souvent sont incorrects, mais, par la pensée intérieure, le visage a une noblesse, une élévation, une pureté et une flamme que jamais ne connut l'antiquité. « Phidias, a-t-on dit, n'eût pas trouvé belle la *Marguerite* de Scheffer, et elle n'a, en effet, rien de régulièrement parfait ; on ne se sent attiré que par son visage [1]. » Le corps peut être gauche, disgracieux, déformé, qu'importe ! là n'est pas l'homme ; c'est dans ce front pensif qu'a sillonné la méditation, cette bouche aux lèvres entr'ouvertes, ce bas du visage aminci par les austérités, ces yeux surtout agrandis, éclairés par la prière et la contemplation des choses divines. En regardant une figure qui est toute expression, toute pensée, toute aspiration, tout idéal, nous montons dans l'air, nous avons des ailes, nous quittons la terre et volons à Dieu.

De là, un art nouveau, de là, la prééminence donnée à la représentation de la figure humaine. Ce que cherche l'artiste chrétien, ce qu'il veut montrer de l'homme, c'est ce qui décèle son âme, sa pensée, ses sentiments, et il peint sa tête ; cela lui suffit, la figure dira ce qu'est l'homme. Son art peut être insuffisant, sa main inexer-

[1] Léon Gautier, *L'amour*. On ne trouve pas une réflexion de ce genre chez les anciens.



cée, il ne s'en trouble pas : animé des mêmes sentiments que son modèle, il ne dessine pas des traits, il écrit un caractère, une passion, un mouvement de l'âme, il fait voir l'homme intérieur [1].

La renaissance, la couleur. — Mais voici la Renaissance ; une révolution s'est opérée dans les esprits. La Renaissance n'est pas une cause, elle est un effet ; elle n'est pas la révolution, elle est l'image de la révolution. Ce qui produit les révolutions, ce ne sont pas les faits, c'est le changement de l'opinion. Dieu opère dans le physique comme dans le moral : la terre se transforme peu à peu, de même les sociétés. Cette révolution était préparée depuis longtemps : tout homme tend sans cesse à se détacher de la règle ; l'esprit de révolte grondait dans Abailard, dans les Albigeois, Wiclef, Jean Huss ; l'explosion se fait avec Luther, et aussitôt se lève la Renaissance. Dans le même temps que les peuples secouent l'autorité, en Allemagne, en Angleterre, en France, les savants s'éprennent des livres païens, les légistes du droit romain, les artistes de la forme païenne. L'Europe est moins chrétienne, les hommes poursuivent les jouis-

[1] C'est dans ce sens qu'on peut dire que le Christianisme a créé le portrait. Les écoles italiennes, françaises, flamandes, allemandes ont représenté une quantité de personnages si vivants, qu'on s'écrie : ils doivent être vrais ! La nation très-chrétienne, la France, a particulièrement excellé dans le portrait.

sances matérielles ; que peut être l'art ? L'art admire, imite et copie l'antiquité païenne, parce que l'antiquité païenne représente des formes matérielles.

Et vous voyez encore ici pourquoi les habitants de la nouvelle cité louent tant la Renaissance : en elle ils reconnaissent leur mère, leurs instincts, leurs désirs, leurs appétits.

Ces préoccupations se manifestent immédiatement par deux traits considérables : l'art a plus de science, et moins de sentiment. On ne tombe pas tout de suite au plus bas degré : sortant à peine de l'Église, l'homme vibrait encore des hauts sentiments qu'avait soufflés en son âme la méditation et la prière ; ses préférences vont d'abord aux sujets magnanimes et héroïques, et il sait les tracer avec des lignes qui ne sont pas sans beauté. Mais il s'éloigne de plus en plus du céleste rayon, et son art suit le même mouvement que son esprit. La superéminente qualité, l'amour de l'idéal, le quitte et s'évapore; il représente avec un soin égal l'homme, la nature, les scènes grotesques ou licencieuses, les animaux, les objets inertes.

Cette vue continuelle de la matière lui obscurcit la pensée, il n'est touché que par ce que les choses ont de plus saisissant, et il n'en rend que ce qu'elles ont de palpable ; alors la couleur l'emporte sur la ligne. La couleur est propre aux fêtes, aux banquets, aux orgies,

elle fait resplendir les étoffes, étinceler les pierreries, saillir les mouvements du corps, elle met en avant ce qui attire les regards et les sens. En Italie, l'école vénitienne est engendrée par les corruptions de la Renaissance, et l'école française recherche la couleur quand le XVIIIe siècle s'épanouit dans la volupté.

La nouvelle société n'aime, ne comprend, ne veut que la couleur. Un tableau ne frappe pas par une couleur brillante, on ne s'y arrête pas ; ce n'est pas de la peinture, c'est du dessin, cela est ennuyeux. Lors de la grande exposition de 1855, où l'on vit réunies les œuvres des maîtres les plus célèbres, on put juger de quel côté se portaient les préférences. Les salles qui contenaient les toiles de Delacroix et d'Horace Vernet étaient sans cesse remplies d'une foule épaisse : les tableaux d'Ingres, au contraire, parurent si ternes qu'on ne les regardait pas. C'étaient des taches parmi cet éclat et ce mouvement. La netteté de la composition, la force de la pensée, la profondeur et l'élévation du sentiment, l'expression vraie des personnages, la noblesse du style empreinte dans tout l'ouvrage, ce geste sublime d'une mère qui encourage son fils au martyre, et, plus grande que les mères spartiates, lui crie de traverser la mort par le supplice pour arriver au ciel, — ne touchaient qu'un petit nombre d'hommes de l'ancienne société. Est-ce que

cette foule qui avait quitté pour une heure ses chemins de fer, ses spéculations, ses plaisirs, avait l'esprit assez dégagé pour s'attacher à approfondir la pensée du peintre, s'inspirer de ses sentiments, s'émouvoir de ces qualités nées de l'âme et qui parlent à l'âme? Que lui disait saint Symphorien marchant au martyre en dédain de la terre et de tous ses biens? Un tableau de Raphaël eût laissé froide cette multitude, — on l'eût trouvé gris.

Mais une mêlée de burnous blancs et de chapeaux jaunes, de chameaux roux et de tentes bariolées, des nègres, des femmes, des juifs, des gazelles, des cavaliers placés à la suite l'un de l'autre, et défilant devant vous, à mesure que vous marchiez le long de la toile, comme un panorama; un beau cheval surtout, que monte un empereur romain, brillant et saisissant par la couleur, un cheval lilas, voilà de quoi exciter les acclamations. Il ne faut pas s'appliquer pour admirer un cheval, un escadron au galop, et des femmes passant la tête à travers les plis d'une tente; cela ne vous arrache pas à vous-même: on regarde, cela amuse et l'on retourne à ses affaires. Du bruit, du mouvement, de l'éclat, la peinture de la matière, voilà l'art qui convient à une société panthéiste, à des hommes si forts qu'ils se doutent un peu qu'il n'y a pas de Dieu, si ce n'est la terre qui les porte.

Le réalisme. — Mais l'art ne s'arrêtera pas dans cette oasis, île verdoyante au milieu des sables : il s'enfoncera dans le désert aride. Après avoir poursuivi d'abord la beauté des lignes, puis l'éclat extérieur du coloris, il perdra le sens de la beauté des formes ; il ne s'en souviendra plus, il n'aura plus même, si on ose le dire, d'idéal matériel.

Dans la société panthéiste, l'homme n'a pas de droit exclusif, il n'est qu'une partie du monde : le monde est tout et compte seul ; le reste n'est que le détail qui concourt à composer l'ensemble. Tous les détails se valent donc, tous sont également dignes d'être représentés. Voilà la raison d'être du *Réalisme* : miroir de la société panthéiste, il reproduit tout, sans en rien exclure, sans choix et sans art.

L'art est la puissance d'exprimer par des traits sensibles la pensée, l'intelligence, le sentiment, la passion. S'il ne le fait pas, ce n'est qu'une imitation plus ou moins parfaite des corps ; on peut toujours instruire des ouvriers à bien imiter les corps, il n'est pas besoin pour cela de génie. Regardez ces peintres, ces écrivains qui s'appellent *réalistes* : leur extérieur montre ce qu'ils sont ; leur visage n'a pas de flamme, leur front pas de pensée, leur œil pas d'esprit.

Qu'un artiste épris de l'idéal imagine de traiter un sujet

qui ne semble que sensuel *(Vénus se reposant après la chasse*, par Prudhon) : il compose un tableau qui n'est pas impur, même en représentant la plus complète nudité. C'est qu'il y a là une expression, et que veut dire *expression?* un mouvement de l'âme, une pensée de l'âme, l'âme elle-même apparaissant au dehors ; et, l'âme apparaissant, le corps est oublié, c'est-à-dire la matière, l'impureté. Le *réaliste*, au contraire, ne s'applique qu'à peindre le corps seul, le sein, la cuisse, le ventre ; on ne voit que cela, et on songe, en le voyant, à quoi sert ce sein, cette cuisse et ce ventre.

Le *Réalisme* est l'application plastique du matérialisme ; c'est l'art descendu à son dernier degré, ou plutôt, car il faut l'appeler par son vrai nom : *le réalisme, c'est l'absence d'art.*

Mais non, il y a encore plus bas : le nom d'art même disparaît, il y a moins que le Réalisme, — la *photographie*, dérision, carricature de l'art, suppléant à l'art par un procédé industriel, un instrument. Car une époque trouve toujours les moyens les plus propres à exprimer ses sentiments et ses besoins, et le panthéisme a aussitôt inventé le sien, une machine où l'esprit n'agit pas, où l'homme n'est plus qu'une main, et où une des forces du monde, le soleil, trace, avec une indifférente impartialité, le monde entier dans ses détails les plus infimes et les plus vils.

La société païenne exagérait l'importance de l'homme; elle l'élevait du moins sur un haut piédestal où il apparaissait distingué, noble, aristocrate, artiste. Le Panthéisme fait passer tous les hommes sous le mètre d'une basse égalité : l'unité brutale les aplatit ; ils sont communs, vulgaires, démocrates et manœuvres.

L'IDÉAL. — Aussi l'*art* est-il dédaigné dans la nouvelle cité : les uns ne regardent même pas ses œuvres [1], les autres les détruisent et les renversent insoucieusement [2]. Et, sans qu'ils s'en rendent compte, ils jugent avec justice : l'objet vaut mieux que l'ombre, la chose que son image; pourquoi estimer un art qui ne représente que les choses qu'ils voient tous les jours? Le réel est sous leurs yeux ; que leur apprend son portrait?

L'Art n'est ni la nature, ni la copie de la nature [3]. Il est, en toute chose, un infini, un inétendu, un impalpable, qui en est l'essence, et qui seul émeut

[1] Les Mormons.

[2] « Le vice-roi a envoyé Linant visiter les Pyramides pour voir celle qu'il convient le mieux de jeter dans le Nil au barrage. C'est une *grande* et politique idée, mais elle sera difficilement comprise par nos écrivains et nos bavards. » (Enfantin à Arlès, 1836).

[3] « Qu'est-ce que l'art, sinon l'*embellissement* de la nature ? (Bossuet). L'art, c'est l'*homme* ajouté à la nature (Bacon). L'art est l'expression de la vie des *âmes* (P Charles Daniel, *Études religieuses*, novembre 1868). La fin de l'art est l'expression de la *beauté* morale à l'aide de la beauté physique (Cousin). » Dans ces définitions il y a deux termes : la *nature*—et l'*idéal* exprimé par des mots différents : la *beauté*, l'*embellissement*, l'*homme*, c'est-à-dire l'*âme*.

l'âme; tous nous le sentons, tous nous en avons l'immortel instinct. Une voix parle bas, une image glisse en notre cœur comme une apparition, comme un songe; c'est elle que nous suivons dans nos pensées, avec qui nous vivons en notre solitude, que nous aimons, et qui s'envole au choc de la réalité. Voilà ce que rend l'art : il donne une forme à ces visions silencieuses, il regarde en dedans, et représente ces rêves pieux ou touchants. Ce qu'on a dit de la *Marguerite* de Scheffer, s'applique à tous les chefs-d'œuvre de l'art chrétien. En quoi consiste l'exquise beauté des Vierges de Raphaël, des saints de Fra-Angelico, de la *Vie de saint Bruno* de Lesueur, des *Sept sacrements* du Poussin? Dans la perfection du corps ? non, dans la physionomie, l'expression idéale des têtes. On reste devant ces purs visages, à les regarder sans se lasser, y cherchant la pensée, les sentiments dont ils vivent. Une âme est là-dessous, on suit ses mouvements, on s'y reconnait, on s'émeut de ses variations et de ses aspirations.

Si vous deviez être relégué dans un désert, sans voir qui que ce soit au monde, et, qu'en vous laissant la consolation d'emporter une peinture, on vous donnât le choix d'une tête parfaitement belle, telle que Raphaël en a créé, ou d'un tableau composé d'une multitude de personnages, de figures originales, de scènes vives,

animées, comme certaines toiles de Rubens, voyez laquelle vous choisiriez de ces deux œuvres, de l'école de la sensation ou de l'école de l'âme.

Quand vous aurez examiné dix fois, cent, mille fois, le tableau si varié, vous le connaîtrez en ses plus minimes parties, il n'aura plus rien de caché, vous n'y trouverez plus ces nouveautés que poursuivait votre esprit curieux. — Vous aurez, au contraire, contemplé durant de longues années, et tous les jours peut-être, la simple esquisse d'une idéale beauté, vous demeurez encore, ce profil à la main, les yeux fixés sur ces traits que rien ne détermine nettement et n'arrête, et où se reflète l'incompréhensible vie : vous vous figurez, vous créez tout un monde d'idées, de rêveries, de regrets, de souvenirs, de tendresses, d'espérances, fantômes qui s'élèvent autour de vous, fuient, s'évanouissent ou reparaissent devant votre pensée, tandis que votre regard admire ce visage qui le charme. A l'aspect de cette beauté toujours nouvelle, vous pénétrez dans la sphère où en resplendit le divin type, vous êtes attiré par un besoin de le voir, vous vous en approchez et vous courbez devant lui, abîmé dans une adoration silencieuse ! — L'art qui prend l'homme et l'emporte ainsi sur ses ailes est vraiment une force céleste : il élève, il enseigne, il ennoblit, il fait entrevoir aux âmes l'idéal éternel, infini, Dieu : car l'Idéal, c'est LUI !

CHAPITRE IX

LES HOMMES

Si vous voulez maintenant pénétrer le cœur de cette société, regardez ceux qui l'ont fondée, et ceux qu'elle a formés, les prophètes et les disciples. Il y a deux sortes de prophètes, les organisateurs et les théoriciens.

Des prophètes organisateurs, deux ont immédiatement échoué, Ch. Fourier et Saint-Simon.

FOURIER. — Homme d'une pénétration peu commune, Fourier prévit une partie des transformations sociales de ce temps. Il avait du génie, dans le sens où l'entend un physiologiste[1] : une faculté monstrueuse développée à

[1] M. Lélut. — C'est aussi l'opinion de Saint-Simon : « la folie, dit-il, n'est pas autre chose qu'une extrême exaltation, et cette exal-

l'excès, une sorte de folie; l'un n'existerait pas sans l'autre. Il imagina une organisation complète de l'humanité, l'association de tous les hommes par groupes ou séries, d'après leurs facultés et leurs passions, le *Phalanstère*. Dans son prodigieux et naïf orgueil, il ne prétendait pas à moins qu'à une refonte du monde, à une nouvelle création, l'œuvre d'un Dieu. Il ne put même essayer : il disparut, et ses disciples avec lui.

SAINT-SIMON. — Saint-Simon, aussi, avait rêvé une restauration universelle de la société; mais rien n'était déterminé dans sa tête. Il avait commencé à enseigner avant que sa conception fut entière; lui-même l'avoue avec candeur: « mes idées ont besoin d'être éclaircies, dit-il quelque part, je m'arrête. » Organisation bizarre plutôt que complète, mélange de connaissances étendues et d'ignorance, de sagacité et d'aveuglement, de préjugés et d'indépendance d'esprit, c'était à la fois un homme positif et un poëte. Il comprenait le moyen âge, il rendait justice à l'Église et louait ses bienfaits, bien avant les écrivains de son époque, en 1813; puis, romancier fantastique, il se proposait de faire le « tableau des sensations du dernier homme mourant après avoir bu la dernière goutte d'eau du globe! » Un de ses chapitres est

tation extrême est indispensable pour faire de grandes choses. » (*Œuvers*, t. Ier.)

intitulé peu gaiement : *de la planète quand elle ne sera plus habitée*. Entassant côte à côte des notions historiques et des hypothèses, des observations et des aspirations confuses, il prouva une fois de plus que tout homme qui veut « réfléchir sur les questions philosophiques, peut produire, au bout de deux ou trois ans, un système qui vaudra tout autant que bien d'autres [1]. »

Il n'avait rien fondé. Ses disciples le tentèrent sous la conduite de l'un d'eux, Enfantin : ils formèrent une association d'après les théories du maître. Mais, avant même que l'autorité se fut opposée à leur entreprise, les « dissidences » sur les points les plus importants (le mariage, la famille, etc.) les avaient désunis : ils se dispersèrent.

Le monde assista alors à un spectacle capable de faire réfléchir ceux qui savent voir. Vers la fin du premier tiers de ce siècle, il y avait en France deux écoles dirigées par des maîtres de doctrines entièrement opposées, l'une de chrétiens, l'autre de philosophes. Au bout de peu de temps, par des causes diverses, ces

[1] Jouffroy. Cela est non seulement vrai pour la philosophie, mais pour les sciences : « Moi aussi, dit M. de Quatrefages, je connais ces curiosités ; je me suis lancé dans le monde du *possible* qui fait des romans que je trouvais très-beaux ; mais la facilité avec laquelle j'en changeais le cadre et les détails, m'éclairait sur la nature du roman, et voilà pourquoi je revenais bien vite à l'observation, à l'expérience. » Voyez la note 14, à la fin du volume.

écoles furent fermées, mais avec cette capitale différence : le philosophe persista dans ses doctrines, continua à prêcher ses disciples par des écrits, et, après plus de trente ans, il lançait encore dans le monde quelques pages, dernière expression de son système, comme un volcan, après l'éruption, rejette des scories éteintes. Le chrétien, au contraire, renia sa foi, abandonna ses principes, non-seulement les abandonna, mais les attaqua avec la même violence qu'il les avait défendus : sa vie ne fut consacrée dès lors qu'à ruiner l'édifice qu'il s'était appliqué à consolider, et il mourut dans son apostasie, sans une pensée de retour, sans un regard en arrière vers sa foi ancienne, comme ces renégats de l'Orient qui, ayant ceint le turban, expirent enveloppés dans leur burnous, oubliant même qu'ils sont nés chrétiens.

Ces deux écoles étaient celles des Saint-Simoniens, à Ménilmontant, et de la Chesnaie, en Bretagne, et les deux maîtres s'appelaient *Enfantin* et *Lamennais*.

Voilà le sort des maîtres ; mais voulez-vous savoir celui des disciples ?

Des Saint-Simoniens, quelques-uns redevinrent chrétiens, et, ainsi qu'il arrive souvent pour les convertis, comptèrent parmi les plus fermes et les plus fervents. D'autres, couvant en eux les principes qu'ils avaient reçus, les réchauffèrent et les nourrirent, et d'eux sortirent des systèmes de panthéisme, de métempsycose et de

matérialisme que le bon sens du monde a jugés ; il n'en fut jamais de plus insensés, de plus impraticables et de plus inféconds [1]. — Quant au plus grand nombre, à peine hors de l'école, ils coururent à la recherche, de quoi? Des idées, des vérités philosophiques et religieuses? Non! ils n'avaient retenu de l'enseignement qu'on leur avait donné qu'une chose, la nécessité et le moyen d'acquérir les richesses, — et ils devinrent, les uns hauts fonctionnaires et même ministres, les autres chefs d'entreprises industrielles, capitalistes, hommes de bourse et d'argent, tous riches, et amplement pourvus des honneurs et des biens matériels [2].

L'école chrétienne, on sait ce qu'elle est devenue : celui-ci fonde un institut pour enseigner les campagnes ignorantes, celui-là part pour l'Orient et se met à la tête de ces prêtres, de ces sœurs, qui par le dévouement, la science et la charité, renversent peu à peu les préjugés de races abruties, et préparent à la civilisation l'Asie régénérée ; cet autre consacre sa vie à peindre l'histoire de l'Église, les luttes et les martyres de ceux qui ont

[1] Jean Reynaud, Pierre Leroux, Aug. Comte, etc.

[2] MM. Michel Chevalier, Petetin, Rodrigues, Talabot, Fournel, Bineau, Flachat, Jullien, Péreire, Duveyrier, Lambert, etc. Il serait injuste de ne pas signaler leurs travaux industriels, tels que les chemins de fer en France, le nouveau plan de Paris, la distribution des eaux dans Paris, etc. Ces œuvres leur font honneur : mais elles sont indépendantes de toute idée philosophique, et n'emportent pas la nécessité de boule versements dans la société, la morale et la religion.

donné leur sang pour l'établissement de l'Évangile; l'un, appliquant une imagination brillante à l'apologie chrétienne, lui donne la forme attrayante qui convient à un siècle emporté par de vives sensations; l'autre raconte les travaux de ces ordres monastiques qui défrichèrent à la fois les champs et les cœurs, et conservèrent la science, les lettres et les pures traditions; ceux-ci sont d'éloquents évêques, profonds philosophes et théologiens, des directeurs de séminaires, ces écoles qui forment les vrais instituteurs du monde, des écrivains voués à la défense de la morale et de la religion, sève et moelle des peuples qui les fait vivre; tous appliqués à des pensées élevées, unis par un même amour, l'amour de la vérité éternelle, pauvres peut-être, mais vivant d'une vie grave et austère, et obligeant leurs adversaires mêmes à les estimer et les réspecter [1].

Des athées et des indifférents, ou des industriels et des banquiers, voilà les hommes qu'a produits l'école de philosophie; — des moralistes, des historiens, des philosophes, des missionnaires, des poëtes, de saints et savants prêtres, voilà ceux qui sont sortis de l'école chré-

[1] Parmi les hommes éminents qui furent les commensaux ou les hôtes passagers de Lamennais à la Chesnaie, il faut citer les noms de Gerbet, Eugène et Léon Boré, Cazalès, Montalembert, Rorhbacher, de Coux, d'Ortigue, Ch. Sainte-Foi, Lacordaire, Litsz, Berryer, Trébutien, M. de Guérin, H. de la Morvonnais, Cyprien Robert, etc. — et son frère l'abbé de Lamennais, fondateur de l'Institut des Frères de Bretagne.



tienne. Est-il besoin de conclure? là, le maître est resté, et son idée s'est évanouie; ici, le maître a disparu, et la doctrine qu'il enseignait est demeurée : les uns se sont élevés, les autres ont élevé; qu'on dise de quel côté est la vérité.

Joe Smith et les Mormons. — Un prophète cependant a réussi à établir une société : il a tourné l'obstacle infranchissable, il a été hardiment imposteur, il a parlé au nom de Dieu; il n'a pas nié la religion, il se l'est associée [1].

Joë Smith fut un homme d'un esprit très-perspicace et très-fin : il comprit plus fortement qu'aucun de ses compatriotes les tendances de sa race et de son siècle, *l'aspiration aux jouissances matérielles*, et il conçut le projet d'organiser une nation qui n'aurait pour but que de se les procurer. Mais, c'est là sa supériorité, il vit, en même temps, que son peuple ne pourrait subsister que par la religion : il résolut donc de donner pour base à toute sa construction une religion, comme Numa et Mahomet. — Autre trait d'intelligence, il ne créa pas une religion tout à fait nouvelle, il enta la sienne sur le Chris-

[1] Enfantin, aussi, affirmait avoir une *mission*, il le répète à chaque instant, et c'est ce qui lui valut la *soumission* des Saint-Simoniens à cette « discipline théocratique » dont parle M. Laurent (de l'Ardèche) : autrement il n'aurait eu ni le droit ni le pouvoir de l'imposer. Il avait senti cette vérité traditionnelle, mais seulement à demi. Il disait avoir reçu une délégation d'un *homme*, Saint-Simon : ce n'était pas assez.

tianisme. Il se dit chrétien : la Bible était toujours le livre sacré par excellence ; seulement il revenait aux principes du Christianisme primitif, — prétention ordinaire des sectaires, — avec cette différence à son avantage, qu'il y ajouta une révélation particulière qui lui aurait été faite : il se proclama prophète, ainsi que Mahomet, mais prophète dans le Christianisme. Il s'attira ainsi un grand nombre de partisans qui, s'il eut renié le Christianisme, ne fussent pas venus à lui ; il n'exigea pas le sacrifice de leurs croyances, il ne leur demanda qu'une croyance de plus, la foi à sa mission.

Témoignage involontaire rendu à cette vérité : que *la religion est une réalité*, non une fiction et une rêverie ! Où trouva-t-il surtout ses prosélytes? chez les Protestants, — et parmi cette foule d'hommes dispersés dans le Far-West, qui n'ont reçu aucune notion religieuse, qui ne sont même pas baptisés. Ces Émigrants du Nord, Allemands, Anglais, Norwégiens, Danois, races qui ont un sentiment si vif de l'idéal, et qui sont réduites à traverser en compagnie d'un culte aride la vie comme un désert, haletants, ne rencontrant aucune source pour se désaltérer, à qui la parole froide du ministre ne dit rien, qu'elle maintient ras de terre, et n'aide pas à se soulever, accueillaient avec enthousiasme le prophète qui leur apportait ce secours et cet aliment de l'âme [1].

[1] Voyez la note 15 à la fin du volume.

Le Mormonisme, en effet, ne se présentait pas comme une philosophie, mais comme une religion : il a des rites, des dogmes, un culte, des sacrements, des cérémonies, des mystères, des révélations, des prophéties. C'est par là d'abord qu'il a pris tant d'âmes, son histoire est pleine d'actes qui attestent la sincérité des premiers Mormons : on cite cette vieille femme qui, à soixante-quinze ans, se remarie à un jeune homme, pour être seulement sa servante, mais à la condition qu'il se fera baptiser, — parce que le baptême mormon dans de certaines conditions a la vertu d'assurer le salut d'un mort, et qu'elle *veut ainsi sauver son premier mari* [1]. Ce trait n'est pas isolé : les autres sont aussi convaincus ; ce qu'on leur prêche est absurde, impossible, contradictoire, sans preuves ; il n'importe : cette doctrine les enlève à eux-mêmes, s'impose au nom d'une autorité qui n'est pas de la terre, leur ouvre un horizon sans fin au-delà du monde qui les borne : ils ne raisonnent pas, ils ne discutent pas, ils n'examinent pas ; ils accourent, ils demandent qu'on les reçoive au nombre des *saints des derniers jours !* Pauvres gens abandonnés, ils aspirent après une religion, parce que la religion les *reliera* à Dieu. O besoin insatiable de l'homme de sortir de son corps ! Il est inquiet, agité, quand il ne sent autour de

[1] Bertrand, *Mémoires d'un Mormon.*

lui que ce changeant vêtement; et, dès qu'un vent semble le porter en haut, il ne cherche pas quelle bouche l'a soufflé, un prophète ou un imposteur; il s'y livre dans l'espoir d'arriver à la vie!

Mais la religion n'était que le moyen : Joë Smith avait un but tout terrestre. Avec l'audace aveugle du Yankee, il aspirait à la domination de l'univers : chef de nation d'abord, puis président de la république des États-Unis, (en 1844, il se présenta à l'élection présidentielle, et publia un manifeste) puis maître du monde. Sa secte était la machine qui devait le hisser à cette hauteur. Les ouvriers destinés à la faire mouvoir ne manquèrent pas : ils étaient attirés par les jouissances matérielles que permettait la nouvelle religion dans le présent, et par la perspective de gigantesques destinées dans l'avenir.

On vit bientôt quels étaient ces *saints* et ce prophète. Dès qu'ils s'établissent à Nauvoo, ils construisent bien un temple; mais, avant tout, ils fortifient leur ville, ils l'entourent de remparts, et organisent une force armée. Et ils ne s'en tiennent pas à préparer des armes : ils apprennent à s'en servir. Quand le Missouri, en 1846, ne voulut plus les souffrir sur son territoire, les Mormons de Nauvoo montrèrent que, plus soucieux de leur sécurité que de leur mission d'apôtres, ils avaient de

longue main étudié le maniement du fusil et du canon.

Quant à Joë Smith, sa mort décela son caractère : on le mande pour être jugé ; il se rend à la prison de la petite ville de Carthage avec trois de ses disciples : « Je m'en vais comme un agneau à la boucherie, dit-il, je mourrai innocent, et l'on dira de moi : il fut immolé de sang froid ! » Cette résignation est d'un philosophe, mais la fin ne répond pas à ce doux début. La population envahit la prison : Joë Smith tire de sa poche un revolver, fait feu sur les assaillants, en blesse un, se débat, s'enfuit, enfin est tué. Il n'y a point là de révélateur se sacrifiant pour sa doctrine ; il y a, non-seulement l'homme qui défend sa vie par l'instinct de conservation naturel à tous les hommes, mais l'Américain du Nord qui a prévu qu'il pouvait être attaqué, et qui a pris ses précautions. Ce n'est pas un prophète, c'est un ambitieux déçu, un spéculateur malheureux [1].

Il meurt, mais son idée persiste : alors arrivent de toutes parts ces pionniers avides d'action et d'aventures, poursuivant la fortune par toute la terre, et n'ayant pas plus de répugnance à l'acquérir au prix de quelques pratiques religieuses, que par des fatigues et des labeurs en des régions inexplorées. Le peuple mormon, une fois

[1] M. J. Rémy, qui n'est point hostile aux Mormons, l'appelle un *Tartuffe sauvage*, un *marchand de religion*.

constitué, montre franchement ce qu'il est : une *association industrielle*, qui applique un procédé nouveau à la vie usuelle, à la police des villes et à l'exploitation des terres. La religion n'est qu'un rouage de l'État : il y a des prêtres, des évêques, mais leurs fonctions s'accommodent de quelque profession que ce soit : on peut être charpentier et évêque ; seulement on aspire à être évêque, parce qu'on devient un personnage [1]. Les dogmes, les questions religieuses, on ne s'en inquiète pas : « sous prétexte de religion, le mormonisme, a-t-on fort bien dit, n'est autre chose qu'une fin de non-recevoir de tous les problèmes religieux [2], et la plupart des mormons semblent des gens qui veulent se décharger du soin de penser [3]. » Le culte est une suite de cérémonies animées, égayantes : on s'assemble dans l'Église pour conférer d'économie sociale ou domestique ; quelqu'un prend la parole, et dit tout ce qui lui vient à l'esprit, c'est un sermon ; on chante des cantiques, on célèbre les fêtes par des danses. Point d'obligations

[1] « On se figure quel attrait dut exercer sur ces masses l'idée que, sans études préalables, sans enseignement préparatoire, qui que ce soit pouvait parvenir aux plus hautes dignités de l'Église, puis de l'État. » J. Rémy, *Voyage au pays des Mormons.*

[2] Reclus, *Revue des Deux Mondes*, avril 1861.

[3] J. Rémy, *ibid.* Il y a bien quelques théologiens qui discourent et écrivent sur des sujets métaphysiques et religieux, mais ils ont instinctivement et tout de suite compris la connexité du but qu'ils se proposent sur la terre et des doctrines matérialistes. Ce sont purement des Panthéistes. Voyez la note 16 à la fin du volume.



gênantes, le moins de religion possible, juste ce qu'il faut pour des gens occupés à défricher, à s'enrichir et à jouir.

Jouir de la vie, voilà le but, le seul : ils ne veulent que cela, ils n'estiment que cela. Tout ce qui n'est pas immédiatement et directement utile, ils le méprisent ; point d'arts, peu d'instructions : « l'instruction est même systématiquement dédaignée par le gouvernement. » Les enfants sont grossiers et libertins avant l'âge ; les pères brutaux, sensuels, impudents, égoïstes, — l'égoïsme n'est pas un vice, au contraire, — égoïstes et haineux. Ils prétendent, et ils le disent, conquérir le monde et l'asservir. Ils sont les *saints*, tout le reste des hommes sont des païens, des ennemis ; eux seront les rois, les païens leurs esclaves.

C'est ainsi que les peignent tous ceux qui les ont vus. Cette nation des Mormons, réunion hybride d'hommes de toute race, inconscients la plupart de leur immoralité, — ou elle sera détruite par sa corruption et l'indignation de ses voisins, — ou elle se transformera, elle se clarifiera, elle jettera dehors ses impuretés, comme une liqueur qui bout son écume. Pour les peuples comme pour les individus, point de vie, s'il y a un vice dans le sang.

SCHOPENHAUER. — Ceux-là, comme une avant-garde,

sont partis plus tôt, afin de fonder des colonies. Dans le vieux monde sont demeurés les *théoriciens*, qui se proposent de préparer les esprits. Schopenhaüer est le premier de ces docteurs. Nul ne l'a dépassé : Buchner, Virchow, Vogt, Barni, Moleschott, etc., ne sont que ses élèves. Le public, peu au courant de la science, sait à peine le nom de Schopenhaüer : c'était pourtant, dit l'un de ses disciples, « le plus grand philosophe de l'Allemagne [1]. » Il avait vécu dans sa petite ville jusqu'à l'âge de soixante-douze ou soixante-quinze ans, passant son temps à disséquer des insectes, classer des plantes, étiqueter des minéraux, et, au bout de ce temps, il était arrivé à cette conclusion que, dans tout ce qu'il avait vu, il n'avait jamais rencontré ni *âme* ni *Dieu*. Tout vit, tout naît, tout progresse, tout meurt, se dit-il, et nulle part il n'y a trace de ces esprits, de ces « choses immatérielles, » dont on embarrasse l'histoire, la nature et l'humanité. Donc rien de tout cela n'existe : les philosophes qui en parlent sont stupides ou d'indignes imposteurs, « des paillasses » ou des charlatans.

Il prit la plume alors, et donna une explication complète du monde, où tout trouvait sa place : but de a vie, composition de l'univers, fin de l'homme, etc. L'homme est sur la terre, — la terre est dans le monde,

[1] Les mots entre guillemets sont empruntés au livre du docteur Buchner, *Science et nature*.



— le monde l'emporte avec lui, et roule incessamment, se transformant, progressant, sans avoir eu de commencement et sans pouvoir avoir de fin, — car le monde le veut : il a en lui « une force intérieure, une force qui a la *volonté*, will ! »

C'est un homme, celui qui a trouvé cela ! et il ne s'étonnait d'aucune conséquence. La morale, les prétendues idées de *bien*, de *mal*, de *vertu*, de *vice*, comme si cela pouvait exister ! Vous faites ce qu'on appelle une bonne, une mauvaise action : vous n'en êtes ni méritant, ni coupable, vous avez été obligé de suivre le mouvement. Et Dieu ! il le chassait à coups de pied de tous les lieux où il le rencontrait, — on n'avait pas besoin de lui. Le Dieu des Chrétiens particulièrement, lui donnait des nausées : il sentait bien que le Christianisme est l'ennemi capital, celui qu'il faut détruire ; aussi il ne l'épargnait pas : c'est « la plus détestable des religions, » bien au dessous du Paganisme, du Boudhisme, « de quelque religion que ce soit ! » Il lui refusait tout : ce n'est pas le christianisme qui a prêché l'amour, c'est Boudha ! Ennemi de toute religion, il ne voyait pas « de cause raisonnable » à la religion, il n'en voulait aucune !

Il est fâcheux qu'il eût un caractère si déplaisant : imaginez un petit vieillard sournois, en-dessous, mécon-

tent, d'une arrogance et d'un orgueil insupportables, affectant pour tout le monde le plus parfait mépris, n'estimant que lui et ce qu'il faisait, plein de préjugés et d'idées étroites, ennemi de tout ce qui était jeune et nouveau, de la jeune Allemagne, de l'émancipation de l'Amérique, de la République, du Jury, de la Presse, de la Liberté; se courbant jusqu'à terre devant un noble, un baron, et se mettant en colère parce que les jeunes gens portent des moustaches, vivant, d'ailleurs, tout seul, égoïste, sans cœur, perfide, rusant avec chacun, et cherchant à en tirer profit, sans esprit, et avec la haine du genre humain [1]!

Aussi fut-il délaissé toute sa vie: il avait beau publier livre sur livre; on ne le lisait pas. Il fallut que le hasard en fit tomber un entre les mains d'un Anglais qui s'enthousiasma et le révéla à ses compatriotes; alors il eut des disciples. Mais qu'importe son caractère! Ce fiel qui le remplissait faisait sa force : il en dirigeait le jet contre la religion; il détestait tout le monde, mais il était enragé contre le christianisme. C'est le vrai père du matérialisme moderne, le patriarche, le maître! A qui doute, on dit *Schopenhaüer!* — Il a d'ailleurs une qualité du prophète : il est mort, il est consacré!

[1] Tous les traitsde ce portrait se trouvent dans Buchner, *Science et nature.*

PROUDHON. — Schopenhauer est Allemand ; voici un Français. Il n'a pas besoin d'être expliqué, c'est le *révolutionnaire :* il se nomme ainsi lui-même avec orgueil[1]. Type de toute une génération, il annonce, il devance cette race d'hommes audacieux et implacables qui sont résolus à devenir maîtres de la terre.

Dans ce monde nouveau où il n'est plus question de droit, où l'on ne songe qu'à jouir, il s'irrite de ne pas jouir comme les autres, et il part en guerre contre eux. Qu'est-ce que cette société qui résiste et l'arrête ? Des énervés, des efféminés, des femmelettes au langage de convention, qui ne peuvent s'adresser la parole sans se traiter l'un l'autre d'*honorables*, qui, au foyer toujours allumé de la civilisation, ont perdu leur sève et leur vigueur de corps et d'esprit, et dont, pour les désigner, on dit qu'ils sont *distingués!* Distingués, c'est-à-dire amincis, affinés, amoindris ! Lui, il sent sa force, elle est brute, mais ses facultés enveloppées dans leur gangue, elles brilleront plus au soleil que tous ces vieux diamants de famille auxquels est mêlé tant de strass. Il est ouvrier et paysan : on a vu ces ouvriers dans les assemblées de la république de 1848, à moitié instruits, bourrés de lectures comme des pauvres assis devant une bonne table, qui s'en donnent de manière à avoir une indigestion.

[1] *Mémoires d'un révolutionnaire*, par Proudhon.



Lui aussi, il s'est empli d'études hâtivement amassées çà et là : il a accumulé dans sa tête une multitude de choses sans ordre ; il ne sait ce qu'est la règle, la mise en œuvre, tout cela sort pêle-mêle, avec violence, en abondance ; — et il s'imagine être plus savant et plus fort que ceux chez qui la force est contenue et dirigée comme l'eau d'une pompe par une main intelligente.

De même que les paysans, il a aspiré de tous les suçoirs de son esprit, il s'est assimilé la science du gain, le code de l'argent, la procédure des intérêts (il a écrit le *Manuel du spéculateur à la Bourse*). Des paysans, il a les instincts, les passions, le naïf et brutal orgueil, la grossièreté de langage, le rire à large bouche avec les tapes dans le dos, la ruse, l'envie, la sourde et constante haine contre les classes élevées ; c'est un *Jacque* de notre temps.

Ainsi armé, il va droit devant lui, abattant, renversant. Rien ne l'arrête : point d'autorité ici-bas, et point de pouvoir au dessus ! *Sa* liberté, il ne connaît qu'elle. Gouverner c'est régler ; — pas de gouvernement, l'*Anarchie*, (textuellement, l'absence de gouvernement). Les possesseurs du sol disent : ceci est à moi ; — plus de propriété, *la propriété c'est le vol* [1]. Dieu commande, Dieu

[1] « Le premier qui dit : ceci est à moi. » Mot de J.-J. Rousseau. Remarquez comme Proudhon dérive de Rousseau, autre paysan. Il en est le fils, et lui ressemble en plusieurs points.



défend, Dieu empêche ;—il n'y a pas de Dieu, ***Dieu c'est le mal !*** Ainsi il brise les obstacles,—ou il les tourne. Les philosophes du vieux monde, Leibnitz, Malebranche, Spinosa, Descartes, se heurtent contre le problème de la *prescience divine* et de la *liberté humaine*. C'est un mur infranchissable, ils ne peuvent avancer. Lui, il se vante de passer outre : ce que personne n'a encore fait, il le fera voir, il résoudra le problème. Et il le prouve : il frappe un coup de baguette sur la table: il y a deux termes, Dieu et l'homme ; Dieu prévoit tout, ce qui fait que l'homme est forcé d'agir comme Dieu l'a prévu, c'est-à-dire n'est pas libre. Eh ! bien, il va être libre ! Il prend un des gobelets, Dieu, et le jette sous la table : il n'y a plus de Dieu ! donc l'homme est libre ! — C'est aussi simple que cela [1].

L'homme fort se suffit : Proudhon n'admire que ceux qui renient toute autorité, — dans le passé Diderot, « le plus grand génie du XVIIIe siècle, » (le fils du coutelier est reconnu pour être de sa race par le fils du tonnelier) — et aujourd'hui deux ou trois hommes, son grand-père,

[1] Voyez *De la justice dans l'Église et dans la révolution*. Il écrit cinquante pages embrouillées et embarrassées d'expressions métaphysiques pour arriver à cette conclusion. Tous les problèmes peuvent se résoudre aussi aisément. Cependant, il est tellement glorieux de l'avoir trouvée, que c'est alors qu'il entonne sa fameuse hymne à Satan : « Viens, Satan, etc. » (Satan, c'est la liberté.)



un nommé Tournésy, qui assomma d'un coup de bûche un garde, — son père qui mourut sans prêtre, après avoir fait servir un repas et pris sa tasse de café, — et un bonhomme de son pays qui disait : « Dieu c'est le soleil ! » — et, avec ceux-là, lui. Les autres hommes, il les regarde d'un œil défiant. Soupçonneux comme J.-J. Rousseau, Marat et Raspail, il voit partout des piéges, des ennemis. Personne ne le satisfait : il malmène chrétiens, athées, protestants, juifs, panthéistes, déistes, druides, malthusiens, saint-simoniens, phalanstériens, A. Comte, et Jean Reynaud, Blanc Saint-Bonnet et Robespierre : ils s'arrêtent ou hésitent sur les moyens et les conséquences. Lui, il sait ce qu'il veut : il a dans l'esprit et dans les yeux une idée : faire tout ce qu'il lui plaît. Et il le dit grossièrement, brutalement, sans délicatesse : selon le mot de Joubert, ce qu'il écrit n'est pas de la littérature. — Il argumente avec l'entêtement du paysan, il chicane, il ne veut pas céder : il accumule les théories absolues, il pousse le raisonnement jusqu'aux dernières bornes de la logique, — comme si les choses se passaient logiquement ! Sauf quelques saints, quelques hommes de génie, ou quelques fous, personne n'a jamais vécu logiquement [1]. — Fier de sa dialectique, il démontre

[1] Rien de plus commun que cette disposition d'esprit chez les hommes à demi cultivés. Sortis de la classe du peuple, les premiers de leur race, émergeant à la lumière des sciences, ils en sont comme éblouis, et ne voient plus rien qu'à travers l'éclat des



à ses alliés comme à ses adversaires leurs *contradictions :* il s'emporte contre eux, il les berne, il les raille, il les assomme ; il leur jette d'insultantes invectives et des noms injurieux ; lui seul a raison, et il les laisse derrière lui, et s'en va tout seul, bourru, ne marchant avec personne et ne se souciant pas qu'on marche avec lui. Sa *science* l'a rendu insociable.

M. Renan. — Un moyen infaillible de juger un livre, c'est de juger l'auteur : un livre qu'on vient de lire n'est autre chose qu'un homme qui vous a parlé. Un homme vous quitte, quelle impression vous laisse-t-il ? quel vous semble-t-il ? Il est droit, sincère, loyal, — ou esprit ouvert, facile, prompt, saisissant tout, — ou circonspect, prudent, froid, réfléchi, lent, — ou ardent, enthousiaste, — ou léger, sautillant comme un oiseau sur le toit, — ou sombre, mélancolique, — ou amer, haineux, rusé, insidieux, perfide, etc. Vous dites : voilà un honnête homme, vous le croyez et le suivez. — Il dissimule, vous vous défiez.

Tel l'homme de la conversation, tel l'homme d'un livre. Voici un écrivain qui affecte de ne s'intéresser à rien, de ne se passionner pour rien, de n'être sûr de

principes absolus. La force d'un homme ne consiste pas à juger tout différemment de tout le monde, mais à comprendre la raison de ce que le monde accepte. Le vrai philosophe est celui qui comprend le plus.

rien; qui vous met en la main un reptile, s'inquiétant peu si c'est une anguille ou un serpent; qui vous conseille la dissimulation, le secret, l'hypocrisie; qui a expliqué le mensonge dans les autres, l'a excusé et admis; qui, pour les traîtres, a trouvé des circonstances favorables, les a compris et absous; qui a diminué les gens de bien, grossissant leurs faiblesses, leur supposant des intentions basses et de mesquins calculs; qui a élevé des doutes sur ceux qui, de son propre aveu, sont les plus purs; qui ne vous a donné ni force, ni enthousiasme, ni chaleur, ni assurance, ni fermeté, mais, au contraire, vous a laissé amolli, incertain, agité, mécontent de vous même. — Si vous entendiez parler ainsi un homme, vous diriez : c'est un esprit étroit, faux, sans élévation, sans portée, un égoïste qui ne pense qu'à lui, et, du haut de sa gloire, regarde le monde en dessous. Et vous fuiriez, et secoueriez de vous ses discours comme de la vermine tombée sur votre habit! — Voyez ce que vous devez penser de cet écrivain qui s'est dévoilé tel à vous et qui, après, vous dit : Croyez-moi!

Les disciples. — Et les écrivains de ce siècle, — car on l'a dit : la littérature est l'expression de la société, et c'est vrai, — qu'en ont fait ces doctrines et ces docteurs?

Dans la multitude d'êtres humains qui peuplent la

terre, il y en a qui restent toujours *enfants*, d'autres qui naissent *vieux*, d'autres qui deviennent *hommes*. Ces différentes sortes d'esprits se rencontrent en plus ou moins grand nombre selon les époques : tel siècle est un siècle d'enfants, tel autre de vieux, tel d'hommes ; et l'importance qu'ont les uns ou les autres donne le caractère de ce siècle.

Ainsi, regardez les poëtes d'Auguste, de Périclès, de Louis XIV, de notre temps. Au siècle d'Auguste, les poëtes, sauf Virgile, sont des vieux : Lucrèce, démonstrateur de physique, désenchanté, et sceptique, est un vieux ; Horace, viveur, flatteur, voluptueux, est un vieux ; Ovide, narrant des contes, et collectionnant les fastes du temps passé, quand il ne donne pas des leçons de paillardise et de séduction, est un vieux. On se les représente volontiers chauves : leur monde est un monde qui finit, s'amuse, et ne croit à rien.

Les poëtes d'Athènes, tragiques, comiques, bucoliques, lyriques, sont de jeunes hommes au contraire ; ils ont trente ans : la raison de la maturité apparaît, mais seulement par jets, éclairant certains faits, des détails, sans dominer leur œuvre et leur vie. Leur imagination épanouie célèbre la gloire et la poësie, le plaisir et l'amour, passions de la jeunesse, passions aussi de leur peuple qui vit dans la rue, au théâtre, à l'académie, dans les spectacles, les disputes et les jeux.

Au XVIIe siècle, que sont ces grands poëtes qui instruisent les jeunes gens et charment les hommes faits? De vrais hommes : la raison est leur qualité première, et la marque s'en voit dans la place qu'ils donnent parmi eux à celui qui est moins un poëte qu'un homme de sens, à Boileau. En présence de Molière, de Corneille, de Racine, de La Fontaine même, on reconnaît qu'on a affaire non à des jeunes gens, à des enfants, mais à des hommes : ils savent la vie, ils jugent les hommes, ils donnent la loi des actions. On sent en leurs discours, par les images, par le mouvement des passions, par le souffle qui soulève les mots, une imagination puissante et vive ; mais cette imagination ne s'éparpille pas en mille lieux, comme des soldats qui font sans discipline le coup de fusil par la campagne; il y a un général qui la commande, qui lui permet d'aller ici, et lui interdit de s'avancer là. Toutes leurs œuvres marchent droit, d'après un plan mûrement élaboré, en un ordre logique, vers un but marqué, et où elles arrivent comme on le prévoit et comme ils l'ont annoncé. On n'est jamais trompé avec eux, et l'on comprend qu'on peut s'en laisser diriger.

C'est que ce siècle est un siècle qui sait, médite, respecte et croit, un siècle d'hommes.

M. DE LAMARTINE. — Notre siècle a connu une génération de poëtes à qui Dieu, comme les fées

aux jeunes princesses le jour de leur naissance, avait accordé les qualités les plus excellentes et les plus rares. Ces qualités, elles n'ont pas eu les effets qu'on en devait attendre, non parce qu'on leur en avait refusé une, mais parce qu'eux-mêmes les ont amoindries, parfois même anéanties.

Il y avait un poëte, le plus richement doué, depuis Virgile, du don de poésie, en qui se confondaient Mozart et Raphaël ; grand, charmant, sublime sans effort, ne voyant, et ne reflétant de toutes choses que ce qu'elles ont de beau, de pur et d'idéal, comme si, à ses yeux, se cachait l'imparfait ; qu'on louait sans envie, qu'on admirait avec joie, dont on était fier pour le monde, et qu'on remerciait Dieu d'avoir fait naître en notre siècle et en notre patrie.

Celui-ci, qu'est-il devenu? Il se laisse aller à ses seules impressions : les impressions sont changeantes, elles ne forment pas l'homme; il est demeuré en l'adolescence, dont il a les entraînements, les incertitudes, le ton mou et les légèretés [1].

Voguant incessamment sur son lac azuré, il célèbre

[1] Voy. *Entretiens littéraires*. On sait que M. de Lamartine, après avoir consacré une longue étude à Alf. de Musset, reconnut, dans un second *entretien*, qu'il ne l'avait pas lu. Voyez aussi la *Vie de Alexandre-le-Grand*, qu'il semble n'avoir écrit que pour diminuer Napoléon Ier. Cette petite guerre d'allusions et d'épigrammes, pierres que les partis ramassent sur le chemin, et, à demi cachés, lancent sur le vainqueur pour l'irriter plus que pour le blesser, est bonne pour J. J. Ampère ; elle et indigne d'un Lamartine,



toutes les rives où il passe, sans s'attacher à aucune, sans rien préférer : il admire, il loue avec une même indifférence les vigoureux et les défaillants, les victimes et les bourreaux, Danton et Robespierre, les montagnards et les *Girondins*, également inspiré par les géants et les *anges* des nuages, par les scélérats et les héros de l'histoire.

C'est qu'il n'est sûr de rien : il n'a pas acquis le sens de la justice. L'histoire, il le déclare, est une énigme : « le but en est inconnu, nous ne pouvons le connaître, et nous ne devons même pas le chercher ! » Il s'étonne de Bossuet, qui « a voulu déchirer le rideau sur les pensées d'un Dieu incompréhensible à nos misérables intelligences ; » son livre lui paraît « l'œuvre d'un orgueil surhumain, car la lumière universelle qui doit conduire l'humanité où il veut, Dieu n'a voulu ni *pu* nous la donner [1]. » Il ignore, et il accepte d'ignorer : c'est au scepticisme qu'il aboutit. Il en est réduit à balbutier, sans en bien saisir le sens, des mots panthéistes : « l'axe *éternel* et *ineffable* du monde qui est *universel* et *éternel* comme Dieu lui-même [1], etc. » Il doute des plus nécessaires vérités : il confond la matière avec Dieu, il ne com-

[1] *Vie des hommes célèbres*, *Bossuet*. M. de Lamartine ne voit pas que Bossuet ne parle pas en son nom, ne donne pas son opinion personnelle ; son opinion est celle de l'Église, de tous les chrétiens, la conséquence de la foi en Jésus-Christ : la fin de tout, dans l'histoire, est la venue du Christ.

[2] *Ibid.*



prend plus Dieu ! — Et qui ne comprend plus Dieu, ne comprend plus le monde, la vie et soi-même.

Musset. — On se plaint que « les poëtes de notre temps, Byron, Musset, H. Heine, Poë, Burns, etc., ne soient plus assez solides pour porter les passions [1]. » Ils ne sont pas assez *solides*, parce qu'ils ne veulent pas l'être. C'étaient les mœurs qui tenaient debout les poëtes tels que Shakespeare et Corneille. Ceux-là meurent d'épuisement et de débauche, ou d'excès de toute sorte. Il en est un qui avait débuté tout brillant des grâces aimables de la jeunesse : l'indignation généreuse, la passion, l'amour. Il s'est jeté dans l'enivrement de la vie, et il en est sorti comme d'une nuit d'orgie, brisé. Après qu'il a eu raconté ses maîtresses, ses ruptures et ses ivresses amoureuses, ses aspirations éphémères et son désenchantement, il n'eut plus rien à dire, son génie était mort [2] : il n'avait plus de force, d'élévation, de sentiment ; il n'avait gardé que de l'esprit. L'esprit est une qualité secondaire : « Un style sérieux, dit Labruyère, va loin. » Veut-on juger si un homme s'est appauvri, qu'on regarde s'il a gagné de l'esprit : Molière n'a pas

[1] Taine, *Hist. de la littér. anglaise*, II, 1.

[2] Il le savait lui-même ; il l'a dit dans une de ses dernières pièces, écrite à quarante ans :

« J'ai perdu ma force et ma vie, etc. »



d'esprit, Pascal n'a pas d'esprit ; leur rire est sérieux, il est profond.

M. V. HUGO. — Un troisième était l'*enfant sublime*, semblable à un aigle au puissant essor, et qui, avec enthousiasme, du haut des airs, criait les noms des nobles causes et des grands hommes. Lui, il a pris pour maître l'orgueil : il a prétendu régner, il s'est fait adorer ; aussitôt il est descendu. Il n'a été touché que par la couleur et la lumière, ce qui luit, vibre et retentit [1]. Et une fois posé à terre, il n'est plus remonté, il a marché, il n'a plus volé.

Épris de la matière, en lui ne se sont développés ni la connaissance de la vie, ni l'observation des hommes, ni le sentiment de l'ordre et de l'harmonie. Il n'a pas eu la faculté de représenter la vérité, il en avait perdu le sens : il n'a pu qu'inventer le faux, événements monstrueux, caractères boursouflés, personnages démesurés. Méconnaissant le choix et le goût, il n'a plus été que poëte incomplet, à l'aise seulement dans un genre inférieur, la description [2]. Et il a de moins en moins pensé : il ne saisit pas l'ensemble, il s'attache à de petites

[1] Et c'est aussi pourquoi il est allé droit au peuple, et à la Révolution : la révolution, c'est la force.

[2] Voy. ses derniers romans. Les morceaux les plus saillants sont des descriptions : la *tempête*, le *brouillard*, les *rochers*, la *caverne*, dans les *Travailleurs de la mer*, etc.



choses, à des détails ; il n'a pas l'intelligence du général, de ce qui dure et est éternellement vrai. Les grands poëtes, Homère, Virgile, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Racine, Molière, sont de profonds penseurs ; il le sent, il se donne lui-même ce nom que l'opinion publique lui dénie; mais on ne s'y trompe pas. Sans principes, sans règle morale, il ne raisonne pas, il porte des jugements absolus et étroits, étroits parce qu'ils sont absolus ; il ne pense pas, il imagine. Frappé dans son ambition même, lui dont l'orgueil aspirait à dominer les hommes, il ne réussit qu'à exciter l'étonnement ; il est sans influence sur les idées de son temps.

Un rhétoricien de quinze ans, un étudiant de dix-huit, un amoureux de vingt, ces poètes ne sont pas des hommes ; ce sont des enfants. Ils expriment bien leur temps : quelles pouvaient être les voix chantantes de ce siècle, si ce n'est ces oiseaux sensuels, qui tout naturellement ont volé au panthéisme ?

De même de leurs émules et leurs élèves: l'un un poète-critique, fin, souple, délié, mais, à mesure qu'il a avancé dans la vie, sentant moins le grand et le sublime, n'aimant plus que le joli et le tourmenté, sceptique par système, épicurien sans en rougir [1]. Un autre n'a rien

[1] « Les lois doivent avoir pour cause l'utilité, et, pour mon

saisi de son maître que la forme : il est allé dans son atelier, et n'a vu que des lignes habilement arrangées ; il peint la nature sans y voir un homme, sans y entendre une voix ; la nature seule est froide, il est glacé ; il a anéanti son âme, il ne sent rien, et il s'en félicite. D'autres torturent les vers et violentent les rimes, presque aussi adroits déjà que ces versificateurs de la décadence latine qui fabriquaient, avec des mots de diverse grandeur, des coupes, des bouteilles et des haches. Toute une nuée enfin de chanteurs libertins ou vaniteux, qui ne conçoivent la poésie que comme une sensation matérielle : ils attendent le choc extérieur et rendent la vibration. De là un égoïsme naïf, — ils ne connaissent, ils n'admirent qu'eux, — l'inintelligence de la vie, — ils ne comprennent ni les hommes, ni les questions, ni les événements. Le vulgaire les assimile brutalement à des fous ; ils ne sont pas fous, ils ont des fous ce trait distinctif : parfois des étincelles, le plus souvent la distraction de l'esprit, et la vulgarité.

George Sand. — On a dit d'une femme qu'elle était le plus grand écrivain de notre époque : elle n'est ni le plus grand ni l'un des plus grands. Ce qui fait un grand écrivain, c'est la quantité d'idées justes qu'il a émises

compte, la théorie de Bentham et la morale d'Horace me suffisent. » *Discours* de M. Sainte-Beuve au Sénat, 19 mai 1868.

dans un style excellent. Cette femme n'a ni l'une ni l'autre. Ses œuvres les plus célèbres sont manifestement fausses, et l'on n'y apprend rien, sur quelque doctrine que ce soit, qui n'ait été dit plus fortement. Les caractères qu'elle peint sont ou d'orgueilleuses inventions, les femmes supérieures aux hommes, — ou des excentricités, des paysannes exquises de délicatesse de sentiments, et des scélérats hommes de génie, — ou des rêveries dans lesquelles s'égare son esprit las de la réalité. Après avoir consacré une partie de sa vie à réhabiliter l'adultère en des romans qui ont aidé à la ruine sociale, elle s'est enfoncée de plus en plus, comme dans les profondeurs d'une caverne noire, à la poursuite de mystères inconnus : elle a amené sur le théâtre, devant les multitudes assemblées, les passions révoltées, et les a présentées comme les dignes reines du monde, les directrices des âmes, à qui le monde devait respect, honneur et admiration [1]. Ame blasée, elle se réveille à la peinture d'amours défendus : elle imagine des combi-

[1] Voy. par exemple *Claudie*, drame représenté à la Porte-St-Martin, en 1851, où la femme tombée est peinte, non comme *coupable*, mais *malheureuse* : elle s'est *trompée* dans le choix de l'homme qu'elle aimait ; le monde doit l'honorer, car « le malheur qui ne se plaint pas a le droit d'être RESPECTÉ ; » et le sage de la pièce, prenant le rôle de prêtre, lui dit solennellement : « Je veux que tu te pardonnes à toi-même, je te donne L'ABSOLUTION ; ta vertu a été éprouvée par une faute, » ton malheur t'a « SANCTIFIÉE ! » On ose dire, du reste, qu'aucun de ses romans, *sans exception*, n'est exempt d'impuretés.

naisons dont l'âpre jouissance était inconnue à sa curiosité mal satisfaite, et des sensations dont elle puisse savourer l'exquise impudicité [1].

Du même élan dont ils se jettent sur la religion, ils sont entraînés dans la sensualité : ils y tombent, ils s'y engluent, ils s'y salissent. C'est la loi invariable et de tous les temps : au XIV[e] siècle, lorsque commence la guerre contre la religion, ces censeurs qui font de si énergiques satires du clergé, ces poëtes qui imaginent les contes plaisants dont s'amusent les seigneurs des châteaux et les bourgeois des villes, — sont-ils d'austères philosophes [2] ? Non, ce sont des moines sortis de leurs couvents et qui veulent pour eux-mêmes la licence du plaisir, ou des hérétiques successeurs des Albigeois manichéens, ancêtres des communistes de notre temps. Le trouvère dont le poëme est plein de diatribes contre l'Église « qui sert et adore les six abominations, » est le même qui demande la communauté des femmes, et affirme que Dieu a fait :

Toutes pour tous et tous pour toutes,

[1] Voy. *François le Champi*.
[2] On ne parle pas, bien entendu, de quelques ames indignées de la corruption dont elles gémissent, et qui élèvent d'éloquentes imprécations, sainte Catherine de Sienne, saint Bernard, Savonarole, Jacopone, etc. Ceux-ci, on sait quels étaient leur mobile et leur vie.



Chacune pour chacun commune,

Et chacun commun pour chacune [1].

Lorsqu'on a fouillé dans les portefeuilles contenant les manuscrits de Voltaire à Saint-Pétersbourg, qu'a-t-on trouvé au milieu d'une foule de notes, d'extraits et de réflexions « où apparait tout entier le caractère de cet homme qui disait de lui-même :

Tous les goûts à la fois entrèrent dans mon âme? »

Des vers impurs, « qu'un ordre suprême a condamné à ne jamais sortir de la bibliothèque, tant la licence y dépasse toute imagination [2]. » Tels les écrivains de la nouvelle société : ils ont été précipités vers la pente de la sensualité, et, en la descendant, ils y ont lacéré leur génie.

Un historien. — Cet historien noble, pur, aux larges idées, lorsqu'il était jeune, se révolte contre Dieu en sa maturité, se déclare panthéiste : l'humanité, dit-il, n'a pas d'autre avenir que la terre. Dès ce moment, il

[1] C'est lui aussi qui dit : « qu'il en est autant de vertueuses que de phénix. » Voy. *le Roman de la Rose*. Les six *abominations* sont les vices que personnifie, dans le roman, *Fauvel*, dont le nom est formé des premières lettres des mots suivants : *Flatterie*, — *Avarice* — *Vilenie*, — *Variété*, — *Envie*, — *Lacheté*.

[2] Léouzon-Leduc, *Archives des Missions scientifiques*, rapport au ministre, 1847. — M. Léouzon-Leduc ajoute : « On serait souvent bien étonné, bien confus pour notre pauvre humanité, si l'on connaissait les délassements des génies les plus graves et les plus sublimes. » *Confus*, oui, *étonné*, non, quand il s'agit d'un homme aussi *grave* que Voltaire.



perd le sens de l'histoire : il n'attache plus de valeur aux choses de l'âme et de l'esprit; celles de la matière grossissent à ses yeux, et décident ses jugements[1]. Il ne comprend plus le rôle de l'homme : il le raille de son orgueil, non à la manière de Pascal, pour lui montrer la grandeur unique de Dieu; il n'admet plus l'homme comme le chef de la création, le « centre des choses, » il ne lui accorde aucune supériorité, il le confond avec les animaux; il l'abaisse plus bas que le plus petit ver de terre, il l'absorbe dans la nature avec les coléoptères, les chenilles et les pucerons[2]. Et son fanatisme n'a d'égal que sa puérilité : Swammerdam, « un homme sublime, auteur d'une prodigieuse révolution, » lui paraît avoir uni le mâle génie scientifique « à la tendresse, à la sensibilité féminine. » — Pourquoi? parce que, pour disséquer les insectes, craignant de les blesser, « il leur épargnait le scalpel. » — Comment s'y prenait-il? — Il rejetait le scalpel d'*acier*, et il employait le scalpel d'*ivoire*, « si ferme et pourtant si doux[3]. » Le papillon était assassiné, mais avec une aiguille faite de dent d'éléphant : quelle douceur!

[1] Voyez les volumes de l'*Histoire de France*, de M. Michelet, à partir du XVIe siècle : il explique les caractères des hommes surtout par les traits du visage, par les signes physiques, etc.

[2] Tandis qu'il s'extasie sur l'admirable organisation de l'insecte, la main humaine, vue au microscope, lui paraît grossière : « rien de plus humiliant! » dit-il. Voy. l'*Insecte*, l'*Oiseau*, la *Mer*, etc.

[3] L'*Insecte*.



Mais il y a plus : il présente ce phénomène que, vieillard, son imagination lubrique s'enflamme en proportion de l'amoindrissement de ses forces ; la volupté l'enivre et il s'y abandonne. L'amour ne lui apparaît que comme une satisfaction des sens, il se fait de la femme une déesse [1]. Agité des tentacules de l'érotisme, quelque sujet qu'il traite, sa pensée se tourne sans cesse vers cet objet voluptueux qui le trouble : à propos d'insectes, il s'extasie sur les *rutilantes beautés* des peintres coloristes de l'Italie, ces *blondes et rousses admirables* du Veronèse et du Titien ; il roule, il tourne, il froisse entre ses doigts frémissants l'*ambre*, les *perles*, les *dentelles*, parure de la femme ; il s'étale sur « la soie, dont la lumière électrique concorde à l'électricité de la femme ! » Dévoré de désirs, ce vieillard amaigri, aux longs cheveux blancs, se délecte dans ces lascives peintures : on ne ressent pas, à le voir, la vénération involontaire et respectueuse qu'inspire la vieillesse noblement portée ; c'est le *vieux célibataire* de Béranger, grimaçant un sourire d'impuissante luxure ; il n'inspire que l'éloignement et une dédaigneuse pitié.

[1] Voy. l'*Amour*, où la femme n'est qu'un enfant fait pour les caresses, un Bathylle féminin qui a malheureusement le tort de n'être pas toujours disposé. Mêmes préoccupations dans ses autres livres, notamment la *Bible* de l'*Humanité*.

ICI

ÉTAIT LE PORTRAIT DE

M. SAINTE-BEUVE.

Un poëte. — Mais, dit-on, l'antiquité païenne, matérielle, sensuelle, dépravée, que de chefs-d'œuvre n'a-t-elle pas créés! une telle perfection de l'art se peut donc allier à la plus extrême corruption?

Oui, et en voici une preuve, et l'explication dans les vers que publie ce poëte sexagénaire. Dans la Grèce, on voit tout à la fois l'esprit le plus aiguisé et la pourriture, le Parthénon de Phidias et le vice grec, la prostitution des temples et l'*Œdipe-roi*, de Sophocle. Par son intelligence elle saisit tout; par son cœur elle ne comprend plus le mal. Lui, aussi, jamais il n'eut plus de talent, et jamais il ne fut aussi bas; il fleurit dans la pleine force de son esprit, il sait dire tout ce qu'il veut avec un art consommé. Mais ce n'est là que l'écorce : l'intérieur est gâté, un ver l'a piqué, la luxure; elle est devenue le fond de lui-même, sa nature actuelle, et il en vit. Comme cet autre païen que l'on vient de peindre, il caresse de lubriques images : l'idée d'un fichu l'excite, il poursuit de lascives titillations dans le souvenir d'une jupe, d'un ruban ou d'un bonnet. Et alors, oubliant son âge et ses rides, il aborde les jeunes filles, il badine, il sautille, il dit : Dansons! rions! aimons [1]! Il semble voir une grand'mère, qui, mettant du rouge, des

[1] Voy. *Les Chansons des rues et des bois.*



mouches et de la poudre, entre au bal et se trémousse parmi les jeunes gens; sa gaieté et ses fausses dents glacent le rire.

Et, comme les vieux libertins aussi, à la gaudriole il mêle les impiétés, aux polissonneries le blasphème : il bouffonne sur la religion, il en fait des parodies, il se moque agréablement de tout ce qu'on vénère, on admire et l'on craint, de la gloire, de la science, de la mort. La mort, c'est l'*inconnu,* c'est le *spectacle noir* . « Ouvre moi, vieille portière, je veux voir, je suis curieux ! » Plaisanterie sinistre qui ne fait rire personne, pas même lui ! Il instruit les jeunes gens en les flattant : Vous êtes bien bons, jeunes hommes, de vous épuiser au travail ! Et toi, soldat, tu te fais casser la jambe pour un laurier, un bout de ruban ! Beau et jeune, joyeux et tendre, jette au feu tes gros bouquins, laisse les rois se battre, reste complet et fais l'amour ! Il n'y a de vrai que l'amour, les roses, les femmes et Jeanneton !

Semblable à ces invalides fourbus de la bagatelle, qui suppléent par les paroles à ce qu'ils ne font pas, il se complaît aux expressions triviales, aux mots à double sens, aux termes sales : n'ayant plus de délicatesse dans la pensée, comment en aurait-il dans l'expression ? Pourquoi pas le mot nu, puisque la nudité est vraie, impudent, puisque l'ordure est réelle, obscène, puisque

Priape existe [1] ? tout ce qui est naturel est bon à dire et à montrer. Il descend ainsi à cette vilité de forme qui s'appelle le *Réalisme* et où était, de son seul poids, tombé avant lui le vulgaire de la littérature, comme ces seigneurs de la Régence au jargon de la canaille. Et la cause de la décadence profonde de ce poëte est la même que pour l'antiquité. Cet homme n'a pas voulu de supérieur, il a voulu être maître, il ne connaît que lui ! Et, comme l'antiquité païenne, il n'a aucune règle dans le présent, et aucune certitude pour l'avenir. Rien de vrai que le plaisir, Vénus et les baisers ! Et les baisers étant courts, il cherche la volupté dans la variété multiple, sous toutes les formes et dans la plèbe ignoble : après la dame la grisette, après la grisette les paysannes ! La soie, l'ennuie et la dentelle ; Célimène est précieuse : à moi, Gothon en cotillon et en marmotte, Gothon, avec qui tout à l'aise on se dit de gros mots sales, et l'on se bourre, et on se roule et on se vautre dans la fange et parmi les bêtes !

[1] Si l'Ida sombre a des nuages,
La guinguette a des canapés.

On peut citer cent vers semblables

CHAPITRE X

CONCLUSION

Voilà la société, les institutions, les lois, la morale et les hommes que nous annoncent ces dotrines. Il ne faut pas s'abuser : ce n'est pas l'Église seule qui le déclare, ce sont tous ceux qui ont regardé au fond de la pensée du matérialisme : « Il a pour but de détruire entièrement le christianisme, et de reconstruire sur ses ruines l'ordre social du paganisme[1]. » Et, pour exécuter cette œuvre, les hommes ne manqueront pas. Il suffit de les écouter · leur caractère distinctif, c'est la sécheresse de cœur, la roideur de raison, la froideur, l'insensibilité, et, par-dessus tout, cette confiance illimitée, infinie, dure et égoïste, de l'implacable orgueil. On ne

[1] Encyclique du 8 décembre 1849.

peut imaginer des esprits à la fois plus opiniâtres, plus étroits et plus despotiques; vivre avec eux semblerait une condition d'esclaves. Ils ne donnent rien à la faiblesse humaine, rien à l'imagination, rien au sentiment. Ils sont incapable d'aimer, mais, comme le prédisait déjà, au siècle dernier, un grand esprit, « capables pour leur plaisir de mettre le feu aux quatre coins de la terre ! Ces opinions, ajoute-t-il, s'insinuent peu à peu dans l'esprit des hommes du grand monde qui règlent les autres et dont dépendent les affaires, se glissent dans les livres à la mode, et disposent toute chose à la Révolution générale dont l'Europe est menacée [1]. »

Il est maintenant, en Europe, une masse d'hommes qui veulent l'anéantissement de tout un monde, qui le déclarent, marchent à l'attaque du Christianisme, se succèdent sans relâche à des assauts incessamment renouvelés, et sont résolus à ne s'arrêter que lorsqu'ils seront montés sur un monceau de débris.

Ce Malakoff emporté, il n'est plus de force capable de retenir ces haletantes cupidités qui aspirent à s'assouvir. La loi chrétienne déchirée, il ne peut plus y avoir de culte que celui des satisfactions de l'homme, de morale que celle de ses plaisirs, de lien que celui de son intérêt, l'égoïsme, la fatalité, la brutalité.

[1] Leibnitz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. Voy. la note 17 à la fin du volume.



Cette révolution aura pour conséquence immédiate une révolution politique, le bouleversement des peuples et des États. C'est par la France que cela commencera: *optimi pessima corruptio*. La France était jadis la nation chrétienne par excellence; elle est la cloche des révolutions: elle sonnera, la première, sa mort. Le virus du matérialisme s'infiltre avec une foudroyante rapidité. Quand il aura atteint les extrémités, toute force native sera brisée, et toute sève desséchée.

La France, alors, n'aura plus de raison d'être, le droit de demeurer en corps de nation: elle sera partagée; des étrangers repeupleront son sol, lui donneront de nouvelles lois, une nouvelle langue, de nouvelles mœurs et un nouveau nom.

La France! la France de saint Louis, de Henri IV, de Louis XIV, de Napoléon, la France, une par ses opinions, ses mœurs, ses croyances, la France, défenseur des faibles, espoir des opprimés, vengeur des injustices, la France, dont le nom, chez les barbares, en Orient, dans l'univers, était donné comme un honneur à tous les chrétiens, parce qu'il représentait la civilisation, la générosité, la grandeur d'âme, la glorieuse France de nos pères, elle n'existera plus! Après qu'elle se sera éteinte dans une suprême agonie, quelques-uns de ceux qui lui conservent leur amour ardent et sacré, qui souffrent de

ses douleurs, et se sentent mourir à ses défaillements, ainsi que ces enfants désolés qui ne peuvent demeurer aux lieux où expira leur père, s'en iront un à un, dispersés par le monde, portant leurs tristesses solitaires et leurs souvenirs muets, et, comme ce sublime exilé de Jérusalem, leur seule consolation sera peut-être d'ouvrir la fenêtre d'un toit étranger, pour sentir un souffle du vent qui viendra de la mère-patrie !

Et après la France, les autres nations de l'Europe. La Chine, qui a été très civilisée, qui l'est encore, est devenue corrompue jusqu'en ses entrailles. Il n'y a plus, à proprement parler de vices, tout y est permis et tout s'y fait pour gagner de l'argent : on ne cherche que son intérêt, et, tromperie, fourberie, parjure, impudicité, sacrifice de l'épouse, abandon de sa propre personne, — pour s'avancer, rien ne coûte. Comment la Chine en est-elle arrivée à cette perversion absolue, où la pourriture est sa nature même, semblable à ces fruits complétement gâtés dont, sous une peau qui trompe, tout l'intérieur n'est plus qu'une pâte amollie ? Elle est devenue telle par ses philosophes. Ils ont détruit chez ce peuple la foi en une autre vie, c'est-à-dire ils ont détaché le fruit de l'arbre, et l'ont laissé à terre ; et la terre a pourri le fruit.

Il en sera ainsi de l'Europe : de même que la Chine,



l'Europe ne comptera plus dans le monde ; la direction passera à d'autres peuples, des peuples chrétiens. Elle ne perdra pas sa civilisation, pas plus que la Chine, mais, comme la Chine, elle sera méprisée, vilipendée, insultée, et elle n'aura ni la conscience de son déshonneur, ni la force de le venger.

Et cet avenir ne faillira pas : l'Europe est lancée sur la pente, et tous, levant les bras avec des cris de joie, descendent. Ils arriveront dans ce bas-fonds, et s'y établiront, et s'y plairont, et s'y vautreront, et y pulluleront, et s'y pilleront, et s'y déchireront, et y grouilleront, fourmillement et enchevêtrement de bêtes hideuses, et ils siffleront le soleil, en rampant sur de la fange !

O Dieu ! vous me donnerez, quand viendra ce temps, que je sois couché dans la tombe ! c'est assez de le voir par l'esprit.

Oh ! le jour où une masse d'hommes se dira avec conviction : « Nous sortons du néant, et nous retournons au néant ! nous le savons, car nous sommes plus savants que les païens ! Eux, ils étaient dans le vrai, ils se livraient au plaisir ! Et nous, nous sommes malheureux ! et il y a des riches, et nous travaillons ! »

Et, quand on se le sera dit tout bas, quel cri après ! « Impudents, menteurs, scélérats, vous nous avez, depuis six mille ans, trompés ! c'était vous, sages et ver-

tueux, qui étiez les criminels ! les seuls ! Pas de châtiment qui soit à votre niveau ! Oh ! si nous pouvions non-seulement vous tuer, mais vous dévorer, et, par votre chair qui s'est faite forte, nous fortifier à notre tour ! Les vrais martyrs, c'étaient ceux que vous avez pendus, roués, guillotinés ! Ils comprenaient instinctivement la justice ! A nous donc les jouissances, les biens, l'argent, l'or, les palais et les femmes ! à nous les manteaux de velours et les robes de soie ! — Et plus de science ! taisez-vous, savants ! vous n'êtes bons à rien, au feu vos chaires ! » Et ils se ligueront, ils ne voudront plus de rois, de gouvernement : tout à tous ! Ils prendront les plus faibles, et, à coups de corde sur le dos, ils les feront labourer ! Tuons ! nous serons toujours assez ! A moi ta femme ! Il n'y a plus d'inceste ! les femmes servent à faire des enfants ! Qu'importe avec qui, ma fille, ma sœur ou ma mère ! Les animaux n'y regardent pas ! — Et ce sera une orgie, une rage, une destruction, une jacquerie. On fuira dans les forêts, sur les montagnes, comme à une invasion de Huns ! Sur la terre planera comme un soleil de Sahara qui dessèchera tout, et l'horreur fera faire un silence universel ! — Jusqu'au moment où, par la loi de justice éternelle, s'élèvera un nouvel Attila, qui se jettera sur ces barbares pour les châtier ; — et, alors, un massacre général, sans pitié! Il dira : tous ! ce sont des démons ! C'est comme le feu qui aurait passé ! et Dieu sera prouvé !

NOTES

—

NOTE 1, page VII.

Les *Nouveaux Jacobins* sont un fragment d'un ouvrage étendu, les *Deux Paganismes*, dont la première partie seule a paru, l'*Antiquité*. La deuxième partie, la *Société chrétienne*, eût dû suivre. L'intérêt du moment a fait intervertir cet ordre. La guerre sociale est devenue si acharnée qu'il a semblé qu'on ne devait pas hésiter à se jeter dans la mêlée avec les forces dont on disposait. On a donc détaché, — en laissant de côté la politique, — les pages les plus vives et les plus actives de la troisième partie, et on les offre ici à la défense de la vérité.

On tient à le dire : afin de ne pas embarrasser le texte, on ne s'est servi que d'un très-petit nombre des notes que l'on avait rassemblées. Il serait facile de montrer plusieurs centaines de pages remplies de citations aussi énergiques que celles que l'on publie.

NOTE 2, page 218.

Il semble que ce soit pour les Américains du Nord qu'ont été écrites ces lignes : « Dieu vit en moi ; je suis divin comme lui : pourquoi me soumettrais-je donc bassement à l'autorité de ce non — moi divin ? Mon prétendu maître n'est pas plus divin que moi. » Enfantin, *La Vie Éternelle*

Cependant les peuples passent par tous les âges de l'homme, enfance, adolescence, maturité, vieillesse, et en ont les qualités et les défauts. Les États-Unis sont des jeunes gens, des jeunes gens peu ou point élevés, et, comme eux, se jetant, avec une égale ardeur, aux entreprises, aux plaisirs, aux jouissances, satisfaisant leurs sens, insolents, téméraires, impudents. Il ne faut pas rendre les jeunes gens responsables de tout leur passé ; ils n'ont pas pleine conscience de la portée de leurs actes : ils ne se conduisent pas par principes, mais par instincts. Plus tard, ils se jugeront, et alors aussi on les jugera. Les États-Unis n'ont pas encore trente ans, ils sont encore à l'âge de l'adolescence, c'est-à-dire *matériels* ; c'est en ce sens qu'on dit qu'ils sont *païens*. Il ne serait pas juste de porter sur eux un arrêt définitif : ces jeunes gens arriveront à la maturité, deviendront hommes, et, — cela est certain, — comme hommes, ils seront chrétiens.

NOTE 3, page 220.

Les Saint-Simoniens avaient si complétement perverti le sens naturel, que des femmes en étaient arrivées à se séparer, les yeux secs, de leurs époux et de leurs enfants, et à accepter de ne les plus connaître.

Voici ce qu'écrivait, en 1832, la femme d'un des principaux disciples d'Enfantin, à la *prise d'habit* de son mari : « Mercredi, mon Henri, je te verrai prendre l'habit d'apôtre, et je te donnerai le baiser de sœur qu'il réclame. Je tâcherai de rassembler toutes mes forces pour t'entendre me renoncer comme *épouse*, et ton Émilie comme *enfant*. Il faut de l'énergie pour une chose pareille ; je l'aurai, je l'espère. »

(Voy. *Œuvres* de Saint-Simon et d'Enfantin.)

NOTE 4, page 236.

Il serait injuste de prétendre que M. Laurent (de l'Ardèche) soit complice de ces indignités : on doit même reconnaître la modération, la convenance et l'impartialité qu'il a su montrer dans son rôle délicat et difficile d'éditeur des *Œuvres de Saint-Simon*. Il s'accorde avec

Enfantin sur les principes; il n'en accepte pas, cela est évident, toutes les conséquences.

Il va sans dire que, glorifiant ainsi ce qu'il y a de plus ignoble, Enfantin relève une autre fonction de l'homme, — la génération, et les organes de la génération. On ne saurait trop encourager ceux qui se servent de ces précieux instruments : « il est providentiel, nécessaire et utile qu'il y ait parmi les hommes, des *hommes* et des *femmes* aimant spécialement le corps, la matière, la chair, d'une façon privilégiée, *absolue* même, etc. » (Et les filles publiques de Paris ne lui ont pas porté un bouquet!) Ainsi, un bénéfice certain de l'athéisme serait l'extinction de la misère des femmes par la prostitution.

Malheureusement ce siècle n'est pas encore assez matérialiste pour le comprendre : « Il m'aurait été facile, il y a vingt siècles, de parler aux adorateurs de Vénus, de l'amour, de Priape, aux prêtres des Bacchanales d'une foule de choses, avec lesquelles je ferais rougir vos pudiques bourgeois! etc. »

NOTE 5, page 243.

M. Darwin, après de nombreux voyages, a cru avoir découvert une loi unique de la formation des êtres. Tous les êtres, sans exception, proviennent de quatre ou cinq types primitifs, peut-être même d'un *seul* type : l'homme et la fourmi, le lion et l'araignée, la baleine et le ciron, l'aigle et la méduse n'ont pas été créés; ils ont été formés peu à peu par la force des choses, par l'influence du mélange, du mouvement, de la chaleur, de l'humidité, du climat où ils se trouvaient placés. Le terrain était mou : l'animal qui y vivait élargissait son pied, ce pied devenait palmé, l'oie naissait, — ou le cygne, ou le canard, etc Ainsi se développèrent l'aile du milan, la nageoire du brochet, la queue du tigre, l'oreille de l'âne, le cou du chameau, le triple ratelier du requin, etc. En un mot, c'est le bon sens renversé, l'effet pris pour la cause, la providence devenue inutile, la négation de la création, de Dieu même. Il faut rendre justice au savant anglais : il ne tire pas de son système des conclusions panthéistes, il se défend même d'y

avoir songé, préférant passer pour illogique que pour athée. Mais ses disciples en ont tiré les déductions : la vraie cause du monde était enfin trouvée : la *sélection* remplace la création, on se passe de Dieu.

Cette idée, du reste, n'est pas nouvelle : Lamark l'avait exposée au siècle dernier, et M. le Dr Guépin a écrit, il y a 25 ans, un gros livre où est développé dans tous ses détails ce système qui est celui des matérialistes de tous les temps. Voy. Guépin, *Philosophie du* XIXe *siècle*

NOTE 6, page 245.

Voici le texte de Mlle Clémence Royer :

« La loi d'élection naturelle, appliquée à l'humanité, fait voir avec surprise, avec *douleur*, combien jusqu'ici ont été *fausses* nos lois politiques et civiles, de même que notre *morale religieuse*.

Il suffit d'en faire ressortir *l'un des moindres vices :* c'est l'exagération de cette *pitié*, de cette *charité*, de cette *fraternité*, où notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la vertu sociale : c'est l'exagération du *dévouement* lui-même, quand il consiste *à sacrifier*, toujours et en tout, ce qui est *fort à ce qui est faible*, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de *corps*, aux êtres *vicieux* et *malingres*. Que résulte-t-il de cette protection exclusive et inintelligente accordée *aux faibles, aux infirmes, aux incurables, à tous les disgraciés de la nature ?* c'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer et à se multiplier indéfiniment ; c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il tend à s'accroître aux dépens du bien. Combien n'existe-t-il pas de ces êtres incapables de vivre par eux-mêmes, qui pèsent de tout leur poids sur des bras *valides*, et qui, dans la société où ils languissent à charge à eux-mêmes et aux autres, *prennent à eux seuls plus de place au soleil* que trois individus *bien constitués* ! Car ceux-ci eussent non-seulement vécu pleins de force pour subvenir à leurs propres besoins, mais encore ils eussent produit une somme de *jouissance* en excès sur ce qu'ils eussent consommé. *A-t-on songé bien sérieusement à cela ?* »

(Préface de la traduction de l'*Origine des Espèces* par Darwin.)

NOTE 7, page 249.

On n'a cité qu'une phrase dans le texte ; on en citerai une quantité du même poète et des écrivains panthéistes. En voici quelques-unes. « L'unité de l'ombre contient un multiple. Multiple mystérieux, visible dans la matière, sensible dans la pensée (Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, IIe partie, Liv. II). « La sombre vision du possible latent est interceptée à l'homme par l'opacité fatale des choses. » (*Ibid.*, IIe partie, III, 1). « A de certains moments, l'insaisissable qui flotte en nos songes rencontre dans le possible des aimants, auxquels les linéaments se prennent, et, de ces obscures fixations du rêve, il sort des êtres L'inconnu dispose du prodige, et il s'en sert pour composer le monstre. » (*Ibid.*, IIe partie, IV, 2). « Le possible est une matrice formidable, le mystère se concrète en monstre. Des morceaux d'ombre sortent de ce bloc, l'immanence, se déchirent, se détachent, roulent, flottent, se condensent, font des emprunts à la nature ambiante, subissent des polarisations inconnues, prennent vie, et s'en vont larves, à travers la vitalité. » (*Ibid.*, II, IV, 2).

« Là de sombres débris recouverts de *printemps*.
Du Pontavice de Haussey, *Sillons et débris*.

« Il lui semblait voir sous les voûtes, entre les arbres, s'enfuir de grandes *expressions* sans forme, *âme indécise* de la nature, *source* où nous puisons *nos rêveries*, et, pour une partie au moins, nos idées et nos facultés. »
André Léo, l'*Idéal au Village*.

NOTE 8, page 254.

Sénèque semble avoir peint ces poètes descriptifs du XIXe siècle, dans le tableau qu'il a fait de la littérature de son temps Après avoir dit, à la suite de Solon et de Platon, et avant Buffon : *le style c'est l'homme, — telles mœurs, tel langage, — le discours a la même physionomie que l'âme* [1],

[1] Voy. Lettres CXIV et CXV. *Talis Oratio, qualis vita. Oratio vultus animi.* Tὸν εἴδωλον λόγον εἶναι τῶν ἔργων (Solon). Oῗος ὁ λόγος, τοῗουτος ὁ τρόπος (Platon).

il montre ce que la langue était devenue par la dépravation morale, et en donne des exemples qu'on dirait pris dans les recueils de vers romantiques. On y voit : un fleuve qui a sur ses bords une « chevelure de forêts, » *amne sylvisque ripa comantibus*, — « des lèvres aux baisers de colombes, » *labris columbatur*, — l'épouse et la mère « ceinture du foyer domestique, » *focum mater aut uxor investiunt*, — l'année tout entière « ne fut qu'un hiver, » *totus hiemavit annus*, etc. Il semble entendre les poètes de 1830 : Sénèque et le bon sens, dès ce temps-là, s'en moquaient.

NOTE 9, page 255.

Ils savent les noms propres, même des choses qui ne sont que spéciales : ainsi, dans les *Travailleurs de la mer*, la technologie de la marine, et de tout ce qui s'y rapporte. — On y trouve aussi des phrases comme celle-ci, où tant de mots ne sont pas de la langue usuelle (LA CAVERNE) : « La surprenante lumière édénique qui venait de dessous l'eau, à la fois pénombre marine, et rayonnement paradisiaque, estompait tous les linéaments dans une sorte de diffusion visionnaire ; les contours des choses, sous ces ondoiements irisés, avaient le chromatisme des lentilles d'optique trop convexes ; on croyait voir se tordre dans cette diaphanéité aurorale, des tronçons d'arcs en ciel noyés.... la végétation fantastique et la stratification uniforme s'accordaient et dégageaient une harmonie » IIe Partie, I-13. Les exemples de ce genre sont nombreux chez M. Théoph. Gautier, et chez les élèves de la même école. « Aussitôt que le jour a disparu, la foule des cheiroptères s'abat sur les champs et les jardins, pour y faire sa récolte de céréales et de fruits,... puis ce sont les reptiles, particulièrement les ascalabotoïdes, les ophidiens et les batraciens, qui sortent de leurs marais pour se dévorer les uns les autres ; puis encore les arachnides, qui profitent de l'obscurité pour tendre leurs piéges aux lépidoptères étourdis, aux coléoptères imprudents, aux orthoptères aveugles, aux diptères innocents. Je ne parle que pour mémoire des armées de moustiques, de locustes, de serricornes, de gryllotalpes, de grylloïdes, de lamprydes, qui inondent la campagne et dont l'on entend la stridulation élytrale comme une harmonie de métiers à

tisser. » (Alfr. Delvau, *Un Parisien à Java.*) M. A. Delvau, bien entendu, n'est pas un savant : c'est un artiste, un musicien ; et son livre est même agréable, — quand il ne cherche pas à imiter les modèles du prétentieux et du faux.

NOTE 10, page 264.

Si l'on veut se faire une idée du théâtre de Machiavel, il faut lire la *Mandragore* ou *Clizia*. Le sujet, c'est quelque conte à la manière de Boccace quand il est le plus licencieux, un conte, non écrit, mais joué, en action, avec les mots, les gestes, le détail circonstancié, presque l'action sur la scène. Dans *Clizia*, l'action se passe derrière le rideau ; mais, sur la scène, les valets écoutent, tendent l'oreille, suivent les péripéties, et en font part au spectateur : « Nous avons passé la nuit à calculer le temps, et nous disions : Voilà Nicomacco qui entre dans la chambre,... il se couche, il combat en brave, etc. » Ou bien (dans la *Mandragore*), il s'agit pour un mari d'avoir un enfant : et c'est le mari lui-même qui, pour arriver à ce résultat, introduit un jeune homme près de sa femme, et le dialogue est au niveau du sujet. Le français ne supporte pas de tels mots, à moins que ce ne soit dans les livres qui traînent sur la table d'un *lupanar*. Il faut recourir à l'italien, qui, comme le latin d'où il est sorti, brave l'honnêteté *Impotente io !* s'écrie l'époux ! *Oh ! voi mi farete ridere ! io non credo que sio il piu ferrigno ed il piu rubizzo nomo in Firenze di me !* »

NOTE 11, page 286.

Ils détruisent l'individualité en tout, ils ne connaissent que le général, — l'humanité, non des hommes, — l'âme universelle partout épandue, non Dieu. Il en est de même des créations du génie : le même esprit leur fait nier la personnalité d'Homère. Homère ne fut pas un homme ; c'est une collection d'hommes, et son poëme n'est que le chant, le refrain de la pensée, des souvenirs de tout un âge. Ils détruisent ainsi tout ce qui gênait leur orgueil, — le génie, le grand homme, toute personnalité qui s'élève au dessus de la surface rase de leur monde. Hommes, couchez-vous à plat ventre sur la terre, et qu'aucun ne se lève ! Dieu,

rentre dans le sein du monde, et ne te montre pas au dehors! Hommes, Dieu, vous ne comptez pas en dehors du grand tout : vous n'êtes rien que des atômes.

L'opinion d'après laquelle Homère est la personnification d'une époque, un mythe, et l'*Iliade* une collection des poésies de plusieurs siècles, remonte à Vico qui est panthéiste, et a été adoptée surtout par l'Allemagne panthéiste.

NOTE 12, page 290.

Ce n'est pas qu'on ne puisse embellir ces longs et gros monuments : aucun type d'architecture n'exclut le beau. De même que les parties intégrantes de l'Église nouvellement inventée, le chœur, l'abside, les clochers, les chapelles, etc., produisirent des décorations nouvelles, roses, arcs-boutants, flèches, pignons, tours, etc., de même des exigences de cette jeune architecture pourrait sortir une décoration appropriée à son aspect fort et puissant. L'espace est ouvert, il y a les pièces de fond, les salles immenses, les larges baies, les arcades au loin élancées, les escaliers à double et triple évolution qui s'étendent et se développent comme des bras gigantesques. Au génie d'inventer les détails, d'imaginer une élégante ornementation, et d'imprimer à ces masses une marque particulière et originale de beauté.

Mais pour qu'éclate le génie, il faudrait que les architectes eussent un idéal autre que la matière. Les églises du moyen âge sont composées des mêmes éléments que celles d'aujourd'hui. Pourquoi celles-ci sont-elles disgracieuses et déplaisantes, et les premières nobles, majestueuses, saisissantes ? C'est que les hommes du moyen âge étaient inspirés d'un sentiment élevé : ils pensaient à Dieu en l'honneur de qui ils érigeaient ces temples, ils les voulaient rendre dignes de sa grandeur, de sa sublimité, de son éternité, et ils cherchaient, ils trouvaient des formes, des lignes qui exprimaient le respect, la méditation, la piété, l'adoration, l'amour, toutes les pensées profondes, touchantes, émues de leur âme aspirant vers ce Dieu du ciel.

NOTE 13, page 297.

Un homme, dont on connaît les *Mémoires*, a dit : « Tandis que je composais cet ouvrage, préoccupé uniquement des idées et des principes des actions humaines, il s'était fait en moi un autre homme. Je n'étais plus sensible aux choses de la nature; elles ne m'émeuvaient plus. Les plaines étendues, le silence sonore des bois, la sauvage et puissante majesté des montagnes ne m'apportaient plus ces mélancolies profondes, ces tristesses languissantes que j'avais autrefois connues ; et, un jour, je m'éveillai comme d'un songe, en me rappelant qu'il y avait bien longtemps que je n'avais rêvé en face d'un vaste horizon : je voyais la campagne, je ne la regardais pas. » — C'est ce qui est arrivé pour le monde chrétien : ce qu'un homme a été pendant des années, un peuple le peut être pendant des siècles.

NOTE 14, page 312.

Les principes fondamentaux de Saint-Simon sont : 1° l'égalité de l'homme et de la femme, 2° la division de l'histoire de l'humanité en quatre époques : l'idolâtrie, le Polythéisme, le Déisme et l'époque de la loi unique, immuable, par laquelle Dieu gouvernera le monde, 3° cette loi universelle, la gravitation : « il y a *action* et *réaction* continuelle du moi et du non-moi, du *grand monde* et du *petit monde*, qui sont absolument semblables, de la nature morale et de la nature physique qui ne sont pas distinctes, » 4° une morale nouvelle, conséquence de la loi de gravitation.

Au fond, c'est la métempsycose et le Panthéisme, c'est-à-dire un système connu depuis l'antiquité.

NOTE 15, page 317.

Les protestants, en Amérique surtout, se constituent une religion suivant leur adhésion personnelle à telle ou telle parole de la Bible. On comptait, vers 1860, 672 sectes protestantes dans l'Amérique du Nord. Il n'y avait pas de raison pour qu'il ne s'en établît pas une de plus. Mais le Mormonisme ayant pris une extension inattendue, les ministres protestants furent très-ardents à le combattre ; c'est d'eux

que vint surtout la persécution contre les Mormons. Lorsqu'on arrêta Joë Smith pour la première fois, en 1838, et qu'on le condamna à mort, la Cour martiale, sur trente-six membres, comptait dix-sept ministres protestants.

Le mormonisme n'a gagné presque aucun adepte chez les catholiques et parmi les Français. L'apôtre Lorenzo Snow, en 1852, et un autre venu récemment en France (en 1868), écrivaient que « nulle part la prédication ne rencontre autant de difficultés qu'en France, et ne leur cause autant de découragement. »

Le génie français est supérieur à la fois à ce matérialisme voluptueux où s'étendent comme dans un lit les êtres brutaux, et à cet appareil mystique qui voile ce matérialisme et attire les extatiques. Dieu a donné à la France le sens de ce qui doit être légitimement accordé au corps et à l'âme : aussi nul peuple n'est-il plus naturellement et plus fortement chrétien, et nul ne peut donner plus de confiance pour refaire la société. — Si la France était pourrie de matérialisme, je ne sais où le monde trouverait un point fixe qui lui servît de centre et de nœud pour reprendre vie et se reformer.

NOTE 16, page 321.

Voici quelques articles de la doctrine philosophique des Mormons, telle que l'expose un de leurs *théologiens*, Orson Pratt.

« La matière existe de toute éternité. L'immatériel n'est qu'un pur néant. La matière est essentiellement active et intelligente, par conséquent éternelle. — Dieu ne peut être conçu que comme un certain nombre de particules de l'univers les plus intelligentes et les plus élevées, existant dans un état d'union. — La substance originelle est une substance une, simple, possédant une force vivante, motrice d'elle-même, douée d'une intelligence suffisante pour gouverner la force qui est en elle. — Toutes les substances sont des modifications de la matière éternelle, grande cause première, qui est Dieu. — Toutes les organisations des mondes *doivent* avoir été (il ne le sait pas) le produit de combinaisons et d'unions de particules préexistantes de la substance. Un seul souffle anime l'univers ; tout est un. — De là, intime soli-

darité de la terre avec ses habitants, et association des destinées de la terre à celles de l'humanité. Les mormons étant les plus parfaits, leur terre sera la plus fertile partie du monde (avantage matériel qui attire des adeptes) etc. »

Joë Smith prétendait encore être chrétien : « Dieu est une personne distincte, disait-il, Jésus-Christ aussi, et le Saint-Esprit également. » Il ajoutait, cependant, dans son explication de la Genèse : « Dieu n'a pas *créé* le monde, il l'a *organisé* avec les éléments qui existaient. » Ses disciples ont été plus nets et plus logiques : ils sont allés directement à un Panthéisme qui ne diffère pas sensiblement du Panthéisme allemand.

NOTE 17, page 351.

Pour apprécier l'étendue du mal, il faut savoir que ces doctrines ne sont pas seulement enseignées en France, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Italie, mais qu'elles ont pénétré jusqu'en Russie.

Un récent article de la *Revue Britannique, le* NIHILISME EN RUSSIE, octobre 1868, fait connaître les journaux, les livres, les recueils périodiques qui servent à propager les principes du matérialisme le plus absolu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

370 — Abbeville, imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

35 — Abbeville, Imp. Briez, C. Paillart, et Retaux.


3 2044 010 161 719



